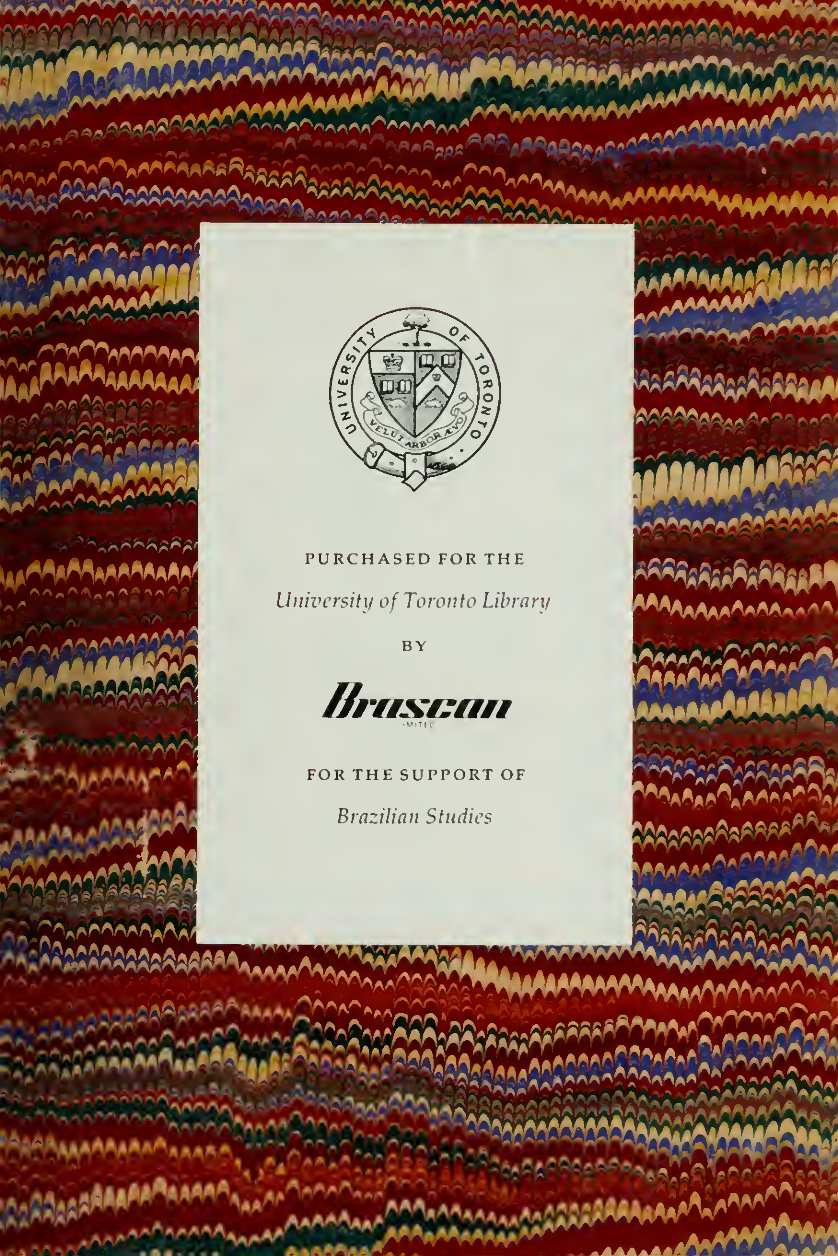

EX-LIBRIS
Art is man's nature; Nature is God's art.
P. J. Bailey
A. BERNARDES DE OLIVEIRA


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO
PURCHASED FOR THE
University of Toronto Library
BY
Brascan
FOR THE SUPPORT OF
Brazilian Studies

AUX ÉTATS-UNIS

DU BRÉSIL

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.



AUX ÉTATS-UNIS DU BRÉSIL

VOYAGES DE M. T. DURAND

AVEC ILLUSTRATIONS

PAR

M. F.-J. DE SANTA-ANNA NÉRY

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER D'ACADÉMIE
MEMBRE DE L'INSTITUT D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE DU BRÉSIL



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15


LIBRARY
MAY
7
1980
TORONTO
UNIVERSITY

AU LECTEUR

Il y a huit ans, j'ai fait paraître quelques-uns des chapitres de ce livre. Depuis lors, j'ai entrepris trois voyages dans mon pays. Chaque fois j'en suis revenu les mains pleines de documents nouveaux, qui m'ont permis de refaire entièrement le travail primitif et de compléter avec le plus grand soin les parties destinées à renseigner le public sur les choses brésiliennes.

Pendant longtemps l'Europe n'a guère connu du Brésil que l'empereur Dom Pedro et la fièvre jaune : celui-là à cause de sa renommée de savant ; celle-ci à cause de ses prétendus ravages. Ce livre servira à montrer qu'il y a, dans ce grand pays, autre chose qu'un prince qu'une révolution militaire a rendu à ses études et qu'une maladie au nom terrifiant.

Quoique la France soit peut-être moins bien partagée, sous ce rapport, que l'Allemagne et que l'Angleterre, elle possède cependant une collection respectable de publications sur l'ancien empire sud-américain. La dernière en date, *le Brésil en 1889*, a été faite sous ma direction et constitue l'inventaire du Brésil monarchique.

Mais ces livres ont été composés à une époque de transition, alors que cette jeune nation n'avait pas encore adopté la forme

républicaine; la plupart de leurs auteurs n'ont envisagé qu'un coin du pays, sans en donner un tableau d'ensemble. C'est ainsi qu'à une époque où la vapeur et l'électricité ont supprimé les distances, en un temps où bien des économies ont été placées en fonds brésiliens, il n'existe aucun ouvrage populaire faisant connaître l'histoire, les mœurs, la littérature, la vie économique du premier des États de l'Amérique latine.

Les ports du Havre, de Nantes, de Bordeaux, de Marseille, de Cette, reçoivent le café de Rio, de Santos, d'Espirito-Santo; la salsepareille et l'ipécacuana de Matto-Grosso; le cacao, le tapioca, les toucas, les graines oléagineuses, de Pará; le caoutchouc et les fibres des forêts amazoniennes; l'or et les pierres précieuses de Minas-Geraes; les cotons de Bahia, de Pernambuco et de Maranhão; le maté et les essences forestières de Paraná; les cuirs et les peaux de Rio-Grande-du-Sud; la *carnaúba* de Ceará; — Paris et la France entière font avec le Brésil des échanges qui s'élèvent à près de cent quatre-vingts millions de francs par an; — plus de cinq cents départs et arrivages annuels de steamers et de voiliers prouvent à quel point les transactions entre les deux pays sont sérieuses et suivies.

Le gros public ignore généralement tout cela. Il fait du commerce avec le Brésil comme M. Jourdain faisait de la prose avec le maître de philosophie : sans le savoir.

Comment l'en instruire? — J'ai publié moi-même des statistiques à ce sujet; j'ai amoncelé des chiffres puisés dans les rapports officiels; j'ai écrit de gros volumes et de nombreuses brochures renfermant toutes ces informations indispensables. Ces livres ont trouvé le meilleur accueil dans les Académies; les économistes les ont loués, les studieux les ont consultés; mais je dois reconnaître que le gros public les a surtout connus sous la forme d'extraits.

Pour avoir quelque chance de descendre jusqu'aux masses et de semer ces connaissances parmi la jeunesse, les hommes de demain, j'essaye aujourd'hui d'unir à la réalité des chiffres les fantaisies d'un voyage pittoresque : j'ai tenté d'enchâsser des renseignements rigoureusement exacts dans un récit humoristique ; je me suis appliqué à donner à toute cette narration un attrait de vie qui en rendît la lecture facile et même amusante.

Voilà, je crois, l'originalité de ce livre.

Un négociant naïf et madré de la bonne ville de Nantes s'en va dans l'Amérique du Sud, après fortune faite. Il débarque à Rio-de-Janeiro, en passant par l'Espagne et le Portugal, où son paquebot fait escale. Arrivé aux États-Unis du Brésil, il y retrouve un compatriote, qui lui sert de cicerone. Il cause avec les hommes de lettres et les hommes d'affaires; il se mêle à la société, rêve dans des forêts plus ou moins vierges, parcourt les *fazendas*, discute la question du café, assiste à la fabrication du sucre de canne, va voir les mines d'or et de diamants, écoute l'histoire politique du pays où il se trouve, boit du maté, mange de la *carne secca*, admire Friburgo et Petropolis, deux coins de la Suisse transportés sous les tropiques, fait une excursion à San-Paulo, se fait raconter l'abolition de l'esclavage, disserte sur la politique locale et sur les hommes de la nouvelle République, étudie la condition des étrangers et leurs magnifiques institutions de bienfaisance, amasse des données sur les transactions commerciales des principales places des États-Unis brésiliens, jette un coup d'œil d'économiste sur les États de Bahia et de Pernambuco, et, finalement, après mille aventures tragiques ou burlesques, revient au foyer domestique, heureux, instruit et transfiguré, rêvant de nouveaux exploits.

Pour réunir toutes les données qu'il sème à travers son récit en leur imprimant son cachet, M. Durand a puisé dans un grand nombre de sources, auxquelles il renvoie les lecteurs désireux d'approfondir certaines questions qu'il a pu effleurer à peine. Il leur a facilité les recherches en dressant, à la fin de ce volume, une liste des principaux ouvrages, nationaux et étrangers, qu'il a compulsés pour contrôler ce qu'il avait vu et entendu lui-même. Si ce livre, malgré sa forme légère, a quelque valeur documentaire, tout le mérite en revient à ces auteurs. M. Durand, lui, n'a eu que la peine de les dépouiller pour écrire consciencieusement ses aventures et ses voyages.

Quant à moi, en me faisant l'éditeur responsable des récits de l'illustre M. Théotime Durand, je n'ai fait que continuer une campagne de vulgarisation commencée il y a près de vingt ans, avec l'unique ambition de rester ce que Camoëns a appelé « un héraut du nid paternel », *hum prégam do ninho meu paterno.*

F.-J. de Santa-Anna Néry.

AUX

ÉTATS-UNIS DU BRÉSIL

CHAPITRE PREMIER

DE LA LOIRE A LA BAIE DE GUANABARA

Projets de voyage. — Bordeaux et les Bordelaises. — Départ de Pauillac. — La Corogne : Gallegos et Gaulois. — Une nuit à Lisbonne. — Dakar, ses négrillons et son roi. — La découverte du Brésil. — Recife et récifs. — Bahia, son ascenseur. — La baie de Rio. — Sa description. — Les Français à Rio : Villegaignon, Du Clerc, Duguay-Trouin. — Arrivée à Rio. — Rencontre heureuse.

« Comment! c'est vous, Monsieur Durand? Vous avez donc pris votre retraite? On ne voit plus que vous sur notre quai, depuis quelque temps... Vous avez, d'ailleurs, l'air de vous amuser autant qu'une frégate en panne... »

C'était sur le quai de la Fosse, à Nantes.

Celui qui m'interpellait ainsi n'était autre que ce brave Similien Lébédé, un vieux loup de mer. Depuis trente ans peut-être, il faisait régulièrement la traversée de Nantes au Brésil. Nous nous étions connus autrefois à l'école, où il était mon aîné.

« Oui, lui répondis-je, je m'ennuie... un peu. Je n'ai pas encore cédé mon magasin, mais je suis en train de liquider mes affaires. L'heure du repos ne tardera pas, je l'espère.

— Faut-il que vous soyez riche pour vous ennuyer ainsi!... Ah! nos Français dégénèrent, Monsieur Durand! Ça ne sait plus remuer! Ils amassent quelques sous, et restent à pourrir sur place!... Maintenant que vous avez le sac, venez donc faire un

tour au Brésil, histoire de vous distraire... Je pars dans quelques jours sur le *Maranhão,* de M. Crouan. Nous allons à Para, un bien joli endroit, je vous assure, et du monde pas fier, il faut voir, tout comme vous, Monsieur Durand. »

Pendant des mois et des mois, le conseil du vieux Lébédé me tinta dans les oreilles. Je me souvenais que l'un de mes oncles parlait toujours du Brésil, où il avait fait fortune, et qu'un des cousins de ma femme vantait constamment les colonies, où il s'était marié à une créole. Le désir me vint de faire comme eux et d'aller voir de nouveaux cieux et de nouvelles terres. J'avais beau chasser cette idée, j'en étais obsédé. Peu à peu je pris plaisir à la caresser. Cela devait être ce qu'ils appellent, dans leur jargon moderne, une suggestion.

Quand on brûlait, dans les épiceries du voisinage, le café acheté dans ma maison de gros ; quand on le vannait ou qu'on le moulait devant moi, j'avais comme la nostalgie des tropiques, d'où il provenait. Souvent je me disais : « Théotime, mon ami, quand tu auras fait ton magot et quand tu l'auras mis en lieu sûr, il faudra te payer ce petit voyage. Oui, tu iras voir le pays du café, ce Brésil qui t'empêche de dormir au moins autant que son café. »

J'ai fait mon petit magot, et me voilà prêt. Il faut toujours tenir les promesses que l'on se fait à soi-même ; c'est le vrai moyen de ne pas manquer à celles que l'on fait aux autres.

J'ai été longtemps à me décider ; mais, un beau jour, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai dit carrément à Désirée, — Désirée, c'est le nom de mon épouse, une bien sainte dame, que je vous présente :

« Dis donc, Madame Durand, si j'allais là-bas ?

— Où ça ?

— Tu sais bien, au Brésil : un importateur de cafés comme moi ne peut aller qu'au Brésil.

— Oh ! dans ce vilain pays où la fièvre jaune fait concurrence aux *serpents à lunettes !* »

Mme Durand, je dois vous l'avouer, a toujours été peureuse. Je ne sais pas qui lui a fourré ces serpents-là dans la tête, mais j'ai été longtemps à les en faire sortir.

Que c'est naïf, les femmes! Je vous demande un peu si le bon Dieu a jamais songé à mettre des besicles sur le nez des serpents!

A force de patience, j'ai tout de même fini par la ramener à des idées plus raisonnables. Elle a arrangé mes malles, et je suis parti pour Bordeaux, car c'est à Bordeaux que l'on s'embarque; à Nantes nous n'avons pas encore de vapeur qui fasse le service du Brésil, pas plus, d'ailleurs, qu'à Saint-Nazaire. Cela m'a procuré le plaisir de voir de près les Bordelaises. Sans compter qu'elles sont vraiment gentilles, les brunettes de Bordeaux, avec leur mouchoir de poche autour de leur tête. J'en ai rencontré plus d'une sur le pont à qui M. Durand aurait volontiers dit deux mots au temps de sa jeunesse; mais je suis trop vieux; d'ailleurs, je n'ai eu que le temps de prendre mon billet et de sauter sur le méchant petit vapeur que la Compagnie des Messageries maritimes met à la disposition des voyageurs pour les transporter de Bordeaux à Pauillac, d'où part son grand transatlantique. Une autre fois je prendrai au Havre un bateau de la Compagnie des Chargeurs réunis : on y est tout aussi bien, on paye meilleur marché, et l'on n'a pas à subir de transbordement.

A bord règne un grand brouhaha. Un monsieur galonné, qu'on désigne sous le nom de commissaire, me fait indiquer ma cabine, une chambrette avec trois couchettes. Une seule m'aurait suffi. J'ai deux compagnons de captivité. Les garçons nous installent, et vogue la galère! Nous partons.

Adieu, nos jolies filles! Au revoir, Madame Durand! Adieu la France! Le bateau a levé l'ancre, et, je ne sais pas pourquoi, au milieu de la joie de tous les larmes me viennent aux yeux.

Nous voici en pleine mer. Que c'est grand, la mer! De l'eau, toujours de l'eau, de l'eau partout, rien que de l'eau!

J'en suis tout aveuglé, comme si c'était du feu !

Vous avez sans doute vu la Loire, à Donges. Eh bien, la Loire, à Donges, est une goutte d'eau à côté de la mer. On paraît tout petit là-dessus. Et ça vous remue !

Mon navire s'appelle *la Gironde*. Le capitaine est un charmant homme. Le hasard a voulu qu'il me connût un peu. Il avait fait tant de voyages du Brésil à Bordeaux, avec des cargaisons de café à mon adresse, que le nom de Durand lui était sans doute resté dans la mémoire. C'est tout naturel.

« Tiens, c'est vous, Monsieur Durand, me dit-il. Vous êtes donc retiré du commerce? Depuis quelque temps je ne vois plus de chargement à votre adresse.

— Mais oui, mon capitaine; M. Durand a fait sa petite affaire tout comme un autre, et maintenant il se promène comme un ministre. »

Et je lui ai raconté mon histoire. Il en a beaucoup ri, et il m'a promis de me piloter à Rio tant que je voudrai. C'est toujours ça de pris pour commencer. Me voilà sûr de ne pas être seul pendant la traversée; car on est bien seul sur un navire qui vogue vers l'inconnu, parmi un tas de gens que l'on ne connaît pas ! Voilà ce que c'est que de s'appeler Durand, de porter un nom qui fait autorité dans le commerce des cafés !

Trente-six heures après avoir quitté Pauillac, nous faisions escale à la Corogne, dans la Galice, pays qui doit être un peu cousin, à la mode de Bretagne, de notre terre de Gaule. Le port en est beau, le commerce y semble prospère. Nous déjeunons en compagnie de mantilles et de capes espagnoles. Mais ça manque de castagnettes. Arrivés à neuf heures du matin, nous repartons à midi, en route pour Lisbonne.

Dans l'après-midi du jour suivant, nous touchions à la « Byzance occidentale », comme l'appelle mon voisin de table.

Quel décor! La ville s'étage sur la rive droite du Tage. C'est nouveau, c'est féerique, c'est fantastique! Au loin les clochers

se dressent comme pour saluer les voyageurs et les marins de ce pays, qui en ont découvert tant d'autres.

Nous débarquons pour passer la nuit en ville.

Une fois à terre, le charme est rompu, la ville n'est plus aussi belle, vue de près : les rues ne font que monter et descendre. Ce n'est plus une ville, c'est un escalier. Sur le Chiado — leur principale artère — les gommeux se tiennent raides à la porte des débits de tabac, et vous dévisagent comme des événements. Les tramways galopent à la descente et à la montée des rues. Dans l'une d'elles, il y a une drôle de machine, un tramway hydraulique, qui, en deux minutes, vous transporte du bas au haut de la ville, sans qu'on s'en aperçoive. Je n'ai que le temps de dîner avec mes compagnons de route à l'Hôtel Central, un établissement très bien tenu, et d'aller faire un tour à l'*avenue de la Liberté,* qui sera une des plus belles promenades de l'Europe dans quelque dix ans; mais d'ici là

Le roi, l'âne ou moi serons morts,

comme dit mon capitaine.

Nous passons notre soirée au théâtre. Je n'y comprends rien. Mais mes voisins — deux Brésiliens — rient à se tordre. J'en suis scandalisé. En effet, il y avait un prêtre en scène, un prêtre en soutane, en surplis, avec la tonsure. Il chanta un air de cancan. J'écrivis sa chanson sur mon calepin :

Les Sœurs de charité
Boum!
Portent toutes des tournures
Boum!
Heo! Heo!
Boum!

Puis des allusions à la famille royale. Et la censure de Sa Majesté Très-Fidèle tolère tout cela!

Le lendemain matin nous prenons une voiture pour visiter

le couvent des Hyéronimites de Belem, transformé en orphelinat. Mes compagnons s'extasient sur des dentelles sculptées, sur ceci, sur cela. Toutes ces vieilles maçonneries me laissent froid. Il n'est pas permis de massacrer ainsi de la belle pierre de taille.

Nous repartons à midi. Un monsieur, chevelu comme un sauvage, nous récite, pendant que nous voguons sur le Tage, avant d'entrer dans l'Océan, ces vers d'un nommé Camoëns[1] :

Et vous, Muses du Tage, aimables conseillères
De mes premiers travaux, qu'en rimes familières
Je chantai tant de fois, donnez à mes accents
Le grand souffle d'Homère et les accords puissants,
L'image grandiose et le rythme sonore,
Qu'après qu'il a vibré, l'oreille écoute encore;
Qu'on puisse dire un jour que de vos chastes eaux
Hippocrène est jalouse au fond de ses roseaux !

Ce Camoëns était, m'a-t-on dit, un pauvre diable de poète qui s'est laissé mourir à l'hôpital, après avoir immortalisé son pays. On voit qu'il n'entendait rien aux affaires. Nous sommes plus forts que ça dans l'épicerie en gros !...

C'est aujourd'hui le neuvième jour de notre voyage; nous arrivons à Dakar, sur la côte d'Afrique. Le capitaine m'a appris que nous étions au Sénégal. Je m'en étais déjà douté, à la chaleur sénégalienne qui nous tapait sur la tête depuis un bout de temps. Impossible de rester sur le pont : les planchers vous brûlaient les pieds, et l'on aurait cuit dans son jus.

Notre entrée dans le port a été très divertissante. Je ne sais pas si les naturels du pays ont entendu parler de M. Durand; mais ils sont venus tout une bande autour du navire. Je leur ai jeté des pièces de vingt sous, et alors ils ont plongé jusqu'au fond de la mer et sont revenus sur l'eau avec les pièces entre les dents. Ces gens-là nagent comme des poissons. Et ils restent toujours noirs. Il est vrai que ce sont des nègres.

1. Les *Lusiades* de Camoëns, traduction en vers français de A. de Cool. (Rio-de-Janeiro, 1876.)

Le capitaine m'a demandé si je voulais voir le roi : « Cela vous coûtera un louis, Monsieur Durand ; mais vous le verrez au milieu de sa cour et en habits de gala. » J'ai remercié le capitaine. Vingt francs, c'est trop cher. Mme Durand me reprocherait cela toute sa vie ; et puis j'en ai tant vu de rois qui valaient bien celui de Dakar !

Cinq jours après notre départ de Dakar nous entrions dans le premier port brésilien que le voyageur trouve sur sa route en allant à Rio-de-Janeiro. Dès que nous aperçûmes au loin la ville de Pernambuco ou de Recife, comme on l'appelle ici, en réservant le nom de Pernambuco à l'État entier, je me suis mis à questionner le capitaine sur l'histoire du pays que je découvrais enfin. « Car, me disais-je, cet homme de mer doit connaître cette terre comme ses poches. » En effet, il la sait par cœur.

« Le Brésil, Monsieur Durand, me répondit-il, a une histoire bien curieuse. Il a été découvert par ces petits marins portugais que nous avons laissés sur leur étroite grève, il y a dix jours à peine ; ce sont eux qui, en l'an de grâce 1500, en allant aux Indes orientales, ont été poussés sur ces terres grandioses par le hasard, les courants et les vents. C'est un certain Pedro Alvares Cabral qui eut la gloire de planter, le premier, le pavillon portugais sur cette partie du continent sud-américain. Ce pays, presque aussi grand que toute l'Europe continentale — car celle-ci mesure un peu plus de neuf millions de kilomètres carrés, et celui-là un peu plus de huit millions trois cent trente mille kilomètres carrés — est resté sous la domination des Portugais, presque constamment, depuis 1500 jusqu'en 1822. A cette époque, le géant secoua le joug, devenu d'ailleurs assez doux. Pendant soixante-sept ans, de 1822 à 1889, le Brésil a formé un empire constitutionnel, sous Dom Pedro Ier et sous Dom Pedro II. Dernièrement, le 15 novembre 1889, la République y a été proclamée, et ce pays est devenu les États-Unis du Brésil. »

Nous jetons l'ancre assez loin des quais. La mer battait,

furieuse, contre les *récifs* qui ont donné leur nom à la ville, et nous avions hâte de visiter le chef-lieu de l'État de Pernambuco. Nous prîmes un canot pour débarquer, et, à peine à terre, un tramway nous transporta dans un quartier éloigné du port, à Santo-Antonio. Les alentours de Recife m'ont paru charmants; la ville a un air gai et animé, et j'admirai à Bòa-Vista une profusion de villas bien jolies. J'achetai près du débarcadère quelques souvenirs pour Mme Durand; je me payai pour peu d'argent un grand panier d'ananas ou *abacaxis*, et je revins à bord, gai et content.

Nous partons pour Bahia, où nous arrivons deux jours après. De loin, l'aspect en est majestueux. De près, on dirait une boîte de jouets de Nuremberg, avec de petites maisons peintes en jaune, en vert, en bleu, en jaune surtout. La ville basse est reliée à la ville haute par un ascenseur (*parafuso*). J'y grimpe; on arrive là-haut. Nous prenons un tramway. Non, vous ne vous imaginez pas ma peur : en un certain endroit, la rue descend à pic; on dételle les chevaux, le cocher serre la mécanique et le tramway s'élance tout seul sur les rails en pente, comme sur une glissade. Une pierre, un rien, et le tramway déraillerait dans sa course folle, et c'en serait fait de M. Durand et de son voyage. Il n'en est rien heureusement. Au bas de la pente, le train s'arrête, on attelle les chevaux de nouveau, et nous continuons notre route péniblement à travers des rues étroites.

Nous rendons visite à des personnages : au vicomte de Guahy, un millionnaire qui se fait pardonner sa fortune à force de bonté et de simplicité; à M. F. de Macedo-Costa, un lettré et un studieux, qui a fait ses classes en France et qui a réuni dans sa villa de jolies collections d'orchidées et de plantes rares du pays.

Bahia est, dit-on, la pépinière des hommes d'État du Brésil : le vicomte de Rio-Branco, qui a fait la première loi d'abolition graduelle de l'esclavage; le baron de Cotegipe, qui fut le dernier ministre partisan du *statu quo* en fait d'esclavage; M. Saraiva,



1. — Vue de Bahia (Ladeira da Conceição).

le parlementaire que l'empereur Dom Pedro appela *in extremis* lors de la révolution du 15 novembre 1889; M. Dantas, le ministre qui combattit si vaillamment pour hâter l'abolition; son fils, M. Rodolpho Dantas, qui, pendant son ministère, fit tant de réformes utiles dans l'enseignement populaire; Zacharias, le grand parlementaire libéral; le baron de Loreto, qui fut le dernier ministre de l'intérieur de Dom Pedro; M. Ruy Barboza, le premier ministre des finances de la nouvelle république, sont nés ici, ainsi que beaucoup d'autres. C'est une pépinière parlementaire, je le veux bien: mais ces sortes de pépins ne sont pas très rares, et mon pépin à moi, c'est le café.

J'ai hâte d'arriver.

Nous voilà encore partis. Nous partons toujours, comme les chœurs de l'Opéra, et nous n'arrivons jamais. Dans trois jours, enfin, Rio apparaîtra à l'horizon. Je questionne encore mon commandant.



2. — Le vicomte de Rio-Branco.

« Bientôt, me dit-il, nous apercevrons la célèbre baie de Rio, qu'on appelle aussi la baie de Nitheroby ou la baie de Guanabara. Il paraît que, dans la langue des anciens indigènes, Nitheroby veut dire eau cachée, et que Guanabara signifie sein de la mer. Cette baie est la plus grande et la plus belle qui soit au monde. Tous nos voyageurs l'ont louée à l'envi: Bougainville, Dumont d'Urville, Ferdinand Denis, l'amiral de Roussin, Jacques Arago, Auguste de Saint-Hilaire, Alcide d'Orbigny, Debret, le comte de Castelnau, le contre-amiral Mouchez, dix autres encore, lui ont payé leur tribut d'admiration enthousiaste... Savez-vous, Monsieur Durand, quel fut le mortel heureux qui y aborda le premier?

Non, n'est-ce pas ? — Ni moi non plus. Voici cependant ce que l'on raconte à ce sujet. En 1501, l'année qui suivit la découverte du Brésil par Pedro Alvares Cabral, on chargea une expédition de procéder à des explorations dans ces parages. Le pilote de l'expédition était le fameux Améric Vespuce, qui donna son nom au continent tout entier. Gonçalo Coelho, le commandant de la flotte, composée de trois voiles, explorait tout doucement la côte, quand tout à coup, à la date du 1[er] janvier (*janeiro*) 1502, il se trouva dans la baie qu'il prit pour un fleuve (*rio*) et qu'il baptisa naïvement du nom de *Rio de Janeiro* (fleuve de janvier).


3. — Le baron de Loreto, ancien ministre.

« Le panorama enchanta le navigateur; des rochers énormes, dont la base est noyée dans la verdure et le sommet presque chauve, à cause des vents qui le balayent sans cesse, rendent l'entrée imposante. Elle est entourée de monts et de collines qui, s'abaissant graduellement, présentent au regard un vaste cirque verdoyant. De cette chaîne de montagnes descendent en grand nombre des ruisseaux et des rivières, qui se jettent dans la baie comme dans un réservoir immense. En un mot, le coup d'œil est admirable. Pensez donc, Monsieur Durand, que la baie de Rio a trente kilomètres d'étendue, que sa largeur est de vingt-huit kilomètres, que sa circonférence mesure cent quarante kilomètres, que sa profondeur, toujours considérable, atteint par endroits près de soixante-cinq mètres, et que des milliers de bateaux, paquebots, chaloupes, navires, canots et chalands de toutes sortes s'y meuvent, vont et viennent, entrent et sortent, sans se gêner les uns les autres dans la pleine liberté de leurs manœuvres.

« Par une de ces singularités auxquelles se plaît quelquefois dame Nature, la baie de Rio reproduit en miniature la configuration presque exacte du Brésil tout entier : sa forme, comme vous allez le constater *de visu*, est celle d'un triangle aux côtés irréguliers.

« Détail particulier, qui a son intérêt pour les gens de notre pays : dès 1504, un Normand, Paulmier de Gonneville, abordait dans ces parages, et, dès le milieu du seizième siècle, des Français cherchaient à s'établir dans la baie de Rio.

— Et comment s'appelaient ces hardis enfants de notre belle France ?

— Celui qui en eut la première idée, partagée par Henri II, n'était autre que l'amiral de Coligny. Celui qui la mit en pratique était peut-être l'un de vos ancêtres : il s'appelait Nicolas Durand de Villegaignon, né à Provins en 1510, un neveu de Villiers de l'Isle-Adam, le grand maître de l'ordre de Malte.

— Comment ! celui qui alla chercher Marie Stuart en Écosse en l'an 1548, et l'y ramena en 1561 ?

— Celui-là même.

— Ah ! commandant, je comprends maintenant les paroles de Mme Durand : « Va, m'a-t-elle dit, va voir le théâtre des ex« ploits de nos aïeux, et emporte ces livres[1]... » Je ne crois pas que Nicolas Durand soit de mes parents ; mais, n'importe, il m'intéresse.

— Je disais donc que notre Durand de Villegaignon, devenu huguenot et tout particulièrement lié avec Coligny, qui avait maintes preuves de sa vaillance et de son sang-froid, partit du Havre le 12 juillet 1555, toucha à Dieppe pour réparer des avaries, et arriva ici le 10 novembre, pour préparer à ses coreligionnaires un « champ d'asile » pour les jours de persécution. Il s'installa dans une île où il existe maintenant une forteresse bré-

1. *Histoire de Marie Stuart*, par Jules Gauthier, Paris, 1875. — *Histoire des chevaliers de Malte*, par Vertot, Paris.

silienne portant son nom. Nicolas Durand y construisit un fort, auquel il donna le nom de fort Coligny, et, dans ses rêves ambitieux, il ne parlait de rien moins que de fonder ici une ville, qu'il appellerait Henriville. La discorde ne tarda pas à régner dans le camp des protestants. Mais, quoi qu'en disent les historiens français, Durand de Villegaignon eut l'habileté de gagner à sa cause les indigènes du pays et de s'allier aux redoutables Tamoyos, qui devinrent des amis fidèles des Français.

« Ah ! Monsieur Durand, comme ces braves tribus nous aimaient en ce temps-là ! Tenez, une anecdote vous en donnera l'idée. C'est un Hessois, Hans Staden, qui nous la raconte, et la scène dont il fut le héros se passe au seizième siècle.

« Ce Hans Staden, qui nous a laissé un naïf récit de son voyage, tombe prisonnier des Indiens Tupinambas, les Toupinambours de M. de Voltaire ; ils vont le faire mourir dans d'affreux supplices ; après quoi, ils se régaleront en famille de sa chair blanche. D'abord, en bon chrétien nourri de la lecture des classiques, il récite des vers latins :

Dum vita medio convertitur anxia luctu,
Imploro superi Numinis æger opem.

Puis, en homme pratique, le doux Germain raconte aux sauvages dont il est prisonnier que sa nation lointaine se confond avec celle des Français, leurs bons amis. Mais le chef indien, un certain Koniam-Bebe, dont Thévet nous a transmis le portrait, était un homme d'esprit ; il se récria : « On ne peut plus manger « un blanc ! ils se targuent tous d'être Français pour nous échap- « per. » — « Tenez, ajouta-t-il, dernièrement j'en ai dévoré cinq. « Ils se disaient tous Français ! » Notre Allemand, cependant, ne perd pas la tête : « Voyez, leur dit-il en leur montrant sa tignasse ; voyez, les Portugais, que vous détestez, ont les cheveux « noirs ; nous autres, nous les avons blonds ou roux. » Sa tignasse rousse et sa barbe rousse le sauvèrent. Les Indiens, de peur de



4. — Rade de Rio et Arsenal de marine.

massacrer un ami français, laissèrent la liberté au naturel de la Hesse, qui courrait encore s'il eût été Juif...

« Eh bien, malgré le dévouement profond de ces indigènes, nous n'avons pas sû garder notre conquête. Au bout de quatre ans, Villegaignon lâchait pied et s'en retournait en France, pour aller se promener en Écosse en compagnie de Brantôme. Nous nous en allâmes, et les Portugais reprirent la place, mon pauvre Monsieur Durand.

— Ah ! ces Anglais !... Et nous n'y sommes plus revenus ? ai-je demandé.

— Si fait, reprit le commandant, visiblement satisfait de ma haine contre les Anglais... En 1710, sous Louis XIV, le capitaine de vaisseau Du Clerc a fait une nouvelle tentative pour s'emparer de Rio-de-Janeiro. Il fut battu, fait prisonnier et poignardé mystérieusement dans sa prison (18 mars 1711).

« Duguay-Trouin accourut, en septembre 1711, pour venger la mort de Du Clerc : la ville de Rio fut prise par lui. Tous les chefs portugais qui ne surent pas mourir en défendant la ville furent déportés ou tombèrent en disgrâce; l'un d'eux devint fou. En ce temps-là on savait punir la lâcheté ou l'imprévoyance. Duguay-Trouin leva une forte contribution de guerre et emporta un gros butin ; aujourd'hui encore la cloche qui sonne le couvre-feu à Saint-Malo est une de celles qu'il a prises à Rio-de-Janeiro.

« A l'heure qu'il est Rio n'est ni français ni portugais : il est brésilien. Cela devait être... Nous y sommes aimés, et vous allez vous trouver en pays de connaissance, mon cher Monsieur Durand. »

Le capitaine disait vrai car, quelques heures après, pendant que je débarquais sur le quai Pharoux, je vis venir à moi un monsieur, qui s'écria :

« Mais, je rêve ! c'est Théotime Durand !

— Comment ! m'écriai-je à mon tour, c'est toi Richard !... Et que fais-tu ici ?

— J'y suis pour mes affaires, et j'y reste pour te servir... Mais toi?

— Oh! moi, je viens voir comment le café a pu m'enrichir.

— C'est pour rire?

— Non, c'est sérieux.

— Et ta femme?

— Ne m'en parle pas: elle a une peur terrible que je sois mangé par les serpents à lunettes... Est-ce qu'il y en a vraiment dans la ville?

— Mon ami, des serpents, je n'en ai pas encore vu, même dans les églises! »

Nous en restâmes là, après avoir pris rendez-vous.

Quelle rencontre tout de même! Le commandant avait bien raison de dire que j'allais arriver en pays de connaissance.

CHAPITRE II

RIO-DE-JANEIRO

Installation à Rio. — Un *molèque* à mon service. — Apparition d'un Marseillais. — Le port de Rio; son importance. — A travers la ville. — Édifices et curiosités. — Sur le *Corcovado*. — Au Jardin botanique. — Dans un café-concert.

Fiez-vous donc aux voyageurs de commerce! Avant de quitter Nantes, j'en rencontrai un qui, la bouche enfarinée, me dit: « Vous allez au Brésil? Que je vous plains, mon pauvre Monsieur Durand! Vous qui aimez tant vos aises et qui ne détestez pas la bonne chère, vous n'allez pas trouver à Rio un seul hôtel où l'on mange ! » Cela m'avait un peu chiffonné; mais l'ami Richard a bien vite dissipé mes craintes : par ses soins, je me suis installé dans une pension de famille bourgeoise, où l'on peut vivre. Elle est située à deux pas de l'ancien palais du sénat, que j'aperçois de mon balcon, et est fréquentée par quelques familles de l'intérieur et par quelques hommes politiques des États voisins. Ces honorables parlent tous français et sont assez au courant des choses de chez nous.

La table d'hôte n'y est pas trop mauvaise, — un peu trop de riz et de *carne secca,* peut-être, — mais chaque pays a son plat particulier qu'il vous fait avaler. Pour le service de ma chambre, on a désigné un *molèque,* un négrillon, qui vaut tous les valets de chambre en habit de notre France. Ce négrillon doit avoir servi dans les grandes maisons, car il me donne à tout propos de la seigneurie comme si j'étais un lord anglais : « Vossa Senhoria », par ci, « Vossa Senhoria », par là.

Ce farceur de Richard est capable de m'avoir fait passer pour un grand seigneur français voyageant incognito. Cela me flatte beaucoup certainement; mais j'ai bien peur que ma note d'hôtel ne s'en ressente, car les titres se payent partout, même dans les hôtels les moins élyséens.

Il faudra donc que je tire cette affaire au clair.

En attendant, j'ai fait un très bon déjeuner, et j'ai ri comme un fou.

Figurez-vous qu'au dessert, entre l'ananas et le fromage de Minas, une discussion s'est engagée entre un Marseillais et un négociant brésilien sur l'importance comparative des ports de Rio et de Marseille. Naturellement, le Marseillais donnait la première place à la cité phocéenne, comme il l'appelait. A l'entendre, Marseille est le premier port du monde, et Londres, New-York, Liverpool, ne sont que de la petite bière à côté de la Cannebière.

« Vous ignorez, lui dit le négociant en roulant sa cigarette, que le mouvement commercial de Rio, importations et exportations comprises, dépasse un demi-milliard, et qu'en y comprenant les matières précieuses et les valeurs, il est d'un milliard par an ; que près de cinq mille navires, jaugeant ensemble plus de quatre millions de tonneaux, y entrent ou en sortent chaque année ; que sa douane est une de celles qui produisent le plus dans le monde, puisque ses recettes annuelles se chiffrent par une moyenne de cent trente millions de francs par an, plus de cinquante-neuf mille *contos* en 1889 ; qu'en certains jours elle encaisse jusqu'à un million trois cent trente mille francs et exporte jusqu'à cent mille sacs de café dans la journée, comme cela est arrivé encore le 28 décembre 1889. »

Le Marseillais ne savait rien de tout cela, bien entendu ; mais, comme tous les Gascons sont vantards de leur nature, il haussait dédaigneusement les épaules à chaque phrase, et répondait avec son *assent :* « Connu, mon bon, connu ! Nous avons

mieux que cela à Marseille. » A la fin le négociant, agacé, se tourna vers moi et me demanda mon avis là-dessus. En toute autre circonstance, j'eusse été embarrassé ; mais comme il s'agissait, en somme, de clore le bec à cette bouche du Rhône, je pris un air crâne et m'écriai :

« Vous avez raison, Monsieur, on ne saurait comparer Marseille à Rio. Rio est le plus grand port commercial de l'Amérique du Sud.

— Monsieur arrive sans doute de Pontoise ? me dit le naturel de la Cannebière d'un ton moqueur.

— Non, répliquai-je, non, Monsieur, j'arrive de Nantes par les Messageries maritimes.

— C'est tout comme, mon bon.

— Ah ! vous êtes de Nantes, interrompt le négociant... Une bonne ville, n'est-ce pas? pour les denrées coloniales. Je fais beaucoup d'affaires là-bas. Vous connaissez peut-être un grand importateur de cafés du nom de Durand ?

— Comment, si je le connais ?... C'est moi-même, Monsieur.

— Pas possible ?

— Ça ne m'étonne pas, dit le Marseillais en se levant de table ; on ne s'appelle pas Durand impunément ! On peut s'appeler comme ça, mais on ne le dit pas. Et il ajouta, en nous tendant la main : « Messieurs, à l'avantage. »

Mais Durand, qui n'aime que les gens bien élevés, rentra sa main dans sa poche.

Quand il fut sorti, le négociant se rapprocha de moi et me dit, en me serrant sur sa poitrine et en me frappant sur le dos à coups redoublés, selon l'habitude des gens du pays, qui m'ont tout l'air d'avoir inventé l'auscultation :

« A nous deux, Monsieur Durand. Que je suis donc heureux de vous rencontrer ici ! Savez-vous que presque tous vos chargements de cafés provenaient de notre maison ?

— Comment ! vous seriez M. X. ?

— Non, mais je suis son correspondant; je suis commissionnaire en cafés, et je viens précisément de le quitter. Voulez-vous venir avec moi? Je suis sûr que M. X. sera enchanté de vous avoir quelques jours dans ses propriétés, à quelques heures d'ici. »

J'allais accepter sans plus de façon, quand survint mon ami Richard. Je m'excuse auprès du négociant et m'engage à visiter sa maison dans quelques jours. Richard me prend sous le bras et m'emmène à travers la ville en me disant :

« Tu commences à m'ennuyer avec tes marchands de café. Quand on vient à Rio, c'est pour rire et se promener, voir, entendre et raconter. »

Et nous voilà partis en promenade.

L'intérieur de la ville n'est pas très, très joli ; les rues ne sont pas assez larges dans la vieille ville, et, en général, les maisons sont mal bâties. La rue principale est d'autant plus animée qu'elle est très étroite. On l'appelle d'Ouvidor , mais elle serait mieux nommée du corridor. C'est la rue des flâneurs, des politiciens, des reporters, des papotages, des journaux, des magasins luxueux.

Les confiseries et les cafés servent de lieux de réunion à tous les nouvellistes, qui vont, viennent, s'entre-croisent. On tient salon en plein vent, sans crainte d'être dérangé par les voitures, qui ne courent pas les corridors. Ce salon est un peu mêlé. Il y a des endroits préférés par telle ou telle classe. C'est ainsi que les officiers de marine se réunissent chez un tailleur. On se croirait à Paris, sur les boulevards ; seulement il y fait un peu plus chaud. Parmi les magasins, ceux que j'ai le plus remarqués exposent des objets de plumes et de coléoptères. Les coléoptères sont des insectes qui, par leurs reflets métalliques et leurs couleurs aussi brillantes que variées, se prêtent admirablement à la fabrication d'ornements, tels que les fleurs, les couronnes, les parures pour dames et autres articles de fantaisie.

Avec le plumage des oiseaux, dont le Brésil est si riche, des Françaises, qui sont employées dans la plupart de ces magasins, fabriquent des éventails et des écrans merveilleux; j'en ai vu quelques-uns montés avec des plumes de *guaras,* qui sont de vrais bijoux.

De la rue d'Ouvidor, Richard me conduisit un peu partout, pendant des journées entières.

La place de l'Acclamation, plantée d'arbres superbes, offre une des plus belles promenades qui soient au monde. C'est un Français, M. Glaziou, qui a dessiné ce splendide parc, auquel il ne manque que des avenues carrossables pour en faire un second bois de Boulogne en petit. La place est entourée d'édifices : le Muséum national, dirigé par un vrai savant, M. Ladislau Netto; l'hôtel de ville (*paço da camara municipal*), où trônent en temps normal les *vereadores* ou conseillers municipaux; l'administration centrale des télégraphes, le ministère de la guerre et une caserne, l'hôtel de la Monnaie, la gare du chemin de fer central du Brésil, l'ancien sénat, la principale caserne des pompiers et bien d'autres établissements publics. C'est d'ici que partit le cri de république; c'est ici qu'est décédée vraiment la monarchie pendant l'année du centenaire de la révolution française.


5. — M. Ladislau Netto, directeur du Muséum national de Rio.

La place Saint-François-de-Paule est également belle, quoique beaucoup plus petite. On y a élevé une statue au grand « patriarche de l'indépendance » brésilienne, José-Bonifacio de Andrada-e-Silva (1763-1838). Ce grand homme, après avoir tant

contribué à libérer son pays de la domination portugaise, fut exilé par le premier empereur du Brésil, qui lui devait le trône. Il passa alors sept années en France (1823-1829). Plus tard, il fut rappelé dans son pays et devint, de par la volonté de celui qui l'avait proscrit, le tuteur de Dom Pedro II. On m'a raconté qu'une bonne femme du peuple, croyant avoir affaire à un saint authentique, venait s'agenouiller et prier tous les soirs au pied de cette statue. Touchant exemple, car c'est bien un saint que celui qui a fait de son pays une nation libre ! La statue est l'œuvre d'un sculpteur français, M. Louis Rochet. Elle a été inaugurée le 30 mars 1862. — Cette place est flanquée d'une église et d'une grande bâtisse où est installée l'École polytechnique.

L'Hôtel-Dieu (*santa Casa da Misericordia*) et l'hospice des aliénés ont une réputation universelle. L'Hôtel-Dieu couvre une superficie de près de dix mille mètres carrés et peut recevoir jusqu'à douze cents malades. Il est situé sur la plage de Santa-Luzia, et le jeudi on le visite, sous la conduite de nos vaillantes sœurs de charité, que l'on ne songe pas à expulser. A l'extrémité de la plage, dans l'église de l'Ajuda, on me montre les tombeaux de la mère et de la sœur de l'empereur Dom Pedro.

L'hospice, qui peut recevoir trois cent soixante aliénés, est fort somptueux. Il a été bâti, dit-on, par souscriptions : les gens finançaient et recevaient de l'empereur des titres et des décorations en échange de leurs charités. Aussi a-t-on dit irrévérencieusement que cette maison de fous avait été bâtie avec l'argent des sots.

Je voulais visiter à fond ces deux établissements; mais Richard m'a dit que nous y reviendrions, quand il m'expliquerait les merveilles de l'assistance publique au Brésil. Ce diable d'homme connaît tout : l'armée, la magistrature, la marine, les finances, et il veut que j'en sache aussi long que lui avant de m'en aller. C'est bien de la besogne. Je jetai un coup d'œil sur le marché, où, à côté des dames des halles, — noires, — j'ai vu pas mal de marchands de toutes les couleurs.



6. — Négresse marchande de fruits.

Je parcourus la promenade publique (*passeio publico*), où l'on entend de la bonne musique en prenant le frais. Cette promenade est au bord de la mer. A l'ancienne place de la Constitution, où s'élève la statue équestre de Dom Pedro Ier, qui fut si remarquée à l'Exposition de 1867, à Paris, nous prîmes le tramway pour nous rendre à la montagne du Corcovado (le Bossu). Les Brésiliens donnent aux tramways un nom très expressif : ils les appellent *bonds*, c'est-à-dire titres financiers. Les tramways ont commencé en 1868, au moment d'une émission de *bonds* par le vicomte d'Itaborahy. De là leur nom. Il n'y a peut-être pas de pays au monde où il y ait relativement autant de tramways et qui marchent aussi vite. Tout le monde s'en sert, le peuple comme la bourgeoisie, les ministres aussi bien que les fidalgos (nobles). Plusieurs de ces tramways vont toute la nuit. Le nombre des places n'y est pas limité comme en France; ils reçoivent autant de voyageurs qu'ils peuvent en contenir, et même un peu plus. Richard m'a d'ailleurs appris que le tramway de l'Étoile à Courbevoie, à Paris, a été établi par un Brésilien, et que les tramways de Bruxelles ont été appelés longtemps « des brésiliens ».

Mais revenons à notre Bossu.

Nous y allâmes en suivant la *route des Orangers* et le Cosme-Velho.

J'avais entendu tant de fois jouer sur les orgues de Barbarie : « Connais-tu le pays où fleurit l'oranger? » que je n'étais pas fâché de le voir, le pays des orangers. Ce pays doit être le Brésil. Jamais je n'ai vu autant de pommes sur les pommiers de chez nous! Et quelles pommes, que ces oranges! C'est, bien sûr, dans une de celles-là que mordit notre grand'mère Ève, car elles flattent l'œil, elles embaument et elles fondent dans la bouche.

Je songeais encore aux grosses oranges sans pépins que j'avais mangées à mon déjeuner, quand Richard me rappela au Bossu. Vue de loin, cette montagne, haute de plus de sept cents mè-

tres, a l'aspect d'une caricature gigantesque. On n'aperçoit tout d'abord que son nez, et quel nez! Un instrument à aspirer le tabac à priser du monde entier!

Une ligne de chemin de fer escalade cette bosse gigantesque. Elle part de Cosme-Velho, traverse, sur un viaduc en fer, un ruisseau, pénètre dans une tranchée, remonte la rive droite du Carioca, arrive à la station de Paineiras, où il y a un restaurant, et va se terminer sur le sommet de la montagne, après un parcours de trois kilomètres sept cent quatre-vingt-dix mètres et une différence d'altitude de six cent trente-trois mètres entre son point de départ et son point d'arrivée.

Quand nous fûmes à la cime, Richard me dit : « Admire-moi ce paysage, mon vieux Durand, et tâche de m'expliquer pourquoi les Brésiliens délaissent les beautés du Bossu pour courir après le Righi.

— Je me l'explique très bien, mon ami; ils ont de l'argent de trop, et ils s'en vont se faire plumer chez les Suisses, car tu connais le proverbe : « Pas d'argent, pas de Suisse. »

Richard ne tarissait pas :

« Regarde la ville à nos pieds, avec ses maisons blanches et ses toits rouges, que ne déshonore aucune cheminée. Vois la baie, parsemée d'îles, semblables à des bouquets de verdure. Voici le Pain-de-Sucre. Là-bas, c'est la gentille Nitherohy, capitale de la province de Rio. Ici, à nos pieds, c'est le Jardin botanique. »

J'étais en extase, muet et écrasé.

En revenant du Corcovado, nous allâmes au Jardin botanique. Une merveille! un paradis terrestre! Ah! Madame Durand, quand je suis entré dans ce lieu de délices, cela sentait si bon, il faisait si frais sous les grands arbres des tropiques, que je retrouvai, pendant une minute, la sève de mes vingt ans; mais tu n'étais pas là, ô Désirée, et les yeux de Richard étaient impuissants à entretenir mon feu.

Le Jardin botanique contient un grand nombre d'espèces de



7. — Entrée du Jardin botanique, à Rio.

la flore brésilienne, la plus riche peut-être de l'univers, et dont Richard m'énuméra les principales essences. Il y a le parcouri (*Platonia insignis*) et le sucopira-assù (*Bowdichia major*), grisâtres et beaux de veinures; le bois d'arc (*Tecoma chrysanta*), foncé; le piqui (*Caryocar brasiliensis*), d'une belle couleur jaune; le massaranduba (*Mimusops elata*), d'une nuance rouge foncé; le genipapo, cendré gris-perle; le muiracotiara (*Centrolabium* sp.), au fond jaune, tigré de raies noires; le muirapirànga (*Mimusops balata*), d'un rouge violet; le jacarandà ou palissandre; puis le bois-tortue, imitant les squamosités de la tortue; le bois de rose, le bois mulâtre, le bois satin, le bois violet, le bois précieux, le bois de fer. Il y en a qui sont imputrescibles, comme le bois de pierre; d'autres qui sécrètent des résines; d'autres dont le suc se transforme en caoutchouc ou dont les graines deviennent l'ivoire végétal. C'est à vous rendre fou d'enthousiasme. La nature a tout fait ici, et, le jour où ce pays sera mieux connu, les bras robustes des Européens trouveront de quoi s'exercer.

Notre promenade à travers le Jardin botanique nous avait pris plus de deux heures, et la nuit était venue quand nous rentrâmes. Pour achever la journée, Richard offrit, après dîner, de me conduire à une espèce de café-concert où chantait une artiste française. Je me laissai faire : en voyage, il faut toujours sacrifier son libre arbitre entre les mains de son cicerone.

Au moment où nous entrions dans cet établissement exotique, la diva de l'endroit entonnait :

Tiens! voilà Durand ;
Comment vas-tu, mon vieux ?

Je n'entendis pas le reste. Il me parut que j'étais l'objet de tous les regards. Richard riait à se tordre. Je compris que mon arrivée avait été signalée, et, de peur d'essuyer une manifestation, je m'esquivai, en laissant Richard goûter à ma place les douceurs de la célébrité.

CHAPITRE III

UN POÈTE BRÉSILIEN

La monnaie brésilienne. — Promenade nocturne. — Un chant d'amour. — Hommes de lettres. — Une conférence. — La littérature brésilienne. — Antonio Gonçalves Dias; ses poésies; sa fin.

Le lendemain matin je bouclai mes malles et demandai ma note à l'hôtelier. Devinez à quelle somme elle s'élevait? — A trente mille *réis !* — « Ah ! çà, dis-je au négrillon qui me l'apportait, est-ce que ton patron me prend pour un cousin de M. de Rothschild? Trente mille *réis* pour cinq jours de pension! mais je ne les ai pas sur moi... Je ne peux pas, je ne veux pas, je ne dois pas payer. »

Le négrillon, ahuri, me donnait du *seigneur* gros comme le bras, selon son habitude.

« Garde tes Excellences et tes Seigneuries pour toi, lui dis-je, tu les fais payer trop cher. »

Je m'apprêtais déjà à aller demander une explication catégorique au propriétaire de la pension, lorsque Richard arriva. En apprenant les motifs de ma querelle, il se mit à rire comme un fou. Plus colère que jamais, je m'écriai :

« Cela te fait rire, toi; tu es content de m'avoir mystifié.

— Que veux-tu dire?

— Oui, tu m'auras fait passer pour un marquis, et c'est moi qui paye tes indiscrétions. Regarde plutôt.

— Eh bien ! trente mille *réis* pour cinq jours, mais c'est pour rien, mon cher.

Et il riait de plus belle. Moi, je ne riais pas.

« Tu ne sais donc pas, mon pauvre Durand, que ces trente mille *réis* ne représentent que quatre-vingt-cinq francs cinquante-cinq centimes de notre monnaie, au pair? »

Je respirais.

« Et comment cela?

— Parce que le Brésil possède aujourd'hui encore un système monétaire absurde, dont il a hérité des Portugais. Pour les poids et mesures, il a adopté, dès le 1er janvier 1874, le système métrique français, tandis que pour les monnaies il a gardé le vieux système compliqué, dont l'unité monétaire, le *réal,* est purement fictive. C'est ainsi que trois cent cinquante réis valent un franc, au pair. Au change actuel, il faut plus de quatre cent *réis* pour faire un franc... En revanche, la monnaie divisionnaire est très propre, beaucoup plus propre que celle de France; la nôtre est en cuivre; celle du Brésil est en nickel. Vois : ne dirait-on pas de l'argent?

— Oui, de l'argent en zinc.

— Eh bien, es-tu rassuré maintenant?

— Absolument : soixante-onze francs cinquante centimes, ce n'est pas trop cher... Tu comprends ma première impression; je me suis cru volé comme dans un bois... d'ébène par ce négrillon...

— A propos, qu'as-tu fait de ta soirée d'hier?... Tu as eu tort de ne pas rester au concert. C'était charmant. Il y là une petite chanteuse qui vous enlève le couplet... comme à Paris! Et mignonne! une taille fine, une paire d'yeux!... Ce n'est pas une femme, c'est un sylphe...

— Qu'est-ce que c'est que ça, un sylphe?

— Un animal mythologique, parbleu! quelque chose comme le serpent du paradis terrestre, avec une tête de femme et des ailes d'ange... tu vois cela d'ici.

— Je n'en ai jamais vu, mais je devine ton ange et je te le laisse.

— Ah! si tu étais resté là, comme tu te serais amusé, mon cher Durand.

— C'est possible, mais je n'aime pas qu'on me tutoie devant le monde ni qu'on se divertisse à mes dépens. Tu trouves cela comme il faut qu'une femme qu'on n'a jamais vue, qu'un sylphe, comme tu l'appelles, se permette de chanter en me voyant entrer :

Tiens! voilà Durand.

— Tu n'as pas compris, mon cher. C'est une chanson à la mode. On ne chante que ça dans les rues, et je t'avais fait la farce d'y faire remplacer le nom de Mathieu par celui de Durand... Que tu es naïf, tout de même ! »

Et il s'en donnait de si bon cœur, que je me mis à rire avec lui.

« Avec tout cela, reprit-il, tu ne me dis pas ce que tu as fait de ta soirée. Tu n'es pas rentré à ton hôtel tout de suite, j'imagine.

— Oh! non. J'ai flâné dans les environs de la ville ; et même, à la Gavea, j'ai assisté à un concert en plein vent, qui m'a largement dédommagé de ma réception au café. La nuit était splendide, la Croix du Sud brillait de tout son éclat, et jamais je n'ai tant vu d'étoiles que dans ce ciel bleu sombre. C'était un spectacle superbe. Quelques maisons avaient leurs fenêtres ouvertes; les salons étaient brillamment éclairés, et des bouffées de musique s'en échappaient par intervalles et se répandaient dans l'air. Je m'arrêtai, car je n'avais encore rien vu ni rien entendu de pareil.

— Que cela ne te surprenne pas. Le Brésil est le pays des pianos. Il y en a presque autant que de maisons et de perruches. Les méridionaux mettent leur existence en musique. L'harmonie les berce dans la lourdeur de l'air. Chez les Brésiliens, le piano est un meuble de première nécessité dans le ménage. Le soir, on se réunit en famille, on invite les amis, et... *do, ré, mi, fa, sol*... les jeunes filles pianotent... Continue, Durand.

— Je m'arrêtai donc sous une fenêtre et j'écoutai. Il n'y avait pas seulement un piano, il y avait encore un instrument à cordes.

— Une guitare, sans doute?

— Peut-être, cela ressemblait assez aux violons des petits Italiens que j'ai vus à Nantes.

— C'est cela même, une guitare.

— Alors ce fut une musique charmante. Tout le monde s'arrêtait pour écouter. Une voix fraîche chantait au son de la guitare je ne sais quelle romance. Il y avait des larmes dans cette voix. Elle modulait une mélopée molle et tendre : *Sou eu, sou eu, sou eu!* Cela devait être un chant d'amour.


8. — Le poète A. Gonçalves Dias.

— Tu ne t'es pas trompé; c'est une poésie de Gonçalves Dias, un des plus grands poètes du Brésil; je vais te la dire :

« Mon ange, écoute : quand, « aux approches de la nuit, la « brise effleure ton visage, comme « un soupir qu'exhale un enfant; dans cette voix de la brise, qui « est-ce qui murmure, qui est-ce qui jette cette douce plainte « qui tombe si tristement dans ton cœur? C'est moi, c'est moi, « c'est moi!

« Si quelqu'un te réveille de ta céleste extase, dans l'aménité « de ton silence, quand ton âme erre à travers d'autres mondes; « si quelqu'un laisse échapper à tes côtés un faible soupir que « renfermait son cœur, c'est moi, c'est moi, c'est moi!

« Si quelqu'un s'afflige en te voyant pleurer, si quelqu'un se « réjouit de ton sourire, si quelqu'un soupire en te voyant si belle,

« que terre, mer et cieux sont épris de toi; si quelqu'un languit
« pour ton amour, c'est moi, c'est moi, c'est moi !

— C'est bien cela : *Sou eu, sou eu, sou eu!*

— Justement ce soir il y a une conférence sur Gonçalves Dias dans la salle de la Gloria. Je me propose d'y assister, et j'espère que tu me feras le plaisir de m'y accompagner. Tu partiras demain. Au moins tu auras une idée de la littérature brésilienne.

— Entendu. »



9. — M. le marquis de Paranaguá, ancien président du conseil.

Ce diable de Richard connaît tout le monde. A peine sommes-nous dans la salle, que je le vois distribuer des poignées de main, à droite et à gauche, aux littérateurs les plus célèbres. Poètes, romanciers, historiens, journalistes, critiques, sont assis çà et là. Richard me les désigne : « Ce vieillard, chez qui la glace de ses soixante-treize ans n'a pas tari la production, est M. João-Manoel Pereira-da-Silva, historien et littérateur, qui a publié quelques-unes de ses œuvres en français; il est à côté du marquis de Paranaguá, président de la société de géographie; cet autre, jeune encore, est M. Sylvio Roméro, critique et historien, qui cherche à acclimater les procédés scientifiques modernes dans les investigations nationales; à côté de lui, le groupe des positivistes, disciples d'Auguste Comte, MM. Miguel de Lemos, Teixeira-Mendes, Araripe *junior*, etc. La poésie est représentée par Machado de Assis, à la fois romancier et versificateur de talent; par le baron de Paranapiacaba, qui a traduit dans une langue châtiée et en vers le *Jocelyn* de Lamartine et les *Fables* du bon La Fontaine; par Olavo Bilac et B.

Lopes; par Rozendo Muniz, fils d'un improvisateur célèbre et poète romantique; par Mucio Teixeira, l'un des plus féconds poètes de ces dernières années; par M. Mello Moraes fils, qui a revêtu d'une belle forme poétique certaines légendes nationales, et tant d'autres. Les jeunes — Clovis Bevilaqua, Valentim Magalhães — ne leur sont pas inférieurs. Voici les romanciers : outre Machado de Assis, le vicomte de Taunay, Aluizio Azevedo, José do Patrocinio, qui cumule, car il est en même temps journaliste et tribun, dont la parole et la plume ont aidé puissamment à démolir le vieil édifice de l'esclavage. Les auteurs dramatiques, Arthur de Azevedo, Moreira Sampaio, França *junior*, Augusto de Castro, sont en nombre, et côtoient les graves historiens, tels que Homem de Mello et Alencar Araripe, des médecins comme le Vicomte de Saboia, et plusieurs autres dont les noms sont inconnus en France, mais dont les œuvres y feraient bonne figure si elles étaient traduites et vulgarisées. »



10. — M. José do Patrocinio, rédacteur en chef de la *Cidade do Rio.*

C'est un ancien ministre des affaires étrangères de l'empire, M. Manoel-Francisco Correa, connu par son dévouement à la cause de l'instruction populaire, qui a fondé ces conférences, dont le succès a été grand pendant nombre d'années.

La conférence commença. Richard fut mon interprète. L'orateur avait la langue bien pendue. Ces Brésiliens, d'ailleurs, vous ont une façon de parler si entraînante qu'on les écoute malgré soi. Celui-ci dissertait aussi bien que le député de chez nous, quoique ce fût en portugais-brésilien. Sa mimique

était si expressive que je l'ai compris presque d'un bout à l'autre.

Après la conférence, Richard voulut me présenter à lui, sous prétexte que c'était un bon garçon. Certainement il se ferait un plaisir de me donner une traduction de sa conférence, surtout s'il apprenait que je devais la publier en Europe. En effet, le docteur me reçut à bras ouverts. Dans ce pays-ci, je l'ai constaté dans le cours de mes voyages, ils sont tous docteurs ou à peu près. On a l'habitude de donner ici ce titre non seulement aux médecins, mais encore aux simples bacheliers en droit, ès lettres, ès sciences, etc. Un médecin, un ingénieur, un avocat, sont tous *o senhor doutor*. Mon bachelier-docteur avait fait ses études à Paris, et, comme un grand nombre de Brésiliens, il parlait le français aussi bien que moi. Voici le résumé de cette conférence, que je me suis empressé de recopier pour mon compte personnel :



11. — Le vicomte de Saboïa, doyen honoraire de la Faculté de Médecine de Rio-de-Janeiro.

« De toutes les littératures européennes, la littérature portugaise est peut-être la moins connue. Voilà longtemps, en effet, que le peuple portugais — ce peuple qui n'a eu qu'un coin de terre pour naître et qui a eu le monde pour mourir — s'est couché dans ce linceul immortel qui s'appelle l'étendard de Vasco da Gama, mais qui n'en est pas moins un linceul. Le Brésil, son ancienne colonie, où l'on parle sa langue, a partagé son sort. En France surtout on ignore cette jeune littérature sud-américaine, si riche et si variée.

« D'ailleurs il n'y a guère qu'une cinquantaine d'années que ce pays possède une littérature nationale. Son mouvement littéraire date de l'époque de son indépendance, et il nous faut remonter jusqu'à l'année 1808 pour retrouver les causes immédiates de l'affranchissement de ce vaste pays, qui occupe aujourd'hui à lui seul plus des trois septièmes de l'Amérique méridionale. A cette époque l'Europe s'agitait, les rois voyaient leurs États envahis et leurs sceptres brisés. Napoléon, comme l'a dit un de nos poètes, avec la pointe de son épée effaçait de la mappemonde les nations et les rois. C'était le moment où

Ses pieds éperonnés des rois pliaient la tête,
Et leur tête gardait le pli.

« Le Portugal fut une de ses dernières victimes. Il fut envahi à son tour. Napoléon voulait lui faire expier son alliance avec l'Angleterre, et, pour cela, il envoya Junot soumettre ce petit peuple qui avait l'audace de « vouloir rester debout ». Le jour où les troupes françaises entraient dans la vieille cité portugaise, Jean VI quittait son royaume et allait, avec quatorze mille de ses sujets, demander un asile à ses possessions d'outre-mer. Les Brésiliens s'accoutumèrent ainsi à un gouvernement national. Eux qui, depuis trois siècles, gémissaient sous un joug tyrannique, virent enfin luire à l'horizon un espoir de liberté. Depuis ce jour les idées d'indépendance germèrent dans tous les cœurs. Les procédés des Portugais allaient faire le reste.

« Quand, en 1820, le roi Jean VI retourna en Portugal, les vexations contre la colonie recommencèrent. Nous envoyions des députés aux cortès portugaises ; mais, dès qu'un des nôtres se levait pour défendre les intérêts de sa patrie, on lui enlevait la parole ou, ce qui est pire, on l'étouffait sous les quolibets. A l'intérieur, le despotisme était encore plus intolérable. Le Brésil se lassa de souffrir. Dom Jean VI, en quittant la colonie américaine, y avait laissé, comme régent, son fils Dom Pedro, qui

devint plus tard Pedro Ier du Brésil et Pedro IV du Portugal. C'était un prince jeune, ardent, unissant à un esprit chevaleresque une grande ambition. On lui promit la couronne du Brésil s'il voulait seconder le mouvement patriotique qui se préparait. Il accepta, parce qu'il pressentait que tôt ou tard le Brésil échapperait à la couronne portugaise, et, le 7 septembre 1822, sur les bords d'une petite rivière, l'Ypiranga, résonnait le cri d'« indépendance ou mort » ! Le Brésil conquit ainsi son autonomie.

« C'est au milieu de cette génération aux larges espérances et au patriotisme désintéressé, dans les premiers beaux jours d'un peuple qui a secoué le joug, que naquit notre poète, le 10 août 1823.

« Antonio-Gonçalves Dias ! Quel est l'enfant du Brésil qui ne connaît pas ce nom ? Quel est celui qui n'a pas récité de mémoire, qui n'a pas chanté les vers faciles, tombés de cette âme inspirée ?

« C'est que Dias est le poète du cœur par excellence. C'est que le patriotisme est sa muse. Nul n'ignore, dans notre beau pays du Brésil, le premier chant qui le fit célèbre :

Mon pays a des palmiers verts,
Où chantent les *sabiás* aimables ;
L'oiseau d'ici, dans ses concerts,
N'a pas de chansons comparables.

Notre ciel a des feux sans nombre,
Nos prés nous donnent plus de fleurs,
Nos bois ont plus de vie et d'ombre,
L'amour fait mieux battre les cœurs.

Le soir, seul à ma rêverie,
J'avais plus de bonheur là-bas,
Sous les palmiers de ma patrie,
Où chantent les joyeux *sabiás*.

Mon pays a de si doux charmes,
Qu'ils m'arrachent ailleurs des larmes.

J'avais plus de bonheur là-bas,
Le soir, seul à ma rêverie,
Sous les palmiers de ma patrie,
Où chantent les joyeux *sabiás*.

Dieu, ne permets pas que je meure
Sans retourner encor là-bas,
Sans goûter, ne fût-ce qu'une heure,
Des charmes qu'ici l'on n'a pas,
Sans revoir tout ce que je pleure :
Les palmiers verts et les *sabiás*.

« C'est ainsi que notre poète se consolait de l'absence de la patrie, pendant qu'il était étudiant à l'université portugaise de Coïmbre, vers 1843. Dès ce jour, sa lyre n'eut plus que deux cordes : l'une qui redit l'amour, et l'autre la patrie. Sur ces deux ailes, la patrie, l'amour, son génie plana. Il n'imite personne, mais il est visible qu'il a subi l'influence de Lamartine. Il en a le coloris tendre, l'allure indépendante, la vague rêveur, avec plus de suavité et plus de mélancolie encore.

« Nous ne parlerons pas ici de ses poésies lyriques, pleines de fraîcheur et de grâce, sans doute, mais qui expriment des sentiments devenus, depuis Pétrarque, d'une banalité désespérante, — non plus que de son théâtre, faux et sans intérêt.

« Mais, pour donner une idée, d'ailleurs très incomplète, de notre littérature nationale, il faut nous arrêter à ses poésies brésiliennes.

« Dans ces poésies, Gonçalves Dias nous apparaît comme un poète touriste ; seulement, au lieu de nous mener dans une grande capitale pour saluer les bustes des libérateurs de la patrie, il nous introduit dans les forêts vierges ; il grandit encore ces Indiens héroïques, qui croient indigne de l'homme de pleurer ; un peu plus, il nous persuaderait d'aller habiter parmi ces sauvages, tant il y a de sincérité dans son accent.

« Pour ne citer qu'une de ses poésies les plus connues, je traduis ici celle qui porte le nom de *Maraba*. On appelle ainsi

les Indiennes de sang mêlé, qui sont méprisées par leur tribu et maudites par Tupa, le dieu brésilien. C'est une *Marabá* qui nous raconte ainsi ses peines :

Je vis abandonnée, à moi nul ne prend garde;
Ne serais-je donc pas
Une enfant de Tupa?
Si quelqu'un, par hasard, à me parler s'attarde,
Il me dit : « N'es-tu pas,
N'es-tu pas *Marabá?* »

Mes yeux ont du saphir l'azur profond et clair,
La lumière et l'éclat tranquille de l'étoile.
On croirait voir le ciel derrière un léger voile!
Ils font penser aux flots azurés de la mer.
Et si quelque guerrier ne fuit pas à ma vue :
« Tes yeux sont pleins d'azur
Mais, dit-il ennuyé, je parle à *Marabá :*
Je préfère des yeux bien noirs et qui flamboient,
Des yeux qui foudroient,
Des yeux bien noirs enfin, à des yeux d'*anajá.* »

Mon visage a du lis le neigeux incarnat,
L'or des sables fouettés par la mer qui déferle.
Les oiseaux les plus blancs et la plus blanche perle
N'ont pas plus de blancheur, s'ils ont autant d'éclat.
« Blanche comme un lis pur!
Mais, dit-il en souriant, je parle à *Marabá;*
Je préfère un beau front qu'un sang brûlé décore,
Un visage que dore
Le soleil du désert, à la fleur du *cajá.* »

Mon col est si léger qu'il se courbe avec grâce,
Comme un rameau pliant de cactus qui fleurit;
Gentille, par les prés, indolente, je passe
Comme un soupir d'amour qui s'exhale sans bruit.
« J'admire le premier ta taille qui tremblote,
Souple comme un palmier d'ici;
Mais, dit-il aussitôt, je parle à *Marabá.*
Je préfère le cou de l'autruche orgueilleuse
Qui marche paresseuse
Et gouverne les prés verdoyants que voilà! »

Ma chevelure blonde a des tresses flottantes
Auprès desquelles l'or jaune paraît flétri ;
Le vent s'en est épris dans les forêts chantantes,
En voyant qu'elle avait l'éclat du colibri.
« Oui, me dit-il alors, ta chevelure flotte,
Elle est belle et blonde à merci ;
Mais ces cheveux frisés sont ceux de *Marabá*.
J'aime mieux des cheveux bien droits, des cheveux lisses
Et qui s'allongent jusqu'aux cuisses,
Que des cheveux couleur d'or fin ou d'*anaja*. »

Les paroles d'amour, qui chantaient dans mon âme,
Qui donc les entendra?
Je ne ceindrai jamais du rameau d'acacia
Un homme dont je sois la femme !
Jamais un beau guerrier de mon *arasoya*
Ne me dépouillera,
Car je suis seule, hélas! pleurant mon sort infâme,
Car je suis *Marabá*.

« Quand parurent les *Suspiros poeticos* de Magalhães (vicomte d'Araguaya), un de nos premiers poètes de ce siècle, un éminent critique brésilien écrivait : « Plaise à Dieu que cette production d'un nouveau genre ne reste pas solitaire, au milieu de notre littérature, comme un somptueux palmier au milieu du désert. » Ces vœux furent entendus. Après Magalhães, le poète philosophe, Dias parut et sut être original, en faisant vibrer des cordes moins sublimes peut-être, mais plus harmonieuses et plus nationales incontestablement. Il est l'aîné d'une longue génération de poètes, et son influence a été extraordinaire. Son chant avait des arrière-goûts de sentimentalisme


12. — Le poète Magalhaes, vicomte d'Araguaya.

européen ; lui-même, élevé en Europe, nourri de la sève étrangère, a greffé des pensées européennes sur l'arbre indien ; comme tous les précurseurs, il nous a dégoûtés de son école à force d'être imité par des disciples qui n'avaient pas son talent. Mais il demeure une figure originale, sympathique, et sa triste fin même — il est mort pauvre, à la vue de sa terre natale, dans un naufrage, en revenant de l'Europe — augmente l'intérêt qu'il inspire. Pour moi, je ne vais jamais à Paris sans faire un pèlerinage à la pension de famille de la rue Lafayette, d'où il est parti, malade et besogneux, pour faire le voyage au pays d'où l'on ne revient pas, alors qu'il croyait rentrer dans son foyer désert. »

CHAPITRE IV

LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER

Les régates. — La Saint-Jean. — Les confiseries et leur clientèle. — Un bout de politique. — A Copacabana. — Chansons de la Saint-Jean. — Épiciers et poètes. — Excursion en perspective.

Je me trouve au Brésil depuis pas mal de jours déjà, et je n'ai pas encore entrevu l'ombre d'une branche de caféier ; on dirait que cette délicieuse petite fève, qui m'a servi de talisman pour l'édification de ma fortune, ne court pas les rues de Rio autant que votre serviteur. Et pourtant je brûle du désir de contempler ces beaux panaches du caféier, qui devraient orner le front solennel des épiciers des deux mondes... Tiens! il me semble que je viens de trouver un mot. Je le garderai pour Richard. Le pauvre garçon! Loin de Paris, privé des journaux du boulevard, il ne doit pas en avoir un grand stock à sa disposition, car, je ne sais pas si vous en avez fait la remarque, toutes les jolies choses que débitent les prétendues gens d'esprit ont déjà paru dans leur journal.

Je n'ai donc pas encore vu de caféier. Que doit penser de moi Mme Durand, la compagne inséparable de mes travaux, elle qui vient de m'écrire, la première, une lettre charmante, dans laquelle elle me raconte un de ses rêves : elle me voyait sous l'habit du planteur, commandant une armée de laboureurs noirs et faisant mes récoltes pour les expédier en France. Décidément je ne suis qu'un ingrat de m'endormir ainsi dans les délices

d'une grande ville. A cette heure je devrais être à me torréfier en plein soleil sur les terres d'un *fazendeiro*. C'est la faute à Richard, je le dirai à ma femme... Oui, qu'est-ce donc que je pourrais bien glisser à Désirée pour lui faire avaler mon long silence? — J'y suis. Je m'en vais lui apprendre que j'ai été reçu en audience particulière par messieurs les membres du gouvernement provisoire de la République brésilienne ; que leur chef, le généralissime Manoel Deodoro da Fonseca, en personne, m'a serré la main, cette main où elle a déposé sa foi, il y aura bientôt vingt-cinq ans, par-devant M. le maire. Toute la bonne ville de Nantes saura cela, et Mme Durand sera désarmée. Je lui écrirai mon entrevue de la plantation. Bouclons notre valise ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Ce fut Richard qui arriva.

« Mais, mon cher, où cours-tu? dit-il en entrant.

— Au pays du café, parbleu!

— On ne part pas comme cela un jour de régates... Fais-toi beau et viens avec moi.

— Où me conduis-tu encore? J'en ai tant vu à Saint-Nazaire, de ces régates!

— Cela se chante, mon vieux Durand :

J'en ai tant vu passer de blondes jeunes filles!

— Tu veux dire que cela se chantait dans notre jeunesse.

— On est toujours jeune en voyage, mon ami, et, d'ailleurs, les vers d'Hugo ne vieillissent pas.

— Laissons la poésie. Me voilà prêt. Emmène-moi où tu voudras, mais c'est la dernière fois. »

Et nous sommes partis encore, bras dessus, bras dessous, comme deux bonnets à poil de la finance. Richard me conduisit au bord de l'eau, à Botafogo, dans une société de messieurs élégants, dont quelques-uns portaient une lorgnette en sautoir, ni plus ni moins que des Anglais en voyage.

« C'est un *clôb,* me dit-il.

— Ah ! oui, tu m'en as parlé : le restaurant du *Globe.* »

Il se mit à rire à ma barbe rasée de frais.

« Mais non, je dis un *club.*

— Tu prononces si mal !... Alors nous allons entendre de la politique; ce n'est pas gai... Tu annonces des régates, et tu m'entraînes dans une réunion électorale : ce n'est pas bien ; il fallait me prévenir, au moins. Je n'aime guère les meetings. »

Je compris finalement, lorsqu'il m'eut tout expliqué posément, que je me trouvais aux premières loges, en plein club ou cercle des régates, et que je pourrais suivre à mon aise les exercices des petits bateaux qui vont sur l'eau. Il y avait là une flottille de pavillons occupés par des sociétés de musique, dont la plupart portaient le nom divertissant de Récréation : *Recreio* de San-Lourenço, *Recreio* de San-Domingos, *Recreio* de San-Christovão, et de je ne sais plus combien d'autres saints du paradis. Les *Lieutenants du diable* et le *Club des fénians,* deux simples sociétés carnavalesques malgré leur nom terrifiant, occupaient des pavillons spéciaux. L'escadre brésilienne y figurait aussi dans la personne d'un de ses « hommes de guerre », *man of war,* comme disait mon voisin.

A sept heures, l'abordage eut lieu : deux flottes de gondoles vénitiennes prirent d'assaut l'*homme de guerre;* la lumière électrique répandit ses rayons blanchâtres sur les eaux de la baie, les feux de Bengale nous éblouirent, et tout fut dit.

En partant, Richard me dit :

« Que faisons-nous maintenant? C'est aujourd'hui la veille de la Saint-Jean; la journée est à la joie.

— Est-ce que vous allumez des feux de joie, comme chez nous ? lui demandai-je.

— C'était le vieux jeu. Aujourd'hui, avec le progrès, tout se passe dans le cœur des garçons et des filles, et je t'assure que c'est chaud. Si saint Jean baptisait avec de l'eau, nous, nous

arrosons nos cravates avec pas mal de champagne. Tu vas voir. »

La foule du beau monde s'écoulait gaiement à travers les rues ; nous la suivîmes, et, après avoir pris le tramway ou *bond,* nous descendîmes au coin de la rue Gonçalves Dias et nous nous trouvâmes empilés bientôt dans certaine confiserie, où chacun se mit à dévorer des gâteaux croustillants, des *empadas,* et à siroter des vins portugais et espagnols aussi pâteux que le nectar cher à l'Olympe. L'établissement est tenu par un commandeur (*o Senhor commendador*) et l'on y vend également des billets de théâtre. Ce monsieur, fort bien du reste, se laissait tutoyer comme une servante ou une divinité. Cela me déplut. Jamais je n'aurais souffert ces procédés familiers, même à l'égard de Jules, mon garçon de magasin. Mais Richard m'apprit que la clientèle se compose de personnages politiques, d'hommes de lettres et de beaux fils de famille. Tout s'expliquait, et je trouvai cet honnête confiseur très honoré de l'intimité de ces messieurs. Ce n'est pas en France, pays de liberté et d'égalité, que l'on verra de sitôt le règne de cette aimable fraternité, qui rapproche toutes les classes sociales et qui permet au dernier des reporters de traiter d'égal à égal avec le premier des hommes politiques de la situation. Ainsi le préfet de Nantes me salue à peine au comice agricole, moi qui approvisionne sa table de mon meilleur café. L'on sait mieux son monde au Brésil.

J'ouvrais de grands yeux sur toutes ces notabilités politiques, écrivassières et financières. Que j'aurais voulu comprendre alors cette langue harmonieuse, qui sonnait dans leur bouche comme le carillon de midi ! Que n'ai-je appris ce latin-là, au lieu de l'autre ! Tous ces hommes avaient l'air inspiré. Leurs paroles partaient avec de grands gestes, comme avec des ailes. On les voyait. Leur visage animé ressemblait à un volcan. Il n'y a pas chez nous beaucoup d'orateurs qui puissent se mesurer à leur envergure. Je priai Richard de me mettre des noms sur toutes ces têtes

exaltées. J'ouvris mon carnet, et je les y inscrivis religieusement à côté de mes impressions de voyage, de mes dépenses d'hôtel et des bons mots de Richard. C'est ainsi que les noms de MM. Joaquim Nabuco, poète, orateur, homme politique; de Paula Ney, un journaliste prime-sautier; de Pardal Mallet, un sans-culotte égaré dans notre temps de pantalons collants; du comte de Figueiredo, un financier doublé d'un économiste; de M. Hermes de Fonseca, passeront à la postérité en bloc, quand on fera mon dernier inventaire.


13. — M. Joaquim Nabuco, l'un des promoteurs de l'abolition de l'esclavage.

En sortant de là, nous sommes allés à une autre confiserie, où nous avons rencontré à peu près la même société d'éloquence mutuelle. Ceux qui avaient parié et gagné aux régates buvaient aux équipages vainqueurs. D'autres s'entretenaient des ministres et des affaires du gouvernement.

« C'est la mode ici, me dit Richard; on ne se gêne pas pour dire son fait au pouvoir. Ces habitudes de tolérance, d'autres disent de licence, datent du temps de Dom Pedro II, alors que chaque matin certains journaux prêchaient la République sans qu'ils eussent à craindre aucun procès de presse. La nouvelle République, en s'établissant, a pris quelques mesures de préservation; elle a exilé, banni ou déporté quelques personnages et a fermé la bouche à certains journaux d'opposition; mais, depuis, elle a été obligée de se montrer presque aussi libérale que l'empire, et elle ne s'en trouvera pas plus mal, sans doute, si elle applique loyalement la constitution publiée de ce matin.

— Ne tombons pas dans la politique, je n'y entends rien... Veux-tu me faire un plaisir?

— Je n'ai rien à te refuser, pas même l'ordre de Colomb, si tu en as besoin pour ton commerce.

— Eh bien, puisque nous sommes en tournée d'inspection, ce soir, fais-moi connaître le peuple, le vrai peuple de Rio. Conduis-moi dans ses repaires.

— Tu me demandes la lune, mon cher. Il n'y a guère de peuple ici, dans le sens que nous attachons à ce mot en Europe, car il n'y a guère d'industrie. Tous titrés, diplômés, fonctionnaires, militaires, marins, négociants ou affranchis. Je ferai cependant ce que je pourrai. Viens, allume ta lanterne, ô Durand, fils de Diogène! Nous trouverons peut-être l'homme que tu cherches. »

On se dirigea, tout en devisant, vers un quartier écarté, voisin de la mer, et qui s'appelle *Copacabana*. Un chemin en zigzag y conduit. Quels cris! quel vacarme! Les chansons partaient, comme des fusées, d'une foule en délire.

« Écoute, entends-tu?

— J'entends trop, mais je ne comprends pas assez.

— C'est le couplet de la Saint-Jean.

— Ce pourrait être aussi bien un *De profondis* que je ne saisirais pas davantage.

— Voici ce qu'ils chantent :

Saint Jean serait un bon garçon
S'il n'était pas aussi bouffon.
A la fontaine il va s'ébattre
Avec trois filles, mais... il revient avec quatre.
Pour voir les fillettes, saint Jean
A fait une source d'argent.
Mais les fillettes n'y vont pas,
Et saint Jean dépérit, hélas!

— Tout comme moi quand je faisais la cour à Désirée et qu'elle oubliait l'heure du rendez-vous.

— Et tu t'en revenais comme un petit saint Jean.

— Pas si dépouillé, mais aussi transi.

— Que dis-tu de ces couples d'amoureux qui viennent de nous frôler comme des libellules en belle humeur?

Qu'ils sont heureux,
Les amoureux !

— C'est de leur âge. Quand ils auront, comme moi, débité plusieurs quintaux de café, leur cœur sera un peu plus tranquille... C'est joli, ce qu'ils chantent. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Le jeune homme dit :

Ton or ne me rend pas jaloux,
Non plus que tes pendants d'oreilles ;
Je brûle pour tes yeux si doux,
Dont les sourcils sont des merveilles.

Et la jeune fille répond en le regardant :

Tes yeux, jeune homme de mes rêves,
Sont des gâteaux qu'on ne vend pas.
Ce sont des chaînes et des glaives
Qui me percent le cœur et m'enchaînent les bras !

— Il se fait tard, ô Richard, ô mon roi, reconduis-moi.

— La rime est riche, mais par trop masculine.

— On fait ce qu'on peut. J'ai toujours très bien trouvé la rime, et au temps où j'étais jeune, simple commis, j'ai composé des poèmes, je te le dis à toi, sur nos produits alimentaires ; j'ai même fait imprimer quelques-uns de mes vers sur les mirlitons du jour de l'an... Tu vois en moi l'inventeur de la réclame en vers.

— Né pour être homme, et se voir épicier en gros ! Comme tu as dû souffrir dans les denrées coloniales, mon pauvre Durand ! Pourquoi aussi t'être englué dans ce prosaïque métier, toi qui te

sentais des ailes, comme feu Pégase, et une soif à avaler d'un coup les eaux de l'Hippocrène? Il est vrai que Mme Durand était là pour t'inspirer.

— Ne te moque pas d'un métier qui me procure aujourd'hui la satisfaction de me divertir à tes côtés et de parcourir la terre en nabab. Que de poètes de profession envieraient mon sort! Jusqu'ici j'en ai entendu célébrer deux : Camoëns et G. Dias. Tu sais comment ils sont morts. Ce n'est pas encourageant. On ne meurt pas comme cela dans l'épicerie en gros... Je te disais que je tombe de sommeil. M'accompagnes-tu dans mon grand voyage de demain?

— J'ai mieux que cela à te proposer. Voilà une éternité que je promets à un de mes bons amis une petite visite à sa fazenda de Juiz-de-Fora, dans l'État de Minas-Geraes. C'est à six heures et demie d'ici, par le chemin de fer. Je t'introduirai dans ce paradis, où tu trouveras l'arbre de la science du bien et du mal. »

J'acceptai l'invitation de Richard. Je lui serrai la main, plein de reconnaissance, et l'on se quitta bien heureux.

J'allais donc, enfin, voir pousser mon arbuste favori! j'allais me repaître de sa beauté! Toute ma poésie défunte ressuscitait en moi à cette pensée, et ma nuit fut remplie de charmantes visions.

Ce que je raconte là est peut-être enfantin, mais que celui qui n'aime pas le café me jette la première pierre! J'en ai vendu, moi, et je sais ce qu'il vaut quand il n'est pas falsifié.

CHAPITRE V

DE RIO A MINAS-GERAES

Le parc de l'Acclamation. — Journaux et journalistes. — En chemin de fer. — Environs de Rio. — L'ancienne villa impériale. — A Juiz-de-Fora. — Mets brésiliens : le *tutu* et la *mãi-benta*. — Un planteur. — D'où vient le café. — Le caféier en Amérique. — Le caféier au Brésil. — Les jaboticabas. — Immigrants allemands et italiens.

Le plus beau jour de ma vie se leva enfin! Richard vint me prendre à l'aube. Quelques instants après, nous étions à la grande gare du chemin de fer central, ancien chemin de fer de Dom Pedro II, au parc de l'Acclamation, autrement dit *campo de Santa-Anna*. La place était illuminée comme la veille au soir à peu près. Son parc, ses cascades, ses pièces d'eau, les édifices publics qui l'encadrent, revêtaient, dans la nuit, un aspect fantastique. On eût dit des ombres tranquilles sous un pâle clair de lune. La gare était éclairée à la lumière électrique. On y voyait à compter sa monnaie et à lire les affiches, s'il y en avait eu. Richard m'assura que la fameuse place de la Concorde, à Paris, dont on est si fier à Nantes, tiendrait aisément dans cet espace immense.

Il nous restait un bon quart d'heure avant de prendre le train de cinq heures pour Juiz-de-Fora. Je les employai utilement à regarder autour de moi. C'était un va-et-vient de monde comme en plein jour, accompagné du coup de sifflet des conducteurs de tramways, car ici la trompette est remplacée par le sifflet. *Jornal do Commercio! Gazeta de Noticias! Diario de Noticias!*

Paiz! Cidade do Rio! criaient de toutes parts quelques gamins, des Italiens pour la plupart.

« Dis donc, Richard, déjà les journaux, et il n'est pas cinq heures du matin! La presse n'est pas endormie dans ce pays-ci.

— Non, mon cher; mais, comme ailleurs, elle endort quelquefois... Attends-moi; je cours faire mes provisions de papier; en voyage, j'achète tout. »



14. — M. le comte de Villeneuve, ancien ministre plénipotentiaire, propriétaire du *Jornal do Commercio*.

Il revint bientôt après.

« Tiens, me dit-il, veux-tu un moustiquaire? En voici un. »

Et il m'enveloppa, comme un pain de sucre, de son *Jornal do Commercio*.

« Tu as l'honneur, ajouta-t-il, de porter chape avec la plus grande feuille de l'Amérique du Sud et autres lieux. Pontifie sous cette dépouille de lion, tu en as le droit. Ce journal, qui appartient au comte de Villeneuve, un Brésilien de descendance française, est le doyen de la presse de Rio : à l'aune, il compte soixante et onze centimètres sur soixante-trois; comme matière, chacun de ses numéros pourrait former, s'il était imprimé en corps 12, un volume de trois cents pages in-8°; en valeur, il ne se mesure pas. On l'a longtemps tenu pour une autorité infaillible, et encore aujourd'hui, quand il a parlé, d'aucuns disent qu'on n'a qu'à s'incliner : *Magister dixit, causa finita est...* Voici la *Gazeta de Noticias*, organe populaire, qui a inauguré dans ce pays la presse à bon marché, et qui joue un peu le rôle du *Petit Journal*, mais d'un *Petit Journal* qui aurait l'esprit de *Figaro*. Son rédacteur en chef est le docteur Ferreira de Araujo. Le *Paiz* est une feuille plus récente, d'une démocratie avan-

cée, fondée par le comte de Mattosinhos; il a compté parmi ses collaborateurs quelques-uns des journalistes les plus célèbres du Brésil : feu Joaquim Serra, l'esprit fait homme; Quintino Bocayuva, dont la propagande infatigable a préparé les voies à la République actuelle, qui en a fait son ministre des relations extérieures; Joaquim Nabuco, l'écrivain et l'orateur qui a tant fait pour hâter l'abolition de l'esclavage... Le *Diario de Noticias*, après des sorts divers, a trouvé dans la personne de M. Ruy Barboza un rédacteur en chef éminent, et cet écrivain érudit n'en est sorti que pour devenir ministre des finances de la République... La *Cidade do Rio* est plus jeune encore : elle a à sa tête l'un des chefs les plus actifs de la propagande en faveur de l'abolition de l'esclavage, le conseiller municipal José do Patrocinio, un Rochefort, avec autant d'âpreté dans la plume, mais avec plus de poésie dans l'âme que le fameux lanternier.



15. — M. Ferreira de Araujo, redacteur en chef de la *Gazeta de Noticias*.

— Est-ce tout ?

— Non, j'ai encore ici la *Gazeta da Tarde*, où Patrocinio a bataillé pendant six ans, et qui est rédigée maintenant par M. G. do Rego Macedo, chevalier de la Légion d'honneur; le *Brazil*, organe du parti catholique, où écrit un libéral impénitent, M. Carlos de Laët; le *Cruzeiro*, autre feuille catholique; le *Diario do Commercio*, de M. Fernando Mendes, qui porte un nom cher aux catholiques; la *Democracia*, organe républicain indépendant, de M. Vicente de Souza; les *Novidades*, jadis l'organe des anciens conservateurs mécontents de l'abolition; la *Revista illustrada*, où le crayon d'Angelo Agostini fait merveille

toutes les semaines; l'*Étoile du Sud,* de Charles Morel, un Français qui a planté sa tente ici, et qui combat le bon combat pour rendre plus étroites les relations entre la France et le Brésil, surtout au point de vue industriel et commercial; puis... »

Richard était lancé; il ne s'arrêtait plus. Il allait encore me déverser sur la tête toute sa science en fait de journalisme, mais il n'en eut pas le temps : on donnait le signal du départ.

Nous montons en wagon, et le train part.

« Regarde-moi ce confortable, me dit Richard, qui ne pouvait retenir sa langue. Tu ne tombes pas en admiration? Compartiments de huit voyageurs, vastes, aérés, sièges de paille fine, très frais... Les voitures de la banlieue sont encore plus commodes, avec leurs allées au milieu et leurs banquettes sur le côté, comme en Suisse. Et la vitesse! Je ne te dirai pas, comme ce naturel de la Cannebière dont tu fis la rencontre l'autre jour, qu'une giffle dont on menace quelqu'un à Rio est reçue instantanément à San-Paulo par la belle-mère du monsieur qui l'attend à la gare! Non, pas d'exagération. Au train dont nous allons, nous franchissons tout bonnement quarante-cinq kilomètres à l'heure. C'est une bonne moyenne... Contemple-moi ce panorama. Nous laissons le quartier San-Christovão; voici l'ancienne villa impériale. son parc arrangé à la dernière mode par M. Glaziou. Que dis-tu de ces allées de bambous?

— Je ne les vois pas; mais elles doivent être trop droites.

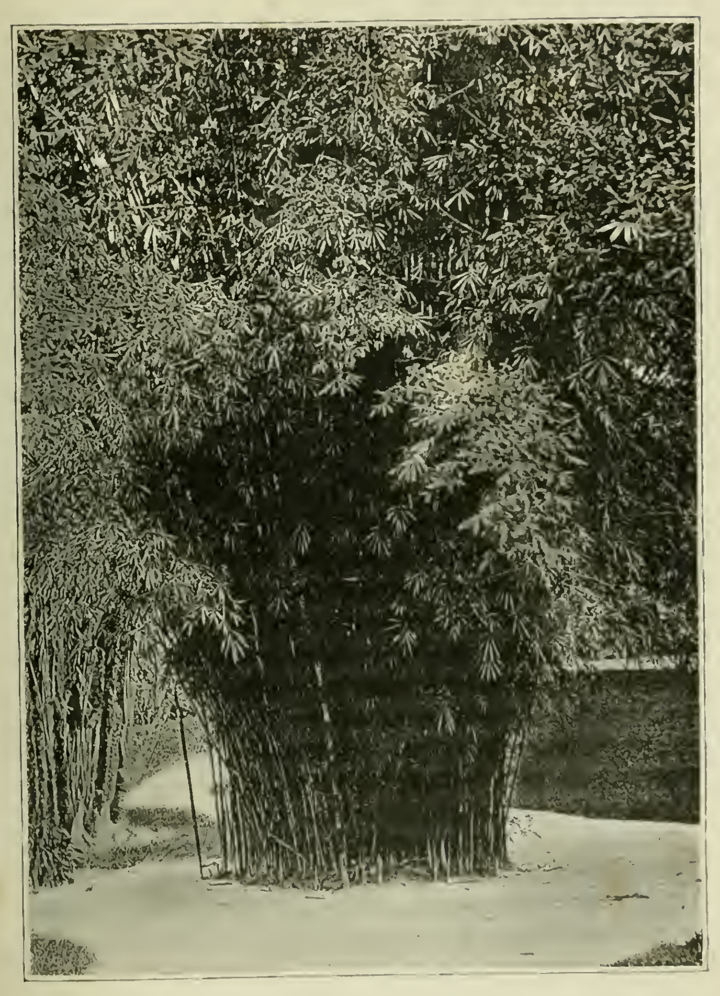
— Et de ces immenses plaines d'Engenho-Novo?

— C'est trop plat.

— Ah! tu veux de la Suisse: on va t'en servir, mon bon. En attendant, voici le quartier Saint-François-Xavier, le champ de courses, le Prado Fluminense. On y fait courir ordinairement de mai en septembre. Aperçois-tu ce terrain sur ta gauche?

— Parfaitement.

— Eh bien, ce sera bientôt un cimetière, nouveau modèle. La pièce principale est déjà commandée en Italie. On n'attend que



16. — Bambous.

cela ici pour mourir. Oui, mon ami, nous aurons notre fourneau de crémation tout comme Paris, la capitale des lumières. Certes, je ne désire pas étrenner le nouvel appareil, mais je souhaite de passer par là... le plus tard possible.

— Je ne t'en fais pas mon compliment. Être brûlé, c'est bon pour le café. Merci de la rôtissoire! »

Richard me fit encore remarquer les travaux de canalisation



17. — Blanchisseuses (intérieur du Brésil).

du Rio-d'Ouro, qui doit, paraît-il, abreuver les habitants de Rio-de-Janeiro de presque autant d'eau qu'en buvaient jadis les Romains sous les empereurs. J'aime mieux quelques bons coups de mon petit muscadet de Valette, près Nantes.

Après avoir brûlé plusieurs gares, affublées de noms impossibles, notre train s'engagea sur une pente abrupte. Je ne perdais pas un arbre du paysage, et de simples blanchisseuses, au milieu de cette nature, prenaient des airs de Nausicaa. Comme me l'avait annoncé Richard, toute la Suisse défila sous mes yeux

avec ses chutes d'eau, ses précipices, sa végétation intense, ses sommets escarpés. Il ne manquait que les effets de neige et les échos plaintifs du ranz des vaches. Mais avec le temps, on y ajoutera tout cela.

« Comment trouves-tu cette nature, ami Durand ?

— Admirable, incomparable, sublime, alpestre! On voudrait pouvoir s'accrocher, en passant, à quelque rocher, pour y finir ses jours.

— Cela vous rend tout Tartarin, n'est-ce pas ?... Mais tu n'as pas seulement lorgné du coin de l'œil ce séduisant paysage.

— Cela me fatigue, tous ces hauts et tous ces bas qui passent.

— Tu aimes mieux suivre dans l'*Étoile du Sud* les fluctuations du marché du café... Je parie que tu nourris la secrète pensée de te faire agriculteur au Brésil.

— Ça dépend, mon cher. »

Richard avait deux tics déplorables : quand il se trouvait embarrassé, il répondait invariablement : « Ça dépend. » Quand il entendait prononcer le nom d'une ville, il répétait, comme un guide : « Chef-lieu de telle province, commerce de telle chose, population de tant d'habitants, femmes agréables, tant de minutes d'arrêt... » Je ne parle pas de sa manie des citations latines. A force de le fréquenter, j'avais gagné ses maladies.

Nous étions partis de Rio à cinq heures du matin. Avant midi nous arrivions à Juiz-de-Fora, ville coquette, avec des rues coupées à angle droit, à l'américaine. Habitée par une population active et intelligente, au milieu de laquelle vivent heureux un grand nombre d'étrangers de toute nationalité, elle est devenue un centre agricole et industriel de premier ordre. Elle se trouve située à deux cent soixante-seize kilomètres de Rio-de-Janeiro et à six cent soixante-seize mètres au-dessus du niveau de la mer.

Une voiture de place nous attendait à la gare, où nous fûmes reçus par un ami de Richard, un commandeur portugais, qui nous emmena chez lui sans façon.

Quand nous descendîmes à la porte du commandeur, toute la famille était réunie au grand complet pour nous recevoir, et des amis étaient accourus des environs. Après les premiers compliments échangés, on passa à la salle à manger, espèce de cour vitrée, de l'effet le plus pittoresque. On nous y servit un déjeuner comme on n'en fait plus chez nous qu'aux noces de village. Ce fut une profusion de plats où toutes les épices des tropiques avaient trouvé place. Tout cela est mis sur la table et n'est pas apporté, mets après mets, par des domestiques, comme en France. Je pris note de tout ce que je mangeai. Ce fut d'abord un poulet sauté, dans une sauce au vinaigre épaissie par le sang de la bête; puis du poisson nageant dans de l'oignon; ensuite un cochon de lait rôti, farci d'olives et de farine grillée, excellente; je le dévorai avec de la farine de maïs en guise de pain. J'ai, après cela, goûté du *tutú*. Comme dans ce pays-là on prononce tout à l'envers, ils disent du *touton*. C'est pourquoi j'eus d'abord une sage méfiance pour ce bloc enfariné qui ne me disait rien qui vaille. Ce *tutú* est une sorte de bouillie épaisse et consistante, faite d'un mélange de haricots noirs (*feijões*) et de farine de manioc. Les cordons bleus du Brésil réussissent ce mets dans la perfection. Je mangeai en outre de trois ou quatre autres plats dont je ne me souviens plus. Je ne possède que la mémoire du cœur.

A la fin de ce substantiel repas, on nous offrit, au choix, du café au lait ou du thé, avec de petits gâteaux de *fubá* de riz, cuits dans un moule, sur une feuille de bananier. Comme j'examinais avec intérêt cette pâtisserie nationale, la maîtresse de la maison me dit :

« C'est là ce que nous appelons une *mãi-benta*. Si jamais Mme Durand veut en avoir sur sa table, voici la recette : on prend une livre de farine de riz, une livre de sucre raffiné, vingt-deux jaunes et deux blancs d'œufs, une livre de beurre, un blanc de coco bien râpé; on met la farine de riz et le beurre dans un

grand saladier, et on les pétrit en y joignant les jaunes d'œufs l'un après l'autre ; on bat le tout, on y ajoute le sucre et le fruit du cocotier bien râpé ; on bat de nouveau toute cette pâte ; on en remplit les moules, doublés au préalable de feuilles de bananier, et on les porte au four. Après, on sert.

— Mme Durand aura l'honneur, Madame, de confectionner des gaufres du Brésil selon la formule, et j'aurai le plaisir de les manger à votre santé. »

On se levait de table, quand le planteur, que nous ne devions voir que le lendemain, se fit annoncer. Je lui fus présenté, et il me reçut avec cordialité, me disant qu'il serait heureux de m'avoir chez lui pendant quelques jours avec Richard et tous mes amis. Il voulut bien s'asseoir et prendre un petit verre de porto avec nous. Tout en buvant, j'admirais ce planteur. Enfin, j'en avais un vrai devant moi ! Je n'en revenais pas. Comme ce pauvre Richard, malgré son esprit, me paraissait petit à côté de cet homme, un planteur !

Après le déjeuner, notre hôte nous offrit d'excellents cigares de Saint-Félix de Bahia ; nos ministres n'en fument pas de pareils.

« Prends garde, me dit tout bas Richard, ils sont traîtres. »

Et comme je faisais un geste de légitime défiance, il ajouta :

« N'aie pas tant peur, ils ne sont pas chargés, ils ne t'éclateront pas dans la bouche ; seulement ils sont capiteux comme le soleil du pays, et ils ont la vie dure comme trois des nôtres. Ici, c'est le pain quotidien ; on n'y fait pas attention.

— Richard, je porte une tête solide sur des épaules plus solides encore. Ne te tourmente pas ; l'incident n'aura pas les suites fâcheuses que tu redoutes. »

Une demoiselle de la ville était venue pour nous jouer de la harpe.

Tout en l'écoutant, nous fumions à la porte du salon. A travers les spirales blanches de ma fumée, qui se tordait aussi gra-

cieusement que les frisons de ma Désirée (hélas! si loin! si loin! si loin!), j'entrevoyais des merveilles qui faisaient pâlir toutes les splendeurs démodées du paradis de Mahomet. Là-haut, sur la colline, il y avait des noirs qui, en ce moment peut-être cueillaient le fruit sacré avec des serpettes d'or. Là-haut, sur la colline, le café verdoyait! Tout cela m'attirait. C'est pourquoi je poussai, malgré moi, un soupir de soulagement lorsque la harpe se tut et que le planteur parla.

« Après-demain, dit-il, je vous attends, Monsieur Durand. Vous vous installerez dans mes propriétés. Vous y pourrez étudier la question du café tout à votre aise. Les sujets ne vous manqueront pas.

— Monsieur, lui dis-je, vous êtes le plus beau jour de ma vie! Vous ne saurez jamais tout le plaisir que vous me faites; si vous passez un jour par Nantes, je vous promènerai comme cela où vous voudrez, et, j'en suis sûr, vous serez aussi heureux que je le suis maintenant; car je vous ferai voir le cours Saint-Pierre, la place Graslin; je vous conduirai à pied, en tramway à air comprimé, en pyroscaphe; je vous déposerai en bas de la statue de Cambronne, notre grand guerrier, celui qui... vous savez?

— Je sais, celui qui a si bien dit le mot de la fin à Waterloo... Alors, Monsieur Durand, vous n'avez jamais assisté à une cueillette de café?

— Jamais, Monsieur, jamais, et c'est uniquement pour jouir de ce spectacle champêtre que j'ai traversé les mers et que je suis venu de si loin.

— Tu m'as tout l'air, en effet, de revenir de bien loin, mon pauvre vieux, interrompit de nouveau Richard... Tu t'imagines être ici dans le véritable pays du café?

— Comment! je me serais trompé d'itinéraire?.. Ne plaisante pas, Richard; si tu m'as joué un nouveau tour de ta façon, je te le pardonne, mais à condition que tu le répares en me remettant dans mon chemin.

— L'entreprise me paraît difficile, mon cher ami, et je n'ai pas la moindre envie de m'embarquer pour l'Abyssinie et de faire un pèlerinage à la jolie ville de Caffa, qui a donné naissance à l'arbrisseau auquel nous devons l'esprit de Voltaire et ta présence parmi nous.

— Que me chantes-tu là ? L'Abyssinie est sans doute une province éloignée de ce grand pays du Brésil, dont on ne connaît pas la fin ? N'importe ; j'irai : il n'y a pas d'Abyssinie qui tienne !

— Voyons, remets-toi. Tu n'as donc jamais entendu parler de l'Arabie, de l'Yémen, de Moka ?

— Mme Durand a toujours pris Moka pour une maison de confiance qui expédie les produits des meilleures marques, et, ma foi !..

— Apprends que MM. Moka et Cie ne figurent pas dans le Bottin, et qu'ils n'ont jamais existé que dans ton imagination de poète. Apprends que le caféier est bel et bien né sur les côtes d'Afrique, d'où les Hollandais l'ont transporté dans leurs colonies de l'Archipel indien. De Batavia, l'arbuste voyageur est venu se fixer en Europe, dans une serre confortablement chauffée du Jardin botanique d'Amsterdam. En 1714, — tu vois que je ne mens pas, je cite mes dates, — un nommé Pancras fit hommage d'un arbuste en plein rapport à Louis XIV. La Hollande venait de se réconcilier avec la France, après la paix d'Utrecht, et ces bons Hollandais, pas rancuniers du tout, ne se souvenaient plus que le Roi-Soleil avait détruit leur marine et les avait appelés des magots. Le nouvel arbuste fut amené par eau, emballé avec un soin minutieux, protégé par une cage en verre contre la rigueur du climat; plusieurs membres de l'Académie l'escortaient, et il eut les honneurs d'une présentation à Marly, où se trouvait la cour. Louis XIV daigna s'occuper personnellement de ce rejeton unique, comme le Dauphin de France : il le fit placer au Jardin des Plantes de Paris, où le caféier de M. Pancras fructifia et devint un objet d'admiration pour la cour et la ville.

En 1723, de Clieux, issu d'une des familles les plus distinguées de la ville de Dieppe, où il est né lui-même (d'après M. L. Vitet), ayant été nommé lieutenant du roi à la Martinique, demanda et obtint un des caféiers élevés dans les serres du Jardin. M. Estancelin nous a conservé l'histoire de cette traversée, pleine de péripéties.

— Redis-la-moi.

— La traversée fut rude. L'eau douce vint à manquer. C'en était fait du dernier descendant des mokas! M. de Clieux fut divinement inspiré : il partagea sa ration d'eau douce avec le pauvre orphelin, et continua ainsi à l'arroser jusqu'à la Martinique, où il le débarqua en excellente santé. Cet unique arbuste devint la souche de toutes les plantations françaises aux Antilles. Mais les Hollandais, en gens pratiques, avaient également introduit le caféier, dès 1718, à Surinam, dans la Guyane néerlandaise. Afin de s'assurer le monopole de cette culture, ils avaient interdit, sous les peines les plus sévères, l'exportation des semences vivantes du caféier. Précaution inutile! rien n'a plus d'attraits que le fruit défendu. Dès 1722, un serpent se présentait. C'était M. de Lamothe, lieutenant du roi à Cayenne. Il avait été envoyé dans la Guyane hollandaise pour négocier un traité d'extradition. Il en extrada le caféier.

— Comment cela?

— Il y trouva un colon français, réfugié à Surinam, sur le territoire hollandais, probablement à la suite de quelque petit méfait. M. de Lamothe lui persuada de revenir à Cayenne, en apportant avec lui, en guise de sauf-conduit, quelques livres de café frais. Ce pauvre diable, nommé Mourques, y consentit de grand cœur. Grâce à lui, le lieutenant du roi fut mis en possession d'un millier de graines, qui donnèrent naissance aux plantations établies dans la Guyane française.

— Ce Mourques me semble l'ancêtre de tous ceux qui font la contrebande du café.

— N'importe; je continue. Voilà donc le caféier installé dans la Guyane française, sur la frontière du Brésil, aux portes de l'Amazonie brésilienne.

— Comment a-t-il pénétré au Brésil?

— Tu vas voir. En 1727, la Guyane était gouvernée par Claude d'Orvillers, et Para, au Brésil, dont le territoire touche à celui de notre Guyane, avait à sa tête un gouverneur portugais, João da Maia da Gama, car, à cette époque, le Brésil était une colonie du Portugal. João da Maia da Gama alla à Cayenne pour y régler un différend, comme M. de Lamothe était allé à Surinam. Il y fut fort bien accueilli, et, au moment de son départ pour Para, Mme d'Orvillers lui fit cadeau d'un pied de caféier. La fortune du Brésil était faite. En effet, de Para, où déjà en 1748 on en avait planté 17,000 pieds, le caféier fut introduit peu à peu dans le reste du Brésil. En 1780, l'abbé Antonio Lopez da Fonseca réussissait à cultiver le caféier en grand dans sa ferme de Mendanha, à Campo-Grande, Rio-de-Janeiro. L'arbuste y prit si bien qu'il se propagea rapidement dans les provinces voisines, à Minas-Geraes, à San-Paulo, à Espirito-Santo, etc. Aujourd'hui, un siècle seulement après la tentative du bon abbé da Fonseca, la production totale du Brésil atteint certainement quatre cents millions de kilos!.... Voilà l'histoire des pérégrinations du caféier. Il n'est donc pas étonnant qu'après avoir parcouru tant de pays, il fasse un peu vagabonder notre esprit. Et puis, comme il sort d'Afrique, rien de surprenant non plus à ce que ce nomade ait couru tant d'aventures.

— Je trouve, moi, qu'il me fait pas mal voyager en esprit et en vérité.

— Tu n'as pas encore fait comme lui le tour du monde; tu n'as pas le droit de te plaindre. J'espère même que tu n'auras pas à regretter d'avoir modifié tes habitudes sédentaires pour l'amour de lui. »

Nous employâmes la journée du lendemain à visiter la ville :

le temple maçonnique, édifice élégant, qui n'a rien de triangulaire; l'église catholique, construite sur une éminence et desservie par un bon curé noir; la chapelle protestante, les banques, les bureaux des journaux de la localité, et surtout la villa de Mariano Procopio, aussi belle, aussi somptueuse que les grandes villas d'Italie. Ah! les bonnes jaboticabas que j'y ai mangées! Richard eut beau dire que les savants donnent à ce fruit le nom hirsute de *Myrtus cauliflora*, je le trouvai délicieux tout de même.

Pendant notre excursion nous eûmes affaire à un grand nombre d'Allemands, établis dans la ville et dans les environs. Ils parlent tous le portugais et semblent attachés à leur nouvelle patrie. Les Italiens sont encore plus nombreux, et j'ai été agréablement surpris en constatant qu'ici ils sont sobres, travailleurs et économes. Il n'y a que les voyages pour former les hommes.

CHAPITRE VI

DANS LA FAZENDA

Départ pour la fazenda. — Le panama. — Un palais de fazendeiro. — La plantation. — Le caféier, sa description. — Comment on constitue une plantation. — Entretien de la plantation. — La cueillette. — Opérations que subit le café. — L'ensachement et l'expédition aux marchés.

Le surlendemain, au lever du soleil, nous prenions une voiture, et nous nous faisions conduire à la fazenda. Quoique nous fussions en hiver, nous eûmes ce jour-là, par exception, une journée chaude : il y avait de l'orage dans l'air. Ici, d'ailleurs, l'hiver est aussi doux et aussi tiède que le printemps et l'automne en France.

Notre hôte nous attendait. Pour fêter le soleil il avait un costume de circonstance : il était vêtu d'un complet clair et ombragé d'un fin panama, qu'on appelle ici un chapeau du Chili, parce que, d'après Richard, ces chapeaux viennent du Pérou. Ce seigneur nous serra cordialement la main, tandis que les domestiques de couleur se disputaient nos légers bagages. Nous commençâmes aussitôt notre promenade, et, tout en devisant gaiement, sous nos parasols, nous arrivâmes devant les constructions de la fazenda.

Ma désillusion fut complète.

Quoi ! c'était là le palais des planteurs ! une maison à deux étages, énorme, massive, ressemblant à un bastion; puis des bâtisses en carré où se trouvent les *senzalas* (dortoirs des travail-

leurs), la pharmacie, l'infirmerie, les magasins, les dépendances diverses, enfin les *terreiros,* une plaine pavée et cimentée pour assécher le café. Des palissades entourent ce château fort. En dehors de l'enceinte, des collines sans arbres, couvertes d'herbages, servent de pâquis aux vaches, aux veaux, brebis, mulets, porcs, qui y vivent en liberté.

Mais voici la plantation.

« C'est ici, » me dit simplement le fazendeiro.

Je me recueillis et je contemplai. Devant mes yeux émerveillés, des carrés d'arbustes s'allongeaient à perte de vue. On eût dit une immense armée rangée en bataille.

Tout était à l'alignement, bien dans le rang; rien ne dépassait. Sous un ciel d'un bleu violent, cette nappe de verdure conique, luisante comme de l'émail, étincelait. Je n'avais nulle part encore rencontré une couleur aussi gaie. Une odeur délicieuse de jasmin embaumait l'air. C'est la fleur du caféier qui venait au-devant de moi. Je la respirai délicieusement, et je tombai en extase.

« Tu crois peut-être t'enivrer de l'arome de ton caféier? interrompit Richard. Détrompe-toi. M. de Jussieu te certifie que ces jolies pyramides de feuillage ne sont que de simples rubiacées, et M. de Lindley — un autre savant homme — te prie de croire que ces rubiacées ne sont que de vulgaires cinchonacées.

— J'en ai assez de tes rubiacées et de tes cinchonacées. Quelque chose me dit que c'est le caféier, le fameux caféier du Brésil, que j'ai là devant moi. N'est-il pas vrai, Monsieur?

— Aussi vrai que notre ami Richard ne ment pas.

— Permettez-moi de l'admirer de plus près. »

Dans mon exaltation bien naturelle, je quittai la compagnie et je pénétrai sous les ombrages de la plantation. J'éprouvais le besoin d'être seul avec mon caféier.

« Veuillez me permettre, criai-je au planteur, de détacher une de ces belles branches.

— Pourquoi n'emporterais-tu pas l'arbuste tout entier à Nantes? fit Richard; tu le planterais dans ta serre, et tu aurais la satisfaction de boire de ta récolte. C'est beaucoup plus simple. »

Avec la permission du propriétaire, je cassai un rameau du caféier, le plus beau, le plus fourni, le plus lourd que je pus choisir, et je me mis à le contempler comme un écrin de perles.

Rien de plus coquet, rien de plus élégant, que cette aigrette merveilleuse, aves ses feuilles d'émeraude, ses fruits de rubis et ses fleurs d'opale ambrée. Les petites feuilles sont opposées l'une à l'autre; elles vont deux par deux, et chaque couple se superpose en croix à un autre couple. Tout cela offre une parfaite symétrie; on ne ferait pas mieux à la main. Entre chaque paire de feuilles reposent, comme des œufs d'oiseau dans un nid, de petites baies en grappes, grosses comme une cerise et rouges comme elle. Les deux grappes qui environnent la tige contiennent de seize à vingt grains. Je les ai comptés avec attention. Puis, au sommet de la branche, groupées aux aisselles des feuilles supérieures, des couronnes de feuilles d'un blanc jaunâtre, qui répandent une odeur très suave de bouquet de mariée. Ces fleurs forment une étoile à cinq branches; je m'en décorai.

« Eh bien! me dit Richard, as-tu suffisamment pâli sur ton trésor?... Je gage que tu n'a pas seulement entr'ouvert le coffret ?

— Comment! cela s'ouvre?

— As-tu jamais vu des grains de café de cette couleur, de cette grosseur et de cette rondeur, épicier que tu es?

— Je croyais qu'ils se réduisaient par la manipulation.

— Oui, par la manipulation d'un coup de talon. Essaye. »

J'écrasai aussitôt la gousse, et, dans deux petites loges, séparées par une légère cloison, je trouvai deux graines jumelles qui reposaient. C'était le sommeil de l'innocence. Je me penchai

avec amour sur ce petit berceau. J'aurais trouvé les diamants de la couronne, que je n'aurais pas été plus heureux. Je recueillis mes deux joyaux et les glissai dans ma poche. J'avais mon idée : je les ferais monter en or, et Désirée ne porterait plus d'autres boucles d'oreilles.

Le fazendeiro, qui avait vu mon geste, vint à moi et me dit :

« Monsieur Durand, vous avez mal choisi. Le fruit que vous voulez conserver comme souvenir n'est pas assez mûr ; il se fendra et se ridera en route. Prenez donc plutôt ceci. »

Et il me présenta une baie moins rouge que la première et dont l'écorce tirait beaucoup sur le noir.

« Notre café, ajouta-t-il, revêt trois couleurs successives selon son degré de maturité. Il est d'abord vert, puis rouge, et enfin il passe au noir. C'est ce point que nous saisissons pour le cueillir.

— Seigneur, lui dis-je avec respect, serait-ce abuser de votre bonté que de vous demander comment vous constituez une plantation de café ? Je vois ici le caféier tout élevé, et je voudrais le suivre d'âge en âge.

— Rien de plus simple. Nous choisissons dans la forêt un bon terrain, et nous considérons comme tel un terrain où poussent certaines essences que nous connaissons. L'aire à café une fois choisie, nous la faisons *roçar,* arracher les mauvaises herbes, les broussailles, les lianes. Ce nettoyage accompli, nous faisons *derrubar,* c'est-à-dire procéder à l'abatage des arbres. Ces deux opérations terminées, les travailleurs y mettent le feu, et ordinairement on ne se donne même pas la peine de faire arracher les troncs qui restent en terre. Le terrain est purifié ; voici le moment de songer à la plantation. On divise l'aire en carrés ou *quadros* et on y trace en même temps les chemins nécessaires pour le transport futur du café à la fazenda au moyen de charrettes. Les *mudas* ou plants de deux à quatre ans sont prises à la pépinière, dégagées de leur terre, placées dans des baquets

de bois et transportées en charrette sur le terrain. On fait aussi quelquefois des semis, mais plus rarement. Les boutures sont déposées dans des trous assez profonds, préparés plusieurs mois d'avance. L'opération se fait en septembre, octobre et novembre, mais quelquefois aussi en janvier et février. On peut même, moyennant certaines précautions, planter toute l'année.

« Quand la plantation est en plein rapport, il faut sans cesse l'entretenir par la *capina* et la *carpa* : l'arrachage des herbes et le nettoyage.

« On *capine* au moyen d'une petite faux à main ou d'une serpe, et on fait la *carpa* à l'aide d'une bêche.

« Entre les caféiers, on cultive, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de cinq ans, du maïs, du manioc, des haricots, et parfois de la canne à sucre. Ces cultures intermédiaires ont un double avantage : d'abord elles rapportent quelque chose et permettent d'attendre sans trop de perte, que le *cafesal* soit constitué ; ensuite ces plantes protègent les caféiers contre les intempéries des saisons, tant il est vrai que l'enfance a toujours besoin de soins.

« A cinq ans on a ordinairement une première récolte, peu abondante. C'est à sept ans que l'arbuste atteint l'âge de raison et que le *cafesal* se trouve tout à fait établi.

« Le caféier adulte atteint de huit à seize *palmos* de hauteur[1]. Il donne un rendement rémunérateur jusqu'à trente ou trente-cinq ans ; il va exceptionnellement jusqu'à soixante ans, selon les terrains, et il ira jusquà cent ans lorsqu'il sera mieux soigné. C'est du moins l'opinion des hommes compétents.

« La cueillette commence le plus souvent au mois de mai, après le grand nettoyage de la plantation. Elle se poursuit parfois jusqu'en septembre. Le café fleurit deux ou trois fois par an ; de sorte qu'à l'époque de la récolte, les fruits du caféier n'ont pas

1. D'après l'Annuaire de l'Observatoire de Rio, le palmo vaut $0^{m},22$.

atteint tous le même degré de maturité : il se trouve des fruits secs, des fruits entièrement mûrs, des fruits à demi mûrs et d'autres encore verts. Or, à cause des nécessités que nous imposent mille circonstances et, en particulier, à cause du manque de bras, tous ces fruits sont cueillis en une seule fois, pêle-mêle.

« Cette récolte générale se fait la plupart du temps de la manière suivante : les travailleurs vont au cafesal, tirent à eux, avec un bâton à croc, les branches de l'arbuste, en commençant par les plus hautes. Ils les effeuillent à la main, de bas en haut. Cela s'appelle *deriçar*. Les fruits tombent à terre. Quant ils ont ainsi tout effeuillé, ils rassemblent tout ce qui est tombé, le nettoient au moyen d'un tamis rond en fil de fer et le jettent dans un panier, qui est ensuite vidé dans une charrette.

« La charrette va verser son contenu dans un réservoir, où l'on agite le tout au moyen de râteaux sans dents. Les parties lourdes — pierres, gravier, baies rouges et vertes — tombent au fond ; ce qui est léger — feuilles, tiges, baies desséchées, fruits sans fèves — flotte au contraire à la surface. L'eau monte alors dans le réservoir, et tout ce qui surnage s'écoule avec l'eau dans une large rigole plâtrée. La terre adhérente aux fèves se précipite au fond de cette rigole. On retire les feuilles et les tiges flottantes. Quant à la baie sèche, elle est poussée par l'eau à travers une conduite en levis ou en pierre jusqu'au *terreiro* ou terrasse-séchoir. Là, pour se débarrasser de l'eau, un treillis en fer, de forme pyramidale, est établi à l'endroit où l'on arrête le café. Les ouvertures du treillis n'ont que trois millimètres ; l'eau s'écoule donc sans s'arrêter et dépose le café autour de la pyramide qui lui fait obstacle à lui seulement.

« Revenons au café *rouge* et *vert* resté au fond du réservoir. Il est amené, par une rigole cimentée et en pente descendant en courbes ou en degrés, vers un baquet inférieur, dont le fond est grillagé et permet à l'eau et au sable de s'écouler. Dès que le café se trouve amoncelé dans ce baquet, on ferme la conduite supé-

rieure, qu'on nettoie en enlevant la terre et le sable qui s'y étaient déposés. On rouvre l'écluse, et l'eau entraîne alors le café dans un autre baquet plus petit, d'un mètre dix centimètres de profondeur environ.

« La rigole qui conduit le café du premier baquet au deuxième est plus basse que la précédente. Les pierres restent dans le baquet, et le café, étant plus léger que les pierres, est charrié par l'eau, soit vers les *terreiros*, soit vers les décortícateurs ou *despolpadores*. Vous voyez que nous procédons à peu près comme les laveurs d'or des placers.

« Les *terreiros* ou séchoirs sont de grands carrés oblongs, ayant de quatre cents à dix-huit cents mètres de superficie. Chaque fazenda en possède quatre, six, huit, jusqu'à seize. Souvent ils sont cimentés ou carrelés; celui de ma plantation de Juiz-de-Fora est pavé avec des dalles de granit.

« On a laissé le café sur les terrasses pendant plusieurs jours, exposé à la pluie et au soleil. Quand le fruit a pris une nuance brune, on l'étale sur les bords inoccupés de la terrasse et on le retourne avec un racloir à long manche (*rôdo* ou *meridor*).

« Quand le café est à demi sec, on l'entasse le soir et on le couvre, pour le préserver de l'humidité de la nuit. Lorsqu'il est presque entièrement séché, on ne le répand plus, on le retourne seulement en tas sur place. On reconnaît qu'il est sec quand on peut entendre sonner la fève en secouant la baie desséchée ou quand, en mordant la fève, celle-ci craque au lieu de se fendre.

« L'assèchement est une opération importante, car c'est d'elle que dépendent la nuance et la qualité du café.

« Le café sec est empilé à la main dans des paniers, qu'on transporte aux magasins de la fazenda.

« La première phase de la préparation est accomplie, la deuxième va commencer.

« Pour cette deuxième opération, le café sec est transporté à la section des machines, à l'*engenho*. On l'y verse dans un grand

baquet; puis on le monte, au moyen d'un élévateur, jusqu'à un autre baquet en entonnoir situé à l'étage supérieur. De là, il tombe dans le premier ventilateur, appelé « ventilateur sale ». Comme le courant d'air de la machine souffle de bas en haut, le café, qui est lourd, descend lentement; la poussière et les fèves chiches, plus légères, sont lancées en haut et emportées ailleurs. Le café arrive ainsi sur un tamis double, mais il est encore mêlé de cailloux et de graviers. Le tamis double va les séparer : en effet, le tamis d'en haut, ayant des trous d'un diamètre plus grand et étant incliné en arrière, laisse passer les fèves, les cailloux et le sable, et arrête les grosses pierres et les tiges; le tamis d'en bas, ayant un diamètre beaucoup plus petit et étant incliné en avant, reçoit les fèves et laisse passer le sable et les grains de quartz restants. Le café tombe devant la machine, dans un baquet, d'où il est ramené par l'élévateur au premier étage. Là, le décorticateur (*descascador*) le débarrasse de la première pelure ou *casca* au moyen de deux rouets en pierre ou en fer, dont l'un est fixe et l'autre mobile autour d'un axe horizontal. Cet axe est muni d'un côté d'une vis, de l'autre d'un écrou, qui fait approcher ou éloigner le rouet mobile de l'autre rouet. Les deux rouets sont entourés d'un tambour rond en bois ou en fer. Le café entre par une ouverture pratiquée au milieu du rouet fixe.

« Une fois débarrassé de sa pelure extérieure, le café tombe dans un nouveau baquet en entonnoir, d'où il retombe lentement dans un second ventilateur composé d'un certain nombre de plaques qui, en tournant, provoquent un courant d'air vertical de bas en haut. Le café descend doucement dans un appareil carré en bois de un mètre vingt centimètres de longueur, et traverse le courant d'air opposé. Là s'opère la sélection. En effet, le café *escolha*, — la qualité la plus ordinaire, — qui est le plus léger, est porté vers un baquet supérieur, d'où la poussière et les pelures sont rejetées à travers un trou de la muraille; les fèves tombent dans un second baquet carré, par une pente; un autre courant

les y partage en *escolha* lourde et en *escolha* légère. Quant au café d'un poids suffisant pour descendre dans le premier tuyau carré, il est reçu dans un autre baquet, d'où il est ramené, pour la troisième fois, par un élévateur, au premier étage, dans la machine à décortiquer proprement dite. Cette machine fait de cent à cent vingt tours à la minute, et elle peut décortiquer de sept mille trois cents à huit mille huit cents kilos de café par jour.

« Sous ce décorticateur, il y a un troisième ventilateur, par où le café doit passer avant d'être assorti. L'assortiment se fait aussi au moyen d'une machine. Voici comment. En sortant du troisième ventilateur, le café tombe dans un baquet, d'où un élévateur l'amène dans une machine à trier (*separador*); cette machine possède trois séries de trous de différentes formes et de grandeur différente. Par les uns passe le café plat à fèves petites ou grandes ; par l'autre, le café rond, dit moka.

« Ce triage mécanique une fois opéré, le café est livré aux femmes pour un nouveau triage. Après ce triage à la main, le café est bruni mécaniquement, puis ensaché.

« Ainsi tout se fait à la machine, et le café est pilé, décortiqué, assorti, bruni, ensaché et pesé à la machine.

« De Minas le café est envoyé à Rio par le chemin de fer ; on le charge sur un wagon spécial fermé, d'une capacité de neuf mille six cents kilos. Arrivé à Rio, il est déposé directement dans l'entrepôt de la Gambôa, où il reste emmagasiné provisoirement ; ces entrepôts ont deux étages. Les magasins d'en bas, avec toiture en fer, peuvent contenir de soixante à soixante-dix mille sacs de café. Ceux d'en haut sont divisés par des colonnes en fer en vingt-neuf compartiments égaux. De cet entrepôt on transporte le café dans les magasins des *commissarios*. Voilà toute l'histoire. »

— Une histoire bien compliquée, Monsieur, répondis-je au planteur, et qui m'explique les prix élevés de notre chère denrée. »

CHAPITRE VII

LE PAYS DU CAFÉ

Prix des cafés. — La production au Brésil. — La production dans le monde. — La zone cultivable. — La zone caféière actuelle. — La consommation du café en France. — Droits d'entrée sur les cafés. — Consommation dans divers pays. — La liberté et le café.

Le soir, après dîner, je continuai mon éducation agricole et économique en mettant à profit la bonne volonté et les connaissances variées de mon aimable hôte.

« Vous m'avez parlé, lui dis-je, des prix de revient des cafés ; quels sont les prix sur vos marchés de production ?

— Ces prix varient beaucoup, vous ne l'ignorez pas, d'une année à l'autre, et pour des causes sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure. Parmi ces causes, il y en a une qui nous est personnelle : nous avons dans le pays un papier-monnaie sujet à des oscillations constantes, de sorte que dans nos calculs il faut tenir compte des fluctuations du taux du change. Parfois le change porte le franc à cinq cents *réis*, parfois il le fait descendre au pair de trois cent cinquante *réis* et même au-dessous ; alors notre papier-monnaie, au lieu de perdre au change, fait prime sur l'or ; c'est ce qui est arrivé depuis le mois d'août 1888 jusqu'au mois de novembre 1889. En général, nous calculons le franc à quatre cents *réis*, taux moyen du change pendant les dernières années. En vous basant là-dessus, voici des chiffres qui vous donneront les prix ap-

proximatifs des diverses sortes de cafés, calculés en *réis*, par cent kilogrammes :

Lavé...........	de 53,000 à 59,000 réis.
Supérieur........	de 49,000 à 51,000 —
1er Bonne........	de 47,000 à 48,000 —
Moyenne........	de 44,000 à 45,000 —
Ordinaire........	de 40,000 à 42.000 —
2e Bonne........	de 37.000 à 39,000 —
Ordinaire........	de 34,000 à 36,000 —

« Le café perle, connu sous le nom de Moka, se vend à peu près au même prix que le café supérieur. Mais ces cotes dépendent du taux du change, de l'abondance de la récolte et aussi de la spéculation, qui s'est mise de la partie et opère sur une grande échelle au moyen des ventes à terme.

— A quel chiffre estimez-vous la production totale du Brésil ?

— A plus de *quatre cent millions de kilogrammes par an.*

— Vous plaisantez !

— Du tout. Voici les chiffres : l'exportation de Rio *seulement*, en 1882, en sacs de soixante kilos, a été de 4,200,590 sacs ; celle de Santos a été de 1,936,410 sacs ; il est resté dans les magasins et entrepôts un stock de 361,000 sacs ; tout cela nous donne déjà 6,498.000 sacs, ou 389,880,000 kilos. La consommation locale, seulement ici, est calculée à 432,000 kilos, qui, ajoutés aux précédents, nous donnent 390.312,000 kilos. Ajoutez-y la consommation dans le Brésil entier, la production d'autres provinces, comme Ceara, Pernambuco, Bahia, etc., qui exportent leur café directement, et vous verrez que je suis encore resté au-dessous de la réalité.

— Et cette vaste production se maintient ?

— Elle tend à se développer plutôt qu'à se restreindre. L'exportation de Rio nous donne bien à peu près une image de la production. Or, Rio exportait en 1863, 1,652,259 sacs de 60 kilos ; en 1867, 3,255,980 sacs ; en 1879, 3,031,990 sacs ; en

1881, année où l'exportation a atteint son maximum, 4,377,418 sacs ; en 1885, plus de 4,200,000 sacs, ou plus de 252 millions de kilos ; en 1886-87 près de 202,000,000 de kilos; en 1888, près de 3,500,000 sacs.

— Et à quel chiffre se monte la production du monde entier ?

— On l'estime à près de 600 millions de kilos par an, répartis de la manière suivante : Brésil, 390 millions de kilos ; Indes néerlandaises, 58 millions ; Vénézuéla, 39 millions ; Amérique centrale, 35 millions ; Haïti, 29 millions ; Indes anglaises, 18 millions ; Ceylan, 11 millions ; Porto-Rico, 10 millions ; Afrique et Moka, 9 millions ; Manille, 600,000 kilos, et la Jamaïque, un demi-million de kilos.

— De sorte que, repris-je, sur ces 600 millions de kilos qui forment la production totale, le Brésil à lui seul fournit à la consommation du dehors 300 millions de kilos en chiffres ronds.

— C'est cela même. »

Je restais confondu de ces révélations, absolument inattendues pour moi, qui, cependant, croyais connaître la question du café. L'humanité m'apparaissait tout à coup sous la figure d'un ventre énorme, aussi rebondi que notre planète.

« Est-ce que le Brésil cultive en grand le caféier? lui dis-je encore.

— Il me semble vous l'avoir expliqué.

— Ce n'est pas cela que je demande : je voudrais savoir si la zone caféière est confinée ici dans le sud des États-Unis du Brésil.

— Non ; du café, nous en avons mis partout. Nos cultures peuvent s'étendre des rives du fleuve des Amazones jusqu'à l'État de Saint-Paul, embrassant 20° de latitude environ ; du littoral, à l'extrémité occidentale de l'État de Matto-Grosso, elles pourraient s'étendre sur 25°. La zone totale où l'on peut cultiver le café chez nous est évaluée à trois millions de kilomètres carrés.

— Une véritable forêt !

— Oui, une forêt grande comme le tiers de votre vieille Europe. Mais, si le café peut être cultivé sur une étendue aussi vaste, cela ne veut pas dire qu'on l'y cultive réellement. Aujourd'hui les trois principaux marchés producteurs sont ceux des États de Rio-de-Janeiro, de San-Paulo et de Minas-Geraes. Puis viennent, bien loin derrière, ceux d'Espirito-Santo, de Bahia, Pernambuco, Ceara, etc. Désirez-vous quelques chiffres?

— J'adore les chiffres!

— Comme la poésie, alors, interrompit ce bavard de Richard. Aurais-tu donc converti aussi l'arithmétique en hexamètres? Le cas serait plus grave, mon Théotime.

— Je n'ai rien converti du tout.

— Excepté ton capital en bonnes rentes.

— Notre capital et nos revenus, les voilà, continua notre hôte, en nous montrant ses terres, au loin.

« On évalue la moyenne de la production totale du Brésil :

De 1835 à 1840,	à 40	millions de kilogrammes.
De 1852 à 1860,	à 120	—
De 1867 à 1877,	à 177	—
De 1877 à 1880,	à 350	—
De 1880 à 1887,	à 400	—

— Sauriez-vous me renseigner, cher seigneur, sur l'importance de la consommation en France?

— Certainement, rien de plus facile. J'ai là un travail de M. Levasseur, de l'Institut, qui va m'aider à vous satisfaire.

« En 1830, la France n'importait guère que 10 millions de kilogrammes de café. En 1850, elle n'en importait encore que 15 millions de kilogrammes. La progression commence à s'accentuer en 1855, année pendant laquelle l'importation française monta à 26 millions de kilogrammes. En 1860, le chiffre de 1850 se trouvait plus que doublé, car, cette année-là, l'importation de cette denrée en France atteignait 34 millions de kilogrammes.

— A quoi attribuez-vous cet accroissement si considérable?

— A la loi du 23 mai 1860, qui avait abaissé les droits d'entrée à cinquante francs pour cent kilogrammes. Aussi la consommation s'en ressentit-elle immédiatement. Elle nous fournit les chiffres suivants, qui sont sans réplique :

CHIFFRES DES IMPORTATIONS DE CAFÉ EN FRANCE DE 1860 A 1870

1860............	34	millions de kilogrammes.
1861............	37	—
1862............	37	—
1863............	39	—
1864............	40	—
1865............	43	—
1866............	44	—
1867............	47	—
1868............	52	—
1869............	50	—
1870............	76	—

— Et depuis?

— Depuis, sont venues les lois de 1870 et de 1871 et le tarif général des douanes du 7 mai 1881, qui ont élevé les droits d'entrée en France jusqu'à cent cinquante-six francs par cent kilogrammes pour le café en fèves et en pellicules, et jusqu'à deux cent huit francs par cent kilogrammes pour le café torréfié et moulu. Ces droits d'entrée exorbitants, en doublant le prix de la denrée, ont empêché le développement de la consommation, ont ouvert la porte aux falsifications et à la contrebande et donné une prime à l'alcoolisme. Aussi l'importation du café en France est-elle tombée à 40 millions de kilogrammes en 1871, à 16 millions en 1872, à 44 millions en 1873, à 38 millions en 1874. Ces quatre années ont donné une importation moyenne de 34,500,000, tandis que, dix ans auparavant, de 1861 à 1864, l'importation était de 38,250,000 kilogrammes. Voilà ce qu'a gagné le fisc !

— Et aujourd'hui?

— Aujourd'hui, l'importation de café en France oscille entre 57 et 60 millions de kilogrammes.

— Mais c'est encore un beau chiffre!

— Détrompez-vous; les statistiques prouvent que presque toujours la consommation du café est en raison inverse de l'élévation des droits d'entrée. En d'autres termes : plus les droits d'entrée sur le café, dans un pays quelconque, sont élevés, moins la consommation s'y développe.

— Votre statistique me la baille belle!

— Je vais faire parler les chiffres. C'est en Hollande que la consommation du café est la plus considérable, proportionnellement, puisqu'elle est de huit kilogrammes douze grammes par habitant : en Hollande les cafés entrent en franchise. En Belgique, où le café ne paye que treize francs vingt centimes par cent kilogrammes, la consommation par habitant est de cinq kilogrammes quarante grammes. Aux États-Unis, où le café n'est assujetti à aucun droit d'entrée, et en Suisse, où il ne paye que trois francs par cent kilogrammes, la consommation est de trois kilogrammes cinquante grammes et de trois kilogrammes soixante grammes par habitant. En France, grâce au droit quasi prohibitif de cent cinquante-six francs par cent kilogrammes, la consommation n'est plus que d'un kilogramme quarante-six grammes par habitant. Un Français consomme donc environ dix fois moins de café qu'un Hollandais, près de quatre fois moins qu'un Suisse ou un Américain du Nord.

— Je vais traduire votre axiome économique à ma façon, s'écria Richard. Écoute bien, Théotime Durand. Règle générale : là où règne l'horrible *mastroquet,* semeur de *delirium tremens,* il y a peu d'établissements où l'on consomme du café. Le domaine du mazagran finit où commence celui des « perroquets ».

— C'est bien cela, ajouta le planteur. Les pays où le café paye présentement les droits d'entrée les plus élevés sont la France et la Russie. Or, la France, je le répète, ne consomme qu'un kilo quarante-six grammes par habitant, et la consommation de la Russie est à peine de dix grammes par habitant, grâce

au droit de soixante et un francs huit centimes que l'on paye par cent kilos de café dans le pays du czar. Au contraire, dans les pays où le café entre en franchise, comme en Hollande, la consommation atteint au chiffre respectable de huit kilos douze grammes par habitant.

— J'ai découvert, dit Richard en interrompant, une autre loi économique qu'on pourrait formuler ainsi : « Plus un État possède de libertés, plus il favorise la consommation du café. »

— Allons donc! m'écriai-je, voyant que cette argumentation tendait à ranger la France au nombre des pays qui n'ont pas de liberté.

— Je la prouve, ma loi, et nous verrons ce que valent les protestations : dans les deux républiques de la Suisse et des États-Unis de l'Amérique du Nord, que se passe-t-il? Ici, le café entre en franchise; là, il n'est assujetti qu'à un droit d'entrée de trois francs soixante centimes par cent kilos. Dans les deux monarchies vraiment constitutionnelles de l'Europe continentale, en Belgique et dans les Pays-Bas, que se passe-t-il encore? Ici, le café entre en franchise; là, il n'est assujetti qu'à un droit d'entrée de treize francs vingt centimes par cent kilos. Au contraire, dans les monarchies féodales ou militarisées, le café, la boisson du pauvre, est taxé sans pitié. Ainsi, pour cent kilos de café, on paye : trente-sept francs cinquante en Autriche, cinquante francs en Allemagne et soixante et un francs huit centimes en Russie.

— Et la France, dis-je, ce n'est donc pas une République et un pays libre?

— Oui, la France est un pays libre et démocratique, mais la France a dû combler le vide qu'ont fait dans sa caisse les cinq milliards payés à l'Allemagne. La France est une exception qui confirme ma règle. »

Le planteur sourit, et, revenant à son raisonnement et à ses explications, il continua :

« Maintenant, si vous ajoutez aux dépenses de la production

locale, dont je vous ai entretenu, les frais de transport et d'entrepôt, les droits d'entrée et d'emmagasinage dans les pays consommateurs, les bénéfices des nombreux intermédiaires du Brésil et d'Europe, vous constaterez qu'il reste, hélas ! fort peu de chose pour le producteur, pour celui que vous appelez le planteur.

— Il vous reste alors, Monsieur, répliquai-je dans un accès d'éloquence, l'honneur et la gloire d'abreuver le monde et d'empêcher la marée montante de l'alcoolisme.

— Il vous reste surtout, dit cette mauvaise langue de Richard. le privilège de faire la fortune des autres, malgré vos baquets de Mesmer. »

Et, en proférant ces paroles, son œil méphistophélique lorgnait ma grosse chaîne de montre.

De la jalousie, quoi !

CHAPITRE VIII

A BEAU MENTIR...

La vie à la fazenda. — Les affranchis et les immigrants. — Comment travaillaient les esclaves. — Les *senzalas*. — Une soirée à la fazenda. — Le *Guarany* de Carlos Gomes. — Réjouissances champêtres. — Danses des noirs. — Le sucre de canne. — Nouvelle excursion en perspective.

Notre hôte nous retint encore quelques jours dans sa fazenda. Un soir il nous offrit le spectacle. Cela ne m'empêcha pas de me coucher de bonne heure, de classer mes souvenirs et d'écrire à Mme Durand pour me remettre des émotions de la journée.

Ma pauvre Désirée! comme je te néglige! Pourtant, nous nous aimons ainsi qu'au premier jour, de loin comme de près. Si la sagesse des nations dit : « Les affaires avant tout, » pour moi, tout, c'est toi!

Voici ma lettre à Mme Durand. Elle contient peut-être quelques exagérations poétiques, et ma folle du logis s'y est donnée libre carrière sans doute. Le proverbe dit vrai : « A beau mentir qui vient de loin. » La vérité toute nue, sans ornements, semble fade quand il s'agit de peindre des tableaux du nouveau monde, de l'autre monde. Mais je livre mes gasconnades au lecteur dans toute la simplicité de mon cœur. J'agis, du reste, avec l'autorisation de ma femme; elle prétend que je n'ai jamais rien fait de mieux; vous en jugerez :

« Ma chère épouse,

« Il y a vingt jours que je t'ai envoyé cette missive. Ne sois

donc pas étonnée si elle ne l'est pas encore parvenue : le Brésil est si loin ! Me voilà tout excusé.

« Que d'événements depuis notre séparation ! Mon Dieu, que le monde est grand ! Qui m'eût dit, il y a six mois, que je quitterais un jour les douceurs du foyer domestique pour parcourir les mers, comme Télémaque, et explorer des contrées inconnues, comme M. de Brazza ? Va, tu me trouveras bien changé, ma Désirée. J'ai tant appris sans rien oublier ! j'ai tant vu de choses qu'on ne voit qu'ici !

« Je t'écris sous les ombrages des caféiers, dans une maison de planteur : c'est plus vaste et presque aussi riche que nos châteaux de la Loire-Inférieure. Ton petit Durand se prélasse dans toute cette opulence, comme si c'était à lui. Mais il n'en est pas plus fier.

« Imagine-toi une construction immense, haute d'un étage, avec deux ailes en retour ; des toits pittoresques et légers, qui s'avancent et tombent bas comme un chapeau de paille sur le front ; des maçonneries simples, qui ressemblent à des haies de bambous ; des fenêtres larges, qui ont l'air de rire, — et tout cela planté très haut sur la colline, baignant en plein ciel. Ce ciel-là n'a pas volé, je t'assure, la *Croix du Sud* dont le Créateur l'a décoré, car il est impossible de voir quelque chose qui fasse plus de bien au cœur — si ce n'est tes yeux — que cette immensité d'azur, profonde comme la mer à Guérande. Le jour, cela réjouit ; la nuit, cela repose.

« Bref, la fazenda que j'ai l'honneur d'habiter serait appelée à bon droit une maison conséquente par la bonne amie Mme Aglaé Ducampèche. Si elle voyait ces salons, cette salle de billard, ces chambres de maîtres et d'amis, ces bureaux, ces appartements pour l'aumônier, pour l'infirmier, pour l'administrateur et pour les contremaîtres, elle joindrait les mains d'admiration. Et si la bonne dame, qui aime tant à fourrer son nez à lunettes dans les romans, pouvait dépenser quelques heures dans la biblio-

thèque de la fazenda, comme elle se régalerait ! On m'a montré les livres du fameux Zola traduits en portugais ; des horreurs, à ce qu'il paraît. Une femme honnête, comme toi, ma chère épouse, ne peut pas lire ces abominations même en langue étrangère. C'est la nourriture des esclaves, et encore faut-il qu'ils soient ivres !

« A propos d'esclaves, je te dirai qu'il n'y en a plus au Brésil depuis le 13 mai 1888. Il m'a donc été impossible de vérifier, comme tu le désirais, si les récits de *la Case de l'oncle Tom* sont fidèles. Il n'y a plus d'esclaves ; mais les affranchis, les *libertos,* sont restés en grand nombre dans les plantations, où ils travaillent côte à côte avec les immigrants blancs, venus de l'Europe et en particulier de l'Italie. Dans la plantation d'où je t'écris, il n'y a guère que des blancs, les affranchis étant une infime minorité. J'ai pu me procurer, cependant, des renseignements sur la manière de travailler des noirs au temps de l'esclavage.

« Ils travaillaient, par bandes de vingt à vingt-cinq, hommes et femmes, sous la direction d'un *feitor,* et, dans les grandes exploitations rurales, par groupes de cent à cent vingt-cinq, sous la surveillance d'un *administrador.* Tout en travaillant, ils modulaient une mélopée, douce et triste ; le chant des *camarades,* métis qui n'étaient pas soumis au joug d'un maître comme les esclaves, était plus gai et entraînant. Si quelque blanc venait à passer près d'eux, ils disaient : *Louvado seja Nosso Senhor Jesus Christo* (que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit loué.) Et le passant répondait : *Para sempre, amen* (pour toujours, ainsi soit-il). Si on les rencontrait sur sa route, ils disaient : *Sua benção, meu branco* (votre bénédiction, mon blanc), et ils tendaient la main droite pour l'implorer, cette bénédiction. On leur répondait : *Deus te abençõe* (que Dieu te bénisse !) comme s'ils avaient éternué.

« La journée ordinaire des travailleurs commençait de très bonne heure, vers cinq heures du matin, et finissait à six heures

du soir. Les noirs demandaient alors la bénédiction et se reposaient; vers neuf heures, ils allaient se coucher dans les *senzalas*, qui étaient séparées pour les deux sexes; il y avait le côté de ces messieurs et le côté de ces dames. J'ai pu pénétrer, chez un vieux planteur du voisinage, dans la *senzala* des femmes.

« Tu ne m'en voudras pas. Ce boudoir de femmes en réglisse et en chocolat n'a rien qui retienne. Je préfère le parfum des fleurs du caféier. Les dortoirs sont cependant assez bien aérés. Le mobilier est très primitif et se compose à peine d'une mosaïque de nattes, d'une enfilade d'oreillers et de couvertures au chiffre du planteur, avec un numéro matricule. On dirait une allée de tombeaux dans un cimetière. On leur servait deux repas par jour à huit heures et à six heures. Ils avaient à discrétion la *viande sèche*, le *pirão* de farine de manioc et le café, ce qui ne les empêchait pas, dans l'intervalle, de faire une grande consommation d'oranges et de bananes. Une fois par semaine, ils avaient un peu de liberté. Ce jour-là, tous ces nègres, bien reblanchis de linge frais, pouvaient aller en ville avec leur *mulatinha*, comme qui dirait leur *payse*. Ceux qui préféraient le travail au plaisir ne sortaient pas, et ce qu'ils produisaient ce jour-là leur était payé ordinairement. Avec ces petits gains, ils se procuraient du tabac, des douceurs, et amassaient un pécule pour se racheter.



18. — Un nègre à la fazenda.

« Tu croyais, sans doute, comme moi, que des esclaves étaient des espèces d'animaux qu'on menait avec le fouet. Détrompe-toi, Désirée. Ils coûtaient trop cher pour qu'on les maltraitât.

J'ai vu ici des affranchis noirs. Ce sont des chrétiens baptisés, qui disent leurs prières en commun et qui croient peut-être en un Dieu de couleur. S'ils ne marchaient pas sur leurs plantes, s'ils mettaient assez de poudre de riz pour éclaircir leur teint, s'ils passaient leurs cheveux plus souvent au cosmétique, ils feraient, ma foi, des maris assez présentables. Tels qu'ils sont, ils ne manquent pas de piquant. Ainsi, ce soir, ils m'ont bien diverti; que n'étais-tu à mes côtés pour prendre part au spectacle! Tu aurais ri à en mourir.


19. — Une négresse à la fazenda.

« Après le dîner, l'on passa au salon. La maîtresse de la maison se mit au piano et nous joua des valses composées par des maestri brésiliens. J'ai entendu là, pour la première fois, des fragments d'un opéra : *Il Guarany*, de Carlos Gomes. C'est bien joli, la nuit, sous les tropiques, quand les fenêtres sont ouvertes. On ne s'imaginerait jamais qu'un musicien brésilien ait fait cela et ait réussi à faire jouer cette musique à Milan, à Rome, à Londres, à Madrid, à Lisbonne, au Brésil, partout, excepté en France. Richard, — un garçon d'un certain esprit, que j'ai connu à Nantes et que j'ai rencontré par hasard en débarquant, — prétend que les Brésiliens ont presque tous la bosse de la musique. Je ne l'ai pas vue ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que leur musique fait danser tout seul, et ce soir je ne pus m'empêcher d'inviter à la valse une des demoiselles présentes, une belle personne très langoureuse, qui a des yeux comme du fusain, une petite bouche rose qui ne pourrait pas croquer, sans se fendre, une pomme d'api, et une taille, et des pieds, et

des mains! Je crois que Richard ne m'a conduit ici que pour en avoir le cœur net.

« Cette jeune fille ne compte encore que quinze printemps; mais les printemps du Brésil, ma chère amie, mûrissent autant que nos étés. Ne va pas croire, néanmoins, que je me pose en rival de l'ami Richard. Ces temps-là sont passés, hélas! et ne reviennent plus, même sous des climats brûlants. Je t'avouerai, cependant, que mes vieilles jambes ont retrouvé un reste de verdeur, et que j'ai dansé presque autant qu'à notre noce. Des amis, venus des fazendas environnantes, accompagnaient sur la *viola* et sur le *cavaquinho;* ils pinçaient de leur violon et de leur guitare comme des anges.



20. — Négresse fashionable.

« Après les rafraîchissements d'usage, le planteur nous ménagea une agréable surprise. Il nous conduisit, sans nous rien dire, sur une grande terrasse bien éclairée, où tous les noirs des environs se livraient aux réjouissances de la Saint-Pierre.

« Plusieurs centaines d'hommes de couleur s'y trouvaient rassemblés, parés de leurs plus beaux habits! C'était un luxe de pantalons à carreaux de toutes les nuances, du dernier chic; une exhibition de jaquettes en calicot blanc et bleu, un battement d'ailes de cravates aux couleurs invraisemblables, des devantures de gilets impossibles. Les *mulatinhas* portaient des fleurs piquées dans leurs cheveux comme dans de la mousse, des robes à taille bouffante et à jupes balonnées, et une pacotille de bijoux en plaqué. Tout ce monde s'amusait dans le bruit et le vacarme; tous ces visages noirs ne formaient qu'un immense rictus de gaieté épanouie.

« Quand bon maître fit son entrée, petits nègres interrompirent leurs divertissements. Tous se rangèrent avec respect et révérence pour nous laisser passer. Puis, sur une invitation du planteur, les jeux continuèrent. Ce fut alors un assaut de gambades et de tours de force. C'était à qui se distinguerait dans ce bal étrange. Il y avait des fantoches remarquablement désarticulés. Tu n'as pas idée de la danse des nègres : c'est du délire, de l'extase, de l'épilepsie. Ils avaient dressé au milieu de la terrasse un bœuf en bois, recouvert d'un drap bariolé en guise de peau. Il paraît que ce divertissement est passé de mode, comme le bœuf gras chez nous; mais notre hôte l'avait ressuscité pour une nuit, en notre honneur. Les noirs se prirent les mains et menèrent autour du veau d'or une sarabande infernale, en beuglant leur *bumba, meu boi!* C'est, sans doute, leur chant national. En tout cas, il ne ressemble pas mal à une *Marseillaise* de taureaux.



21. — Nègre en costume de fête.

« Puis, au son des guitares enrubanées, comme des binious, ils se mirent à exécuter leur cavalier seul, leur *fadinho*, leur *jongo*, le *batuque*, le *samba*, le *maracatù*, le *candolé*, le *chiba*. Toutes ces danses de caractère sont malheureusement inconnues en France. Je me suis appliqué à les retenir par cœur : je te les reproduirai à peu près quand je n'aurai pas mes douleurs. Ce sera plus facile que sur le papier. Après cela, ils entonnèrent en chœur leurs airs d'enterrement, qu'ils appellent ici des *modinhas*. C'est lugubre. Au milieu de ces fêtes, ce glas funèbre qui sort du fond de ces poitrines d'anciens

esclaves vous rend tout triste. Tu sais que je n'ai jamais pu me faire aux chants d'église, pas plus, d'ailleurs, qu'aux chansons guillerettes de notre vieux Béranger. Il me faut la romance de nos vingt ans :

Où vas-tu, beau nuage?

« Pour finir, on nous servit un vieux mulâtre qui amusa beaucoup. Il grimpa sur une espèce d'estrade, et commença à jouer d'un instrument antédiluvien fort curieux. Son *urucùngu* est un arc tendu par un simple fil de fer et renforcé par le creux d'une calebasse. C'est le ventre de l'artiste qui sert d'archet. Il commença par psalmodier lentement une complainte gutturale, en branlant la tête. Puis, il s'anima peu à peu, roula ses gros yeux blancs, serra sa mâchoire, trembla de tout son corps, se raidit, écuma. Je crus qu'il lui prenait une rage de dents, ou qu'il se tordait dans des coliques, après avoir avalé son arbalète. Il était tout bonnement possédé d'amour, et son refrain, qui revenait sans cesse au milieu de ses convulsions, disait :


22. — Négresse en costume de fête.

Les beautés, pour qui mon âme
Pâlit d'amour nuit et jour !

« Je comprends cela aussi.

« Je finis ma lettre sur cette bonne parole, ma chère Désirée. Elle est l'expression de mon cœur.

« Tu me dis, dans ta dernière lettre, de prendre bien garde aux courants d'air. Il n'y a pas de courants d'air au Brésil : il n'y a que du soleil, et l'on n'y connaît que des airs de musique. Sois donc bien tranquille sur ce point comme sur tous les autres. Je te reviendrai peut-être un peu bronzé; mais cela me donnera l'air plus martial.

« Je suis toujours pour la vie ton mari sans peur et sans reproche,

« Théotime Durand,

« Négociant-importateur retraité. »

Je n'étais pas mécontent de ma lettre. Je m'endormis la conscience en paix. Le lendemain, avant de partir, je lus mon petit chef-d'œuvre épistolaire à Richard, qui le trouva de son goût.

« Pour un Français, tu ne parles pas mal ta langue, me dit-il. Tu l'écris, d'ailleurs, comme quelqu'un pour qui le volapuck n'a pas de mystères. »

Jamais sérieux, ce Richard! Il approche pourtant de la quarantaine, à ce qu'il avoue.

Notre retour à Rio s'effectua dans les meilleures conditions. Comme je ne tarissais pas d'éloges sur l'aimable fazendeiro et de dithyrambes enthousiastes sur mon cher café, Richard m'interrompit :

« Mais tu n'as encore rien vu, mon ami. Tu as à peine soulevé le voile.

— Pardon, lui répondis-je; j'ai vu ce que je voulais voir : l'empire du moka. Le but principal de mon voyage est atteint.

— Et tu veux chanter déjà le *Nunc dimittis!* Pas si vite... Pourquoi ne mettrais-tu pas un peu de sucre dans ton café?

— Comment! le Brésil produit aussi des pains de sucre? Je m'imaginais qu'il n'y avait que Lebaudy et Say pour bien fabriquer cette denrée.

— C'est-à-dire que ces industriels ont seuls profité des consé-

quences du blocus continental, et qu'ils ont inondé vos tiroirs et vos casiers de leurs mélasses de betterave. Vous les prenez pour des puissances ! Ici, nous en sommes encore, heureusement, au sucre de canne, au vrai sucre de canne,

ce miel américain
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,

comme dit Delille en son langage académique, qui n'est pas de ce monde. Compare-moi donc tes sucres de navet, de carotte, de patate, à ce beau produit cristallisé, aussi fin, aussi transparent que nos plus délicates pâtes de Sèvres. Pourquoi ne me parles-tu pas aussi des sucres d'érable de l'Amérique du Nord, des sucres de sorgho, de la Chine; des sucres de citrouille de la Hongrie? Du sucre, il y en a dans tout, je le sais bien. On en a extrait du maïs, des palmiers, des bouleaux, des melons, des châtaignes, des frênes, des mélèzes, des dattes, des bananes et d'autre chose encore. Les abeilles en trouvent dans le calice de toutes les fleurs; nos médecins, dans le foie de tous leurs clients. Mais ce n'est pas une raison pour s'abstenir de proclamer le sucre de canne, le miel de roseau, le sel indien, le vrai *saccharon* des Grecs et des Romains, le premier sucre de l'univers.

— Mon ami Richard, tu permettras à un négociant blanchi dans le commerce d'importation de t'infliger un démenti formel. Tu confonds les cassonnades avec les sucres. C'est permis quand on n'est pas du métier. Sans doute, la cassonnade de canne est plus mielleuse et plus agréable au goût que la cassonnade de betterave; mais, lorsque le raffinement du sucre de betterave a été poussé à son dernier degré, je mets au défi tous les chimistes, tous les Richard de ce monde, de trouver entre les deux produits la moindre différence. Pour le goût, pour la cristallisation, la couleur et la pesanteur, c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

— Je me range volontiers à tes excellentes raisons, et je m'incline devant ton expérience d'un demi-siècle. Olivier de Serres, Margraff, Achard, Thénard, m'étaient toujours apparus comme d'illustres contrefacteurs. Je louais la pureté de leurs intentions, mais non pas celle de leurs sucrates. Tu ne pourras pas nier, cependant, que la betterave, à poids égal, soit infiniment moins riche en matière sucrée que notre graminée.

— Ceci n'est pas mon affaire. Je ne suis pas un savant du Collège de France ni un professeur des arts et métiers, pour savoir ce que ces deux végétaux ont dans le ventre. Cela n'empêche pas que je sois curieux tout de même de le connaître.

— Sache donc qu'un chimiste distingué, dont tu as, sans doute, entendu parler, M. Péligot...

— N'est-il pas du pays nantais? Il y a beaucoup de Péligot chez nous. J'ai même un cousin qui porte ce nom.

— C'est possible. Mais, ce qui est certain, d'après les analyses de ton petit-cousin, c'est que la canne à sucre, fraîche naturellement, sur cent parties, en contient soixante-douze et un dixième d'eau, neuf de matières ligneuses et dix-huit de sucre utilisable. Ta betterave donne, sur cent parties, quatre-vingt-cinq d'eau, deux et demie d'albumine, deux et demie de ligneux, et dix seulement de matière sucrée. C'est donc un écart de huit parties.

— Ceci est toujours bon à noter en passant, quoique je n'aie pas l'intention de cultiver la betterave de Silésie, comme tu pourrais le supposer... Mais comment fais-tu pour te rappeler ainsi tous ces chiffres? Moi, si je n'écrivais pas tout, je ne retiendrais rien. Ma mémoire et mes dents, tout cela se vaut.

— De sorte que tu assimiles ton fameux calepin vert à ton faux ratelier. Un calepin est plutôt un gâte-mémoire qu'un garde-mémoire, mon vieux Durand. Tu as une bonne tête; pourquoi ne l'emplis-tu pas?

— Ce serait commencer trop vieux. Oh! si je redevenais

jeune, comme je voyagerais pour apprendre ! Si j'avais des enfants, comme je leur dirais : « Allez, faites le tour du monde. »

— Sans carnet?

— Avec un simple guide comme toi. »

Nous approchions de Rio. Richard me dit tout à coup :

« Veux-tu visiter une de nos plus importantes usines de sucre et te rendre compte par toi-même des procédés de fabrication ? C'est plus intéressant encore que la récolte du café.

— J'ai peine à le croire : mais, enfin, je verrai avec plaisir l'enfantement de cet autre produit brésilien, le Pylade du café. Tu m'accompagnes?

— Impossible pour cette fois. J'ai négligé un certain nombre d'affaires que je dois mettre en règle. Que cela ne t'empêche pas d'entreprendre ce petit voyage. Tu n'as pas quarante lieues à faire. Tu les feras bien tout seul sans te perdre et sans avoir peur. Pas de jaguars, pas de caïmans à redouter. Tu n'as même pas à craindre la fièvre jaune. Le pays est le plus sain de toute la côte. Et la preuve, c'est que les jésuites s'y sont installés au dix-septième siècle et y ont bâti un village, Macahé, aujourd'hui devenu une ville florissante. Si même le cœur t'en dit, tu pourras y goûter de nos bains de mer. La plage y est superbe. Voilà plus de raisons qu'il n'en faut pour te déterminer. Sans compter que je te munis d'une bonne lettre pour mon ami et compatriote l'ingénieur en chef T., qui me remplacera auprès de toi avec avantage.

— Avec un ingénieur dans ma poche, j'irais percer l'isthme de Panama.

— Mon ami n'est pas un de Lesseps, mais il a son mérite. Tu l'apprécieras. »

On entrait en gare. Je serrai la main de Richard, et je revins à ma pension, heureux comme un roi qui vient de conquérir une province et qui vole à de nouveaux exploits.

CHAPITRE IX

LA CANNE A SUCRE

Rêverie en robe de chambre. — Un point d'interrogation. — Départ pour Quissaman. — L'usine centrale de sucre. — La fabrication du sucre de canne. — Capitaux employés.

Après des semaines aussi bien remplies, je m'accordai une bonne journée de repos. Cela me semblait bon, à moi qui avais tant couru en plein soleil, de me retrouver seul avec mes pensées, dans la fraîcheur et le recueillement d'une chambre d'hôtel. Je me roulai douillettement dans ma robe de chambre vert-pomme, soutachée par Désirée; je me remis les pieds dans mes pantoufles, tapissées par Désirée, et je me sentis transporté un instant dans mon bien-être de Nantes, entre ma Désirée et ma Léocadie.

La plus délicieuse volupté que l'on puisse goûter dans la zone sous-tropicale consiste à se mettre à son aise, les fenêtres closes, et à rêver doucement dans une atmosphère tempérée. On s'étend comme pour dormir, et il vous vient de charmantes visions. Vos idées sont des jouissances. Les heures semblent plus nonchalantes, la vie s'écoule dans une langueur molle, et le cœur, satisfait, bat moins vite.

Je n'ai jamais été un homme à ruminer plusieurs idées à la fois, je le reconnais; mais ici, c'est pire encore. Il m'arrive quelquefois de ne me sentir absolument rien dans la tête qu'un vide plein de charme. Aujourd'hui, par exemple, je n'ai pu me défaire de ce

point d'interrogation : « Pourquoi le Brésil, qui est si riche, est-il si peu connu et si peu peuplé? » Ce point d'interrogation s'accrochait à mon cerveau et le creusait comme une vrille. Je ne pus arriver à une réponse satisfaisante. Je vécus là-dessus toute ma journée, heureux comme un lazarone qui file son macaroni.

Une lettre de Richard varia mes plaisirs. Elle me recommandait chaudement à son ami l'ingénieur comme un esprit curieux, avide de s'instruire, qui voyage pour compléter son éducation avant de passer dans l'autre monde. Richard était dans le vrai.

Le lendemain, je partis de bonne heure pour n'avoir pas trop chaud. Je quittai Rio pour Imbetiba, Macahé et Campos. Mais, avant d'arriver dans cette dernière ville, à l'embranchement du chemin de fer de Macahé et Campos, à une station appelée Entroncamento, nous avons quitté notre train pour en prendre un autre, qui nous a conduits jusqu'à l'*Engenho central de Quissaman*.

J'arrivai dans l'après-midi en vue des constructions nouvelles de l'usine à sucre. Cela ressemblait à un village très populeux et très dense. Des tourbillons de fumée grise et noire se déroulaient au-dessus des toits et formaient un ciel nuageux dans un ciel sans nuage. Avant d'entrer dans cette terre promise où coule le miel, j'admirai le bel ordre des bâtiments, la symétrie de toutes choses, et je me dis : « C'est beau comme plusieurs piles d'écus! » Je ne sais pourquoi je n'eus pas les mêmes émotions tendres que je ressentis lorsque je m'approchai du sanctuaire de mon cher café brésilien. Tout ici sentait l'industrie de l'homme, et la bonne odeur de la nature était absente. Des émanations aigre-douces de caramel vous saisissaient à la gorge ; l'air avait un mordant âcre qui n'annonçait en rien le voisinage du sucre.

« M. T... demandai-je, en entrant, à un employé.

— Il est chez lui, Monsieur, vous pouvez le voir, me répondit cet homme dans la plus pure langue de mon pays. »

Je m'attendais à rencontrer comme cerbère, à la porte, quel-



23. — Port de Rio-de-Janeiro (São-Bento, Douane, etc.)

que vieux noir invalide ou quelque vénérable débris des guerres du Paraguay.

« Comment ! dis-je, dans mon étonnement bien légitime, vous parlez français ?

— Toujours ! je n'ai pas encore pu me faire au reniflement des patrons. Cela viendra peut-être, quand je pincerai un bon rhume de cerveau. Du reste, Monsieur, vous êtes ici chez vous, vu que nous sommes tous Français.

— Et moi, Monsieur, j'ai l'honneur d'être de Nantes. »

C'était une raison pour qu'il se montrât très aimable à mon égard. Il poussa la prévenance jusqu'à m'ouvrir lui-même la porte du bureau de l'ingénieur.

« Monsieur l'ingénieur, fis-je en entrant, vous ne devez pas me connaître, sans doute ; mais voici quelque chose qui vous mettra sur la voie. » Et je lui tendis le pli de l'ami Richard.

Il lut avec attention :

« Fort bien, cher Monsieur, me dit-il, je suis tout à vous. Enchanté vraiment de vous être agréable. Vous désirez vous rendre compte de nos procédés de fabrication ? Je vais faire un tour avec vous dans l'usine.

— C'est cela. Faites comme si je ne savais rien de rien, et commençons par le commencement. C'est la bonne manière d'apprendre. Quand une fois on sait ses lettres, on sait tout. C'est mon opinion. »

M. T... prit son chapeau, et je le suivis comme un petit mouton.

« Inutile, n'est-ce pas ? me dit-il, de vous faire voir les annexes. Vous avez là les ateliers de réparation, la fabrique de gaz, une distillerie pour le rhum, des hangars pour le matériel, des habitations pour le personnel. Cela vous intéresserait fort peu. Venons au fait. Voici la force motrice. Tous ces appareils que vous voyez en jeu sortent de l'usine de Fives-Lille.

— Et dire qu'un peu de vapeur légère comme un brouillard

fait tourner toutes ces roues d'acier, déroule ces rubans de cuir et produit du mouvement ! m'écriai-je.

— Et même du sucre, mon cher monsieur Durand.

— C'est à confondre l'imagination ! Comment pouvez-vous vous reconnaître dans toutes ces mécaniques? Ma parole ! c'est encore plus compliqué qu'une montre.

— Ce n'est cependant pas plus difficile à distinguer que sa main droite de sa main gauche.

— Il est vrai que tout n'est qu'habitude. »

On entra dans une salle immense, remplie de bruit.

« Avant tout, demandai-je à mon guide, expliquez-moi bien comment les choses se passent dans le détail; je saisirai mieux ensuite l'ensemble.

— Pour faire un morceau de sucre, vous prenez une canne, un roseau qui ne pense guère... à vous délecter le palais ; vous le broyez, vous clarifiez son jus, vous laissez reposer; puis on cuit, on filtre, on fait cristalliser, et la farce est jouée !

— Ce n'est pas plus difficile que cela ! Alors tout le monde peut faire du sucre ?

— Vous allez voir. »

Il s'approcha d'une espèce de moulin qui se trouvait au milieu de l'atelier, et autour duquel une douzaine d'ouvriers étaient occupés.

Il y avait trois gros cylindres de fonte, creux à l'intérieur et reposant horizontalement, par des pivots, sur un bâti fixe, également de fonte. Le cylindre du milieu recevait le mouvement par une transmission de la machine, et le communiquait aux deux autres cylindres. On pouvait donner de l'écartement à volonté, comme pour les laminoirs. Un seul homme alimentait ces presses. Il étalait les longues cannes à sucre sur une trémie, tandis que ses compagnons lui fournissaient des gerbes de matière première. Alors les cylindres dévoraient ; on entendait comme des craquements d'os dans la gueule de plusieurs dogues, et une liqueur

transparente tombait à petit bruit dans un réservoir. C'était à se baisser pour en prendre dans le creux de sa main. De l'eau de roche toute pure.

« Fort bien, dis-je à mon ingénieur ; c'est compris.

— Cette liqueur appétissante, ajouta-t-il, n'est autre chose que le vesou ou vin de canne, la *garapa*. On en sert à Rio dans les cafés : c'est un excellent rafraîchissant; il ne grise pas, au contraire. C'est de l'eau sucrée. Cent kilogrammes de cannes en rendent comme cela de soixante à soixante-cinq kilos. Dans ces soixante kilos, il y en a seulement quinze de matière sucrée, quarante-trois d'eau et deux de sels minéraux et d'impuretés organiques.

— On ne le dirait pas. Que faites-vous de cette charpie de bois?

— Les bagasses? vous le voyez : elles tombent sur ces tamis, qui les poussent sur ces wagonnets à bascule; ceux-ci lesem portent et vont les déverser au séchoir. Elles nous servent ensuite de combustible pour nos générateurs.

— Rien ne se perd dans la nature, Monsieur l'ingénieur; c'est un axiome de science... Et combien pouvez-vous broyer ainsi de cannes par jour?

— Environ cinq cents tonnes.

— C'est un joli chiffre; vos cylindres ont bon appétit; tous mes compliments. Et après?

— Après, on procède à la défécation, comme je vous l'ai dit. C'est une opération assez délicate. Il s'agit d'empêcher les substances organiques azotées du vesou de s'altérer; pour cela, on les chauffe immédiatement par un courant de vapeur. Ces deux pompes se chargent d'aspirer le vin et de le refouler dans les chaudières de cuivre que je vais vous faire voir. Les voici, ajouta-t-il. Elles sont à double fond et contiennent vingt-cinq hectolitres chacune.

— Comment parvenez-vous à clarifier ces cuves d'eau sucrée?

— Nous ajoutons quelques centièmes de chaux, et nous chauffons à soixante degrés centigrades. Cette écume verte d'albumine, de silice et de parenchyme qui flotte à la surface du clarificateur s'enlève avec soin, et au bout de quarante minutes environ la défécation est presque complète. Nous laissons alors reposer une heure. Le jus passe, après cela, dans cette première chaudière de cuite, où il s'évapore jusqu'à ce qu'il marque vingt-cinq degrés à l'aéromètre. Et vous le voyez en ce moment qui tombe sur ce tamis de laine, qui le filtre sans trop de précipitation. A côté, nous avons la seconde chaudière de cuite. C'est là dedans qu'il se concentre, dans le vide, en sirop très épais. Pour accélérer son refroidissement, nous le transvasons dans cette immense bassine, où quatre cents hectolitres de sirop passent en vingt-quatre heures.

— C'est effrayant, cher Monsieur; et c'est vous l'âme de tout cela?

— Une âme servie par beaucoup d'organes. »

Cet homme me semblait fort comme Dieu au milieu de ces machines et de ces travailleurs! Pour moi, son crâne était tout un monde! Il dépassait mon planteur, et je le regardais d'en bas, comme une cime!

« Désirez-vous continuer notre petite visite? me dit-il après un instant de contemplation muette.

— Comment donc, m'écriai-je, et aller jusqu'au pain de sucre inclusivement, si vous le voulez bien... Que faites-vous de ces baquets percés de trous bouchés en ce moment?

— C'est la boîte à malice; pardon, à mélasse.

— Et vous aussi, Monsieur l'ingénieur!

— Un reste de Centrale. On n'est pas parfait... Louis, cria-t-il à un ouvrier, agitez le bassin. »

Et aussitôt deux bras vigoureux remuèrent la pâte avec une latte de bois.

« Autrefois, ajouta-t-il, on battait les étangs pour empê-

cher les grenouilles de troubler le sommeil des seigneurs; chez nous, il en est de même; nous agitons pour faire mieux reposer. Jetez un coup d'œil dans ce tonneau. »

Je me haussai sur une bille de bois, et je vis des diamants à remuer à la pelle. Les parois du récipient en étaient chamarrées, constellées.

« Dieu! le beau givre! et tout ces petits cristaux se mangent?

— Goûtez-y. »

Je pris sur mon doigt un peu de cette poudre sableuse légèrement teintée de jaune, et je fis une grimace d'enfant que l'on baptise.

« Mais c'est du sel sucré, cela! m'écriai-je! Richard m'aura joué encore cette farce de m'envoyer dans une usine à sel, au lieu de m'adresser à une usine à sucre! C'est mal à vous, Monsieur, de vous faire son complice. J'étais si confiant!

— Et moi si innocent!... Qui vous force à prendre notre moscouade pour du sucre raffiné? Ce que vous tenez sur la langue, ce que vous avez tant de peine à digérer, contient du sable, des débris organiques, des sels de chaux, de la mélasse, de l'eau : c'est peu agréable au goût, j'en conviens; mais à l'œil, c'est assez beau.

— Alors, ce n'est pas encore du sucre?

— Oui et non... Pour du sucre, c'est du sucre.

— Comme un veau est une vache en herbe.

— Un veau qui aurait déjà du lait... Louis, trayez devant monsieur. »

Les bondons furent aussitôt tirés, et par des centaines de mamelles une brune liqueur très épaisse s'écoula : le nectar des épiciers, la divine mélasse!

« C'est du sirop réfractaire à la cristallisation, me dit l'ingénieur soucieux, une perte sèche qui m'empêche de dormir. Sur, cent parties de vesou, quatre-vingt-dix passent dans cette affreuse bouillie pour les chats; il ne vous reste que dix parties de sucre.

tandis que nous pourrions en recueillir le double. Il est vrai que les buveurs de rhumne s'en plaignent pas, et que cela n'empêche point l'usine de produire ses sept mille cinq cents kilogrammes de sucre par jour.

— Et quel est l'heureux propriétaire de cette mine d'or en poudre?

— Une compagnie, un corps à trente-trois têtes.

— Une hydre, quoi! Mais ce n'est pas l'hydre de la rébellion, comme nous disions dans les immortelles journées.

— L'hydre du million, tout simplement, qui a craché sur ce marais quelque chose comme dix-sept cents *contos*[1] de réis.

— Une hydre qui vomit des *couteaux,* m'écriai-je stupéfait, et des couteaux à sucre! Cela me paraît fort à avaler. »

J'ai dû laisser échapper un mot bien comique, car M. T..., qui d'ordinaire ne rit pas plus qu'un académicien, n'a pu s'empêcher d'éclater devant ses employés.

« Pardon, me dit-il, je voulais dire quatre millions de francs. »

Il s'était trompé, sans doute. Il est permis, même à un ingénieur, de se tromper.

« Sur ce capital, deux millions cinq cent mille ont un intérêt de sept pour cent garanti par le gouvernement brésilien. Mais notre usine centrale de Quissaman est plus généreuse et pourra donner de plus gros dividendes... A lui seul, le vicomte de Araruama possède plusieurs parts dans l'entreprise.

— Les millions vont toujours aux marchands de sucre. Et voilà pourquoi les marchands de sucre ne sont jamais dans la mélasse. »

1. Un *conto* ou un million de *réis*, 2,500 francs environ.

CHAPITRE X

UN COIN DE FORÊT

Le lever du soleil. — A travers la campagne. — La nature. — Les scarabées. — La forêt. — Les fleurs. — Les oiseaux : *tangará* et *bem-te-vi*. — Les plantations de canne à sucre. — Leur rendement. — La production du sucre et du tafia.

Il était un roi d'Yvetot,
Bien connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt...

Moi, Théotime Durand, je suis loin d'être un roi, et ma mère n'a jamais passé, que je sache, par la Normandie. C'est pourquoi je me couche de bonne heure et me lève de même. C'est ma recette pour vivre vieux.

Et puis, malgré ma profession prosaïque, je me sens de la poésie dans l'âme : j'adore le soleil levant, le velouté du matin, les petites étoiles de rosée à la pointe des herbes. Quand je vois l'aurore se répandre dans le ciel, il me semble qu'elle entre en moi et me teint tout en rose. Je me secoue tout heureux, comme une fleur qui s'éveille, et, comme aux temps du collège, je m'écrie : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo !*

Ce sont les premiers rayons du jour qui m'ouvrent les yeux. Ici, au Brésil, le soleil a des habitudes très régulières, ce dont je le félicite. Il n'est pas lunatique comme chez nous. A six heures, il se montre et jaillit presque tout d'un coup de l'horizon. En une secousse, on passe des ténèbres à la pleine lumière. On n'a pas le temps de se détacher peu à peu de ses rêves, comme

dans les pays où il y a de l'aube. Vous êtes arraché de votre sommeil trop brusquement. C'est un reproche que d'aucuns adressent à cette majestueuse contrée.

J'avais pris rendez-vous avec l'ingénieur pour l'après-midi. J'avais donc devant moi beaucoup d'heures libres. Je m'habillai à la hâte, j'ouvris mes fenêtres et consultai l'espace pour savoir à quoi j'emploierais mon temps. Une bouffée de chaleur entra dans ma chambre et me mit le cœur en joie. J'éprouvais le besoin de m'élancer dans cette immense campagne qui se déployait aux alentours.

Je n'ai jamais pu résister aux avances de la belle nature. Quand je vois une montagne verte flanquée de soleil, des forêts sombres dans le lointain, une rivière, une vallée, un joli site, c'est plus fort que moi : il faut que j'y aille ! Ces choses-là m'attirent, et, quand je les possède, je trouve toujours plus beau ce qui est plus loin. Je ferais ainsi le tour de la terre sans être rassasié !

Je m'armai donc d'une bonne canne à épée, et je partis.

Je pris le tramway de Macahé à Imbetiba, et je m'arrêtai en route, au hasard.

C'était la première fois que je marchais seul dans ces solitudes du nouveau monde, et je n'étais pas très rassuré. Il y a tant de bêtes sauvages dans ces pays inconnus et si peu fréquentés des promeneurs ! Je ne tenais pas le moins du monde à finir brusquement mon voyage dans le ventre d'un carnassier quelconque. Avec un dard de deux pieds dans la paume de la main, on est plus tranquille et l'on goûte mieux le paysage. D'ailleurs, je regardais tout autour de moi pour éviter les surprises.

Je suivis un petit sentier large comme une semelle se déroulant à travers les hautes herbes comme une trace de serpent. Des caravanes de fourmis rouges et noires, des *saübas,* le sillonnaient. J'en vis une petite troupe qui s'acharnait sur un magnifique scarabée diamant, couché sur le dos, les pattes en l'air.

Après l'avoir assassiné, les méchantes bêtes le dévoraient. Je fis prompte et bonne justice, et j'écrasai du pied les meurtrières.

Après une heure de cette promenade sentimentale, je débouchai tout à coup sur un large fossé marécageux qui bordait un bois.

Des joncs en abondance penchaient leur tête lourde sur une eau noire. Des familles de plantes aquatiques vivaient dans cette ornière. Des bourdonnements d'insectes sortaient de partout. L'air en était plein. Cela ressemblait au bruit confus que l'on entend sur nos grandes routes quand il fait grand vent dans les fils du télégraphe. C'était une musique très vague et très harmonieuse chantée par des voix invisibles. Si le ciel bleu se fût entr'ouvert, j'aurais cru assister au concert des anges! Il me semblait que chaque tige de verdure murmurait doucement, que chaque brin d'herbe soupirait. Par-dessus les susurrements d'ailes s'élevait une mélodie étrange. Des airs de crécelle se détachaient du fond de la vase et scandaient tous les autres bruits : symphonie à violons avec cuivres.

Je regardai partout : je ne vis rien que les météores fugitifs émanés des papillons muets. Ils étaient par milliers en cet endroit. Leur taille et leur éclat surpassaient tout ce que j'avais vu. C'étaient plutôt des oiseaux légers, sans corps, tout en ailes, que des papillons véritables. Ils se posaient sur les fleurs blanches, jaunes et rouges, pompaient le suc des calices en deux coups d'ailes et dispersaient dans l'air l'arome tiède des pollens. On eût dit l'âme des fleurs qui s'envolait. J'en remarquai qui portaient sur eux des gouttes d'argent, des lames d'or. Le métal s'était refroidi sur leur tissu délicat et y avait laissé une laque saillante. Dieu! les jolis petits cupidons! et comme ils se posaient avec grâce! et comme ils s'enlevaient d'un souffle!

Quand j'eus admiré les capricieux enroulements de leur vol, mon regard tomba sur une sorte de motte de terre qui me fixait, qui s'enflait et se dégonflait tour à tour. C'était une énorme gre-

nouille, grosse comme une pomme d'espalier, la basse chantante de mon concert, un ventre, une panse à musique. Elle se tenait là, accroupie sur le bord du fossé, et beuglait en se rengorgeant comme un chantre au lutrin. Elle ne s'effraya pas de me voir, et je dus battre les roseaux pour la faire plonger. Elle fit le bruit d'un chien qui se jette à la nage.

J'avais devant moi, comme une muraille, la lisière de la forêt. La lumière y pénétrait comme sous les voûtes d'une caverne. D'abord claire et transparente, elle allait s'assombrissant, se dégradant et se perdant enfin en une nuit ténébreuse. Tout au fond, je ne distinguais plus que des colonnes d'arbres très noires, enveloppées d'une pénombre obscure.

Comme j'aurais voulu sonder le mystère de la forêt vierge et violer ce temple impénétrable !

Pouvoir raconter à ses amis que l'on a gravé ses initiales sur des arbres qui ont vu le déluge et qui assisteront peut-être à la fin du monde, quel noble orgueil ! Se balancer sur des lianes séculaires, quelle volupté !

Deux choses m'empêchaient de me donner cette satisfaction : le maudit fossé d'abord, qui gardait la forêt enchantée, et ensuite la crainte qui me circonvenait le cœur.

Je me raisonnai si bien, cependant, que je finis par me rendre aussi courageux qu'un pionnier. Je ne voyais, du reste, rien remuer dans l'épaisseur du bois : tout y était tranquille, assoupi. Les grands fauves digéraient. Si je franchissais d'un bond l'obstacle ? Mais je risque de rester dans la vase ! L'eau était constellée d'yeux de grenouilles. Mon projet n'avait rien de pratique. J'en conçus un autre : le marécage devait avoir une fin quelque part ; en le longeant j'avais chance de la rencontrer. Je me mis donc à explorer ses rives. Un coude se présenta, sur lequel de vieux lataniers, abattus par l'âge, servaient de pont, formant ce que les gens du pays appellent une *pinguela*.

De mon pied léger je franchis la passerelle, et je me trouvai

enfin au comble de mes vœux ; mais aussitôt des essaims d'abeilles sauvages m'interdirent l'entrée de leur demeure. Je reculai devant cette forêt hérissée de dards, et je me contentai de la regarder à distance. A perte de vue, des fourrés épais où des plantes épineuses croisaient leurs larges feuilles comme des glaives ; des broussailles emmêlées, des lianes qui retombaient comme des serpents suspendus ou qui rampaient à terre en lacets inextricables.

Il m'eût été impossible de me sortir de tous ces pièges. J'y serais demeuré pour le reste de mes jours. Il était donc plus prudent de ne pas entrer.

Au-dessus de ces taillis épais s'élevaient çà et là, comme de grands choux montés dans les jardins, les tiges de palmiers gigantesques. Couronnés d'une houppe de branches découpées, la tête fière, ils semblaient dominer cette armée de buissons, du haut de leur panache. Je les comparai à des tambours-majors.

L'atmosphère était chargée d'émanations lourdes ; je respirais des senteurs végétales de serre chaude. Toutes ces plantes tropicales avaient une haleine troublante ; ma pauvre tête n'y résistait pas ; je manquais d'air en plein air. Je me dis : « Sortons ; on étouffe ici. Ce n'est pas une forêt, c'est un réchaud. Je n'ai pas envie de *me périr* comme une petite ouvrière. »

Ce qui me frappa le plus dans la forêt, ce fut l'absence presque complète de fleurs. Pas un brin de muguet ! rien pour la boutonnière. Tout à coup je sentis une odeur délicieuse, et je découvris certaines plantes aux couleurs exotiques, auxquelles j'attribuai ces parfums. Je les cueillis ; je les froissai pour me parfumer les mains ; mais, ô horreur ! elles répandirent aussitôt une puanteur insupportable[1]. Mortes, elles exhalaient une odeur de cadavre.

1. Ce sont les fleurs de *cestrum*, en portugais-brésilien *cuarana* ou *coirana* (*Voyage dans les provinces de Rio-de-Janeiro et de Minas-Geraes*, par Auguste de Saint-Hilaire ; Paris, 1830, t. II, p. 251.)

Je me disposais à reprendre le chemin de l'usine à sucre, lorsque mon attention fut captivée par un curieux spectacle.

A quelques pas de moi, je vis se poser sur un arbre un charmant petit oiseau plein de coquetterie. Son plumage était aussi doux à l'œil qu'un corsage de soie. Il se tournait, il s'offrait dans toutes les positions pour que je l'admirasse, et il miroitait au soleil comme une pierre précieuse. Toute sa petite personne était une splendeur. Il était costumé à ravir. Sa casaque était d'un bleu tendre, et ses ailes noires collaient contre son corps comme les plis d'un manteau. Il était coiffé d'une gentille toque d'un rouge écarlate. Se raidissant sur ses pattes mignonnes, la gorge au vent, il se mit à chanter. Les notes sortaient aiguës comme un son de trompette. Puis il faisait des poses, pendant lesquelles il prêtait l'oreille. Rien ne répondait à ses appels. Il redoubla d'effort. Son gosier se gonflait à se rompre sous le flux saccadé et grossi de sa voix pénétrante. Son bec allait si vite qu'il semblait broyer des notes avec rage.

Enfin, toute une volée de ses bons amis accoururent à son invitation et se rangèrent autour de lui, deux à deux, comme pour le quadrille. Le musicien se tenait au faîte de l'arbre. Quand chacun fut prêt, il commença par un prélude assez grave. C'était la musique guindée du bon vieux temps. Sur cela, la troupe des danseurs exécuta sur les branches un joli pas léger, plein de caractère, à la façon des pavanes de nos grand'mamans.

Peu à peu le maestro s'anima et donna ses plus beaux airs. Il y avait des roulades, des valses, des trilles, des polkas, des battements, des castagnettes, du tambourin. Et tous les invités s'en donnaient à cœur joie sur leur parquet aérien. Ils obéissaient au rythme de l'orchestre, et la cadence de leurs ébats marquait la mesure à ravir. A la fin, tout ce monde ailé, ivre de sauterie, devint bruyant, tapageur. L'on dansa aux grosses chansons.

Je ne pouvais détacher mes yeux de ce bal suspendu, de cette fête d'oisillons. Les couleurs éclatantes de leur plumage me fasci-



24. — Palmiers.

naient. Les trémoussements frénétiques de tout leur corps se communiquaient peu à peu à mes nerfs; mes oreilles tintaient; j'aurais chanté, j'aurais dansé comme eux tous. Mon exaltation se traduisit par un vigoureux bravo! qui alla se perdre dans le fond de la forêt comme une décharge de grains de plomb.

Toute la bande joyeuse s'envola. Le corps du ballet s'était retiré en riant aux éclats. Tas de petits lutins! Il n'y a que les mulâtresses et vous pour savoir danser et faire danser!

A mon retour, je racontai mon aventure à l'ingénieur.

« Parbleu, me dit-il, vous avez été ensorcelé par le *tangara*, le danseur et chanteur des forêts brésiliennes. »

Je n'étais pas fâché de savoir le nom de cet oiseau qui joue si bien l'opéra.

« Vous pouvez vous estimer heureux d'en être quitte à si bon compte, ajouta mon compatriote; la danse du tangarà est contagieuse. Dernièrement, la *Gazeta do Povo*, de San-Paulo, racontait qu'un Anglais, ayant pris quelques-uns de ces oiseaux, s'amusa tellement à les regarder cotillonner dans leur cage, qu'il en prit mal. Il imita si bien leur pantomime, qu'il se mit à sauter partout, dans sa famille, dans les rues, au temple. Bref, il est mort enragé, en exécutant une chorée infernale, sur l'air du *God save the Queen!*

— Je ne suis pas allé jusque-là, mais je sentais déjà ma tête tourner. Il était temps. J'étais capable de me lancer dans une gigue des plus écossaises.

— Il y a au Brésil, surtout dans le Nord, un oiseau aussi étrange que celui-ci, reprit l'ingénieur: c'est le *bemteri*. Lui, il n'agite que les consciences. Il ne dit que ces trois mots; mais ces trois mots sont profonds, puisque Dieu seul peut toujours et partout les prononcer: *Bem-te-vi*, je t'ai bien vu... Un jour, un criminel européen, pour échapper à la justice, s'était enfui dans les forêts, comme Caïn après le meurtre de son frère. Il se croyait en repos. *Bem-te-vi!* lui cria l'oiseau, caché dans le feuil-

lage. Le criminel s'enfonça plus avant dans la forêt. *Bem-te-vi! bem-te-vi!* Cette voix le poursuivait partout comme le remords.

— Et il se tua de désespoir, sans doute?.. On fait bien d'appeler cela des oiseaux rares. »

Puis, passant à un autre sujet, plus terre à terre, je lui dis:

« En faisant ma petite excursion matinale, j'ai aperçu non seulement des charrettes, mais encore un tronçon de chemin de fer qui part de l'usine; où conduit-il?

— Il circule à travers les plantations de cannes; il a trente-huit kilomètres de longueur et alimente la fabrique des produits de nos agriculteurs. Chaque année, sur ces voies étroites que vous avez vues, passent trente-cinq à quarante millions de kilos de cannes à sucre. Pour sa part, le vicomte de Araruama, dont je vous ai déjà parlé, en a fourni, en une année, 10,593,915 kilos, et M. Carneiro da Silva, 10,204,848 kilos. Calculez, à raison de 7 réis ou 1 centime 3/4 par kilo, et jugez de la somme.

— Et ce sont les environs seulement qui suffisent à cette consommation énorme? Mais la canne à sucre pousse donc ici comme du chaume?

— A peu près. On peut dire, sans exagérer, que tout le sol du Brésil se prête parfaitement à cette culture. La canne, le *saccharum officinarum*, comme on dit en botanique, se plaît très bien dans ces terrains substantiels, médiocrement légers, un peu limoneux, très faciles à diviser. Elle pousse jusqu'au quarante-deuxième degré de latitude. Cependant, ce sont les provinces de Rio-de-Janeiro, Minas, Bahia, Pernambuco, Alagôas et Sergipe qui en donnent le plus.

« Dans la province de Matto-Grosso, elle se développe tellement sur les bords des rivières et dans les bas-fonds humides, qu'il est souvent nécessaire d'émonder les plantations, afin de combattre cette production exubérante. On y voit des plantations qui ont quarante années d'existence et qui conservent une vigueur suffisante, quoique leur durée moyenne ne dépasse pas ailleurs

dix ou vingt ans. Dans la Ferme normale, installée par l'Institut national d'agriculture de Rio-de-Janeiro, on cultive plus de vingt variétés de cannes. Et tous les ans on distribue un certain nombre de plants aux producteurs.

— Procède-t-on par boutures ou par semis?

— On emploie l'un ou l'autre moyen de reproduction. Mais il est plus avantageux de repiquer les flèches entre les rejetons qui



25. — Transport de la canne à sucre à l'usine.

poussent au pied de la maîtresse tige, après qu'elle a été coupée. C'est ainsi que l'on regarnit d'ordinaire les *canaviaes*.

« Après un bon labour donné à la terre, et trois ou quatre nettoyages du terrain cultivé, on sème la graine; l'année suivante il vient une tige de trois mètres environ. Cette tige est noueuse de dix centimètres en dix centimètres, et, à chaque nœud, elle se couvre de feuilles longues de un mètre environ. A mesure que la plante grandit, les feuilles tombent. Vers le quinzième mois, une flèche, un jet à surface lisse, couronné de

gaines, se montre à l'extrémité de la tige mère, comme vous en avez vu aux plants de maïs. La maturité est alors complète. On détache cette flèche, haute de deux mètres, qui ne contient pas de sucre, et on la conserve, comme je vous l'ai dit, pour en faire des boutures. Puis, la vraie canne est coupée, et sa racine est livrée à l'industrie. Six mois après, on a de jeunes cannes bonnes à récolter. Et ainsi, de six mois en six mois, jusqu'à l'infini, de rejetons en rejetons.

« On utilise même les intervalles laissés entre chaque pied de canne en y mettant des plantes légumineuses.

— C'est tout bénéfice, et je crois qu'à bien compter il y a plus d'avantage à faire le sucre qu'à cultiver le café.

— Vous l'avez dit, cher monsieur Durand. Un travailleur dégourdi peut aisément donner ses soins à deux hectares plantés de cannes. Or, ces deux hectares fournissent un rendement moyen de 200,000 kilos par an. En calculant, à raison de 19 fr. 88 cent. les mille kilos, on arrive à un bénéfice annuel de 3,976 francs. Dans la province de Rio, où les bras manquent, et où, par conséquent, les salaires sont élevés, le produit de la canne ne s'élève qu'à 1,618 francs par hectare.

— Et l'on parvient à écouler toute cette production?... Mais il y a de quoi sucrer toutes les eaux de la mer!

— Jugez-en. De 1839 à 1844, l'exportation du sucre brésilien a été de 82,167,722 kilos, et, en valeur, de 20,232,120 francs. De 1869 à 1874, la quantité de sucre exporté du Brésil s'est élevée à 153,285,533 kilos, et, en valeur, à 68,461,040 francs.

« Donc le résultat de l'exportation du sucre, pendant ces trente-cinq années, présente une augmentation constante annuelle de 2,54 pour 100 par rapport à la quantité, et de 2,94 pour 100, relativement au prix. Et remarquez en outre que, bien avant l'introduction du caféier au Brésil, on y cultivait déjà la canne à sucre.

« La canne a régné seule jusqu'au commencement de ce siècle,

fournissant le sucre nécessaire à la consommation du monde entier. Depuis, la betterave lui a fait une concurrence acharnée. Mais la canne ne cane pas et s'escrime vigoureusement. Elle fournit encore les deux tiers de la consommation générale, comme le montre le tableau suivant :

ANNÉES	TONNES	
	BETTERAVES	CANNES
1881-82	1,858,000	3,740,000
1882-83	2,147,000	3,742,000
1883-84	2,357,000	3,848,000
1884-85	2,560,000	3,905,000
1885-86	1,995,000	3,884,000

— Vous avez raison : la canne ne cane pas.

— Le port de Rio-de-Janeiro *seul* en a exporté *pour l'étranger :*

En 1878-79	451,702 kilos.
— 1879-80	4,144,360 —
— 1880-81	347,470 —
— 1886-87	401,590 —

« Pendant ces mêmes années, l'exportation de ce *seul* port *pour l'étranger,* en eau-de-vie de canne, s'est montée à 259,878 litres, 892,474 litres et 177,028 litres, respectivement. Il est vrai qu'en 1888 elle n'a plus été que de 67,814 litres. Quant à l'exportation du port de Rio pour les autres États de la République elle a été de 1,145,663 kilos de sucre et de 56,275 litres de tafia en 1878-79; de 3,732,579 kilos de sucre et 602,613 litres de tafia en 1879-80, et de 2,231,501 kilos de sucre et 438,209 litres de tafia en 1880-81.

« Depuis quelques années (loi n° 2687, du 6 novembre 1875), la production du sucre de canne a été encouragée au Brésil par des concessions de garanties d'intérêts aux capitaux d'un certain nombre d'usines centrales de sucre. Ces garanties d'intérêt peuvent s'élever jusqu'à 60,000 *contos*. Il y avait, à la fin de l'an-

née 1889, trente-une de ces concessions en vigueur, engageant la responsabilité financière de l'État pour une somme supérieure à dix-sept mille *contos*. Vous le voyez, l'industrie de la canne à sucre tend à se développer, malgré les bas prix de cette denrée.

— Je ne m'étonne plus, Monsieur, qu'à la vue d'une pareille abondance de sucre, dont ils profitent de leur mieux, vos petits oiseaux dansent comme des fous qui auraient gagné le gros lot de la loterie de Rio. »

CHAPITRE XI

LES CARRIÈRES D'AMÉRIQUE

Retour à Rio. — Le garde-manger de Rio. — Au pays des milliards. — Un laveur d'or. — Arrivée à Ouro-Preto. — L'or de Minas-Geraes. — Le travail des mines. — Production de l'or.

Je n'aime guère les voyages de nuit en chemin de fer. La petite veilleuse, bercée au plafond des compartiments, me produit l'effet d'une lampe de sépulcre, et je crois traverser les catacombes lorsque la vapeur m'emporte à travers un paysage où l'on ne voit goutte. J'ai beau résister, il faut que je ferme les yeux, et dans ma frayeur, je recommande mon âme à Dieu, dans mon coin. Pour éviter ces inconvénients, je me résolus à quitter l'*Engenho,* l'usine à sucre, au lever du soleil. A l'aube, je pris congé de mon ingénieur. Ce monsieur, d'une politesse exquise, comme il sied à un Français à l'étranger, me dit, en me serrant la main et en me remettant une petite boîte ficelée de faveur rose :

« Pour Mme Durand ; vous n'ouvrirez qu'à Nantes. »

Et je quittai ce gentilhomme, le cœur ravi, balançant ma boîte de Pandore à mon petit doigt. Je rentrai à Rio vers l'heure du dîner. Les rues étaient pleines de monde. On flânait, on prenait le frais avant de regagner son chez soi.

« Si j'allais souper avec Richard, me dis-je à moi-même. Je l'émerveillerai du récit de mon voyage. » Sans plus délibérer, je sautai dans un tramway, et je fus chez l'ami en quelques instants. Il me reçut à bras ouverts et me traita de gros pain de sucre.

« Pain de sucre tant que tu voudras, lui répondis-je ; mais je m'étonne que la faim ne m'ait pas fait fondre en route. Je t'arrive avec un appétit à engloutir tout le Brésil, qui, du reste, ressemble assez, sur la carte, à un gigot pantagruélique. »

— Tu tombes à merveille : j'en ai ce soir à t'offrir, du gigot. Mais, au lieu de figurer le pays tout entier, il ne représente guère qu'un faible échantillon des produits animaux d'un seul État. Oui, mon vieux Durand, tu vas avoir l'honneur de dévorer de l'agneau de Minas-Geraes.

— Quelque chose comme le pré-salé ou le sologneau de chez nous, sans doute !

— A peu près. Seulement ici nous n'avons pas l'embarras du choix, et de l'espèce ovine, bovine et porcine, nous ne connaissons guère que les élèves venus dans les herbages de cet État.

« Imagine des vallées verdoyantes, arrosées par des ruisseaux qui descendent des montagnes. Figure-toi de vastes prairies, avec de grandes herbes où les troupeaux entrent jusqu'au flanc, des bœufs mélancoliques errant en liberté, des moutons bêlants, des porcs noirs qui vivent dans les forêts, comme des Druides, et qui se font un dieu de leur ventre, et tu auras une idée du garde-manger qui tient en réserve tout le harnois de bouche de notre bonne ville de Rio. Vingt mille porcs, par an, entrent dans notre alimentation ! Juge un peu du reste, mon bon !

— On voit bien, fis-je avec malice, que vous ne comptez pas beaucoup d'enfants d'Israël parmi vous. M. Drumont aurait beaucoup de peine à écrire le *Brésil juif*. »

On se mit à table en tête-à-tête.

Le gigot de l'État de Minas avait bonne mine : j'y fis honneur. Au dessert je mangeai des bananes avec du fromage également de Minas. Sa pâte pressée, onctueuse, semblable à celle du gruyère, mais plus pâle, était délicieuse, enveloppée dans ses larges feuilles sèches et jaunies.

« Ce pays-ci ne manque de rien, en vérité, dis-je à Richard en me renversant dans le bien-être d'une facile digestion. On n'a qu'à prendre : le sol vous fournit tout et vous comble.

— Ce n'est, cependant, pas le plus beau côté de cette terre promise. Je t'expliquerai plus tard que le Brésil ne fait pas ses vivres et qu'il demande à l'étranger un supplément de nourriture. Ce n'est point que l'on soit plus gourmand ici qu'ailleurs; non, mais l'activité se porte sur certaines productions spéciales, au détriment des autres... Connais-tu Golconde, ce pays enchanté où les étoiles tombées des cieux diamantent le sol ; la terre bénie où l'or ruisselle, où les pierreries brillent dans l'herbe comme des lucioles? Connais-tu la Californie, cette cave de banque où se réservent des millions? Connais-tu le Cap, cet écrin qui garde des parures royales?

— Je ne connais rien de tout cela, mon pauvre ami.

— Désires-tu le connaître ?

— Comme je te connais.

— Dans trois jours, la fée qui est à mes ordres te découvrira tous les trésors de la terre brésilienne ; tu remueras des diamants, des béryls, des cymophanes, des triphanes, des grenades; tu plongeras dans ces feux d'enfer, qui dévorent tant d'âmes ; je ferai pleuvoir sur toi les gouttes des topazes, des euclases ; je te conduirai dans le royaume de l'or, de l'argent et du fer, et je te dirai : « Courbe la tête, fier Durand, et adore. Te voici « transporté dans le séjour du bien et du mal. Fais ton choix. »

Richard était illuminé en me parlant.

« Ah çà ! lui dis-je, est-ce que tu deviens orfèvre, Monsieur Richard? Le rhum te porte à la tête et te fait voir trente-six boutiques de la rue de la Paix ! Que me racontes-tu là ?

— Un beau projet de voyage tout simplement, de voyage au pays des milliards qui ne doivent rien à personne. Je pars demain pour Ouro-Preto, rendre visite à un ami, professeur à l'École des Mines. Si tu veux m'accompagner, tu verras de tes

yeux tout ce que je viens de faire sonner à tes oreilles; tu toucheras de tes mains le cœur d'or et de diamant du Brésil, enfermé dans un corps de fer. Et quand tu te seras enivré de l'éclat de toutes ces richesses, tu ne pourras plus t'en séparer. Tu diras à Mme Désirée de réaliser ta fortune, d'accourir te rejoindre, et, comme tu n'es pas encore en âge de t'endormir sur ton magot, tu achèteras dans Minas-Geraes quelques beaux arpents au soleil ou sous terre, et ton argent te rapportera mille fois plus que placé dans le 3 pour 100 amortissable. Crois-moi, suis mon conseil. Avant dix ans tu seras plus riche que MM. de Rothschild frères. Je te vois déjà le maître de notre marché, criblé de millions, couvert de bijoux comme une châsse, constellé de décorations sur toutes les coutures. Oui, tu seras commandeur, grand-croix, tout ce que tu voudras. Les académies, les sociétés savantes, t'ouvriront leurs portes : tu auras rendu des services à la patrie, tu seras riche! Si, dans tes moments perdus, quand tu n'auras rien de mieux à faire, tu écris seulement quelques lignes en portugais, on te baptisera membre de l'Institut historique et géographique du Brésil, le plus haut honneur auquel un mortel puisse prétendre et qui dépasse de plusieurs palmes celui d'être admis à l'Académie française! Tu rédigeras un mémoire bourré de documents inédits sur les indigènes nannètes, tes compatriotes d'autrefois; tu inventeras la descendance américaine des Bas-Bretons et des Auvergnats, la filiation troglodytique des Basques; tu soutiendras que la femme est issue en droite ligne du chat et l'homme du singe; il te suffira même de mettre un peu d'ordre dans tes notes de voyage, et, ton livre sous le bras, tu pénétreras, toutes portes ouvertes, dans le saint des saints!... Est-ce que ce brillant avenir qui t'est réservé et que je te prophétise ne te tente pas, Durand? Un homme comme toi qui fais la leçon à nos planteurs et, sans doute, à nos marchands de sucre, tu t'en irais moisir, le reste de tes jours, dans une ville de province; tu te contenterais de cette épitaphe, ridi-

cule pour la postérité : CI-GÎT DURAND, NOTABLE COMMERÇANT ! Non, c'est impossible : il te faut, à ta mort, une plaque enrichie de diamants, large comme des portes de Panthéon, pour recevoir les titres et qualités... Donc, tu viens avec moi.

— Avec enthousiasme, mon bon ami, m'écriai-je, puisque je vais à la fortune ! Je te suis d'autant plus volontiers que, depuis l'Exposition universelle de 1889, une idée géniale me remplit la tête.

« Tu vas me comprendre, toi.

« A cette époque je lisais beaucoup les journaux, pour me consoler de n'être pas à Paris dans les galeries du Champ de Mars, où mon devoir m'appelait. Or, un beau matin j'appris, par mon journal de l'épicerie, qu'un grand homme avait découvert une infinité de choses plus merveilleuses les unes que les autres. Ce qui me frappa surtout ce fut la description détaillée d'une machine qui, d'après l'auteur, résolvait le problème des alchimistes et permettait de recueillir des tonnes d'or. Sans rien dire à Désirée, je télégraphiai aussitôt à l'inventeur pour qu'il m'expédiât, coûte que coûte, sa machine à faire de l'or. Elle m'arriva soigneusement emballée, avec la manière de s'en servir. Je l'installai dans mon laboratoire, et j'invitai mes amis à prendre part aux expériences décisives qui devaient faire couler le Pactole de la cave au grenier.

« Le grand jour arriva, j'étais prêt. Mais, hélas ! j'eus beau mettre le mécanisme en mouvement, suer, user mes bras, tourner le moulin, je ne récoltai que du vent et du bruit ! Pas la moindre paillette d'or ne sortit du tarare pour s'envoler dans l'air et me donner l'espérance. J'étais confondu. Tout Nantes se moqua de moi. Ce fut alors seulement que je pensai qu'il fallait sans doute une mine d'or pour faire de l'or et alimenter ma machine.

— Tout comme pour faire un civet de lièvre on prend d'abord un lièvre.

— Je résolus d'attendre des jours meilleurs. C'est avec un

sentiment de joie profonde que je vois enfin luire ce jour, où je pourrai peut-être tirer un parti avantageux de mon instrument, qui se rouille. Richard, tu m'entends bien : je te prends pour associé si tu me conduis dans un bon placer, où je puisse installer et faire fonctionner mon laveur d'or.

— Mais c'est la baguette de coudrier que tu as entre les mains, malheureux ! et tu ne m'en as pas encore ouvert la bouche !

— Je craignais tes plaisanteries.

— Sache que je ne plaisante jamais. Avec ta machine, nous allons ramasser toutes les miettes des mines du Brésil. Demain donc nous partons à la recherche de la toison d'or !

— Touche là : c'est une affaire entendue, à moins que je ne meure de plaisir cette nuit. »

Le lendemain on se mettait en route pour les Mines générales, carrières d'Amérique !

Comme Richard m'a déjà dit que je sacrifie trop à la manie des descriptions, je me bornerai à rappeler que cet État des *Mines* est situé au nord de celui de Rio et de San-Paulo ; qu'il est fermé de tous côtés par des murailles de montagnes qui se ramifient à l'intérieur, et dont le point culminant se trouve dans la serra d'Itacolumy, et qu'enfin le Rio-San-Francisco y prend sa source, l'arrose du sud au nord et la couvre de ses nombreux affluents, tout comme en Californie.

En saurai-je plus long quand je serai de l'Institut de géographie ?

Richard m'assure en outre que, comme importance politique et économique, Minas est le premier État du Brésil après ceux de Rio-de-Janeiro et de San-Paulo ; mais il prétend aussi que cet État a rendu les plus mauvais services au Brésil tout entier, en privant l'agriculture de ses bras. Comme il n'y avait qu'à se baisser pour prendre de quoi vivre une semaine, beaucoup de fainéants désertaient les plantations de café et de canne à sucre, pour venir ici remplir leurs poches. Cet État me fit donc l'effet



26. — Un palmier.

d'avoir été dans le passé une immense sangsue, qui a soutiré les forces vives du Brésil, qui a absorbé beaucoup et rendu peu.

J'éprouvai une autre impression encore : celle du froid en plein mois de juillet.

Au Brésil, l'hiver est confiné dans les provinces du Midi. Il s'y réchauffe un peu.

Je me trouvais heureux d'oublier la chaleur dans ces gorges de montagnes ; il ne me déplaisait pas d'avoir l'onglée après tant de sueurs.

La douche succédait à l'étuve.

En sortant de Rio, nous refîmes en partie mon premier itinéraire par le chemin de fer jusqu'à Juiz-de-Fóra, où les amis, prévenus par dépêche, vinrent me serrer la main.

De Juiz-de-Fóra à Sitio, — toujours en wagon, — le paysage continue à être admirable : des palmiers gigantesques dressent, des deux côtés de la voie, leurs branches fleuries d'orchidées. De Sitio à Barbacena, mêmes sites, avec un air salubre et frais. Nous sommes obligés de prendre nos pardessus.

Nous allons ainsi jusqu'à la gare de Congonhas-de-Campo, d'où le même train nous a conduits jusqu'à Ouro-Preto, à 1,145 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Placé très haut sur la montagne, entouré de nuages, Ouro-Preto ressemble à un nid d'aigle. Richard n'a rien vu d'aussi pittoresque dans ses excursions au Tyrol et aux bords du Rhin. Quant à moi, je n'ai nulle part contemplé de ville aussi haut perchée. Ouro-Preto serait une citadelle imprenable si l'or n'était pas à ses portes.

Dans ce petit chef-lieu d'un grand État, nous prîmes l'ami de Richard, M. M..., un bien charmant homme qui me sembla fort instruit. Je ne sais si Richard l'avait informé de mon lieu d'origine, ou s'il fait partie du fameux Institut d'Histoire ; toujours est-il qu'à ma parole seulement il devina sur l'heure que je suis Nantais. Ce monsieur se fit un plaisir de nous conduire partout.

« A tout seigneur tout honneur, nous dit-il ; commençons par l'or. »

Et il nous mena à quelques lieues à l'est d'Ouro-Preto, au bourg de Marianna, au point de jonction de la route d'Ouro-Bomfim, sur la rivière de Carmo.

On ne s'arrêta pas à certaines mines abandonnées et jadis exploitées sans méthode.

« Je désire, nous dit ce monsieur, vous faire visiter une mine modèle ; c'est pourquoi je vous conduis tout droit au Morro-de-Santa-Anna, qui appartient à une riche compagnie anglaise. Vous y verrez tous les perfectionnements de notre industrie aurifère.

— Pourvu, pensais-je, que mon procédé n'y soit pas encore appliqué ! »

Je fus entièrement rassuré lorsque je constatai les complications de l'extraction.

Figurez-vous une montagne perforée à son milieu par une sorte de tunnel. Le terrier du filon est d'abord horizontal, puis il s'enfonce de haut en bas dans les profondeurs du gisement. Je pénétrai avec mes guides dans la galerie souterraine, où des lampes nous éclairaient comme celle d'Aladin.

Au fond de cette voûte de cave, des ouvriers à demi nus arrachaient des mottes d'or aux flancs de la roche. Cela ressemblait bien plutôt à de grosses truffes qu'à des pièces de vingt francs. C'était un mélange de toute sorte de choses, et il faut, en vérité, que les travailleurs aient une pierre de touche dans l'œil pour discerner le vil métal dans cette couche d'argile plus impure encore qui le recouvre.

Il y a des grâces d'état.

Je serais passé cent fois devant ces petits tas noirâtres sans y toucher du bout de ma canne, et cependant c'était bien de l'or dans ses langes salis.

On chargeait cela sur de petits wagons ; lorsque ceux-ci étaient

combles, quatre chevaux se mettaient à tourner autour d'un manège, et un câble en fil de fer de quatre centimètres de diamètre hissait les wagonnets, en s'enroulant autour d'un tambour légèrement conique. Outillage assez primitif! Pour empêcher les frottements du câble sur le sol de la galerie, qui est en pente, le câble glissait sur des cylindres de bois tournant sur un parquet de planches. Une fois arrivés à l'extrémité supérieure de la galerie inclinée, les wagons ainsi hissés étaient déchargés dans un autre wagon plus grand, et tandis que ceux-ci retombaient en bas à vide, un cheval attelé au wagon de décharge traînait le minerai dans la galerie horizontale jusqu'à l'ouverture de la mine.

Là, il était versé dans un grand tuyau vertical, et il venait tomber au pied de la montagne, dans les ateliers de préparation.

Je m'amusai beaucoup à voir ces engouffrements d'or dans cette cheminée. On eût dit une nuée de ramoneurs qui se laissaient choir. J'avoue que j'aurais volontiers tendu un drap pour les recueillir à la descente.

Notre ami d'Ouro-Preto, grâce à sa notoriété, put nous introduire dans l'usine de bocardage. C'était bien là l'officine de l'alchimie, où le vil limon se change en un or pur.

« Vous allez assister, nous dit-il, aux différentes phases du travail que l'on fait subir au minerai.

— Le cabinet de toilette de Sa Majesté! cria Richard d'une voix de suisse qui annonce un personnage. »

Sur des grilles de fer, qui ont des trous gradués de vingt-sept à quatre-vingt-un millimètres, des ouvriers jetaient le minerai à la pelle, comme s'il se fût agi de vulgaires cailloux. Celui-ci tombait, séparé en deux catégories de grosseur.

Le petit minerai et le gros minerai étaient portés par deux tuyaux spéciaux dans deux réservoirs qui débouchaient sur une petite galerie communiquant dans l'atelier supérieur et l'atelier inférieur. Le minerai fin était alors jeté dans un récipient et

porté par un courant d'eau aux classificateurs. De là il passait dans des tamis à piston, où la séparation s'opérait d'après la densité.

Six classificateurs cylindriques divisés en deux séries fonctionnent constamment. Le mouvement est transmis aux classificateurs par une courroie sans fin, qui passe par l'axe d'une roue à crémaillère de cinq à six mètres de diamètre. A chacun des classificateurs correspond un tamis à piston. Ce tamis à piston se compose d'une grande caisse en bois partagée en deux compartiments communiquant entre eux. Dans l'un des compartiments se trouve un grand tamis sur lequel on place le minerai; dans l'autre fonctionne un piston qui, mis en mouvement par un excentrique, monte avec vitesse et descend lentement. De la sorte l'eau contenue dans la caisse, en montant et en descendant, fait subir au minerai une série de chutes successives qui le classent.

Enlevé du tamis, le minerai est porté à l'atelier de lavage par un wagon montant sur un plan incliné.

Je me perdais dans cet enchevêtrement de rails, de machines, de cuves, de cylindres; et maintenant que je sais tout ce qu'il faut de complication pour faire de l'or, je ne m'étonne plus qu'il coûte si cher et qu'on en ait si peu pour bien de l'argent.

Je suis persuadé qu'en appliquant mon procédé, on en récolterait davantage et à meilleur compte.

J'étais curieux d'avoir quelques détails sur la production de l'or au Brésil, et je profitai du moment où Richard donnait quelque répit à son ami, pour me renseigner auprès de celui-ci.

« L'or, me dit-il, a eu une influence énorme sur le développement de ce pays-ci. C'est pour s'adonner à son exploitation que les habitants, au lieu de rester groupés mollement sur le littoral ou le long des artères des grands cours d'eau, ont franchi les *serras* et se sont répandus à travers les vastes forêts de

l'intérieur, en élargissant le domaine de la civilisation. Dès la fin du seizième siècle, on découvrait de l'or dans les régions occupées aujourd'hui par les États de San-Paulo et de Paraná. Dès le commencement du dix-septième siècle, les pionniers de San-Paulo, ces hardis explorateurs, connus dans l'histoire sous le nom de *bandeirantes,* arrivaient à Sabarà, dans l'État de Minas-Geraes où nous nous trouvons. Mais ce n'est qu'au milieu du dix-septième siècle que les chercheurs d'or, sous la conduite de Lourenço Castanho-Taques, natif de San-Paulo, traversèrent les hauts chaînons de la Mantiqueira et parvinrent jusqu'aux mines, beaucoup plus riches, de l'État où nous sommes, qui prit alors le nom de Minas-dos-Cataguás et qui est aujourd'hui l'État des Mines générales. Depuis, on a exploité l'or, avec plus ou moins de succès, à Minas-Geraes, à Rio-de-Janeiro, à Espirito-Santo, à Bahia, à Paraná, à Rio-Grande-du-Sud, à San-Paulo, à Goyaz, à Matto-Grosso, à Maragnon, et on en a même retiré de la vallée de l'Amazone. De l'or, le Brésil en a partout. C'est une réserve que l'avenir saura mieux exploiter que nous, car, si le Brésil a été le pays de l'or à une époque où les procédés scientifiques d'extraction étaient inconnus, où les moyens de communication étaient rudimentaires, où les capitaux et les bras faisaient défaut, pourquoi ne le deviendrait-il pas de nouveau, maintenant que tout cela existe ? »

— Monsieur, lui dis-je, excusez encore mon indiscrétion; pourriez-vous me dire pour combien vous fabriquez ainsi d'or par an ?

— Est-ce que tu prends monsieur pour un bureau de statistique? interrompit Richard de sa plus mauvaise humeur; laisse-nous en paix avec tes chiffres. Lis le *Jornal do Commercio,* tu seras édifié. Tiens, cherche la vie dans ce numéro ; tu sais assez de portugais pour comprendre des nombres. »

Je m'assis sur un escalier, et, tandis que mes deux compagnons s'entretenaient de leurs petites affaires, je me plongeai

dans les grandes pages déployées de l'immense journal. J'étais effrayé des révélations que je lisais :

La Russie asiatique fournit annuellement. . .		22,000 kilos.
La Californie	— . . .	120,000 —
L'Australie	— . . .	90,000 —
L'Afrique	— . . .	4,000 —
La Hongrie	— . . .	2,000 —
Le Brésil	— . . .	3,000 —

Cela fait environ deux cent cinquante mille kilogrammes d'or, c'est-à-dire sept cent millions de francs que l'on extrait de la terre chaque année et que l'on jette sur le monde. Quelle pluie d'or! Je me demande où tout cela passe; car, enfin, des pièces de vingt francs ne se digèrent pas; elles doivent se retrouver quelque part. Depuis que les humains existent, où sont allées leurs vieilles monnaies? — Où vont les vieilles lunes sans doute! Tout est mystère dans la nature. Mieux vaut ne pas approfondir. Il doit y avoir quelque part un vieux juif qui arrête au passage tous ces trésors en circulation et les empile dans une caverne que nul ne connaît. Sans cela, depuis le temps, on marcherait sur des louis comme sur des pavés.

Je suis surpris de voir que le Brésil occupe l'avant-dernier rang pour sa fécondité aurifère. Mais on peut encore appeler cela une médiocrité dorée. Le journal m'apprit encore que, de 1700 à 1820, Minas-Geraes a produit 534,403 kilogrammes d'or; de 1820 à 1860, environ 63,825 kilogrammes, et de 1860 à 1888, plus de 60,000 kilogrammes, soit en tout, en moins de deux siècles, 658,228 kilogrammes d'or, équivalant à une somme de près de deux milliards, d'après M. Henri Gorceix. Castelnau estime cette production à un chiffre beaucoup plus élevé, qui ne serait pas inférieur, pour un siècle et demi, à cinq milliards de francs!

Et il ne s'agit là que de l'État de Minas-Geraes, où fonction-

nent six grandes compagnies étrangères, dont une française (celle de Faria), ayant ensemble un capital de 23,600,000 francs. Dans ce chiffre n'est pas comprise la production de Rio-Grande-du-Sud, celle de Goyaz, où existe une compagnie au capital de 2,000,000 de francs, et celle de Bahia, où il y a une autre compagnie au capital de 700,000 francs, pas plus que la production des petites exploitations minières, dont le nombre s'élève à vingt-quatre à



27. — Mines de Faria (le puits), à Minas-Geraes.

Minas-Geraes seulement, ni celle des *faiscadores* privés, ni surtout l'or sorti en contrebande.

« Que de sueurs on a payées avec ce métal, pensais-je, que de jouissances achetées! »

J'en devenais tout rêveur.

Pendant ce temps-là, Richard et son ami avaient disparu. Je restais seul à philosopher sur les vanités de ce monde, accroupi, comme un mendiant, sur une marche d'escalier, au pied de ces pyramides d'or.

CHAPITRE XII

UNE LEÇON DE MINÉRALOGIE

Égaré dans la montagne. — Vaines frayeurs. — Retour à Ouro-Preto. — Le district du diamant. — Gisements diamantifères. — Les pierres colorées. — Diamants noirs. — Tailleries. — Production de diamants.

L'absence de mes deux guides commençait à me sembler longue. Que pouvaient-ils bien comploter contre moi? Je craignais que Richard n'éventât notre projet dans l'oreille de son ami. Ces ingénieurs ne laissent rien perdre, et Richard est un homme qui ne peut rien garder pour lui. Il est venu au monde en disant : « Tant mieux ! » et il mourra sans doute en disant : « Tant pis ! » Rien de plus dangereux, surtout en voyage, que ces grands parleurs qui ne peuvent retenir un secret. Je me promis d'être moins prodigue de mes confidences à l'avenir et de faire mon or moi-même.

« Richard ! Richard ! m'écriai-je, en appelant de toutes mes forces; où es-tu ? »

Un écho moqueur, caché dans un pli de la montagne, me répondit : « Tu ! tu ! tu ! turlututu ! »

Ma situation devenait critique. Je ne tenais pas le moins du monde à poser en stylite sur cette plate-forme, tandis qu'il plaisait à MM. Richard et compagnie de se promener sous quelque frais ombrage, en jetant à bas les bases de ma fortune colossale. Je descendis et me mis à leur recherche. J'eus beau fureter partout, interroger tout le monde, crier comme un pos-

sédé, je ne retrouvai pas mes deux hommes. J'étais perdu, abandonné, seul au milieu des bois, parmi des figures peu rassurantes, dans le creux du Morro-de-Santa-Anna. Si ces bandits altérés d'or, qui fouillent la mine, venaient à me dévaliser, avec quoi retournerais-je en France? Et s'ils me tuaient? s'ils me faisaient disparaître à tout jamais dans leur rivière ou dans leur caverne? Jamais personne n'en saurait rien, pas même Richard, qui me croirait à la recherche d'un filon.

Comme tous les grands voyageurs dont parlent les journaux, je mourrais d'une mort obscure, victime de mon dévouement pour la science et de l'abandon lâche de mes compagnons. Mon corps ne serait jamais retrouvé, et ma pauvre Désirée dormirait seule dans le caveau de famille tout neuf que j'ai fait construire au cimetière de Nantes avant mon départ. Je lui avais cependant bien promis d'y descendre avant elle, pour essuyer les plâtres.

Tout ce qui m'arrivait était un peu de ma faute. Mes rêves ambitieux devaient me conduire à ma perte. J'entrais en rage contre moi-même, plus encore que contre mes deux compagnons, qui peut-être avaient déjà payé avant moi leur fatale témérité. Je ne pus retenir une larme d'amertume.

Jusqu'ici je n'avais encore rencontré que des roses sous mes pas; j'avais parcouru deux États du Brésil sans plus de peine qu'à une promenade; il fallait bien enfin que l'obstacle se présentât. C'était fatal.

« La vie n'est faite que de précipices, » a dit l'ancien...

C'est dur, tout de même, à mon âge, de me sentir la peur d'un enfant. Mais que voulez-vous? Un pays inconnu m'a toujours fait l'effet d'un repaire de brigands. Cependant, je me raisonnai de mon mieux.

« Sois fort, Durand, me disais-je, sois courageux! tire-toi de là, tu ne feras que ton devoir. La patrie te sera reconnaissante! Elle a besoin d'hommes. »

Et je repris tranquillement la route d'Ouro-Preto.

Des nuages de poussière poussés par un grand vent tourbillonnaient devant moi et me dérobaient le chemin.

J'aurais fort bien pu m'égarer au sein de cette nuit grise et aréneuse; un tourbillon plus impétueux que les autres pouvait m'entraîner à la dérive dans les espaces sans bornes de cet immense pays. J'avançais en aveugle, presque à tâtons; je parvins enfin à regagner la petite ville d'Ouro-Preto sans accident.

Ces messieurs m'attendaient en causant.

« Enfin! s'écria Richard Cœur de Tigre, voilà mon ménestrel; je te croyais prisonnier dans une tour. D'où diable sors-tu?

— D'un nuage. Pardon de vous avoir fait attendre; je courais après vous!

— Tu t'en payes, des mines, mon cher, mais tu n'as pas fini. Monsieur, qui est en tournée d'inspection, consent à nous prendre avec lui, et à nous mettre en relation avec LL. MM. le diamant et la topaze. Il nous introduira dans le palais de ces rois de la terre, si tu le désires. Mais nous t'attacherons.

— La curiosité suffira à me retenir. »

On s'empila le lendemain dans une petite charrette, et l'on partit pour Bôa-Vista.

Nous traversâmes des gorges sauvages, étranglées par des montagnes. De petits ruisseaux descendaient des pentes argileuses en roulant dans les ravins du limon et du gravier. Ça et là une case, perdue dans la forêt.

Après une ascension d'une heure, l'on se trouva transporté sur le sommet d'un plateau dénudé, d'où l'on jouissait d'une vue superbe.

Le petit village de Bôa-Vista était là, reposant sous quelques arbres, à plus de treize cents mètres d'altitude.

« Nous sommes arrivés, nous dit le professeur.

— Mais je ne vois absolument rien, lui répondis-je. Où sont vos topazes?

— Là-dessous. »



28. — Une case dans la forêt.

Et il frappa la terre du pied comme pour les faire jaillir.

« Tu t'imaginais sans doute, interrompit Richard, trouver des topazes à remuer à la pelle. Je te préviens qu'il faut de bons yeux pour les découvrir. Quant à moi, je n'ai jamais pu distinguer un caillou d'une pierre précieuse, et j'ai été longtemps à croire que toutes ces belles amulettes dont raffolent nos dames, n'étaient que des éclats de verre peints en jaune, vert clair, orange, jonquille, rose pourpre.

— Vous ne vous trompiez pas beaucoup, fit en souriant l'ingénieur; ces petits prismes rhomboïdaux, qui ont une de leurs facettes rugueuses, ne sont, pour le chimiste, qu'un composé de silice, d'alumine et de fluorure d'aluminium. Ils auraient pu rester enfouis pendant toute l'éternité sans que l'humanité y perdît beaucoup. Il faut être femme, schah de Perse ou minéralogiste renforcé pour y tenir et leur accorder quelque prix. J'en possède une collection que j'échangerais volontiers contre un soc de charrue et quelques terres.

— Vanité des vanités! Mais, comme tout n'est que vanité en ce bas monde, ces choses-là ont plus de valeur que certains objets de première nécessité ; voilà notre brave Durand qui, j'en suis sûr, donnerait son rameau de café, son morceau de sucre et sa part de paradis pour emporter à la plus chaste des épouses quelques-unes de ces petites pierres dédaignées de nous autres philosophes.

— Rien de plus facile, interrompit aussitôt ce bon M. M... en fouillant dans la poche de son gilet. Voici de quoi vous satisfaire. »

Et il me remit une pincée de topazes.

« Serait-ce possible ! m'écriai-je; mais avec cela les doigts de ma Désirée vont étinceler comme des rayons de soleil ! Comment ous témoigner ma reconnaissance ?

— C'est bien simple, tu enverras à Monsieur une charrue tout entière, avec une paire de bœufs du Morvan, si tu le juges à propos... Mais nous ne sommes pas ici pour faire échange de

politesses et de présents. Vous mettriez, cher docteur, le comble à vos bontés si vous nous faisiez un petit cours de minéralogie sur le terrain. Durand, qui a fait mille lieues pour compléter son éducation, ne demanderait pas mieux que de vous entendre.

— Supposez donc, cher Monsieur, que je sois, à moi tout seul, un nombreux auditoire, et que j'aie des oreilles comme cinquante élèves de l'École des Mines.

— Il y a de l'étoffe dans tes oreilles, Durand.

— Moins que dans ta langue, Richard.

— La parole est au maître.

— Messieurs ! vous le voyez, j'y mets de la solennité : le lieu, l'assistance et le sujet l'exigent. C'est ici que j'ai fait mes premières armes. Le plateau qui nous supporte a la forme géométrique d'un triangle.

— C'est, en effet, un superbe chapeau à trois cornes.

— Silence, Richard, laisse-moi comprendre !

— Ce triangle, comme vous le voyez, est isolé de tous côtés par des excavations profondes que les eaux de l'époque tertiaire ont creusées dans leurs débordements diluviens. En face de vous, Ouro-Preto, le sommet ; sur votre droite, les vallées de l'Itatiaia et de l'Itacolumy ; à gauche, les ravins de la serra de la Cachoeira ; derrière vous, la base, sur une ligne qui va d'Ouro-Branco au village de Cachoeira.

— C'est parfaitement cela, votre topographie est exacte ! Durand y ajoutera quelques fioritures poétiques de sa façon, il enveloppera votre triangle d'un air pur à ouvrir l'appétit des plus dyspeptiques ; il étalera la mélancolie d'un coucher de soleil sur vos couches géologiques ; il peindra quelques bouquets de verdure, projettera des effets d'ombre et de lumière, sèmera de l'herbe sur le tout, et le tableau sera réussi.

— J'abandonne avec plaisir ces raffinements descriptifs à M. Durand... Disséquons ce morceau de terre, plongeons dans ses entrailles, dit le maître.

« Si nous disposions de la durandal de Roland, et que nous pussions fendre en deux cette montagne, sa coupe nous offrirait une jolie palette de couleurs. Vous y verriez superposés tous les rubans du spectre lumineux au milieu d'une couche puissante de micaschistes argileux et chloriteux, teintés de bleu, de rouge, de gris, de lie de vin, feuilletés comme un gâteau; vous découvririez des épanouissements de talc vert, des coulées de calcaire cristallisé au carbonate de manganèse, des lits de sable quartzeux, des bourrelets d'argile aux nuances panachées, la *canga*, la fameuse canga qui empâte tous les débris de roches et qui révèle le voisinage des topazes et des euclases. Et, dans l'intervalle de ces feuillets pressés, vous trouveriez, comme des fleurs oubliées dans un livre, les cristaux aciculaires de pyrophyllithe, les cristaux octaèdres et brillants du fer oligiste micacé, des adhérences de pyrites, des itabirites; et, enfin, dans un filon irrégulier, dans un écrin velouté de lithomarges blanches, de schistes bleus, de roches fibreuses rouges, fermé par un couvercle d'argile chloriteuse brune (*piçarra*), apparaîtraient les petits grains des topazes.

« Ils sont là sous nos pieds, par myriades, comme une nombreuse couvée d'étoiles. Ces charmants petits prismes enferment leurs reflets d'or pâle dans un mastic de boue, comme les beaux vins d'Espagne cachent leur blondeur sous la terre des vénérables flacons. Ils sont là, confondus avec les paillettes de mica, avec les ovules de quartz, de fer oligiste, d'oxyde de manganèse.

« Un jour, il y a des millions d'années de cela peut-être, le sein de la terre n'était pas encore refroidi; autour d'elle flottait une chevelure de chaudes vapeurs. C'était l'âge des jeunes amours de notre terre. Sa fécondité insolente s'épanouissait en enfantements instantanés. Au moindre attouchement, des créations nouvelles jaillissaient.

« Or, il arriva que les esprits volatils du fluor descendirent sur le silicium et sur l'alumine. La topaze sortit de cette union mystérieuse. Le sein des eaux la recueillit; le limon des fleuves

l'enveloppa de langes et la déposa, en la berçant, dans ces lits amoncelés d'argile moelleuse que je vous ai entr'ouverts. Depuis, la tourmente est venue fondre sur elle. Les déluges quaternaires l'ont violemment arrachée des lieux où elle reposait depuis des siècles; et, aujourd'hui, dans ces creux de ravins que vous voyez béants, des mains noires de nègres la recueillent parmi le gravier, lui enlèvent ses souillures, et sa chaude nudité va réchauffer toutes les belles gorges de l'univers!

« Notre avidité insatiable la poursuit à ciel ouvert jusque dans sa retraite première. Nous avons déjà vidé son berceau là-bas à Fundão, à Caxambú; et nous le ravageons en ce moment à Vira-Saia, à Capão-da-Lapa, à José-Correa, à Seramenha et ici même, au centre de cette ligne de dévastation, à Bôa-Vista!

« Et puis, quand nous aurons tout épuisé, quand nous aurons tari les entrailles de la terre, il nous restera encore le ventre des cornues et le génie de M. Daubrée.

— Bravo! bravo, maître!... Durand, fais fondre tes joyaux et présente un verre d'eau topazée à l'orateur.

— Je préfère lui offrir l'hommage de mon admiration.

— Merci, Messieurs, de vous être laissé entraîner par ma parole.

« Remontons en voiture, et que notre bête nous emporte à son tour vers le pays des diamants.

« Je vous conduirais bien voir les cymophanes rose verdâtre, les triphanes, les andalousites roses, les grenats, les béryls bleuâtres, les staurotides, les tourmalines vertes, dans leurs gisements de gneiss et de micaschistes, inférieurs à la couche des topazes et des diamants; mais il y a loin jusqu'à la frontière de Bahia, et je doute que notre véhicule soit assez fin rouleur pour nous conduire aux bords de l'Arassuahy et du Jequitinhonha, au pied de la serra des Esmeraldas, sur les alluvions du Gravatà, du Setubal, du Lufa, du Calhao, du Piauhy et de l'Urubú.

« Allons au plus près et au plus pressé! Préférons aux pierres colorées des vieux missels la larme cristalline figée sur les tiares et sur les couronnes, le divin diamant qui lance des éclairs.

— Sais-tu ce que c'est que le diamant, Durand issu de Durandal?

— C'est quelque chose comme un goutte d'air en feu.

— Approximativement. Du diamant, mon ami, c'est du charbon débarbouillé.

— Garde pour toi tes facéties.

— M. Richard a parfaitement raison. Le diamant est du carbone pur débarrassé de ses scories, qui a fondu jadis et qui s'est cristallisé en refroidissant.

— Comme cela, j'admets. Du carbone et du charbon, c'est deux.

— Comme papa Durand et M. Durand. D'ailleurs j'ai déjà vu un diamant noir à l'Exposition d'Anvers, en 1885. Il se trouvait dans une des vitrines de la section du Brésil et appartenait à MM. Luiz de Rezende et C[ie], de Rio, les plus importants exportateurs de diamants de tout le Brésil.

— Où l'avait-on trouvé?

— Ici, aux environs de Diamantina. A l'origine, il pesait cinquante carats et demi; la taille le réduisit à seize carats. La manière dont ce diamant noir avait été taillé à Rio faisait l'admiration de tous les connaisseurs : la table, très grande proportionnellement au volume de la pierre, était entourée d'une série de facettes, toutes égales, toutes d'une régularité mathématique. La partie inférieure du diamant avait la forme d'une pyramide dont la section eût été un dodécagone régulier. Il était entouré d'un rang de gros brillants de la plus belle eau, qui en faisaient ressortir l'éclat.

— Cela ne devait pas être bien brillant, ton diamant noir?

— Au contraire; le jour, il avait des reflets irisés et des

éclats inattendus de l'effet le plus original. Vu à l'envers, il semblait blanc et transparent. Le soir, à la lumière, toutes les couleurs du prisme se reflétaient dans les flammes qui jaillissaient de ses mille facettes. Enfin, dans l'obscurité, lorsqu'on le frottait au préalable sur une étoffe de laine, il luisait à la façon d'un œil de chat. »

Richard avait terminé. Je me retournai vers son ami :

« Mais, ces diamants, on ne les porte pas tels qu'on les trouve?... C'est vous qui les préparez ici?

— Oui, cher Monsieur. Autrefois, nous nous contentions de les mettre au jour : une fois sortis de nos mains, ils étaient expédiés en Europe pour y être façonnés, avant de faire leur tour du monde sur les épaules et aux oreilles de vos belles dames. Aujourd'hui, il en est autrement. Nous avons dans Minas-Geraes au moins vingt-deux tailleries de diamants, dont dix-neuf dans le district de Diamantina, deux dans la ville de Jequitahy et une dans celle de Serro.

— Le travail est-il compliqué?

— Le travail de la taille comprend trois opérations principales : le clivage, qui consiste à dégrossir le cristal et à rapprocher sa forme de la forme définitive qu'on veut lui donner ; le brutage, qui le rapproche encore davantage de la forme arrêtée, au moyen du frottement de deux diamants l'un sur l'autre, *alio adamante perforari potest*, disait déjà de son temps le vieux Pline ; et, enfin, le polissage, qui lui communique le lustre définitif et la forme voulue en brillant, en rose ou en table.

— Monsieur l'ingénieur, est-ce que le Brésil produit beaucoup de ce charbon... albinos?

— Il est difficile de savoir exactement à quel chiffre s'élève l'exportation du pays. Il y a tant d'exportateurs qui ne déclarent pas leur marchandise! La contrebande est des plus aisées pour cet article, si facile à escamoter. Tout le monde a des poches, des doublures, voire même un estomac. Cependant, d'après Au-

guste de Saint-Hilaire, le district des diamants a fourni, année moyenne, de 1807 à 1817, environ dix huit mille carats. M. Gorceix estime toute la production du Brésil à deux tonnes jusqu'en 1880. Il calcule que présentement la production annuelle est de huit kilogrammes de diamants pour tout le Brésil ; ces huit kilos de charbon albinos, comme vous l'appeliez tout à l'heure, valent bien près d'un million de francs, car, ici, l'octave, du poids de 3^{gr},589, vaut cinq cents francs.

« Les diamants du Cap ont tué les nôtres, qui sont cependant d'une plus belle eau. La victoire reste toujours au nombre, et le Cap a pour lui la quantité. Ne pouvant lutter contre cette concurrence redoutable, nos *garimpeiros* abandonnent de plus en plus les exploitations, et nous ne voyons pas surgir de grandes compagnies pour relever cette industrie. Je le regrette d'autant plus que si nos mines de Minas-Geraes, de Bahia, de Paraná, de Goyaz, étaient exploitées avec activité, nous pourrions soutenir la lutte contre le Cap. Mais nous ne nous sommes pas encore donné la peine d'aller l'attaquer en place, dans ses gisements naturels, à Grão-Mogol, à São-João-da-Chapada, à Cocaes, à Diamantina, partout où il se trouve en quantité considérable, dans le lit des rivières, sur les rives des cours d'eau, sur les plateaux traversés par des rivières, dans les gorges des montagnes. Voilà un siècle que l'existence du diamant a été bien et dûment constatée dans les terrains aurifères de cet État. C'était en 1789. On eût pu célébrer ce centenaire en élevant la production du Brésil au niveau de celle du Cap. On n'en a rien fait. Nous sommes de grands seigneurs qui vivons comme des gueux. »

J'étais heureux d'entendre ce professeur qui parlait si bien, et qui savait tout, qui nous débitait sans gène des mots de l'autre monde, comme s'ils eussent été à notre portée. Le chemin me parut court et agréable, sous le charme de cette conversation si remplie de choses.

De Bôa-Vista à Conceição, vers le nord, où nous conduisait

M. M..., nous traversâmes les bourgs de San-Bartholomeo et de Capanema, en longeant la Serra du Caraça et en nous engageant dans le bassin du Jequitinhonha.

Le jour finissait comme nous arrivions au terme de notre excursion. Des ouvriers étaient encore occupés, dans les brumes du soir, à tamiser et à laver la récolte du jour, sur le bord des rivières.

Mortels heureux, s'ils connaissaient leur bonheur !

CHAPITRE XIII

UN DRAME BRÉSILIEN

A travers l'histoire du Brésil. — San-João-del-Rei. — Un proverbe. — *Maison de pierre.* — Tentative pour l'indépendance du Brésil. — L'an 1789 au Brésil. — Les conspirateurs de Minas. — Projet d'établir une République. — Condamnation des conjurés.

Le lendemain, tandis que Richard dormait encore, notre savant ami m'expliqua de quelle façon le diamant s'est formé dans la terre, et comment il en a été déraciné violemment par certains cataclysmes survenus aux époques préhistoriques, avant qu'un seul géologue eût ouvert les yeux sur notre globe, ce qui n'empêche pas ces grands hommes de nous décrire ces temps obscurs et lointains, absolument comme s'ils y avaient joué un rôle. Cet ingénieur, qui lit dans le passé comme un sorcier lit dans l'avenir, me fit très clairement comprendre que les dépôts de *cascalhos* diamantifères, accumulés dans les bas-fonds des vallées de la Conceição et dans le lit des ruisseaux, étaient dus à l'action dévastatrice des érosions tertiaires. Ce sont là, d'ailleurs, ses propres paroles, que je cite ici pour les personnes qui ont lu des livres de science et qui les ont compris. Il m'a parlé aussi de dépôts d'alluvions quaternaires, d'oxydes de titane, de rutile, d'anatase, de tourmalines roulées, d'alumine hydratée, etc., etc. Il paraît que tous ces minéraux à nom rébarbatif accompagnent toujours le diamant, comme une foule de courtisans marchent derrière une Majesté. Pour moi, j'avoue que tous ces mots signi-

fient la même chose, c'est-à-dire, de la pierre, plus ou moins. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi ces savants ont tant de noms incompréhensibles pour exprimer ce que tout le monde connaît aussi bien qu'eux. C'est peut-être pour écouler le grec et le latin qu'ils ont appris dans les écoles.

L'ingénieur me quitta bientôt, en mettant un cheval et une voiture à ma disposition.

Je courus réveiller Richard par cette bonne nouvelle. Je ne sais à quoi il rêvait en ce moment ; mais il faillit m'assommer de coups de poing, lorsque je l'abordai de mon plus gracieux sourire. Il criait de toutes ses forces :

Liberté ! liberté chérie,
Seul bien de ma vie !

A coup sûr, il ne songeait guère à son mariage.

« Richard, lui dis-je d'une voix calme, apaise-toi. C'est moi, Durand, ton ami. »

Mais, loin de m'entendre, il me traita de bourreau et de tyran, moi qui ne ferais pas de mal à un concierge ! Je parvins, enfin, après beaucoup d'efforts, à le ramener à des sentiments meilleurs.

« Comment, c'est toi ? s'exclama-t-il en s'étirant et en écarquillant les yeux ; je te prenais pour un revenant des âges héroïques... Quelle heure est-il donc ? Il me semble que j'ai dormi bien tard. Mais je ne le regrette pas. Je t'expliquerai pourquoi dans un instant... Quel est ton programme de vagabondage pour aujourd'hui ?

— Je n'en sais trop rien, mais il sera très compliqué, si j'en juge par les moyens de locomotion qui nous sont offerts. Ton ami, qui est retenu ici pour quelques jours, nous prête son véhicule.

— C'est à merveille ! nous allons en user et en abuser.

— Où comptes-tu me mener encore ?



29. — Transport de bois (Minas-Geraes).

— Dans les profondeurs de l'histoire. Laisse-moi faire. Tu aimes à courir; je vais te faire voir du pays.

— Est-ce que ce sera long?

— Deux jours, trois au plus.

— Pas de danger dans ton voyage historique?

— Pas le moindre.

— Tu sais que l'histoire est un martyrologe.

— Pour ceux qui la font; tu n'as pas cette prétention, j'imagine.

— Ça dépend! »

Les deux jours de Richard en valaient bien quatre, car nous leur avons fait bonne mesure, en y ajoutant une nuit et une partie de l'autre.

Il me menait comme le vent à travers l'inconnu. Je ne pouvais lui arracher une seule plaisanterie. Il restait absorbé et comme assoupi dans une profonde méditation. Jamais je n'aurais cru Richard capable d'un tel recueillement. Était-il devenu muet tout à coup, médusé par la diamantine?

A défaut de ses discours, j'en étais réduit à me repaître, en passant, de belle nature, et j'ai pu admirer de loin une étrange charrette à bœufs transportant du bois.

Si j'étais peintre, j'aurais une provision de tableaux pour le reste de mes jours. Mais je sais à peine tenir une plume, et une plume ne met que du noir sur du blanc, quand il me faudrait préciser toutes les couleurs.

Si je pouvais enluminer mon récit, comme les vieux parchemins; si chaque mot, chaque lettre que j'écris sortaient de mon encrier coloriés de bleu, de rouge, de vert, de jaune, ma description retracerait beaucoup plus facilement toutes les teintes du paysage qui fuyait à mes yeux.

Il faudrait aussi, pour bien représenter les vallons et les montagnes, les torrents et les précipices, que mes lignes d'écriture se tordissent en un chaos bizarre, en ondulations infinies, en abîmes sans fond.

Mais le lecteur ne s'y retrouverait pas. J'aime mieux lui dire en phrases toutes plates que je franchis des défilés sauvages, des gorges ténébreuses, des monts chauves, des repaires de bêtes fauves, des lieux hantés par le sabbat des fantômes, et que je n'y eus point peur.

La lune se levait. Sa blancheur spectrale courait entre les arbres.

Nous nous engageâmes dans une vallée étroite où circulaient des brises nocturnes, d'une agréable fraîcheur.

Cet air me désaltéra de la chaleur du jour. A l'extrémité de ce vallon rempli d'ombres, une myriade de petits feux brillaient. Richard ralluma ses prunelles et me dit en me serrant le bras :

« C'est São-João-del-Rei, un petit paradis dont je vais t'ouvrir les portes, mais, avant, descendons :

> Arrêtons-nous ici : l'aspect de ces montagnes
> A ranimé mon cœur d'espoir et de plaisir.

« Un instant de repos ! »

Je mis pied à terre. Il nous conduisit, le cheval et moi, à une sorte d'abreuvoir qui se trouve encadré dans un carrefour de la ville.

« Je reconnais là ton bon cœur, Richard, lui dis-je ; la pauvre bête a soif. Tu fais bien de lui offrir un rafraîchissement.

— Profane ! me répondit-il. Tu blasphèmes ! »

Il disait cela comme s'il eût adoré la divinité des fontaines.

« Recueille-toi, ajouta-t-il d'un air solennel, recueille-toi et bois ! Si tu crains que le breuvage ne contienne quelque germe de mort, je me dévoue. Laisse-moi passer le premier. »

Richard se pencha sur la source et y but à longs traits. Je crus qu'il allait avaler la lune, qui était tombée au fond de l'eau comme une large pièce de monnaie.

« Après toi, s'il en reste, Richard, fis-je en riant.

— Que ne puis-je vider cette coupe enchantée ! Aide-moi,

Durand, c'est le plus grand service que tu puisses me rendre.

Je craignis un instant qu'il ne se fût grisé par ses rasades prolongées. L'eau du Brésil est peut-être aussi capiteuse que son soleil! Je me laissai faire, cependant, pour lui être agréable. J'avais à peine effleuré le liquide de mes lèvres, qu'il me plongea la tête en plein dans la fontaine. Je crachais comme un veau marin. La plaisanterie devenait pour moi d'un goût insipide. Mais lui, sans perdre un instant le sérieux qu'il met dans toutes ses farces, se releva, grand comme un pontife, et me psalmodia, sans sourciller, ce vers cabalistique :

« O toi, Théotime Durand ! je te baptise mon garçon d'honneur ! Donne-moi l'accolade fraternelle.

— Je suis mouillé comme un caniche !

— Le contrat n'en tiendra que mieux ! Tu adhères ? »

Et, sans me laisser le temps de répondre, il se mit à chanter en un langage baroque :

Quem bebe agua do Bocojó
Fica solteiro um anno só !

— Sot toi-même, m'écriai-je hors de moi, en m'essuyant la figure. Si tu as reçu dans le voyage un coup de soleil, je n'en suis pas cause. Bois encore un coup de lune pour le remettre, et causons en paix. »

Il reprit en français, sur une corde aiguë :

« Quiconque boit de l'eau de Bocojó reste garçon une seule année ! une seule année ! *Um anno só !*

— Et moi, qui m'en suis servi à l'usage interne et externe, que deviendrai-je, bon Dieu !

— Toi, tu verras la cinquantaine ! toi, tu conduiras ma fiancée à l'autel ! voilà pour l'usage interne et externe. »

Ce pauvre Richard devenait absolument fou. Je lui frappai dans les mains pour le rappeler à lui. Il me fixa d'un air radieux et s'écria :

« Merci, cher ami, pour moi et la jeune fille que j'épouserai. »

Décidément ce pays donne la fièvre et vous brûle le cœur. Je me trouvais dans un embarras à me faire perdre à moi-même l'héritage de raison que m'a laissé ma famille.

Compatissez à mes malheurs, ô vous, âmes sensibles, qui lisez ceci sans rire. Vous me voyez dans la plus critique de toutes les situations que j'aie traversées au cours de mes voyages et sur terre et sur mer. Me voici seul à l'entrée d'une cité inhospitalière, ayant sur les bras un équipage roulant, et sur les épaules un pauvre cerveau enragé ! Que faire ? que devenir ? Je m'abandonne aux destins de la Providence, et je me décide à me laisser conduire par ce malheureux illuminé. S'il me mène aux abîmes, je m'engloutirai avec lui. Jamais je ne commettrai la lâcheté de lui résister.

Ma résolution s'enfonce comme un clou dans ma tête. Je me confie à Richard. Sa folie est peut-être lucide.

Je devins taciturne à mon tour. On le serait à moins. Sans dire mot, je remontai dans la carriole et je passai les rênes de mon libre arbitre à mon infortuné voisin, qui me semblait avoir perdu les siennes.

On traversa la ville sans s'y arrêter, et cependant il était l'heure de dîner et de dormir. J'avais faim et j'étais anxieux, à tel point que je n'ai même pas osé lorgner une dame qui passait en litière.

Nous allions toujours d'un train d'enfer. La chasse infernale commençait. Sur un chemin de cailloux, notre cheval faisait feu. Les arbres disparaissaient comme des visions de fièvre. Les ténèbres s'épaississaient. J'avais la tête vide. Je ne voyais plus que malheurs.

« Halte ! cria Richard d'une voix de stentor. Suis-moi ! »

Il entrava les roues de notre véhicule, comme s'il eût disposé de toute sa prudence, et il me prit par la main avec beaucoup de douceur. Je me laissai conduire. Il me sembla que je descen-



30. — Dame en litière, à Minas-Geraes.

dais une pente très douce par un sentier très étroit. Soudain, un éclair jaillit! deux flambeaux se trouvèrent allumés.

« Prends ceci, et ne tremble pas, » me dit-il d'une voix caverneuse.

Je saisis la torche qu'il me présentait, et je pénétrai sous des voûtes humides. Le sol était glissant. Je soutenais Richard de mon mieux.

Les oiseaux de nuit voltigeaient autour de nos têtes et allaient se plaquer, ivres de lumière, contre les parois du rocher, où ils mettaient des taches noires.

Les galeries s'élevaient et se multipliaient à mesure que nous nous enfoncions dans leurs profondeurs. C'était un labyrinthe souterrain très emmêlé, un terrier gigantesque fouillé par quelque monstre antédiluvien, une retraite où les eaux refoulées sont venues dormir pendant des siècles. Les murailles étaient diamantées de feux qui jaillissaient et se croisaient de toutes parts. Nous marchions dans un éblouissement.

Une chapelle mystérieuse s'ouvrit devant nous. Des cierges de stalagmites montaient vers les voûtes, des lustres de stalactites en descendaient. Des orgues étaient suspendues tout autour de la grotte. D'immenses tuyaux d'incrustations calcaires s'alignaient le long des murailles: les esprits des ténèbres devaient souffler leurs concerts lugubres dans ces trompes de pierre. Une grande chaire était suspendue béante au-dessus d'un grand escalier de roches bizarres.

Quel est le prédicateur mystérieux qui se fait entendre la nuit à cette tribune?

Je m'imaginai que Richard devait célébrer ses noces dans ce temple fantastique, et qu'il me menait à la cérémonie. Je m'attendais à le voir embrasser quelque blanche colonne pour la conduire, comme sa fiancée, à un prêtre invisible. Son délire pouvait bien l'égarer à ce point. Ces coups de soleil vous font voir tout en rose!

Je fus trompé dans mes craintes. Richard ne songeait déjà plus à la belle jeune fille de la fazenda. D'autres images occupaient sa pensée. Après avoir tout vu, tout admiré dans le recueillement, il sortit des catacombes de São-João. Je le suivis comme son ombre. Après quelques pas, il s'arrêta tout à coup, vint s'abattre comme une masse autour d'une dalle qui forme table à l'entrée de la caverne. Il s'accouda pensif sur cette table de pierre. Nos deux bougies l'encadraient de leur clarté. Sa tête était comme tombée dans ses mains.

« Voyons, Richard, mon bon Richard, lui dis-je, ne te laisse pas aller à la mélancolie. J'aime mieux te voir rire de moi. N'aie pas l'amour triste, je t'en supplie! C'est malsain. »

— Laisse-moi, me répondit-il brusquement, laisse-moi évoquer ici les ombres immortelles des héros. »

Sa folie changeait de cours. Maintenant il s'entretenait avec l'âme des trépassés. Puis, inopinément, en proie au délire, il s'écria :

« Durand, une inspiration de génie vient de me visiter. Un drame sublime vient d'éclore en moi. Schiller n'est plus rien! Guillaume Tell disparaît dans sa froide légende! Je vais rendre cette *Maison de pierre* plus grande que le vieux Grutli! Je vais doter le Brésil, ma patrie d'adoption, d'une œuvre impérissable. Je ferai, par mes vers, refleurir la liberté sur ce vaste territoire, seul assez étendu pour la contenir! Mes héros sont là, vivants. Écoute.

« Le premier acte se passe là-bas, par delà les mers, chez la nation abhorrée. En Portugal, à l'ombre de la vieille université de Coïmbre, un jeune Brésilien, Thomas Gonzaga, a emporté dans son cœur l'amour d'une jeune fille de Minas. Il s'est exilé pour revenir plus digne d'elle, pour lui rapporter un trésor de science et de poésie. Il rêve de se montrer à sa bien-aimée aussi grand, aussi beau que le divin Camoëns, aux yeux de Catharina de Athaïde. Son ambition l'emporte plus loin encore.

« Ce n'est pas assez d'offrir et d'immoler un homme de génie à sa Marilia. Il veut lui conquérir le plus vaste royaume de la terre, il veut lui faire hommage d'un peuple rendu à la liberté! Le Brésil sera libre : il l'arrachera aux étrangers; il le jure sur l'anneau qu'il porte au doigt et que sa Marilia lui a donné en partant. Comme elle l'aimera après cela!

« Il enflamme ses compagnons d'études, aussi disposés que lui à l'action. Il recrute Domingos Vidal-Barboza, de Minas, un philosophe qui croyait à Rousseau et aux encyclopédistes; il recrute José Marianno Leal, de Rio, et Joaquim da Maia, le fils d'un maçon, qui avait l'encolure de Mirabeau. Ces quatre jeunes hommes ne doutent pas de la sainteté de leur cause et du succès de leur entreprise.

« Ils ont lu la conjuration de Catilina, les actions de Brutus; ils ont entendu le cri d'indépendance poussé par les Américains du Nord, et ils seront les sauveurs et les vengeurs de leur patrie opprimée! Joaquim da Maia écrit à Jefferson, le ministre des États-Unis à Paris, pour lui demander si son peuple peut compter sur le sien.

« Une entrevue est ménagée à Nîmes pendant l'hiver. Quelle scène piquante entre le rusé diplomate et le fougueux étudiant, entre la République arrivée et la République qui aspire à être! Joaquim da Maia repart pour Lisbonne. Il raconte à ses compagnons l'insuccès de sa démarche en termes amers. Il maudit le gouvernement des États-Unis, qui refuse de rendre à ses voisins du Sud-Amérique le service qu'il a reçu si généreusement de La Fayette et de ses Français. Puis, dénué de tout secours humain, il en appelle à Dieu et au bon droit. On décide de s'embarquer pour la conquête émancipatrice. Mais Maia meurt sur la terre de Portugal en recommandant son idée à ses fidèles amis. On l'enterre dans un linceul de poésie et de serments patriotiques.

« Au second acte, tous les conjurés sont réunis autour de cette « table de pierre ». Nous sommes en 1789.

« Il fait nuit comme ce soir. Dans l'ombre s'avancent les anciens étudiants de Coïmbre et quelques amis : Domingos Vidal-Barboza, Ignacio José de Alvarenga-Peixoto, le protégé de Pombal, Claudio Manoel da Costa, l'amoureux Gonzaga, devenu magistrat, le sous-lieutenant de dragons Tira-Dentes, d'autres encore, tous poètes, tous orateurs, tous politiciens épris de la liberté. Ils se groupent autour de Thomas Gonzaga, qui reste silencieux, en proie à un sombre pressentiment. Les compagnons s'exaltent en débitant des tirades enthousiastes. Lui ne fait que répondre : « C'est cela « ou la mort ! » Alvarenga-Peixoto monte sur la table et fait la lecture d'un modèle de constitution qu'il a composé comme un beau poème. São-João-del-Rei deviendra la capitale de la République brésilienne ; le mal n'existera plus parmi les hommes ; il y aura une université comme en Portugal ; toutes les maisons porteront pour blason un génie triomphant qui brise les chaînes de l'esclavage, et, pour devise, ce demi-vers de Virgile :

Libertas quæ sera tamen !

« Après cette lecture, toutes les mains se tendent et tous les cœurs jurent. Gonzaga songeait à sa bien-aimée. Tout à coup des bruits d'armes se font entendre. Une troupe de soldats se ruent sur les conspirateurs. On les entraîne en les accablant d'outrages et de mauvais traitements.

« Le troisième acte nous les montre arrivant à Rio couverts de chaînes, exténués de fatigue, après trente-huit jours d'une marche pénible. On les jette en prison. On assiste à la lecture du jugement le 18 avril 1792. Onze d'entre eux s'entendent condamner à la peine de mort, cinq à la peine perpétuelle dans le centre de l'Afrique. On confisque leurs biens, on les déclare infâmes jusqu'à la troisième génération. Leurs maisons sont rasées, on y sème une stérile poignée de sel. Ils écoutent leur sentence sans faiblir, la main sur leur cœur et les yeux au ciel. Marilia est loin. Elle ne peut soutenir de ses regards son doux poète.

Mais lorsqu'elle apprend son exil, elle devient comme folle, et se prend à chanter les plus plus beaux vers de son amant :

Ausente de ti, Marilia,
Que farei? — Irei morrer!

« Gonzaga lui répond du fond de son cachot : « Dirceu te laisse, « ô ma bien-aimée. Il va mourir! »

« Puis, l'échafaud du brave lieutenant Tira-Dentes se dresserait sur un emplacement aujourd'hui occupé par des immeubles, entre la rue de la Constitution et la rue du Vicomte de Rio-Branco. Lui aussi mourrait, en chantant, comme les Girondins!

« Et enfin, Manuel da Costa, qui prévoit le supplice de ses amis, se précipiterait sur les rochers avec son poème *la Rivière du Carmo*, où il chantait le pays natal.

« Marilia resterait seule, allant porter partout sa triste complainte :

Irei morrer!

« Ne trouves-tu pas, Durand, qu'il y a là de quoi illustrer un homme? »

Mon pauvre Richard — plus fou que tous les poètes fantastiques — croyait que tout cela était arrivé. Quelle singulière maladie que l'insolation, qui vous fait voir partout des poètes amoureux de la liberté, et des belles filles de Minas éprises de conspirateurs!

Enfin, espérons que ces visions se dissiperont au chant du coq.

. . . .

En effet, quelques jours après, j'osai interroger Richard, avec toutes les précautions possibles. Il se contenta de hausser les épaules, en me disant avec calme :

« Mon pauvre Théotime, tu ne t'es pas aperçu que je te faisais un cours d'histoire sur place. Je t'ai raconté tout simplement la première tentative faite par les Brésiliens pour conquérir leur

indépendance et fonder une République. N'est-ce pas que c'est beau comme un drame de Victor Hugo?

— Oui, si c'était mis en vers. Nous ferons cette pièce en collaboration les jours de pluie; veux-tu, Richard?

— Tu manques de souffle!

— Tu m'as cependant assez fait courir.

— Garde ton haleine pour d'autres courses. »

CHAPITRE XIV

L'HERVAL DE CAMPO-LARGO

L'État de Paraná. — Le rio Paraná. — Les cataractes d'Urubú-Punga et de Sete-Quédas. — A Coritiba. — Le maté. — L'herval ou plantation de maté. — *Ilex Paraguayensis*. — Récolte par des *caboclos*. — Préparation du maté.

Me voici tombé en plein État de Paraná, une petite région qui a 221,319 kilomètres carrés de superficie et qui est située à quelques centaines de kilomètres de la Grotte des Conjurés, laquelle s'appellera désormais la Grotte de la Folie, en souvenir de Richard.

J'ai dû chevaucher certainement sur des nuages pour arriver aussi vite. J'ai calculé qu'en enfourchant le plus rapide des fils télégraphiques; qu'en prenant les ailes d'un oiseau ou celles de la Renommée; qu'en filant les nœuds de la pensée la mieux gréée, je ne serais pas encore à moitié chemin.

Quel est donc le miracle qui m'a ainsi transporté d'un lieu à un autre en un instant sans durée? Quelle est la puissance mystérieuse qui m'a pris ici et m'a déposé là? — Demandez-moi plutôt qui m'a tiré du néant et m'a fait passer à l'existence. Est-ce que l'on sait jamais ces choses-là, si ce n'est par son catéchisme?

Je crois cependant pouvoir donner une raison plausible de ce phénomène : le voyage fut si beau qu'il me parut court. Quand on est bien heureux, quand on jouit par tous ses sens, le temps n'existe pas. C'est ce qui arriva.

Je traversai les plus beaux endroits du monde. D'abord, je

revins à Rio ; puis, je pris le *Rio-Pardo,* bateau de la Compagnie nationale de Navigation à vapeur, qui me conduisit à Paranaguá, avec escale à Santos. J'aurais voulu faire le voyage autrement, et, en étudiant ma carte du Brésil (car je deviens décidément un candidat sérieux à l'Institut historique et géographique), je me disais que rien ne me serait plus facile : en effet, d'Ouro-Preto, chef-lieu de la province de Minas-Geraes, pour arriver à Campo-Largo, au centre de la province de Paraná, j'aurais franchi une serra quelconque ; je me serais engagé dans des vallées très fraîches, largement arrosées ; j'aurais sauté de rivière en rivière, comme un écureuil de branche en branche, et j'y serais arrivé sans encombre.

En ai-je passé, d'ailleurs, depuis quelques semaines, de ces cours d'eau, de ces *rios,* grands et petits ! Le Brésil est le pays des fleuves : la Providence, qui fait toujours si bien toute chose, a répandu l'eau à profusion dans une terre où le feu du soleil menaçait de tout consumer.

Quoi qu'il en soit, pendant mes longues excursions en ce pays, j'ai vu les rivages du Paranahyba, dont le cours est plus long que celui du Tage ; j'ai suivi le cours enchanté du Rio-Grande, qui arrose de l'est à l'ouest toute la province de Minas ; je me suis arrêté, par le vingtième degré de latitude, à l'endroit où ces deux rivières se soudent et se confondent dans la raison sociale Paraná et Cie.

Quel fleuve que ce Paraná ! Il voyage partout incognito. On ne sait jamais de quel nom l'appeler. Il ressemble à un grand d'Espagne qui porte des titres à l'infini : un pour chaque jour de l'année. Lorsqu'il a touché les tributs de ses nombreux vasseaux : à droite, ceux de l'Acuri, du Rio-Verde, du Rio-Pardo, de l'Ivenheima ; à gauche, ceux du Tiété, du Paranapanema, de l'Ivahy, du Piquiri et de l'Iguassú, qui eux-mêmes ont de considérables sous-affluents, il reçoit les redevances du Paraguay et de l'Uruguay ; puis, comme un vulgaire parvenu enrichi de la

veille, il prend le titre ronflant de Rio de la Plata et se lance dans la noble compagnie des flots de l'Océan. Monte-Video et Buenos-Ayres lui servent d'introducteurs.

Le Paraná joue en outre un rôle politique des plus considérables. C'est lui, par lui-même ou par ses affluents, qui délimite les États de Minas-Geraes, de Goyaz, de San-Paulo, de Paraná et de Matto-Grosso. C'est lui qui dit au Paraguay et à la confédération Argentine : « Vous n'irez pas plus loin ! » Sa devise est : « Diviser pour régner. » Et puis ce diplomate a le diable au corps. Il ne fait pas bon l'aborder : son humeur est des plus bizarres. Tantôt il affecte une excessive bonhomie, tantôt il fait rage et menace de tout briser.

Aux environs de l'Urubù-Punga, par exemple, sa colère se déchaîne ; il bondit comme un tigre dans la jungle ; à deux lieues on entend ses hurlements ; à deux lieues on aperçoit l'écume et les buées de ses emportements furieux. Peu après il se montre un peu plus humain, s'entr'ouvre à une sorte de commisération, et donne l'hospitalité à de pauvres terres qu'il enveloppe avec amour. Des îles de vingt lieues s'abritent dans son sein.

Ensuite, comme s'il se repentait de cette générosité d'un moment, il se resserre tout à coup, redevient sombre, agité, sourcilleux, sous son grand front de rochers de la Serra Maracajù, et son naturel impétueux le précipite, par sept issues, dans un abîme, où il se brise de nouveau avec un fracas d'enfer. Cela s'appelle *As-Sete-Quédas*.

Quand sa passion est apaisée, il reprend quelque souci de sa dignité, se pare de toutes ses décorations, qui sont des paillettes d'or, et fait son entrée dans la mer par un golfe de quarante lieues de large, au-dessous de Maldonado.

Ce fleuve de 3,600 kilomètres, que je compare ici à un homme de mauvais caractère, réunit en lui les qualités et les défauts de tous les fleuves ensemble. Quand on a navigué comme moi sur la Paraná, on ne craint plus aucun accident, et l'on peut

passer partout. La Loire peut déborder! Pauvre petite Loire, si elle connaissait le Paraná, comme elle se tiendrait tranquille!

Richard, que j'avais cru un instant atteint de mélodramanie, m'a persuadé que j'étais plus malade que lui, et c'est pour me guérir qu'il m'a fait entreprendre cette course aventureuse, pendant laquelle je fis usage de tous les moyens de locomotion imaginés et imaginables. Il prétend que j'ai besoin de beaucoup d'exercice et de copieuses infusions de maté pour dissiper mes attaques d'hypocondrie. Sous ce prétexte, il me conduit à Coritiba, la capitale du Paraná, et commence à m'abreuver de son fameux remède, qui sent le foin. Lorsqu'il me juge en meilleur état de santé, il m'entraîne chez un sien ami, M. M..., qui demeure ici à Campo-Largo, en pleine forêt, comme un ermite.

Richard a des amis partout, et je suis sûr qu'il connaît des chefs d'Indiens, à qui il serre la main dans leur propre langue. Le soleil se lève et se couche dans le domaine de ses relations, tant elles sont étendues.

Ce matin, il pénètre avec le jour dans la chambre à coucher que j'occupe dans l'engenho de son ami, et il me dit :

« Te trouves-tu mieux, Durand? La nuit a-t-elle été bonne? Je t'apporte le maté du matin, le coup de l'étrier de l'amitié. Quand tu en auras absorbé comme cela une tonne, tu commenceras peut-être à prendre au sérieux l'histoire du Brésil, et à ne pas prendre ta folie pour la mienne. »

Il me déposa entre les mains la blonde infusion.

J'y plongeai le chalumeau d'argent qui pompe la liqueur, et je humai lentement et en mesure, comme un enfant qui tette. J'avais, sans doute, l'estomac très indulgent ce jour-là, car j'avoue que je conserve encore le plus doux souvenir gastronomique des sensations épicuriennes que j'éprouvai à siroter ce nectar. C'est réchauffant comme le café de San-Paulo et tonique comme le meilleur thé de la Chine. Cette amertume sucrée et aromatisée fait l'effet d'un sauvage à demi civilisé, et je ne m'étonne

plus que cette boisson inspire le courage aux braves Guaranys, chantés par le grand romancier José de Alencar. Quand on a le cerveau saturé de cette vapeur excitante, on sent son cœur battre plus fort, et l'on peut affronter la mort en chantant.

Je me sentais capable de tout. Richard profita de cette bonne disposition.

« Je t'emmène dans la forêt, me dit-il.

— Où tu voudras. Je me sens de force à attaquer le jaguar et toutes les bêtes féroces, avec ou sans armes, de près comme de loin, seul ou avec toi.



31. — José de Alencar, romancier et auteur dramatique.

— Rengaine ta bravoure. Il ne s'agit pas de chasse, mais d'une agréable excursion du côté des cabanes des *caboclos*, métis chez qui domine le sang indien.

— Des Indiens anthropophages ! J'en suis. Nous en goûterons à notre tour. »

Je devenais féroce. C'était le maté !

A quelque distance de l'engenho, s'élèvent des hauteurs boisées, couvertes de lauriers, de tamarins, de sapins majestueux, de mûriers épais.

Arrivés sur le plateau, à cinq cents mètres d'altitude tout au plus, nous découvrîmes un immense bocage d'un vert très sombre. Cela ressemblait à un grand verger de pommiers, comme on en voit en Bretagne. Les arbres étaient çà et là sans ordre. On voyait bien que la nature seule les avait fait croître en cet endroit. L'homme les aurait dispersés avec plus de symétrie.

Ils ne dépassaient guère six mètres d'élévation et leurs feuilles pointues miroitaient comme la feuille du houx, moins les épines.

La main du forestier avait soigneusement débarrassé leur entourage de toutes les plantes parasites qui auraient pu gêner leur croissance. Ces arbres étaient bien chez eux. On les eût pris pour les propriétaires du sol.

Çà et là, dispersées sous des touffes de verdure, de pauvres cabanes apparaissaient dans l'entre-colonnade des arbres.

« Qu'est-ce que cette plantation ? demandai-je à Richard.

— C'est l'*herval* de mon ami M... et le sérail de ses métis; c'est le quartier général du maté. Tu as devant toi l'*Ilex Paraguayensis*, une des cent espèces d'aquifoliacées qui couvrent la terre et dont les propriétés diurétiques et diaphorétiques ont été découvertes un beau jour par Martius, quelque mille ans après les guerriers Apalaches, qui s'en servaient comme de vomitif. Je t'expliquerai plus tard ce qu'il faut entendre par propriétés diaphorétiques, d'où Molière a tiré Diafoirus; sache seulement que ce sont ces petites feuilles lancéolées d'un vert jaunâtre qui contiennent dans leurs glandes la fortune des provinces de Paraná, de Rio-Grande, de Santa-Catharina, de Matto-Grosso, et l'ellébore qui te convient.

« Suis-moi dans la zone des coupes. Nous sommes dans la saison des bonnes récoltes. De février à août, le maté est de premier choix; celui d'octobre et de novembre est détestable. Tu vas admirer ce travail. »

Richard me conduisit, sous l'ombre absente des ilex déplumés, jusqu'à un coin de la forêt où les arbres étaient beaucoup plus chevelus.

« Dans cinq ans, me dit-il, lorsque ces tiges dépouillées auront reverdi, on pratiquera sur elles la grande opération que l'on exécute là-bas.

— Pourquoi, lui demandai-je, ne laisse-t-on pas au moins un léger panache à ces malheureux troncs verdâtres, qui ne sont plus que des perches à houblon?

— Tu as raison, Durand, me dit-il; un tondeur de caniches



32. — Indien du Brésil.

du pont Henri IV ne ferait pas mal de passer ici, pour apprendre à ces Vandales comment on se sert des ciseaux et comment on respecte les dernières touffes.

— Couper toutes les branches à un arbre, c'est lui arracher les poumons, n'est-il pas vrai, Richard ?

— Parfaitement, mon ami. Encore un progrès que tu vas faire accomplir au Brésil en reconnaissance de la large hospitalité qu'il t'octroye ! Je le dirai à M...

« Sais-tu bien, Durand, que tu as le génie de l'agriculture sans le savoir ! Tu dois descendre de feu Olivier de Serres ou de feu Sully.

— Ou de feu Prudhomme. Peu importe mes ancêtres, pourvu que je sois digne de mes descendants.

— Comment ! tu possèdes un arbre généalogique, Durand, et tu ne m'en as pas encore instruit ? Ne suis-je donc pas ton meilleur ami ! Montre-moi ton arbre, que j'y grimpe.

— En fait d'arbre, je n'ai qu'un rejeton, c'est-à-dire une fille. Je t'aurais parlé d'elle avec plaisir. Je t'aurais présenté ma chère Léocadie, qui est encore à marier, si je ne t'avais supposé engagé déjà dans un tendre roman avec la demoiselle de la plantation que nous avons visitée à Juiz-de-Fóra. Mais je craignais de te distraire.

— Elle est belle, ta Léocadie ?

— Tout mon portrait... en femme... Te sens-tu la force de la voir ? Elle est là sur mon cœur.

— Dans ton portefeuille ? Profane ! c'est dans un cadre de diamants et d'or qu'il faut déposer ces perles-là.

— Pourquoi n'ajoutes-tu pas de café et de maté ? »

Je montrai à Richard la miniature de ma Léocadie, que j'avais commandée au meilleur artiste peintre de Nantes et qui m'a coûté deux cents francs comptant, sans escompte. Ces artistes n'escomptent que la renommée.

Je vis bien que le petit bijou produisait un certain effet sur le

cœur sensible de l'ami Richard. Il me rendit le portrait avec un tremblement d'émotion qui équivalait à un baiser, et il suivit d'un long regard la douce figure qui disparaissait au tournant de ma poche. Il demeura quelques instants pensif. Puis, relevant lentement la tête :

« Elle est blonde? La photographie ne le dit pas.

— Comme tu es brun, blonde comme le blond maté.

Je voulais ainsi détourner la conversation. Je ne tenais pas le moins du monde à rapporter à ma fille un gendre d'Amérique. Si c'eût été un oncle, je ne dis pas!

« Combien de printemps ont fleuri sur les joues de Mlle Léocadie? »

Au risque de dire une sottise, je forçai la note.

« Trente! répondis-je brusquement.

— Elle a bon caractère?

— Elle est insupportable.

— Tout comme son père. C'est ce qu'il me faut! Marché conclu, mon vieux Durand. Touche là. Dans un an j'épouse ta fille : *Teste Durando cum Sybilla*. La fontaine de Bocojo me l'a prédit : *Qui boit l'eau de Bocojo, reste garçon une seule année*. Seulement j'y mets une seule condition : elle changera de nom de baptême, ta Léocadie! Dans quelle bergerie de Florian as-tu pris cela, Léocadie?

— Les lionnes n'habitent pas d'ordinaire les bergeries. C'est bien assez qu'elle perde son nom de famille. Sa mère désire la garder pour elle.

— Nous verrons bien, si elle t'est de quelque chose.

— Et ta fazendeirinha?

— Laquelle? »

Des coups répétés par l'écho du bois se firent entendre.

« Ce sont des pics qui creusent leur nid dans des troncs d'arbre! » fis-je à Richard.

Au même instant, j'aperçus de singuliers oiseaux grimpés dans

les ilex. C'étaient de vigoureux corps, moitié noirs, moitié blancs, moitié rouges. Car ces gaillards-là ont au moins trois moitiés de sang dans les veines, ce qui les empêche de mourir d'anémie. Les uns somnolaient à cheval sur les branches, portant à leur ceinture, derrière leur dos, une gaine à la façon des bouchers; les autres, armés de grands coutelas non articulés, larges comme des couperets, émondaient avec acharnement les arbres à maté.



33. — Case villageoise.

Tout y passait sans miséricorde. Ces rudes travailleurs, ces *caboclos,* comme les appelle Richard, frappaient à droite et à gauche comme les Francs avec leur framée. Ils passaient ainsi d'arbre en arbre, poursuivant leur rude besogne.

D'autres métis ramassaient l'abatage et portaient les fagots dans un lieu écarté de la forêt. Ils allaient en longue file tout couverts de ramée. Ces braves gens avaient l'air résigné des bêtes de somme. Leur figure brisée de fatigue, leur regard épuisé, les rapprochaient de nos animaux domestiques. Et cependant ils ne sont pas esclaves!

« Tout travail, hormis le travail de la pensée, me dit Richard sentencieusement, dégrade l'homme. Les Indiens sauvages et les poètes sont les seuls qui vivent selon la nature. Voilà des malheureux *tropeiros* qui s'abrutissent pour gagner quelques milliers de *réis*, tandis qu'il leur serait si facile de passer agréablement leur existence en se nourrissant des fruits de la terre... Quand je serai ton gendre, Durand, je conduirai ta charmante fille dans ces solitudes. Je lui bâtirai une case villageoise, comme celle que tu aperçois là-bas, je lui tuerai des oiseaux, je la parerai de toutes les pierres précieuses de Minas, nous nous enivrerons de maté tout le jour, et nous serons heureux avec beaucoup d'enfants. Tu vois que je m'entends à faire un sort à ta progéniture. Si elle épousait un notaire, serait-elle plus heureuse? Réfléchis.

— Dis-moi d'abord où ces porte-faix vont se décharger de leurs fardeaux.

— Au *sapécage*... Est-ce que Mlle Léocadie aime la vie sauvage à deux?

— Est-ce loin d'ici, le sapécage?

— Sera-ce pour bientôt, ce mariage? »

Sur la lisière de la forêt, au milieu d'une grande place, un spectacle étrange s'offrit à nos regards.

Une longue muraille, pas plus haute qu'un parapet de pont, s'étendait à perte de vue. Des langues d'un feu clair, sans fumée, dardaient par derrière cette rampe de maçonnerie. Une délicieuse odeur de bois résineux se répandait dans l'air. Des hommes à demi nus passaient légèrement sur cette flamme les palmes du maté. Ils avaient la dextérité des cuisiniers qui flambent une volaille. De légers crépitements se faisaient entendre, les feuilles de maté se crispaient un peu, prenaient une teinte jaunissante allant au brun, et en un tour de main l'opération était terminée.

J'essayai moi-même de sapéquer une branche.

« Si tu réussis, me dit Richard, je renonce à la main de ta fille! Mais si tu roussis...

— J'y consens, m'écriai-je, sûr de me débarrasser des prétentions ridicules de ce gendre improvisé. »

Hélas ! j'avais fait le vœu de Jephté ! Je vis ma pauvre Léocadie disparaître dans le brasier de l'hyménée avec ma tige.

« Beau-père, le sort a prononcé ! Léocadie — de *cadere*, tomber — portait un nom prédestiné ! Elle m'est échue. C'est un bon lot. Et maintenant, vous pouvez continuer votre apprentissage, jusqu'à ce que vous soyez arrivé à sapéquer vos trois cents kilos de maté par jour, comme un vulgaire *caboclo*. A moins que vous ne préfériez passer à un autre genre d'exercice. »

Richard me prit par le bras en attendant la main de ma fille, et m'entraîna sous un immense hangar à jour, supporté par des poteaux et couvert de feuilles de palmier. Ce hangar était ouvert à tous les vents comme un séchoir. Il mesurait douze mètres de long, six mètres de large et trois mètres de haut. Des margotins de maté liés avec des lianes et dont les rameaux ne dépassaient pas cinquante centimètres, étaient accrochés, comme des trochets de haricots, tout le long de la soupente des toits, à des poutres transversales. Les feuilles pendaient. Un joli feu, bien entretenu, de cannelle et de diverses plantes odoriférantes, montait dans l'air et achevait de parfumer, en les séchant, les branchages de l'ilex.

« Sais-tu, me demanda Richard, combien de temps il faut laisser suspendue l'herva ou *carrije* pour qu'elle prenne cette couleur vert doré qui la recommande par l'œil au palais ? — Vingt-quatre heures seulement, si l'on surveille l'opération. Voici toute la recette. Pour récolter d'excellent maté, il faut couper des branches de cinq ans, les passer après trois jours au sapéçage, et deux jours après au *carrijage*. Il faut, de plus, employer un combustible choisi qui n'altère pas l'arome naturel de la plante ; et, quant tout cela a été accompli dans les conditions requises, on délie les fagots et on les bat comme du chanvre sur cette aire que tu vois là-bas. Si tu veux faire provision d'appétit, prends-

moi cette baguette et frappe à tour de bras. C'est plus dur, mais moins difficile que de sapéquer. Avec ta poigne tu n'aurais pas perdu ta fille à ce jeu-là.

« Cette première fragmentation terminée, on met en balles, dans des paniers oblongs faits de *taquàra;* on recouvre le maté de fougères, on ficelle avec du jonc, et l'on charge les mulets. Chaque bête porte deux ballots de cinquante kilogrammes chacun suspendus à son bât. Ce *cargueiro,* c'est-à-dire cent kilogrammes environ, correspond à une unité de vente sur les marchés.

« Et maintenant, papa beau-père, montons sur une mule et mettons-nous à la suite de la caravane, qui va nous ramener à l'engenho sans encombre.

— En fait de mules, j'aime mieux celles que je porte aux pieds.

— Et moi celles qui chaussent ma fiancée. Que ne sont-elles de sept lieues ! »

CHAPITRE XV

LE THÉ DE PARANÁ

Un rival du thé. — Consommation du maté dans l'Amérique du Sud. — Comment on pourrait le consommer en Europe. — Outillage pour la consommation du maté. — Analyse comparée de cette boisson. — Prix du maté. — Comment on le prépare. — Un *surrão*.

« Mon cher Monsieur, s'écria Richard en rentrant à l'*engenho,* je vous présente un père heureux et fier d'avoir *casé*[1] sa fille, et désireux de mettre dans la corbeille de ma fiancée quelques ballots d'excellent maté. Je vous le livre dans les meilleures dispositions; faites-lui bien l'article.

— Je vous en prie, honorable Monsieur, n'écoutez pas les propos légers de ce jeune étourdi, lui dis-je avec toute la gravité d'un négociant en cafés parlant à un simple producteur de maté. La vérité est que je suis un homme sans préjugés, Monsieur, et je vous avouerai franchement que, jusqu'à ce jour, j'avais considéré la divine liqueur du caféier comme la reine des boissons. C'est ici, au Brésil, c'est dans ce merveilleux État de Paraná, au milieu de vos forêts embaumées, que j'ai perdu mes illusions. Non pas que je regrette de n'avoir pas consacré mon existence entière à l'écoulement de vos intéressants produits sur nos principaux marchés européens; mais je m'en veux de tout cœur de n'avoir pas soupçonné un seul instant qu'il pût y avoir quelque

1. En portugais, le verbe *marier* se traduit par *casar,* caser.

part un concurrent, un rival sérieux de ma chère marchandise. Et pourtant, je n'ignore pas qu'il n'y a rien de nouveau sous le beau soleil du Brésil, et qu'il faut s'attendre à tout dans ce pays des surprises ! Je vous avoue que je ne m'attendais pas à y trouver du thé comme en Chine et comme on n'en boit pas en France.

— Je comprends votre surprise, cher Monsieur Durand ; je la comprends d'autant mieux que nous n'avons encore rien ou presque rien fait jusqu'ici pour répandre au dehors et pour propager en Europe les richesses de nos forêts. Nous nous en tenons à une consommation purement nationale, je pourrais même dire locale. Cette consommation se chiffre tous les ans par vingt-cinq millions de kilogrammes de maté. C'est fort respectable, sans doute, mais ce chiffre est loin de répondre à celui que nous pourrions atteindre si le maté devenait l'objet d'une consommation régulière et normale. Et cependant, que faudrait-il faire pour assurer à notre délicieuse boisson des débouchés avantageux dans toute l'Europe ?

— Peu de chose assurément. Il s'agirait tout bonnement, d'abord, de fournir aux consommateurs un produit acceptable, propre et de belle apparence.

— Pour cela il serait indispensable de renoncer aux méthodes anciennes de préparation et d'adopter partout les machines perfectionnées de M. Correia, qui pulvérisent et fragmentent d'une façon très régulière, livrent une marchandise parfaite et laissent fort peu de déchets. Nous aurions ainsi des marques Guarapava, Palmas, Paraguay, Chili, etc., d'après les provenances régionales, et non plus suivant le mode suranné du traitement individuel. Nos engenhos ou usines, au lieu d'être éloignées de trente à quarante lieues de nos hervaes, ou même de cent lieues, comme au Paraguay, se rapprocheraient, se grouperaient peu à peu ; le maté n'aurait pas le temps de se détériorer en route dans un long transport, et l'on verrait bientôt nos cent dix fabriques de Paraná doubler ou tripler en fort peu de temps, tout en multipliant elles-mêmes leur propre rendement.

— Tel est mon avis, répondis-je. Permettez-moi, cependant, d'ajouter une réflexion à vos observations si judicieuses. Voulez-vous que votre maté forme avec le thé et le café la trinité internationale des gourmets? Eh bien! soyez pratiques.

— Notre Chambre des députés a adopté autrefois, en septembre 1879, un projet de loi autorisant le gouvernement à dépenser jusqu'à cent mille francs pour favoriser l'introduction du maté sur les principaux marchés des États-Unis et de l'Europe. On conseillait même de recourir, dans ce but, à un système complet de publicité dont nos consuls généraux auraient été chargés. Mais le projet est resté lettre morte, comme tant d'autres!

— Tout cela, Monsieur, ce sont des rêves de législateurs bien intentionnés, sans doute, mais qui ne connaissent certainement ni l'Europe, ni les affaires, ni même le corps consulaire. Je connais ces questions-là. Il n'y a qu'un seul moyen pour vous de gagner la bataille, qu'il s'agisse de propager votre maté ou votre café. Ce moyen, le voici : Entrez résolument dans la place; installez à Paris, à Londres, à Bruxelles, à Saint-Pétersbourg même, dans les grandes villes de France et d'Europe, non pas des expositions éphémères, — c'est de la farce, comme dirait Richard: — non pas des entrepôts, — c'est coûteux, nul ne les visite, et ils ne rapportent rien, — mais de simples établissements de consommation, de vente au détail et de dégustation. On s'y portera d'abord par curiosité, puis l'on ira par genre, et enfin on y reviendra par goût et par habitude. Le pli sera pris. Nous aurons sur nos boulevards et sur nos promenades de beaux « débits de maté », comme nous avons des brasseries, des cabarets et des cafés. Il y a bien, en France, en Belgique, en Angleterre et en Allemagne, un millier de Brésiliens oisifs, ne sachant à quoi employer leur temps et leur argent, qui consentiront volontiers à faire cet essai loyal. Après cela, vous irez au commerce de gros et de détail, à l'importateur et à l'épicier. Alors la victoire sera assurée; votre maté aura conquis le monde. Il sera arrivé!

— Il restera toujours une difficulté que vous négligez.

— Laquelle?

— L'outillage compliqué de la dégustation.

— Vos tuyaux de drainage? vos conduits à inhalation? Nous les transformerons, nous les perfectionnerons, nous les supprimerons au besoin. Certes vos cuias (calebasses) et vos bombilhas (chalumeaux) n'ont rien de particulièrement alléchant malgré leur apparence pittoresque. Nous n'aimerions pas trop, je l'avoue, à nous installer autour de ces *cuias* pleines de maté, et à humer ces aspirateurs qui servent à tout le monde. C'est précisément, m'a-t-on dit, cette promiscuité d'amphore qui, malgré nos goûts démocratiques prononcés, a empêché le succès, à Paris, des fontaines Wallace. Nous serions obligés d'apporter avec nous notre calumet à maté, de le passer à notre boutonnière comme la cuiller classique des étudiants de Salamanque; ce serait une brochette par trop accusatrice. Et puis, nous avons la mauvaise habitude, en Europe, de vivre vite et de boire de même. Tout au plus nous accommoderions-nous des sages lenteurs du chalumeau de paille, que l'on brise comme un cure-dents quand il a cessé de servir. Pourquoi n'infuserait-on pas le maté comme on infuse le café ou le thé?

— Rien ne s'y oppose; on peut, en effet, préparer le maté de trois manières différentes. D'abord en plaçant dans le récipient, une calebasse ordinairement, l'herbe mêlée à du sucre brûlé et en jetant de l'eau bouillante sur ce mélange. C'est le maté ordinaire, infusion que l'on aspire au moyen d'une *bombilha* ou chalumeau, en argent ou en roseau, terminé par une petite pomme d'arrosoir qui empêche la poudre ou l'herbe pulvérisée de vous monter à la bouche. — Puis, en préparant le liquide de l'herbe avec de l'eau chaude. C'est ce que nos paysans, nos *caipiras*, appellent le *chimarrão* ou le maté *chucro*. Enfin, on peut le préparer comme le thé ordinaire, pourvu toutefois que l'on ait soin de se servir, au lieu d'eau bouillante à cent degrés, d'une eau à peine trépidante et chaude à point.

— Il paraît que votre maté est moins dur à cuire que le café?

— Il lui est supérieur sur beaucoup d'autres points encore.

— Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse!

— Aussi n'est-ce pas mon témoignage isolé que je vous apporte, mais celui de tous les savants chimistes des deux mondes, qui sont absolument désintéressés dans la matière. Je pourrais vous citer tous les résultats des travaux des docteurs Stenhouse, Lankester et de beaucoup d'autres. Il me suffira, pour vous convaincre, de vous dire et de vous prouver, *de gustu,* que le maté ou thé du Paraguay, comme vous le surnommez, tandis que moi je l'appelle *thé de Paraná,* est plus aromatique et moins amer que le café, qu'il est moins aigre que le thé, qu'il est très riche en alcaloïdes, en glycosides, et surtout en gommes-résines. Le maté demande peu ou point de sucre. Il supporte jusqu'à dix infusions successives avant d'épuiser ses propriétés; la troisième, la quatrième et la cinquième infusion sont même préférables aux premières.

— C'est-à-dire que plus on allonge la sauce, meilleure on la trouve. Mais c'est merveilleux d'économie, cher Monsieur! Au lieu d'abreuver de sirop de Calabre nos braves élèves de Saint-Cyr, et d'abondance moisie nos jeunes lycéens, nous ferions bien mieux de les mettre au régime du maté; cela leur ferait digérer les mathématiques... Mais ce serait peut-être trop excitant pour leur âge.

— Détrompez-vous. Le maté produit moins d'insomnies et de troubles du cœur que votre infâme café.

— Allons, n'en médisons pas trop. Sans le café, que serions-nous, vous et moi?

— Notre maté facilite la respiration, fortifie le sang, accélère les fonctions digestives... On raconte même à ce sujet, dans nos *sertões* de Paraná, une bonne histoire; mais c'est trop difficile à dire. Ces choses-là ne sont permises qu'en latin.

— Bah! en plein air!

— Vous permettez ?

— Je regrette seulement que Richard ne soit pas là. Mais je lui raconterai l'histoire pour le dérider lorsqu'il songera trop à Léocadie.

— Donc, au temps de l'âge d'or, au temps où les jésuites régnaient au Paraguay, un phénomène fort curieux fut observé. Vous savez à qui l'on doit les amas de guano du Pérou ? Eh bien, il paraît que nos immenses possessions d'ilex à maté ont la même origine.

— Comment ! vos oiseaux pondent des forêts ? c'est à noter sur mon calepin.

— Notez toujours... Les bons Pères, ayant remarqué les vertus « prolilicifiques » des susdits volatiles, profitèrent de la leçon. Mais, comme il leur était difficile d'attraper assez d'oiseaux... semeurs, et qu'ils avaient sous la main une certaine quantité de bipèdes indiens réduits à l'esclavage, ils tentèrent sur ceux-ci l'expérience *in anima vili*. Comme Jonas est resté trois jours à se purifier dans le ventre de la baleine, de même la graine du maté a besoin d'être animalisée pour devenir féconde. L'estomac des Indiens se chargea des premières formalités. La graine ainsi préparée ne redouta plus le sein plus tiède de la terre. Elle poussa des branches et des feuilles qui ne faillirent pas à leur origine. L'estomac des Indiens fut le berceau du maté. Souhaitons que l'estomac de vos belles parisiennes en soit le tombeau...

— Vous m'avez parlé, avant votre petit cours de physiologie expérimentale, d'analyses chimiques. Je vous avoue que j'ai toujours été très friand de données positives...

— Comme les oiseaux, des graines de maté. Je vous félicite. Cela profite toujours. »

Ce monsieur avait la plaisanterie rabelaisienne. Mais il savait revenir au sérieux sans effort. En cela il différait de mon ami Richard.

Il me découvrit donc, de la meilleure grâce du monde, ce

que son maté avait dans le ventre. On ne soupçonnerait jamais ce que contient de choses un fragment de feuille sèche gros comme une tête d'épingle. C'est à en perdre la tête soi-même. Il faut que ces savants aient des yeux de lynx pour traverser ainsi la matière de part en part comme si elle était de verre ! Ils ne voient rien comme nous, ce qui prouve que le gros public est très grossier. C'est au point que je finirai par croire tout le contraire de ce que je vois et de ce que je touche.

Ainsi, il paraît que, quand j'aspire ma *cuia* de maté, j'ingère, sans le savoir, de la paraguaïne, de l'acide tannique, de l'huile aromatique et beaucoup d'autres choses encore qu'on n'a jamais vues et dont on oublie les noms facilement. M. M... m'a affirmé, en outre, que le maté contient, à poids égal, deux fois plus de théine, de caféine ou de paraguaïne que le café, et tout autant que le thé.

« Est-ce que tous ces sublimés en *ine* sont chers ? demandai-je à mon hôte ; car je me méfie toujours du prix des substances pharmaceutiques.

— Oui, ils sont chers, trop chers, me répondit-il. Les impôts de sortie au Brésil, et les droits d'entrée à la Plata, élèvent ce produit à deux francs cinquante centimes le kilogramme. Il reviendrait à quatre francs le kilo en Europe.

— Nous vous le laisserons ; c'est trop cher : pour quatre francs, nos épiciers donnent aux ménagères un kilogramme de café. Il est vrai qu'il n'y a guère que de la chicorée dans ce kilogramme de café.

— Écoutez la fin : sur nos marchés de production, à Coritiba, à Joinville, à Antonina, le maté ne coûte que cinquante ou soixante centimes le kilogramme. A Castro, par exemple, la charge de mule, c'est-à-dire cent kilogrammes, est enlevée à cinq francs après les premières préparations de l'*herval ;* à Coritiba, elle coûte déjà de dix-sept à vingt francs. Il faut donc supprimer les intermédiaires trop nombreux ; il faut diminuer les

frais de transport à l'intérieur ; il faut supprimer ou réduire au minimum les droits de sortie (comme on va le faire dès 1895), pour que notre maté arrive en Europe dans des conditions négociables. Il restera encore la spéculation et vos droits d'entrée pour en élever le prix... Le jour où l'*herva-mate* sera mise en coupe régulière et en exploitation intelligente, nos États de Paraná, Santa-Catharina, Rio-Grande et Matto-Grosso, pourront s'élever à la prospérité économique de leurs voisins, plus favorisés par la production du café et du sucre. Et quand on considère que, malgré tous ces obstacles, malgré toutes ces entraves, nos engenhos de Paraná exportent à eux seuls de vingt à vingt-cinq millions de kilos par an ; ceux de Santa-Catharina, sept millions de kilos, sans compter l'exportation de Rio-Grande, qui est d'environ six cent mille kilos (c'est le chiffre du 1er semestre de 1888), on ne peut s'empêcher d'espérer un avenir meilleur.

— Si tous les producteurs pensaient comme vous, Monsieur, avant dix ans votre siège serait fait et votre fortune avec.

— Nous sommes tout près de nous entendre. Nous sommes une vingtaine de propriétaires dont les usines à maté couvrent les chemins d'Antonina à Castro. Je crois que, groupés et d'accord, nous finirons par remporter une victoire décisive sur la routine qui gouverne tous les hommes en général et les Brésiliens en particulier.

— Si vous accomplissez cette promesse, s'écria Richard en tombant au milieu de nous, je vous proclame le plus grand conquérant de l'univers, et je fais élever un Panthéon pour recueillir vos cendres. En attendant, Durand, veux-tu me suivre? Je gage que tu n'as pas encore visité l'usine. Tu ne connais que trois opérations. Pour le maté, il y en a six, deux de plus que pour les mathématiques. »

Richard m'engrena dans une série de cylindres.

« Tu connais le mouvement, dit-il de sa voix joviale. Cela

doit te rappeler les brûloirs de ton café chéri. C'est ici que l'on procède à la troisième dessiccation. »

— C'est une véritable éponge que ce maté, n'est-il pas vrai, Richard? Pourquoi donc est-il si humide dans un pays si sec?

— C'est parce que le maté est humide que le pays est sec : il absorbe tout. Ne sont-ce pas les buveurs qui tarissent les verres? »

Il avait raison.

Je vis là une quantité de cylindres en fer qui tournaient lentement au-dessus d'un brasier. La flamme les chauffait dans toute leur largeur. Ces cylindres étaient inclinés. Le maté entrait par l'extrémité supérieure, se brûlait en spirale dans l'espace d'une minute et tombait grillé à l'autre bout. Des hommes le recueillaient sur des tamis assez grossiers, tressés avec des lanières végétales. Ils agitaient quelques instants ce séparateur primitif. Le treillis laissait passer les plus petits débris de feuilles et de bois. Le reste, vingt pour cent, était rejeté comme déchet.

Tout à côté l'on passait au pilon. Une trentaine de ces instruments, d'un bois très dur, étaient mus verticalement par un arbre à clapets qui tournait d'un mouvement horizontal. Chaque pilon broyait les fragments de feuille et de petit bois dans une auge cylindro-conique. Au bout de quinze minutes on avait un composé de débris de feuilles et de ramilles assez ténus.

« C'est la qualité fine de Montévideo, » me fit observer notre hôte.

En prolongeant l'opération pendant vingt-cinq minutes, on obtenait une poussière très fine, à laquelle se trouvaient mêlées quelques granulations de branchages décortiqués. On eût dit un mélange de tabac d'Espagne et de tabac suisse, ou plutôt de poudre de chasse et de poudre à canon.

« Qualité superfine de Buenos-Aires! cria Richard. En usez-vous, Monseigneur? Hâtez-vous d'en prendre avant qu'on l'emballe dans sa peau de bœuf.

— Comment, dans sa peau de bœuf?

— Oui, mon ami, on enferme le maté, pour l'expédier, dans une peau de bœuf. C'est un *surrão.* »

Ce mot rébarbatif était un argument sans réplique. Je m'inclinai devant le *surrão,* qui signifie probablement *sarrau* en bon français.

Avez-vous remarqué que les gens soi-disant instruits aiment à vous fermer la bouche en vous jetant à la tête des mots d'une langue que vous ne comprenez pas plus qu'eux? Il serait cependant si facile de s'entendre avec le portugais! Il n'y aurait qu'à modifier très peu la prononciation pour que ce soit du français de Provence.

CHAPITRE XVI

RIO-GRANDE-DO-SUL

Prévenances brésiliennes. — Inutilité des voyages. — Gascons du Nord au Brésil. — L'État de Rio-Grande-do-Sul. — Principaux centres de population de cet État. — Porte-toi allégrement. — Pelotas. — Le bétail à Rio-Grande. — *Charqueadores, estancieiros* et *tropeiros*. — Marchés consommateurs des viandes de Rio-Grande.

Ces grands propriétaires de l'intérieur du Brésil ont toutes les prévenances pour leurs hôtes. Nos auberges de village se contentent de loger à pied et à cheval, et encore faut-il payer rubis sur l'ongle, tout en leur disant merci. Plus généreux, les Brésiliens, dès que vous leur êtes recommandé par un ami, se chargent même de vous fournir la nourriture de l'esprit ; se souviennent, comme le dit si évangéliquement Richard, que l'homme ne vit pas seulement de pain : *Non in solo pane vivit homo.*

Au moment où je regagnais ma chambre à coucher, mon hôte me glissa sous le bras un gros paquet de livres, que je pris pour des romans d'Alexandre Dumas père.

« Lisez ceci, M. Durand, me dit-il, vous, qui aimez la nourriture solide, vous y trouverez de quoi satisfaire votre appétit. »

Je pénétrai dans ma chambre avec cette charge. Je portais tout un État sur moi. « Singulière façon de voyager, me disais-je ; pour valise, on prend un livre bondé de documents, on monte quelques marches, on allume sa bougie, on s'étend sur un bon lit, et l'on attend le sommeil en faisant son petit tour du monde. »

Ce procédé expéditif ne manque pas de charme.

A quoi bon entreprendre de longues courses, perdre son temps, ses forces et son argent, à visiter des curiosités qui se trouvent maintenant dans toutes les librairies? La terre entière a été mise en volumes, elle existe sur le papier aussi bien qu'en latitude et longitude. Il suffit de savoir lire.

Les imprimeurs font une belle concurrence aux compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur. J'en étais à regretter d'avoir quitté ma bonne cité nantaise. Avec un peu d'imagination, on va plus vite que l'électricité. Et puis j'ai remarqué que les choses perdent toujours à être vues de près. Mieux vaut les toucher de l'idée. Je ne dis pas cela pour le Brésil, cependant; car on ne peut pas se le figurer tel qu'il est, même avec la grâce infuse de M. Jules Verne. Mais je suis sûr que si je voyais des Grecs du temps de la belle Hélène, ils me paraîtraient des hommes comme les autres, tandis que je me les représente plus grands que nature, hauts comme des arbres, beaux et dignes comme des dieux, pour avoir lu les aventures de Télémaque, qui ne valent pas les miennes assurément.

Je me mis donc à feuilleter l'histoire de l'ancienne province de Sam-Pedro-do-Rio-Grande-do-Sul, par le vicomte de Sam-Leopoldo.

J'y lus des choses extraordinaires.

Il paraît que cet État, qui se trouve à l'extrémité sud des États-Unis du Brésil, est le plus tempéré de tous; de sorte que, dans ce pays, le nord est renversé et transporté au midi. Il y a des Gascons du Nord au Brésil.

Là, dans le Rio-Grande, on goûte au moins les âpres délices de l'hiver ; on n'est pas toujours sous la fascination agaçante d'un ciel bleu; on n'est pas condamné à la chaleur à perpétuité. Ce qui vous manque le plus dans le Brésil du nord et du centre, c'est la vue des nuages, la sensation d'une pointe de froid et quelques tièdes averses printanières. Que de fois n'ai-je pas, dans la suite de mon voyage, cherché dans les profondeurs de

l'air quelque capricieuse flottille de nuées voguant sur cet océan sans rivages! Que de fois n'ai-je pas désiré la colère des tempêtes de neige, pour faire sortir enfin de sa placidité ce firmament imperturbable! Pendant de longs mois j'avais la nostalgie des neiges sibériennes. Au pôle, j'aurais fait des neuvaines pour avoir un franc rayon de soleil. L'homme n'est jamais content de son sort.

Du moins dans l'État de Rio-Grande les humains goûtent un peu aux quatre saisons. Mais pourquoi ont-ils leur hiver de mai à septembre, pendant les plus beaux mois de chez nous? Je sais bien que les frimas ne peuvent pas être partout à la fois; mais alors les habitants de ces contrées devraient démarquer leur calendrier. Comme cela, il n'y aurait plus d'erreur. Un congrès de météorologistes y mettra peut-être bon ordre quelque jour.

J'y lus encore que tous les arbres et toutes les plantes de l'Europe tempérée, depuis le maigre et tremblant bouleau jusqu'au chêne musculeux et inflexible; depuis la vigne rampante jusqu'au poirier plein-vent, se plaisent à ravir dans cette douce région bénie du ciel, où des milliers d'Allemands ont établi leur nid et font souche. Des plaines immenses, arrosées par de nombreux cours d'eau, bordées de forêts attrayantes, sont couvertes de belles moissons; de grands troupeaux de bœufs, de vaches, de chevaux, de moutons, errent en liberté dans des prairies très fraîches et très abondantes. Des bandes d'autruches-nandous se promènent gravement au sein de cette fertile nature; les maîtres d'école allemands ou leurs descendants, qu'on appelle ici des Teutons, vivent en les contemplant, et trouvent peut-être chez ces nandous quelque chose de leur marche pesante et compassée.

Il y a des domaines de quatre à cinq cents hectares où l'on cultive toutes les productions agricoles : le froment qu'on en tire alimente toute la côte. Des jardins très soignés entourent

les fazendas. Le bananier et le caféier y sont entretenus comme plantations de luxe et objets de curiosité exotique. Les raisins sont d'une saveur exquise, mais ne rendent qu'un vin assez médiocre. Le tabac y vient très bien et pousse des feuilles parfumées.

Bref, suivant mon guide, l'État de Rio-Grande est un véritable pays de Cocagne, un grenier d'abondance, un paradis terrestre où domine surtout l'espèce bovine et chevaline. Je me figure aisément ce que cela doit être. Je mêle ensemble notre Normandie, notre Morvan, notre Brie, notre Beauce, notre Picardie, et j'obtiens un composé qui doit ressembler assez à l'État de Rio-Grande-do-Sul.

Je vois d'ici, du creux de mon oreiller, ces deux cent trente-six mille cinq cent cinquante-trois kilomètres carrés, coupés de marécages, dentelés de lagunes, hérissés des montagnes de Tapes, baignés par les affluents de l'Uruguay, par les petites rivières du Taquary, de Jacuhy ; je vois des lavages d'or sur les bords de ces rivières, des carrières d'argile ocreuse, des suintements de soufre, des gisements de kaolin, des carrières de pierre calcaire, des mines de houille à faire envie aux charbonniers de Cardiff. Puis je découvre des villages semés dans les plaines, des villes étendues le long de la mer :

Rio-Grande, l'ancienne capitale jusqu'en 1763, qui bouche l'entrée du lac des Patos ou des Canards, dans sa presqu'île de Mangueira, et qui compte dix mille habitants environ ;

Sam-Pedro, sur les terres d'alluvion de la lagune Mirim ;

Sam-Francisco-de-Paula, Alegrete et Porto-Alegre, le nouveau chef-lieu, la ville aux collines, qui se baigne dans les eaux jaunâtres de la lagune des Patos et qui domine les rivières Guahyba, Sinos, Gravatahy, Jacuhy.

Mon cœur s'emplit d'allégresse à ce nom joyeux de Porto-Alegre. Je m'imagine une population heureuse, se livrant à la poésie du commerce des peaux, des suifs, des crins, des cornes, des salaisons, des viandes sur pied et en conserves. Je comprends

le bonheur de ces vingt mille nababs plus ou moins corroyeurs, trafiquants, bouchers, équarrisseurs, maquignons, et je m'y associe. Je suis persuadé que les mauvaises fièvres n'abordent pas chez eux; que l'odeur des cuirs verts salés ou secs les tient respectueusement à distance.

Mortels fortunés, qui vivez de la dépouille des animaux, recevez les très humbles félicitations de M. Durand et ses regrets de ne pouvoir aller vous serrer la main à tous! Allez, il ne vous oubliera pas. Il dira dans ses récits qu'il a failli vous rendre visite et qu'il vous a compris. Travaillez, multipliez le bétail, mettez en coupe réglée toutes les bêtes à cornes qui vous tomberont sous la main, soyez les grands sacrificateurs, immolez sur l'autel de la patrie les veaux et les génisses, et porte-toi allègrement. C'est le sens que je donne à votre Porto-Alegre.

Après avoir appris que cet État de Rio-Grande, exilé aux confins du Brésil, a pour limites : au nord, la province de Sainte-Catherine ; à l'ouest, le rio Uruguay, qui le sépare de la Confédération Argentine ; au sud, la République orientale de l'Uruguay, et, à l'est, les frontières infranchissables et mobiles de l'Océan ; après m'être assuré que cette pointe de terre est le tendon vulnérable de l'Achille brésilien, j'allais éteindre ma lumière et me plonger dans l'oubli pour quelques heures, lorsque de mes mains alourdies par le sommeil s'échappa une brochure couleur café qui réveilla mon attention.

« Qu'est-ce encore que ce trouble-somme? Dans ce pays-ci, il pleut des brochures, des rapports, des notices, des comptes rendus. Il en tombe des plafonds, il en sort des matelas ; on est sans cesse harcelé par des nuées de publications légères, les unes en portugais, les autres en français. »

J'avais sous les yeux un travail d'un médecin français adressé à S. E. M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, un ministre anonyme.

Je le feuilletai, et je vis passer devant mes yeux des noms

étrangers. Il y était parlé de charqueries, de saladeiros, de tasajo, de carne secca, de Pelotas et d'un tas de choses qui ne me disaient absolument rien.

Je finis par comprendre que Pelotas est une ville pelotonnée le long du canal de São-Gonçalo et qui se livre à la préparation de la viande sèche. Cette petite localité est un immense abattoir. Elle compte environ trente établissements où l'on transforme les bœufs en tiges de bottes. Et encore, depuis quelque temps, l'industrie de la viande ne va guère dans cette région du Sud. Il paraît que ces ogres d'Américains du Nord préfèrent de jour en jour la chair fraîche. Vous verrez qu'ils vous enverront un jour l'excédent de leur consommation sous forme de beefsteaks retapés.

Malgré tout, les assommeurs de Rio-Grande trouvent encore moyen de débiter, pendant la période de *matance* ou *safra*, comme ils disent, c'est-à-dire de décembre à juillet, quatre cent mille bœufs environ. Cela fait de l'ouvrage.

Il y a, paraît-il, des fluctuations dans l'abatage; ainsi on a mis par terre :

En 1862	326,000 têtes.
En 1863	381,000 —
En 1866	385,000 —
En 1875	383,000 —
En 1876	307,000 —
En 1877	414,000 —

Son exportation de viande sèche (xarque) a été :

En 1883-84, de	22,924,730 kilog.
En 1884-85, —	26,664,351 —
En 1885-86, —	24,221,273 —
En 1886-87, —	22,659,094 —
En 1887-88 (un semestre), de	6,534,230 —

La valeur de l'exportation en cuirs, viandes, graisse, cornes et autres produits de même provenance est, tous les ans, de près de quarante millions de francs dans cet État.

Beaucoup de *charqueadores* ont fermé boutique dans l'État de

Rio-Grande. Il ne reste plus guère que les charqueries de Cachoeira et de Pelotas.

Ces deux marchés de vente ou *tablados* sont alimentés par les *estancieiros* et les *tropeiros* de l'intérieur, qui y conduisent leurs troupeaux.

Pour assurer une sorte de monopole à ce produit national, le gouvernement a frappé d'un droit de dix pour cent les produits du Sud, qui prennent maintenant leurs débouchés sur la Havane. Cependant les viandes du Rio-de-la-Plata, de la République Argentine, de la République Orientale, commencent à envahir Pernambouc, Rio et Bahia. Il est temps de les frapper d'un droit d'entrée qui permette à l'industrie du Rio-Grande de rester maîtresse des divers marchés nationaux.

Les charquéadores de Pelotas ont beaucoup de peine à se maintenir à Cuba, Ceará, Pará, Porto-Rico, Vénézuéla. La concurrence se fait sentir, dans ces pays perdus, aussi acharnée que partout ailleurs.

Ces bouchers finiront par s'entre-dévorer, à moins qu'ils ne se syndiquent pour nous écorcher comme à la Villette.

J'ai appris encore beaucoup de bonnes choses dans ce petit livre. Je le relirai avec attention.

En attendant, je le dépose à mon chevet. Je souffle ma bougie et je m'endors aussi satisfait qu'un empereur qui n'a pas perdu sa journée.

Demain je vais éblouir Richard de mon expédition nocturne dans les charquéades de Pelotas. Ce sera très amusant.

Ce grand mangeur de *carne secca* ne sait pas encore, j'en suis sûr, comment se prépare son aliment de prédilection. Je l'instruirai à mon tour. Durand prendra sa revanche.

Mais il doit être tard : j'ai oublié de remonter ma montre.

CHAPITRE XVII

LA CARNE SECCA

Comment devraient composer les écrivains de profession. — La viande sèche. — Troupeaux marchant au sacrifice. — Arrivée au *saladeiro*. — La *mangueira de matança*. — Le *desnucador*. — Au *laço*. — Les *conchas*. — Le *galpão*. — Le *carnéador*. — Classification des morceaux de bœufs. — Préparation de la *carne secca*. — Salaison et desséchement. — La *feijoada*.

La lecture du soir m'avait troublé le sommeil. Je ruminais en songe comme les bœufs de Pelotas. La *carne secca* me trottait par la tête.

Lorsque j'ai le malheur de m'endormir sur une préoccupation quelconque, c'en est fait de ma nuit : je ressens des fourmillements d'idées qui ne me laissent pas en repos uns eul instant. Ne pouvant pas dormir, je pris vaillamment mon parti.

« Ah! tu n'es pas encore satisfait, mon ami Théotime, me dis-je à moi-même. Ah! il t'en faut toujours! Attends un peu; je m'en vais t'en donner jusqu'à ce que ta chandelle soit morte. »

Et, ce disant, je repris mon petit livre à la page où je l'avais laissé, après avoir fait de la lumière et m'être installé sur mes oreillers comme dans un fauteuil.

Je ne me trouvais vraiment pas trop mal de mon insomnie. Tandis que ce pauvre Richard perdait bourgeoisement son temps à dormir, moi je faisais le grand homme : je m'instruisais, j'apprenais à penser.

Si j'étais un écrivain de profession, je ne composerais que la nuit, dans les ténèbres, comme un conspirateur. J'aurais une

plume lumineuse, qui éclairerait tout à l'entour. Comme on doit être heureux de ne rien faire comme le commun des épiciers et de commencer à vivre quand tout le monde se met au lit ! L'univers a été créé la nuit. L'inspiration s'éveille, comme certains oiseaux, quand l'obscurité commence.

L'auteur de mon petit traité sur la viande séchée, salée et comprimée est un homme très pratique. Il ne vous fait grâce d'aucun détail. Il a tout vu, tout observé, tout retenu. On le dirait du métier. Étant médecin, il en est presque. Il se dégage de son travail une âcre poésie qui vous prend à la gorge ainsi qu'une buée de sang. Il a dû écrire en plein abattoir. Voici à peu près ce qu'il rapporte de ces scènes de carnage :

Les troupeaux voyagent en longues bandes de plusieurs centaines de têtes. Ils sont conduits par des hommes robustes, qui les suivent à pied. La marche est longue et souvent pénible. On traverse des lieux sauvages, on passe par des chemins à peine frayés, dans des marécages, au milieu des forêts.

Les animaux s'en vont à pas lents sous la chaleur du jour. Ils ne se pressent pas pour arriver, comme s'ils devinaient le terme lugubre de leur route. De longs beuglements plaintifs retentissent dans ces solitudes du nouveau monde. Ces appels désespérés ne semblent pas attendrir ceux qui les mènent à la mort. Les coups tombent drus sur les côtes déjà desséchées des malheureuses bêtes. Les bœufs se poussent un peu, mêlent leurs cornes, et après un temps de galop reprennent leur allure grave et mélancolique.

Après quinze ou vingt jours de fatigue, on arrive au *saladeiro*. C'est le lieu de la suprême délivrance. Les victimes sont enfermées dans des espèces de parcs murés ou à claire-voie. Ils y passent leur première, ou plutôt leur dernière nuit : comme les condamnés à mort d'autrefois, ils entrent en chapelle avant de marcher au supplice. Le bourreau vient les y prendre au matin, et les conduit, par petits groupes de vingt à quarante, dans un

endroit plus petit, ceint de plus hautes murailles. C'est la *mangueira de matança*. Une sorte de couloir resserré, en forme de boyau, et nommé *curro* ou *brete,* met en communication les diverses *mangueiras* avec cette *mangueira de matança.*

Je parlais tout à l'heure de condamnés à mort. Cet établissement bizarre fait songer à une cour d'exécution capitale. C'est un amphithéâtre de grosse maçonnerie, bâti sur un plan fantastique, qui n'est ni circulaire, ni ovale, ni carré, ni rectangulaire; la figure en est des plus complexes. Elle représente la projection de deux troncs de cône collés ensemble par leur plus large base. Vous voyez cela d'ici.

On introduit les bêtes par l'un des sommets ou *brete,* et on les attend, pour les tuer, à l'extrémité opposée.

Le sol de cet abattoir étranglé est légèrement incliné et glissant. Les bœufs s'en vont à la mort par pente insensible, sur un parquet de bois ou sur un dallage de briques.

Ils sont là rassemblés, une soixantaine environ, inquiets, anxieux, se consultant du regard, dans l'attente de l'inconnu. Leurs naseaux aspirent, comme des présages de mort, les fades odeurs du sang fraîchement répandu. Ils sentent l'homme, le massacre de leurs frères, et ils demeurent impassibles, presque stoïques.

La résignation douloureuse de ces pauvres bêtes fait mal à voir.

Pendant ce temps-là, une forme humaine taillée en hercule se promène sur la plate-forme des murs d'enceinte et jette sur le ciel bleu sa tache sombre. Ce fantôme errant, qui s'agite sans cesse, produit l'effet du muézin qui chante les heures sur les minarets d'Orient. Lui, le terrible *desnucador,* c'est l'heure du trépas qu'il marque.

Son *laço* sur le bras, il cherche sa victime dans le tas. Lorsqu'il l'a choisie de son œil de fauve, il déroule dans l'air son lâche lacet. Le serpent de corde ondule et va entourer de ses anneaux meurtriers les cornes et le cou d'un bœuf solide, qui

ne peut se déprendre. Aussitôt l'extrémité du laço est passée dans la rainure d'une poulie, puis attachée aux harnais de deux bêtes de somme qui ont préféré cet esclavage à la mort. L'attelage tire sur la corde, et le patient est entraîné ainsi jusque sur les charpentes d'un treuil, qui le remorque à proximité d'un wagonnet. C'est alors qu'un deuxième ouvrier ou souvent le même porte le coup.

Malgré sa résistance, la bête est amenée sous sa main. Il la domine de toute la hauteur de la plate-forme et de sa taille. Avec le calme et le sang-froid d'un bûcheron qui abat une branche, le *desnucador* enfonce un long couteau mal affilé mais très résistant dans la nuque du bœuf, entre l'atlas et l'occipital. Il lui tranche le bulbe d'un coup.

Les anciens exécuteurs des hautes œuvres, avec leur longue épée à deux mains, n'avaient pas plus d'adresse.

La lame fonctionne avec une régularité de balancier d'horloge et de piston de locomotive.

On met deux minutes à cette opération. En moins de dix-huit heures, il tombe sous le couteau douze cents bêtes à cornes. C'est la moyenne des abatages journaliers.

Douze cents bœufs égorgés par jour dans un seul endroit, c'est effrayant ! L'homme est le plus cruel des animaux sauvages, après la femme. Il n'y a pas un lion dans le désert qui se payerait ce luxe de boucherie.

Aussitôt que le couperet de cette guillotine est relevé, l'animal est étendu sans vie sur le wagonnet.

Une porte se lève comme un châssis, et tout disparaît de l'autre côté, au milieu de contractions réflexes, de spasmes cardiaques et d'efforts respiratoires diaphragmatiques. L'agonie dure peu : une minute au plus, quand la besogne est bien faite et quand le nœud vital est savamment tranché.

Voilà des gaillards qui connaissent, depuis quatre-vingt-dix ans que l'on fait de la *carne secca* à Pelotas, l'influence des lésions

bulbo-médullaires sur les grandes fonctions. Et nos médecins ne savent cela que depuis peu! A quoi sert donc la médecine?

Le lecteur ne sera pas surpris si je lui avoue qu'après cette description répugnante j'ai perdu le goût de toute nourriture animale pendant plusieurs jours. Lorsqu'on me servait un morceau de viande, je revoyais ce bœuf innocent sous le couteau du *desnucador,* dans le marécage sanglant de la *mangueira de matança!* Je vais m'affilier à une secte de végétariens et m'enrôler dans la Société protectrice des animaux, dans l'Antivivisectionniste de madame...

Lorsque j'appris à Richard la cause de mon dégoût et le motif de ma répugnance pour la viande de bœuf, il me répondit :

« Tu voudrais sans doute que l'on immolât les bœufs que tu manges avec une faucille d'or et sur un lit de roses! Bonne âme, va! Mais cela ne leur fait pas plus de passer de vie à trépas que de changer de pâturages. Qui te dit que ces bienfaiteurs de l'humanité ne trouvent pas dans un monde meilleur la récompense de leurs services? »

Ce sont ces judicieuses réflexions de Richard qui m'ont guéri de mon indigestion platonique. Depuis ce moment je dévore de la *carne secca* à tous mes repas, sans me préoccuper de ses antécédents.

Il faut bien que l'un meure pour que l'autre vive! Puisque c'est la loi, je renonce aux végétariens et à leurs herbes potagères.

Une fois le bœuf sur le wagon, on le roule à quelques mètres, jusqu'aux *conchas.*

Les conchas sont de légers hangars dont le sol, en briques, est légèrement déclive. Ces magasins sont établis de chaque côté des rails, comme de vastes docks. Deux hommes déligotent le bœuf, le saisissent et le tirent à terre, où il tombe lourdement :

Procumbit humi bos!

On commence à le dépouiller par la tête, tout le contraire d'un lapin. Quand on arrive au bas du cou, à la naissance des membres antérieurs, on saigne de nouveau, pour vider le cœur. Il sort de douze à quinze kilos de sang noir de cette seconde ouverture. Les hommes sont tout rouges comme des teinturiers qui manient la pourpre. Leurs bras nus sont trempés. Ils pataugent dans une mare tiède.

Les peintres qui sont ivres de couleur, qui voient rouge, feraient bien d'aller là-bas tremper leurs pinceaux dans ces caillots rutilants.

La jolie pâte! l'appétissant tableau pour un naturaliste! Une cinquantaine de grands bœufs râlant encore, poussant des plaintes aphones, se convulsant en secousses raidies, frissonnant des muscles, écorchés à vif, le ventre ouvert, la tête pendante, étalés sur le carreau, s'agitant en vain pour se redresser, sentant le passage du couteau dans leurs chairs, soufflant leur reste de vie à la face de leurs bourreaux! Cela ferait bien sur une toile, dans une exposition de peinture; mais si j'étais le gouvernement ou simple membre de la Société protectrice des animaux, j'empêcherais ces horreurs. J'aimerais mieux faire sauter ces pauvres bêtes à la mélinite : elles seraient plus vite en morceaux.

Le bœuf dépouillé est découpé. On détache les quatre membres et on les transporte dans une salle voisine appelée le *galpão*. Là, ils sont suspendus sur des supports spéciaux nommés *tendidas*. Ensuite on arrache d'un seul morceau tous les muscles cervico-faciaux, dorso-lombaires et costo-abdominaux du même côté.

Chacune de ces bandes de viande constitue la *mante*, le régal des connaisseurs, le beefsteak de l'Américain du Sud, avec le *lombo*.

Les habiles anatomistes de Pelotas, très forts en dissection, ont soin de laisser les muscles intercostaux adhérents aux côtes elles-mêmes, et cet ensemble fournit les *costellas*, que l'on jette aux

anciens esclaves et au personnel des ouvriers. Il y en a pour toutes les couches sociales.

Lorsque la *mante* et le *lombo* sont suffisamment charcutés, on les dépose au *galpão* avec les membres. Le reste de la bête, c'est-à-dire la tête, une partie du tronc et les viscères, est mis de côté et enlevé loin des *conchas*. Il a fallu cinq à six minutes seulement pour dépecer ainsi un bœuf de la plus forte taille.

C'est moins de temps qu'il n'en faut pour le manger.

Au *galpão* se pratiquent les opérations vraiment originales. C'est là que le talent de l'homme trouve moyen de transformer en morceaux de bois imputrescible toutes les tranches de bœuf du pays. C'est là que se pratique la grande concurrence au frigorifique! Dans ce laboratoire mystérieux s'opèrent les miracles. En sortant de là, non seulement la viande d'un bœuf brésilien peut voyager sans se corrompre, faire le tour du monde et revenir aussi fraîche qu'au départ, c'est-à-dire aussi sèche, si elle n'a pas été consommée en route par les carnivores de Montevideo ou de Buenos-Aires; non seulement cette latte de viande peut franchir les mers, mais elle est encore apte à naviguer d'elle-même. On peut en faire des radeaux, des chalands et abandonner le tout au hasard des flots.

Pour transporter la *carne secca* en Europe, plus besoin de navires, plus besoin de calle sèche! Cette denrée se charge elle-même du voyage. C'est ainsi que les grands bois de construction descendent en flottant sur les rivières du Nord.

Voici comment on opère dans le *galpão* :

Le *carnéador* saisit un membre, fait deux incisions jusqu'à l'os : une par devant, l'autre par derrière. Il passe ensuite son doigt dans cette maillette, tire vigoureusement, et tout vient comme une écorce. Les quatre membres rendent donc huit morceaux tout d'une pièce. Cela fait en tout onze morceaux assez présentables. Au Rio-de-la-Plata on n'en tire que huit.

J'ai gardé la mémoire de ces noms. Je les donne ici pour mes compatriotes qui désireraient adresser, en connaissance de cause, quelques commandes à Pelotas. Et pourquoi pas? On a bien inventé le biscuit et la saucisse de haricots pour la troupe, sans compter la morue et le harengs saurs pour les séminaristes !

Il y a, par rang de valeur et de saveur :

Le *lombo* ou muscles sacro-lombaires bilatéraux ;

Les deux *mantes,* ou muscles du reste du corps ;

Le *colchão,* muscles antérieurs du membre postérieur ;

Le *tatu,* muscles postérieurs du même membre ;

La *paletta de dentro,* muscles antéro-internes du membre inférieur ;

La *paletta de fôra,* muscles postéro-externes.

Dans tous ces lambeaux, presque pas de réjouissance ; il ne reste que deux os : la rotule, conservée dans le *colchão,* et un morceau d'omoplate joint à la palette. C'est comme le manche du gigot qui sert de poignée et empêche qu'on se salisse les doigts.

Il s'agit maintenant d'élaguer toutes les incorrections de ces lanières charnues. On se préoccupe surtout de leur donner à toutes une égale épaisseur. La forme des contours importe peu. Pour cela on étend tous les onze morceaux de viande sur les barres de bois qui les soutiennent par le milieu.

Deux *charquéadors,* égalitaires émérites, travaillent aux deux extrémités retombantes. A l'aide d'un couteau qui a le taillant du rasoir, le *charquéador* égalise le tout. Il abat les montagnes dans les vallées. Il commence par le milieu du morceau qui est le plus épais, et il rabat sur les bouts ces couches de viande. Cette opération a pour but de favoriser le dessèchement et de mieux faire prendre la salaison.

A Pelotas, on charque très fin à un centimètre et demi. Dans le Sud, on pousse l'épaisseur jusqu'à trois centimètres. Quant aux surfaces et aux longueurs, elles sont assez indifférentes à la qua-

lité du produit. Les *mantes* vont d'un mètre à un mètre et demi, le *colchão* de quarante à quatre-vingt-dix centimètres.

Le laniage termine cette première phase de la préparation. Il consiste à inciser les morceaux en lignes parallèles assez profondes, afin d'assurer au sel un refuge et à l'air une surface d'évaporation plus considérable.

Restent deux autres opérations importantes : la salaison et le dessèchement.

Les industriels de Pelotas ne procèdent pas absolument comme ceux de la Plata. Ils suppriment la saumure. Ils ont bien raison. Cette viande liquide, ce muscle fluide que l'on appelle la saumure, doit être plus désagréable encore dans le bœuf que dans le porc. Je n'aime pas le corrosif, même pour le jeter à la tête de mes ennemis, si j'en avais; à plus forte raison pour l'administrer à mes gencives.

Donc, à Pelotas les viandes charquées ne passent pas au bain. On se contente de les rouler dans le sel. Les oiseaux se baignent bien dans le sable !

Des ouvriers, appelés *salgadores,* empoignent leurs portions de bœuf saignant et les roulent, comme de petits poissons, dans une masse de gros sel déposée au creux d'une table concave, en gouttière.

Ces ouvriers de la dernière heure mettent en pile les morceaux ainsi saturés. Il existe des piles variant de mille à douze cents bœufs. Ces dépouilles opimes sont carrées par la base. Les empileurs brevetés de Pelotas ont trouvé le moyen d'amonceler la substance de deux cents bœufs dans une pyramide quadrangulaire ayant pour base cinq mètres cinquante de long sur trois mètres cinquante de large et, pour hauteur, un mètre seulement. Du temps où je faisais, le soir, avec ma femme, de l'architecture de dominos, je n'ai jamais pu construire une tour de Babel dans ces proportions ; mon édifice était toujours effondré avant d'atteindre son couronnement.

Il faut cinq ouvriers pour élever cette construction, et douze kilos de sel pour conserver un bœuf. On a soin de répandre une couche de sel entre chaque couche de viande. Les ouvriers montent sur la pile comme sur une meule de foin, et, à l'aide de crochets en fer, ils disposent les stratifications de chaque pièce dans le sens de sa plus grande largeur.

Le sel employé vient ordinairement de Cadix, mais bientôt le sel national le remplacera. L'entassement peut monter très haut, puisqu'il comprend tout l'abatage de la journée ; la compression n'en est que plus forte. Ces pyramides de chair sont exposées en plein soleil comme les pyramides du Caire. Dans les mois chauds, on les laisse deux jours à l'air seulement. En avril, en mai, en juin, où le desséchement s'opère mal, il est nécessaire de prolonger jusqu'à quarante jours la durée de l'empilage. Ces piles d'hiver, à échéance trop lointaine, sont défectueuses et sont presque partout abandonnées aujourd'hui.

La viande, déjà séchée par compression, est portée sur des *varas* ou séchoirs plans.

Sur une étendue immense, couvrant de vastes champs, des barres de bois sont disposées transversalement, à un mètre cinquante du sol, sur des supports en charpente. Ces *varas* sont distantes les unes des autres de deux mètres environ. Les lambeaux y sont à cheval, comme du linge sur des perches. Un homme peut circuler dans les étroites avenues. L'orientation est de l'est à l'ouest et l'exposition nord-sud.

Les dépouilles de trois mille bœufs sont quelquefois étalées sur ces barres. Cela fait rêver aux ombres flottantes des Champs Élysées.

Après six jours dans la belle saison, et quinze dans les mauvais temps, la viande est suffisamment réduite à l'état de batte. La nuit, pour préserver les *mantes* de la rosée, on les couvre d'une toile goudronnée, qu'on enlève le matin.

Cela fait, on sépare les viandes en deux qualités différentes, et on les empile à part de nouveau, en attendant le chargement.

Toutes ces manipulations successives peuvent durer au plus deux mois. Un bœuf est bon à manger après ce temps. La cuisson est un peu plus longue, mais le résultat n'est pas mauvais.

Des navires s'emparent de cette *carne secca* de Pelotas et la transportent à Rio-Grande.

Des commissionnaires l'achètent sur ce marché de vente et la livrent à d'autres entrepositaires, qui, à leur tour, la livrent aux consommateurs, lesquels s'en font... des bosses.

C'est avec de la *carne secca* et des haricots ou *feijões* que l'on fait la fameuse *feijoada,* dont les Brésiliens ne parlent jamais sans enthousiasme.

CHAPITRE XVIII

FRIBURGO ET PETROPOLIS

Retour à Rio. — Les pauvres. — *Capoeiras* et *capangas*. — *Vomito negro*. — Le vaccin de la fièvre jaune. — Le docteur Domingos Freire. — Avenir du Brésil. — La cour et la ville. — *Dolce farniente*. — Deux capitales. — Excursion à Friburgo. — Iles fleuries. — A Petropolis. — Panorama de la ville et de la baie de Rio.

C'est toujours avec un nouveau plaisir que je me retrouve dans la capitale des lumières brésiliennes, au centre de cette jeune civilisation qui n'a guère rien à envier à la nôtre pour les délices et les misères de la vie. A Rio, comme à Paris, comme à Nantes, comme dans les grands centres d'activité, la pauvreté côtoie parfois l'opulence, et, à côté des vainqueurs, on rencontre souvent les blessés de l'existence, comme ce pauvre vieux noir aveugle que je contemplais tout à l'heure dans la rue. Rien d'étonnant à cela, puisqu'il faut, à ce que l'on dit, au moins trente malheureux pour faire un riche, le pauvre étant la matière première dont on façonne la fortune. Mais ici, dans ce milieu essentiellement démocratique, le pauvre fait plaisir à voir. Loin d'être maussade, irrité même et mal débarbouillé toujours, comme chez nous, il s'habille le plus souvent et se tient en homme qui a conscience de son rôle social et qui s'estime indispensable au bien-être de tous. On le traite, d'ailleurs, en conséquence, et il trouve sa place au soleil, tout comme feu Diogène en recevant la visite d'Alexandre. L'envie sociale n'existe pas, et la pauvreté n'est pas encore une flétrissure, quoique les moyens d'existence soient à la portée de

tous dans un pays qui manque d'ouvriers industriels de toute sorte et de laboureurs. C'est plutôt le climat, l'éducation, les idées héritées des ancêtres qui font les déclassés qu'on trouve dans les villes. A Rio surtout, l'administration avait besoin de donner un bon coup de balai dans certains bas-fonds pour en enlever les oisifs, les vagabonds, les manieurs de rasoirs, les *capoeiras*, les *capangas*, toute cette *camorra* qui faisait concurrence à nos récidivistes. Le nouveau préfet de police l'a fait avec une énergie sans pareille. Je me disais tout cela pendant une maladie que je fis.



34. — Nègre aveugle.

Après mon voyage fantastique au Paraná, j'avais entrepris quelques légères excursions aux alentours de Rio. Je me disposais à partir pour l'État de San-Paulo, lorsqu'un malaise étrange s'empara de moi tout à coup. Je l'attribuai à la fatigue : on ne change pas impunément ses habitudes sédentaires pour courir jour et nuit. Avant d'appeler un médecin, je fis prévenir l'ami Richard, qui accourut en toute hâte.

« Qu'as-tu ? où souffres-tu ? me demanda-t-il, à moitié mort d'émotion.

— Je me sens mal partout, lui répondis-je. Ma tête ne va plus et le reste va trop. On dirait que j'ai l'*influenza*... Dis-moi franchement, Richard, est-ce que la fièvre jaune ne débute pas ainsi ? Ne crains pas de m'affecter. Je suis courageux, et, si j'en reviens, j'aurai du moins la consolation de pouvoir parler en connaissance

de cause de cette maudite fièvre, qui effraye comme un croque-mitaine nos indigènes d'Europe. Je leur dirai : « Je l'ai eue, moi, et je n'en suis pas mort. Allez et faites de même. » Si, au contraire, je succombe, c'est que mon heure était marquée. Tu m'enseveliras sans pompe ; tu diras sur ma tombe que je suis mort victime de mon amour pour la science, et tu enverras à ma



35. — Hôtel à la Tijuca (environs de Rio-de-Janeiro).

femme mon calepin avec une mèche de mes cheveux. Je te lègue ma photographie avec dédicace. »

Richard se contenta de me répondre qu'il me fallait changer d'air, me faire inoculer et que nous n'avions pas une minute à perdre en vains discours. Je fus transporté dans une hôtel, sur la hauteur, à la Tijuca. Un jeune docteur vint me visiter avec un attirail de fioles et d'instruments. Deux heures après, j'avais dans le corps une fourmilière de petites bêtes qui me débarrassaient de tout mon mauvais sang jaune. J'eus une fièvre de diable à quatre pendant quelques jours. Richard me soigna comme une

sœur de charité en pantalon et j'entrai promptement en convalescence.

Je me sens à peu près guéri. J'emploie mon temps à regarder un peu en moi-même et beaucoup par la fenêtre, me promenant tous les jours jusqu'à la cascade de la Tijuca. C'est pendant ces loisirs que je médite sur le sort des « fatigués de l'Europe », et que je résous le problème économique au Brésil, en buvant force citronnade. Le médecin qui m'a vacciné m'assure que je puis affronter maintenant tous les microbes de Rio-de-Janeiro et me livrer sans crainte aux pérégrinations les plus dangereuses. Il paraît qu'une bonne partie de la colonie étrangère s'est fait piquer comme moi et qu'elle nargue avec entrain le virus du *vomito negro*. Richard, qui recommence à plaisanter depuis qu'il ne tremble plus pour mes jours, prétend que c'est la foi qui sauve le foie. Qu'importe que l'on inocule de la confiance ou des germes, si l'humanité s'en trouve bien et si les opérateurs s'en trouvent mieux encore! Quant à moi, je ne sais ce qui m'a guéri. Il me suffit d'être libéré de ma jaunisse. Je suis tout prêt à délivrer à l'élève de M. Pasteur une attestation constatant qu'il m'a rendu à mes chers voyages, à ma famille et à mes amis. Je publierai en France ses louanges et son nom ; je soutiendrai que cet homme a plus fait pour l'émigration au Brésil que toutes les lois spéciales des immenses États-Unis, relatives à la prétendue fièvre jaune. Lorsque tout le monde saura qu'un simple coup de lancette du docteur Domingos Freire suffit pour vous épargner le coup de la mort; qu'il n'y a pas plus de danger à s'en aller planter du café ou de la canne à sucre au Brésil que des choux à Fouilly-les-Navets, on accourra en foule de tous les bouts de la terre ; des bras libres remplaceront les bras esclaves supprimés, et l'on se verra forcé de refuser du monde !

Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;
Il viendra; mais le temps ne m'en est point connu.



36. — Cascade de la Tijuca (environs de Rio-de-Janeiro).

Il est rare que mes prévisions me trompent. Je vois apparaître sur ce sol fertile tout un peuple nouveau. Les forêts disparaissent, les déserts sont habités; des plantations infinies s'étendent de Rio-Grande à Bahia, de Pernambuc à Manáos. Toutes les cultures s'établissent à la place de toutes les sauvageries; toutes les nations fraternisent en ces régions où la terre ne manquera jamais, où toutes les ambitions pourront largement se satisfaire.

L'Amérique du Nord se comble. La vieille Europe regorge. Place au Brésil! C'est là que doit s'opérer la grande fusion des races. C'est là que doit s'éteindre à jamais l'immense misère universelle...

Est-ce le plaisir de revivre qui me rend si optimiste? Est-ce la fièvre jaune qui vous fait voir ainsi tout en rose, après coup? — Non; c'est la logique des faits qui s'impose. L'Asie a été la première épuisée, l'Europe s'étiole. Il ne reste plus d'avenir que pour l'Afrique et les deux Amériques. Après cela peut-être de nouveaux continents surgiront du sein des mers, et une humanité plus parfaite prospérera sur ce limon vierge, jusqu'à ce que l'Être ait produit tout ce qu'Il doit produire. Alors tout s'éteindra lentement. Notre globe, desséché, se dispersera dans l'infini pendant des millions de siècles. Il mettra pour mourir autant de temps qu'il en a mis à vivre. La poussière de ce cadavre ira dans l'immensité, se groupant de nouveau et formant de nouvelles combinaisons planétaires. Et toujours ainsi. Cet éternel recommencement des choses, cette transformation perpétuelle des forces constitue la vie.

J'ai appris tout cela en quelques jours de méditations solitaires. Ma maladie m'a ouvert des horizons inconnus. Quand on est si près de la mort, l'on s'entretient volontiers de l'infini. Et lorsque la santé vous est rendue, l'on s'empresse de converser avec les êtres qui vous sont chers.

C'est aussi ce que je fis. J'écrivis à ma fille, mon unique héritière, une longue lettre qui ne contribua pas peu à mon rétablis-

sement complet. Les enfants ont cela de bon qu'on se conserve pour eux. Sans ces petits êtres, je crois qu'on se laisserait mourir volontiers. On ne se sentirait peut-être pas le courage d'en faire autant pour sa femme. Ma Désirée est pour moi plus qu'une épouse; elle est une mère, une sœur, une amie, tout ce qu'il y a de plus tendre sur terre; eh bien ! j'avoue que son simple souvenir n'aurait pas suffi à me rappeler du tombeau. Au contraire, sitôt que je pensai à ma Léocadie, je me dis, au milieu de la fièvre, en me dressant sur mon séant : « Théotime, il faut que tu vives pour elle, pour son bonheur; tu te dois à ta Léocadie; ne la rends pas orpheline; elle a encore besoin de toi. » Je me raidis contre la souffrance égoïste, et je fus sauvé. Je me gardai bien de l'instruire de ma maladie. La pauvre colombe m'aurait cru retombé dans une autre et aurait été capable d'en faire une troisième ! Pour éviter le moindre malheur, je fis subir à ma lettre une fumigation sérieuse, une quarantaine d'un jour et d'une nuit.

Je transcris ici cette lettre; c'est un document humain :

« Ma Cadie chérie,

« Je t'expliquerai, à mon retour, pourquoi je ne t'ai pas écrit plus tôt. Je me contente de te dire, pour le moment, que je me suis trouvé pendant quelque temps en des contrées perdues, où il n'y a pas plus de postes qu'avant le règne du bon roi Louis XI. Cette excellente raison te fera mieux comprendre les autres...

« Me voici au repos à *la cour*. Ne crois pas au moins que je partage les appartements de Leurs anciennes Majestés, et que j'aie à mes ordres une suite de chambellans avec des clés dans le dos. Il n'en est absolument rien, rassure-toi. Ton père tient à garder son indépendance, et il ne lui plairait en aucune façon de dormir sur les marches d'un trône, qui, d'ailleurs, n'existe plus. Cette literie vous marque par trop les côtes.

« Nos citadins de Rio, plus forts que les Parisiens de Louis XIV, confondent volontiers la cour avec la ville. De cette manière, ils

sont convaincus d'appartenir tous à la cour. Ils disent couramment : « J'ai passé quinze jours à la cour, » pour dire : « J'ai « habité Rio pendant quinze jours, dans une maison meublée « à cinq mille *réis* la nuit... » C'est une mauvaise habitude qu'ils ont contractée pendant soixante-sept ans de monarchie, et dont ils ne sont pas encore tout à fait guéris.

« Pour moi, ma cour consiste en une chambre fort gaie, vide de tout courtisan, où de dormir en paix j'ai toute liberté. Mon palais a fort bon air ; il est situé sur une hauteur qui domine les bruits de la ville et les flots de l'Océan. Ma pensée s'y recueille et plane sur les misères humaines. Je compose dans ma solitude un ouvrage plein de chiffres intéressants, que je t'offrirai pour tes étrennes.

« Je me sens devenir rentier brésilien au milieu de mes domestiques noirs, qui me servent et me gardent comme de bons chiens. Ces braves gens ne me laissent rien faire. Sitôt qu'ils me voient prendre mon arrosoir pour désaltérer mes plantes tropicales, — car j'ai des plantes tropicales à discrétion, — ils m'arrachent mon instrument des mains et se confondent en excuses; mais ils se gardent bien d'arroser. A peine si j'ai le droit de manger moi-même. C'est à devenir paralysé des quatre membres.

« Si tu étais auprès de moi, j'aurais au moins la satisfaction de me sentir faire mon nœud de cravate par des mains blanches. J'ai toujours peur que mes pauvres serviteurs n'y déposent un doigt de leur noir animal.

« Et puis, si tu étais ici, ma petite Cadie, tu aurais des négresses pour chacun de tes désirs. Tu serais bercée dans un hamac comme une sultane quand tu aurais chaud, et tu ne respirerais que l'haleine des cactus, qui n'en ont pas. Tu ne marcherais pas, on te porterait. Tu ne t'habillerais pas, on te vêtirait tout de blanc comme un ange. Tu ne parlerais pas, tu rêverais. Ta vie ne serait qu'un songe très doux, ton sommeil une extase ! Nous irions ensemble nous promener sur l'eau. Tu élèverais des

perroquets pour l'ornement de mon toit rouge. Tu rafraîchirais un peu l'air qui m'entoure. Ton visage me reposerait de tous ces visages. J'aurais des cheveux blonds à caresser, bien que les cheveux blonds ne manquent pas ici.

« Ah! si Richard n'était pas ici, comme je te ferais venir par le prochain paquebot, sous la conduite de ton incomparable mère! Richard est un charmant ami, mais qui aime trop à taquiner. Il te rendrait l'existence malheureuse. Il me faudrait rompre avec lui à cause de toi, fifille, et il m'est de première nécessité. C'est à lui que je dois de connaître et de comprendre le Brésil en quelques semaines tout aussi bien que si je l'eusse pratiqué depuis ma plus tendre enfance. Richard est un homme précieux, dont nous reparlerons entre quatre yeux.

« Pour te dédommager un peu, je vais te raconter deux belles excursions que je viens de faire en compagnie de mon cicerone dans les environs de Rio, afin de nous entretenir en haleine. Ce sont deux petites courses d'amateur qui ne dépassent pas quatre cents kilomètres, aller et retour. Nous partons donc un beau matin pour Fribourg, que l'on prononce ici Friburgo, afin de ne pas confondre avec les deux villes du même nom qui se trouvent, si je ne me trompe, l'une en Brisgau et l'autre en Helvétie.

« Nous prenons le chemin de fer de Cantagallo à Nithérohy. Arrivés à cette localité, qui fait vis-à-vis à Rio-de-Janeiro, de l'autre côté de la baie, comme Nantes regarde Saint-Nazaire par-dessus les eaux de la Loire, Richard me dit :

« — Nous voici dans le chef-lieu de l'État de Rio.

« — Comment, triple farceur, lui répondis-je, Rio n'est pas le « chef-lieu de l'État de Rio?

« — Pas le moins du monde, mon ami, répliqua Richard. Rio « se contente d'être la capitale fédérale des États-Unis du Brésil, « et il laisse à Nithérohy l'honneur d'être le chef-lieu de l'État de « Rio-de-Janeiro. La ville de Rio n'appartient à aucun des vingt « États de l'Union brésilienne, comme Washington, la capitale



37. — Bananiers et palmiers.

« des États-Unis de l'Amérique du Nord, n'appartient à aucun « État. Sache-le une bonne fois. »

« Il paraît que c'est exact, car je me suis renseigné à la douane. Pourquoi alors ne pas appeler Nithérohy l'État qui a Nithérohy pour chef-lieu? Je te dirai, entre nous, ma chère Cadie, que ces Américains n'ont pas tout le sens pratique que nous leur prêtons, quand nous voulons faire enrager nos gouvernements.

« Bref, nous traversons une kyrielle de stations qui n'ont d'importance que par leurs noms ronflants : Porto-do-Velho! Porto-das-Caixas! Ne dirait-on pas des cités immenses, des ports de mer hérissés de trois-mâts bondés de ballots! Ce sont tout simplement de petites anses de pêche, des havres à canotiers, des plages de famille, et cela veut dire : le Port-du-Vieux, le Port-des-Caisses. On n'y doit pas en débarquer souvent, des caisses.

« — Nous voici à Cachoeira, la cascade, me cria Richard; « attention, ouvre l'œil, ça va commencer. »

« J'ouvris bel et bien mes deux yeux, et je ne vis pas plus de cascade que dans ma main.

« — Où l'as-tu mise, ta cascade? demandai-je à Richard. On a « sans doute oublié de lui verser à boire. Ce n'est pas le jour de « grandes eaux. »

« Ce fut notre train qui cascada.

« J'éprouvai certaines frayeurs que tu partageras quand je t'aurai dit que la vapeur nous entraîna par des chemins de montagne où je n'aurais pas risqué une mule. C'était à donner le vertige à la locomotive. Nous n'étions plus en chemin de fer, mais en ascenseur. Nous décrivions des spirales à faire frémir. Mais quel spectacle, ma Léocadie, quel panorama enchanté! A chaque détour de la montee, un décor nouveau, des tableaux se succédant comme dans une féerie. Ici des vallées profondes, où la nuit semble se retirer pendant le jour; là des cimes bleues où la

lumière se repose. Plus loin s'ouvre un vaste horizon bordé de collines, et, tout au bas, l'immense baie de Rio, où la mer s'endort. Partout une végétation folle, débordante ; des fleurs qui sont des arbres, des arbres qui sont des êtres animés, une verdure noire, un ciel d'azur sombre, des flots embrunis, des vols d'oiseaux puissamment colorés, un soleil qui tire des étincelles de tout ce grand silence des solitudes.

« Imagine tout cela plongé dans une fournaise que traverseraient des courants d'air, et tu auras quelque idée du paysage.

« Tu pourras t'exercer à refaire cette description selon les règles de l'art que je t'ai fait apprendre au couvent, et je ne doute pas que tu n'en tires les plus surprenants effets, dont Mme Ducampêche sera certainement jalouse.

« Notre descente fut terrible. Je me tenais à deux mains aux dossiers de la banquette pour ne pas dévaler sur Richard. Nous devenions avalanche, et nous n'avions plus aucune envie de contempler les sites, qui fuyaient trop rapidement. Tous les plans se confondaient, et nos yeux se brouillaient.

« Enfin, nous touchons terre! Je me croyais en ballon. Nous respirons. Le Rio-Bengala nous accompagne, et nous débarquons à Fribourg. De Nithérohy nous avions franchi nos cent dix kilomètres en quatre heures. Rien de cassé!

« On se croirait réellement en Suisse, à Fribourg. On se surprend à chercher du fromage de gruyère dans les chalets alpestres disséminés çà et là au versant de la montagne. Les *fidalgos* qui habitent ces riantes demeures n'ont rien qui rappelle les bergers helvétiques.

« Pendant que Richard s'amusait à tuer d'innocents volatiles qui ne lui avaient jamais fait de mal, j'employai ma journée à voir les curiosités de l'endroit. J'ai visité l'établissement hydrothérapique du docteur Eboli, où l'on guérit de toutes les douleurs avec infiniment de plaisir; le nouveau collège des Jésuites, qui reçoit des fils de famille, comme partout, et qui va être obligé de

fermer, car la nouvelle constitution chasse les Pères, au nom de la liberté; et enfin la fontaine du Soupir, que nulle apparition n'a encore illustrée.

« Ma petite tournée faite, j'ai attendu Richard à la gare, en respirant une bonne provision d'air frais, en admirant les beautés de la campagne et en pensant à vous, mes chères âmes, que j'espère revoir bientôt.

« Richard, selon sa coutume, nous a fait manquer le train, et nous n'avons pu retourner à Rio que le lendemain. Nous avons soupé de sa chasse, qui a été miraculeuse.



38. — Le vicomte de Mauá.

« Mais j'aurais bien donné tout son gibier coriace pour une aile de perdreau ou un râble de lièvre, comme tu sais les accommoder quand tu te mêles de cuisine.

« Malgré cette petite désillusion gastronomique, j'emporte de Fribourg ou Friburgo, — l'un et l'autre se dit ou se disent, — un excellent souvenir.

« Le dimanche suivant, à sept heures du matin, Richard vint me prendre pour me conduire à Petropolis, l'ex-résidence impériale, le Versailles de l'ancienne cour brésilienne; car Petropolis signifie la ville de Dom Pedro, selon la traduction reçue.

« Le temps était orageux et je n'étais pas fâché de goûter aux brises de mer. Nous avions toute la baie à traverser en bateau jusqu'à *Maua*, et je désirais beaucoup faire sa connaissance, car l'un des hommes les plus remarquables de l'Amérique du Sud, celui qui établit la première ligne de chemin de fer dans ces régions, portait le titre, à jamais illustre, de vicomte de Mauá.

« On ferait le voyage du Brésil rien que pour se promener dans la baie de Rio, ma petite Cadie. Le fameux golfe de Naples n'est rien à côté de celui-là. Je ne comprends pas comment les Anglais, qui en ont assez de l'Italie et de son Vésuve, ne viennent pas ici plus souvent admirer cette merveille de la nature marquée au doigt de Dieu Ce n'est peut-être pas un mal, après tout, qu'ils négligent la baie de Rio; car partout où ces insulaires se portent, ils détériorent et épuisent le pittoresque. Te rappelles-tu notre ascension au Righi après la sortie de pension? Je m'imaginais une montagne sauvage, à pic, comme je n'en ai trouvé qu'au Brésil. Qu'est-ce que nous avons vu? Une montagne d'Anglais et d'Anglaises! rien autre chose. Ici, c'est différent.

« Au lieu d'insulaires, ce sont des îles fleuries que l'on coudoie. C'est plus gai. On navigue entre ces bouquets de verdure, qui poussent de la mer, comme dans un parc on se promène à travers des massifs épars. Ces îles parfumées font comme des rives aux flots, et il semble que l'on glisse au courant d'une rivière suspendue sur les vagues.

« Le lac de Lamartine et tous les lacs de tous les poètes ne bercent que de l'ennui, auprès de cette nappe immense, qui de mer devient baie, de baie devient lac, de lac devient fleuve, et tout cela par douces successions. Vous vous croyez en plein Océan aux horizons infinis; l'instant qui suit vous enserre dans un loch d'Écosse, puis vous emprisonne plus à l'étroit encore entre des îles plus rapprochées, pour vous rendre ensuite à la liberté de la mer. J'ai éprouvé là toutes les émotions de l'eau.

« Richard eut l'amabilité de tout m'indiquer en passant.

« — Voici, me dit-il, Santa-Barbara, la patronne des artilleurs, « où se trouvaient autrefois les poudres et les salpêtres; Enchadas, un entrepôt de charbons de terre; Pombeba, avec son « usine de produits chimiques.

« Voici surtout, ajouta-t-il, un endroit qui va sourire à la muse. « C'est ici qu'un jeune poète, mort à vingt ans, et qui avait là quel-



39. — Dans la baie de Rio. — Une plage.

« que chose pour fournir une brillante carrière, est venu s'ins-
« pirer. C'est ici, dans l'île des Ferreiros[1], que Dutra-e-Mello
« a vécu ses plus beaux vers :

... A ilha dos Ferreiros, que insufflára
N'alma pura do Dutra a flamma occulta
Que o seu ser devorou, amando uns olhos.

« Je te traduirai ces vers quand je saurai bien le portugais, c'est-à-dire quand tu me l'auras appris, ma chère Léocadie. Je ne pourrai apprendre cette langue que de toi. Ici, ils la parlent trop vite pour moi.

« Mon guide me fit encore remarquer Sapucaya, Bom-Jesus, où se trouvent l'asile des Invalides et le tombeau du brave général Osorio, qu'on va transporter à Rio. Je vis aussi Secca, qui n'a rien de sec sous les ombrages de ses grands arbres ; Governador, un petit bourg de treize kilomètres de long sur six de large, où Dom Jean VI, le grand-père de l'empereur déchu, est venu se reposer plus d'une fois des soucis du pouvoir. Nous côtoyâmes encore la célèbre *île Fendue* (Rachada). Elle se compose de deux rochers séparés de deux mètres l'un de l'autre. Les savants du pays affirment que c'est la foudre qui a donné ce large coup d'épée. Je parierais bien pour autre chose. Est-ce qu'il n'y a pas de géants fabuleux pour expliquer ce bel exploit ?

« Mais déjà, du bateau, nous apercevons les clochers de Mauà et, par-dessus, la *serra* des Orgues. C'est un véritable buffet d'orgues, avec ses tuyaux granitiques qui montent en plein ciel. Les harmonies de la mer la traversent. C'est sublime. Ce qui l'est plus encore, s'il est permis d'ajouter du sublime à du sublime, c'est le *Doigt de Dieu*, qui se dresse dans l'espace et qui semble montrer aux mortels le chemin du ciel et de l'avenir. *Digitus Dei est hic*, comme disait notre prédicateur de carême. Le doigt

1. « ... L'île des Forgerons, qui avait soufflé dans l'âme pure de Dutra la flamme cachée qui dévora son être, car il aimait certains beaux yeux. »

de Dieu est au Brésil. Voilà un beau texte pour servir d'épigraphe à mon livre. Richard me compare ce rocher suspendu à la main de la justice qui se dresse dans le vide. Il se permet même certains rapprochements irrévérencieux que je dédaigne d'écouter. Je les lui pardonne, d'ailleurs, car, le plus souvent, il ne sait ce qu'il dit.

« Nous débarquons à Mauá, pour prendre le train qui doit nous transporter ou plutôt nous enlever jusqu'à Petropolis. Encore une escalade ! On ne s'imagine pas en France comme ce pays-ci est montagneux. Sous prétexte que les Cordillères se trouvent de l'autre côté, on croit que toute cette région est plate comme une Sibérie. Erreur profonde, ma chérie ; il y a de tout au Brésil. Dis-le bien haut à tes anciens professeurs de géographie.

« Notre trajet fut assez agréable jusqu'au pied de la montagne. Une pente douce nous y porta en quelques minutes. Mais, lorsque j'aperçus cette muraille qu'il nous fallait gravir, je fus tenté de renoncer à Petropolis, à ses pompes et à ses œuvres.

« — Tu aurais dû me prévenir, fis-je à Richard. Tu sais fort « bien que je n'ai jamais eu de goût pour les roches Tarpéiennes.

« — Il n'y a pas plus de danger que sur un bateau, m'assura-t-il, « au contraire ; le chemin de fer est à crémaillère, et le point « culminant de la montée n'est qu'à huit cent cinquante-cinq « mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous allons dévorer cet « espace en trente minutes, le temps de fumer un cigare. Nous « avançons avec une vitesse de douze kilomètres à l'heure. »

« Rassuré de ce côté, je ne perdis pas de vue le panorama de la baie de Rio. Arrivé sur le plateau, le train nous transporta à Petropolis, et je n'eus pas à regretter d'être monté si haut à l'aide d'une crémaillère suspendue.

« Petropolis est une ville élégante par excellence. Sous l'empire, c'était la seconde ou la troisième capitale. Je ne m'y reconnais plus dans ces capitales, quoique Richard me répète à satiété : « Rio-de-Janeiro, qu'on appelait naguère encore le Muni-

« cipe neutre ou la cour, voilà la capitale fédérale des États-Unis « du Brésil; Nithéroby, voilà le chef-lieu de la ci-devant province et « aujourd'hui État de Rio-de-Janeiro; Petropolis, voilà le séjour « d'été de la cour au temps de Dom Pedro II. »

« Il est difficile, d'ailleurs, de trouver un séjour plus enchanteur, plus frais, plus salubre. Il n'y manque que des bains de mer. C'est une oasis au milieu des tropiques. Pendant l'été, de décembre à avril, le corps diplomatique, les ministres, la haute bourgeoisie bureaucratique et monnayée, tous ceux qui veulent se donner de l'air et des airs, désertent Rio et viennent se réfugier dans ce petit coin d'Europe. L'animation y est grande alors, et les intrigues vont leur train. Des soirées, des fêtes, des réceptions, un grand luxe de toilettes, des chevaux de prix, des voitures de chez Binder, telle est, en quelques lignes, la physionomie de cette cité fortunée, qui permet aux Brésiliens de se passer un peu de Paris. Nous ne vîmes rien de cela, parce que nous étions dans le cœur de l'hiver.

« Comme nous ne disposions, d'ailleurs, que de six heures à dépenser dans la *ville de Dom Pedro,* je les employai à la visite de l'ex-palais impérial, de l'hôtel où habitait autrefois la comtesse d'Eu, du palais de Cristal et de quelques jolies villas, dont Richard connaît les sympathiques propriétaires, alors absents.

« Ces différentes constructions n'ont rien de particulièrement remarquable; c'est pourquoi je ne te les décris pas.

« Je termine, ma chère Léocadie, en t'embrassant de tout mon cœur, sans oublier ta mère, et je reste ton père qui t'adore,

« Théotime Durand. »

Quand vous aurez vu le grand panorama de la ville et de la baie de Rio-de-Janeiro peint par Victor Meirelles de Lima et par H. Langerock, et exposé à Paris pendant l'Exposition universelle de 1889, où il obtint la médaille d'or, vous ne connaîtrez pas mieux ces deux villes.

CHAPITRE XIX

SAN-PAULO

Périodiques français. — Départ pour San-Paulo. — Comme quoi la distance rapproche les distances. — Grands hommes de San-Paulo. — *Maestri paulistas.* — La capitale de cet État. — Les analphabets au Brésil. — Beautés d'un inventaire. — Étendue et population. — Les Italiens. — Causes de la prospérité de cet État. — Climat. — Viticulture. — Rendement des terres. — Immigration. — Navigation et moyens de communication. — Budget de l'État. — Un planteur en perspective.

A mon retour du pays du maté, j'avais trouvé chez moi un paquet de journaux et une lettre qui m'y attendaient depuis une semaine. Je défis le paquet et j'ouvris la lettre. Ma surprise fut extrême. Un camarade à moi, un garçon de grande valeur, sachant le grec et le latin aussi bien qu'un curé, m'écrivait pour me presser de partir immédiatement pour San-Paulo et de descendre avec une valise chez lui, où j'étais attendu avec une impatience des plus fébriles. Il avait appris mon arrivée à Rio par les gazettes de la capitale, qui sont à l'affût de tous les étrangers qui débarquent, dont elles publient les noms chaque jour, en même temps qu'elles donnent la liste des personnes, messieurs, dames et demoiselles, dont c'est la fête.

Ce compatriote était venu avec quelques économies pour tenter fortune dans l'État de Saint-Paul, au sud du Brésil. Il m'envoyait quelques numéros d'une publication périodique fondée dans le chef-lieu pour défendre les intérêts de nos compatriotes dans cette région, et pour servir d'organe à la société d'encouragement pour le commerce français d'exportation.

Je parcourus cette petite revue tricolore de cinquante pages. Un pur sentiment de patriotisme y perce à chaque ligne. J'y trouvai, comme dans *l'Étoile du Sud,* son aînée, un résumé des événements politiques survenus en Europe et en France depuis mon départ, des nouvelles locales, un feuilleton littéraire et artistique, des documents sur les faits économiques de la contrée, et jusqu'à des vers, presque aussi bien tournés que les miens, ceux de ma jeunesse.

J'avais accepté avec trop d'empressement la gracieuse invitation de mon ancien camarade, car ma fièvre vint contrarier tous mes beaux projets. Cependant, dès que je me sentis entièrement guéri, je demandai à Richard s'il voulait m'accompagner à Saint-Paul, chez mon ami.

« Tu as donc des amis partout maintenant? me répondit-il. Mais je ne connais pas ce monsieur! Je ne veux pas m'imposer. Tu es assez grand pour voyager tout seul. On va à Saint-Paul sans encombre et sans crémaillère. C'est une affaire d'une douzaine d'heures, tout au plus. Tu trouveras bien encore quelques montagnes sur ton chemin, mais tu n'auras pas à les enjamber. Elles t'escorteront jusqu'à destination, comme l'ange qui accompagna Tobie. Je te mettrai en wagon, et tu te laisseras aller. »

Je crois qu'au fond Richard était un peu jaloux de mes relations nouvelles.

Mon ami, que j'avais prévenu par dépêche, m'attendait donc à la gare de Saint-Paul. Je fus surpris de ne pas le trouver bruni par le climat. On s'embrassa comme deux frères. C'est incroyable comme la distance rapproche les distances. Jamais, à Nantes, je n'aurais consenti à lui donner l'accolade. A l'étranger, tout change; on ne voit pas de même les choses et les gens.

« Mon cher ami, m'écriai-je dans le ravissement, que je suis donc heureux de vous voir en bonne santé! »

Je ne pus trouver autre chose pour lui témoigner ma joie, ma gratitude et mon admiration; oui, mon admiration, car un Français qui émigre est un homme de courage qui mérite toutes mes sympathies. Nous sommes devenus si casaniers!

L'accueil que je reçus à Saint-Paul dépassa tous ceux qui m'avaient été faits jusqu'alors. Je passai toute ma semaine en distractions variées. J'épuisai, comme dit Richard, tous les plaisirs de la métropole du café.

Le soir même de mon arrivée, je dus assister à une fête littéraire, où l'on a beaucoup parlé d'un grand écrivain portugais, M. Ramalho Ortigão, dont Richard m'avait déjà entretenu, et qui se propose, a-t-il ajouté, de me faire concurrence en publiant prochainement un livre sur le Brésil, où il a passé deux mois. Mais je le devancerai, et, comme presque personne ne lit le portugais, je tiens mon succès.

On me montra à cette réunion, parmi plusieurs inconnus illustres, un ancien ministre libéral, M. Leoncio de Carvalho, et j'eus le regret de ne pas y trouver (car il était alors à Paris) l'un des personnages politiques les plus importants de cet État et de beaucoup d'autres lieux, M. Antonio Prado. C'est un des plus riches propriétaires fonciers de San-Paulo, et il a été ministre de l'agriculture par deux fois, pendant les dernières années. Le plus beau palais de la ville appartient à sa mère, Dona Veridiana Prado.

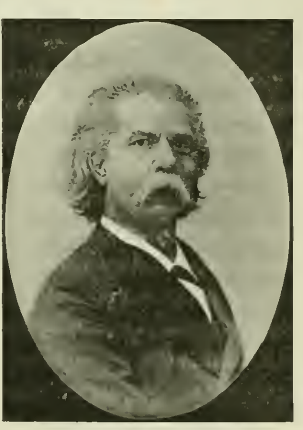
San-Paulo, d'ailleurs, se vante d'être la patrie d'un certain nombre de grands hommes et d'avoir donné le jour aux principaux pionniers du Brésil. Barthélemy de Gusmão, qui découvrit les aérostats et en fit une expérience publique à Lisbonne une soixantaine d'années avant les Montgolfier, et les frères Andrada, dont le rôle fut décisif lors de l'indépendance du Brésil, sont nés à Santos, port de mer de cet État. C'est de Taubaté, ville de San-Paulo, que sont sortis aussi les hardis explorateurs qui ont franchi les montagnes de la Mantiqueira et ont fondé des



40. — Hôtel de Dona Veridiana Prado, à San-Paulo.

centres de population au loin, tels que Ouro-Preto, aujourd'hui chef-lieu de l'État de Minas-Geraes.

Toutes mes autres soirées ont été employées à entendre de la bonne musique. San-Paulo est la patrie du grand maestro Carlos Gomes, l'auteur du *Guarany*, de *Fosca, Salvator Rosa, Maria Tudor, lo Schiavo,* et du petit maestro Gomes de Araujo, dont la *Carmosina* a été jouée à Milan au mois de mai 1888. J'y ai encore trouvé tout vivant le souvenir d'un tragédien italien, un certain Giovanni Emanuel; tous les amateurs se répandaient en éloges pompeux sur ce successeur de Salvini et de Rossi. Un peu plus on l'aurait appelé « Votre Éternité », comme dans *Théodora*.



41. — Le maestro Carlos Gomes.

Si Richard avait visité San-Paulo comme moi; s'il avait vu ses rues bien pavées de parallélipipèdes, ses places plantées d'arbres, son éclairage à gaz, ses tramways, son service des eaux, qui descendent de la montagne de la Cantareira; ses égouts perfectionnés, son abattoir, son grand viaduc métallique en construction, destiné à relier les quartiers commerçants, du centre au quartier pittoresque du *Chá*, — certes, il n'aurait plus le mauvais goût de traiter cette belle capitale de vulgaire ville de province, peut-être parce qu'elle a été fondée par les Jésuites le 25 janvier 1554, jour de la conversion de saint Paul.

Je vis également avec un certain plaisir les écoles primaires, le séminaire, l'école normale, le lycée des arts et métiers (six cents élèves) et la bibliothèque de la faculté de droit, contenant plus de seize mille volumes. Mais, hélas! j'ai appris avec douleur que

dans cet État prospère, peut-être le plus avancé du Brésil, le nombre des analphabets s'élève à 77 pour 100! D'après les données officielles, 22,27 pour 100 de la population savent lire et écrire; 58 centièmes pour 100 a l'instruction secondaire et 15 centièmes pour 100 l'instruction supérieure. S'il en est ainsi dans un État ancien, desservi par de nombreuses lignes de chemins de fer, siège d'une faculté de droit, riche, plein d'initiative, on se demande quelle doit être la proportion des analphabets dans des États lointains, à Matto-Grosso, à Goyaz, dans l'Amazonas et ailleurs!

Avant de quitter Saint-Paul, alors que j'étais encore tout attristé de cette constatation douloureuse, je priai mon ami de vouloir bien collaborer à mon grand ouvrage de vulgarisation brésilienne, en me communiquant tout ce qu'il savait sur la contrée qu'il habite et qu'il a étudiée à fond. Ce cher camarade ne me cacha rien, et, dans une après-midi, il me fit une conférence des plus substantielles sur la situation économique de cette belle région, qui est à la tête de tous les progrès au Brésil.

« Je vais peut-être, me dit-il, vous fatiguer un peu en vous présentant quelques données de statistique comparative. Il est impossible, cependant, de se rendre compte de l'état exact d'une région si on néglige de la mettre en parallèle avec d'autres.

— Faites, faites, lui répondis-je avec empressement. La statistique est ma science préférée; elle est la moelle de l'économie politique, et si nos lecteurs français n'étaient pas aussi épris de belles-lettres qu'ils le sont, je ne ferais entrer que des chiffres dans mon journal de voyage. Mais il leur faut de la sauce pour accommoder les meilleurs poissons; je suis bien forcé de leur en servir, sans quoi ils ne goûteraient même pas à mon plat franco-brésilien. Je m'appliquerai, cependant, à faire cette sauce la plus courte possible, rompant en cela avec toutes les habitudes des voyageurs français... C'est si beau un inventaire!... Com-

mencez, mon ami, ne faites pas attention à ma sauce, c'est-à-dire à mon babillage.

— L'État de São Paulo, que vous avez à peine entrevu en passant, n'a pas moins de 312,283 kilomètres carrés de superficie. Or l'Autriche n'en a que 299,984, l'Italie que 296,323, la Suisse que 41,346. Il est vrai que celle-ci se rattrape en hauteur, comme les immeubles parisiens... Vous voyez quel joli État cela ferait si la population était en rapport avec la superficie. Malheureusement, nous ne comptons encore que 1,500,000 habitants à peu près sur cet immense territoire. En 1812, nous en avions 837,354; en 1886, nous étions déjà 1,221,394. Depuis, nous avons reçu un contingent d'immigrants considérable, et les naissances (35,5 pour 1,000 habitants) dépassent les décès (20 pour 1,000) de 15,5 pour 1,000. N'ayant pas des chiffres officiels depuis quatre ans, je ne vous parlerai que des résultats donnés par la statistique de 1886, faite avant la grande immigration.

« Sur 11,221,394 habitants enregistrés par la statistique de 1886, il y avait 95,23 pour 100 Brésiliens et 4,77 pour 100 étrangers, dont 1,73 pour 100 Italiens, 9 centièmes Français et le reste appartenant à d'autres nationalités, les Allemands (62 centièmes pour 100) étant plus nombreux que les Français. Les Italiens ont la primauté d'emblée parmi les étrangers. A l'heure qu'il est, ils ne doivent pas être inférieurs à 120,000, plus nombreux à eux seuls que tous les autres étrangers réunis. On les estime beaucoup ici, et avec raison : ce sont d'excellents travailleurs, durs à la besogne, sobres, économes et intelligents.

— J'avoue, dis-je en interrompant, que cela renverse mes idées sur le compte des Italiens. Pourquoi ne sont-ils pas laborieux dans leur pays?

— C'est qu'ici ils se sentent appelés à devenir propriétaires, et que noblesse oblige... Le reste de la colonie étrangère se compose d'Allemands, de Portugais, de Belges et de quelques milliers de Français. Nous sommes la minorité.

— Sommes-nous au moins la qualité ?

— Avec de l'union et de l'entente, avec l'intelligence que nous possédons et avec quelques capitaux de plus, nous pourrions faire bonne figure. Pour le moment, nous sommes réduits au commerce, à l'industrie, à la culture de quelques arts libéraux. Comme nos paysans français et nos ouvriers agricoles n'émigrent pas, nous ne détenons que fort peu de concessions agraires, et nous manquons de ce prestige qui est l'apanage justement mérité du propriétaire foncier.

— C'est bien raisonné.

— Nous venons ici, poursuivit-il, pour y faire fortune, en comptant beaucoup sur la chance et le hasard ; nous ne venons pas, comme les Italiens, pour nous y fixer, pour y faire souche en utilisant nos bras et nos sueurs à la fondation d'un patrimoine familial... Reprenons nos chiffres, si le cœur vous en dit.

« Si l'État de São Paulo était peuplé comme la Belgique, il pourrait contenir plus de soixante-dix millions d'habitants.

— Oui, mais pourrait-il les nourrir aussi aisément ? Il serait alors forcé de déverser, à son tour, sur d'autres États le trop-plein de sa population.

— C'est possible, et ce serait tant mieux ; mais nous n'en sommes pas encore là. Tel qu'il est, cependant, cet État compte déjà 3,7 habitants par kilomètre carré. La République Argentine...

— Ah ! oui, la République-réclame, comme l'appelle Richard.

— La République Argentine n'a que 1,2 habitants par kilomètre carré. Il lui faudra beaucoup de temps encore et passablement de prospectus pour arriver aux résultats que nous avons atteints en quelques années, car ici la quantité des immigrants est aussi bonne que la qualité.

— A quelle cause attribuez-vous cette prédilection de l'émigrant européen pour cette contrée ?

— Il y en a plusieurs. Saint-Paul a eu successivement, depuis 1885, trois de ses fils — MM. Prado, Rodrigo Silva et Glicerio — à la tête du ministère de l'agriculture, dont dépend le service de l'immigration.

« Il a eu, depuis quatre ans, comme présidents ou gouverneurs, d'abord un homme aux grandes idées et à la volonté ferme, M. João-Alfredo Correia d'Oliveira ; ensuite un homme du terroir, M. le vicomte de Parnahyba, et enfin M. Prudente de Moraes. Puis, il s'est trouvé pourvu, grâce aux efforts de M. Martinho Prado fils, d'une société d'immigration admirablement organisée. Cette société a compris son rôle : elle ne s'est pas contentée de salir du papier, mais a mis résolument cinq cents contos, plus d'un million, dans l'affaire, et depuis 1881 jusqu'à la fin de l'année 1889, l'État de Saint-Paul a dépensé plus de sept mille contos, quelque chose comme dix-sept millions et demi de francs, pour son service d'immigration.

— Voilà ce que j'appelle des gens pratiques.

— Sous leur impulsion, des mesures excellentes furent prises, des facilités furent accordées aux immigrants, et, en peu de temps, l'excellence du climat et du sol aidant, cet État est devenu l'objet des préférences des émigrants du vieux monde.

— Le climat est aussi bon que cela ?

— Il est excellent. Sur une altitude de soixante mètres environ, la température moyenne, prise à midi, n'est que de dix-neuf degrés ; le thermomètre varie de trois degrés à trente. Il descend rarement au-dessous de zéro. En 1886, cependant, il a marqué quatre degrés de glace ; mais c'est une exception qu'on enregistre.

— Est-ce que l'on vit vieux par ici ?

— La mortalité est évaluée à deux par année et par centaine d'habitants.

— Ce n'est pas déjà si mal !

— C'est peu. En France, elle est de 2,30 ; en Prusse, de 2,69 ; en Espagne, de 2,97 ; en Italie, de 3,06.

— Ce n'est cependant pas le *trois-six* qui envoie les Italiens *ad patres !*

— Cette vieille gaieté gauloise n'est pas morte. Je constate avec satisfaction, mon cher Durand, que vous la cultivez toujours.

— C'est ce salané Richard, un autre ami à moi, un ami de Nantes et de Rio, s'il vous plaît, qui m'a passé de sa graine.

— Si nous buvions un verre de gloria pour arroser votre mot ?

— Merci, je ne prends pas d'alcool dans mon café. Ne gâtons pas les bonnes choses. »

Mon ami sortit de son sérieux habituel.

« C'est du vin d'un cru pauliste que je vous propose, du petit vin récolté à Gloria, s'il vous plaît.

— Vous produisez du vin ? m'écriai-je atterré.

— Et bien d'autres gourmandises. Nous jouissons ici de toutes les faveurs de dame Nature, et nous n'en sommes pas plus fiers ! Nous commençons à faire nos vivres, Monsieur Durand.

— Ce sol est donc bien fertile ?

— Le café y rapporte plus qu'en aucun lieu du monde où l'on cultive la divine fève. Il donne un rendement de mille à quinze cents francs par hectare. La canne à sucre produit à l'hectare un gain de mille à douze cents francs. Le coton est d'un aussi bon rapport que le café.

— Vous ne dépassez pourtant pas les États-Unis ?

— Mais si, de beaucoup. Les cotons de l'Union ne rapportent jamais plus de neuf cents kilogrammes à l'hectare. Nous faisons ici quinze cents, parfois deux mille et même trois mille kilogrammes à l'hectare, dans les bonnes années. Lorsque cette culture sera régularisée et plus étendue, nous ferons loi sur les principaux marchés... Nos maïs rendent de cent cinquante à trois cents pour un ; le riz, qui pousse à l'état presque sauvage dans quelques districts, ne donne pas moins de deux cents à trois cents pour un, et va quelquefois jusqu'à neuf cents. Le haricot fournit cinquante et cent pour un.

— Enfoncés nos soissons !

— Le haricot se tire toujours d'affaire.

— Vous aussi, cher ami... A ce compte-là, vos terres rapportent presque autant qu'une mine d'or.

— Vous l'avez dit. A São Paulo, c'est le fond qui manque le moins.

— Et ce sont les fonds qui manquent le plus.

— Pas tant que cela. Nos terres enrichissent leur homme. Le produit de l'hectare est évalué en moyenne à mille francs par an. Quel est le pays qui peut soutenir cette comparaison ? En Italie et dans les régions les plus favorisées, on ne compte guère que sur trois cents francs l'hectare ; aux États-Unis, sur deux cent cinquante francs ; dans notre belle France, sur trois cent cinquante francs ; et au prix de quels efforts, de quels soins continuels !

— Et ceux que Richard appelle, avec M. de Bismarck, les fatigués de l'Europe, affluent en foule dans ce pays ?

— Le mouvement d'immigration vers São Paulo va sans cesse en progressant.

— Mettez-moi cela en chiffres.

— En 1882, la province n'a reçu que 2,743 immigrants ; en 1883, elle en a reçu 4,912. Ce chiffre a un peu faibli en 1884 ; les entrées n'ont été que de 4,879. En 1885, il est arrivé 6,500 immigrants ; en 1886, on en a enregistré 9,536 ; en 1887, plus de 32,000. On a presque triplé ce chiffre en 1888, car on en a reçu 92,086. Presque tous ces immigrants viennent en famille, et ce sont les Italiens qui fournissent d'emblée le plus fort contingent.

— Ce sont des agences qui recrutent ces malheureux à raison de tant par tête ?... C'est la traite des blancs !

— Détrompez-vous, mon ami : le gouvernement brésilien n'accorde sa confiance qu'à des hommes honorables qui se dévouent à cette grande œuvre du peuplement de leur patrie. La *Sociedade promotora da immigração* de São Paulo défend, dans

ses statuts, à tous ses membres de tirer un avantage pécuniaire quelconque de leurs travaux. De plus, chacun est libre de venir et de se placer comme il l'entend. Le voyage d'Europe jusqu'ici est facile et coûte bon marché. Des paquebots partent chaque semaine de tous les ports européens pour le Brésil. On peut s'embarquer à Gênes, à Hambourg, à Londres, à Liverpool, à Lisbonne, au Havre, à Bordeaux, à Anvers. Du Havre ou de Bordeaux, la traversée se fait en vingt jours, dans les conditions les plus avantageuses.

« Moyennant cent cinquante francs, un émigrant européen peut se faire transporter de n'importe quel endroit de l'Europe à son choix.

« Sur cette somme, le gouvernement de Saint-Paul lui rembourse soixante-dix mille réis, c'est-à-dire environ cent soixante-quinze francs, en calculant à quatre cents réis le franc.

— Il reçoit plus qu'il n'a déboursé.

— Outre cette indemnité de voyage qu'il touche à son arrivée, l'immigrant est affranchi de tout droit de douane pour ses bagages. Il reçoit pendant plusieurs jours l'hospitalité gratuite dans une hôtellerie spéciale, et il est dirigé avec tous ses colis, par voie ferrée, au lieu de séjour, sans qu'il lui en coûte un sou.

— Tout ceci est fort bien, mon cher camarade, mais l'on m'a rapporté que l'on manque absolument d'égards pour ces pauvres voyageurs du bon Dieu, et qu'ils sont traités, bien gratuitement, il est vrai, comme le vulgaire colis. Les choses se passent ainsi dans la République Argentine, dit-on.

— Je peux vous affirmer qu'ici ils sont très bien reçus. Je ne vous dirai pas qu'on les reçoit comme des ambassadeurs ; mais je puis vous certifier qu'on les entoure de toutes les prévenances. Nos chefs de gare et nos conducteurs d'omnibus français y mettent moins de façons, même envers nos bons bourgeois.

— A qui le dites-vous ? En France, il faut être décoré d'un ordre quelconque pour mériter les politesses de ces messieurs.

Je n'ai fait la demande de la croix d'honneur que pour pouvoir décemment voyager en chemin de fer.

— Vous êtes décoré?

— Pas encore, pas encore. Je compte beaucoup sur mon livre pour décider le ministre, qui m'a déjà promis le Mérite Agricole, sans que je le lui demande. »

Puis, changeant de sujet, je lui demandai :

« A combien revient l'arpent de terre ici?

— A très bon marché. Ainsi, pour cinq cent mille réis, pour douze cents francs à peu près, les immigrants ont dix hectares de terres et une maisonnette par-dessus le marché, s'ils payent comptant. S'ils ne peuvent s'acquitter qu'en quatre années, on leur laisse le tout pour six cent mille réis, quinze cents francs environ.

— C'est pour un morceau de pain. A ce compte-là je pourrais acheter un joli lot de terres. Voulez-vous m'indiquer les meilleurs endroits, si ce n'est pas abuser de votre bonté?

— Cela dépend du genre de culture que vous désirez adopter.

« A Cannas, Cascalho, Ribeirão-Preto, Gloria, Saint-Bernard, Saint-Gaëtan, Sainte-Anne, la vigne vient à merveille et déjà des centres coloniaux très importants existent dans ces régions. En 1886, on a récolté à Saint-Bernard trente-deux mille neuf cent quatre-vingt-deux litres de vin; à Sainte-Anne, neuf mille neuf cent quarante. Voilà des saints qui ne sont pas ennemis du jus de la treille, comme vous le voyez.

« Si vous préférez, au contraire, les grandes exploitations de café, de céréales, de canne à sucre, vous pouvez choisir entre Campinas, Sorocaba, Jundiahy, Itú, Capivary, Piracicaba, Tiété, Lorena, Taubaté, Tatuhy, Porto-Feliz, etc.

« Les débouchés ne vous manqueront pas.

« Vous aurez d'abord notre chef-lieu, Saint-Paul, une ville de cinquante mille habitants, dont vingt-deux mille étrangers, et qui est desservie par six lignes de chemins fer; Santos, un port de mer de premier ordre, avec un commerce considérable, etc.

« Notre État possède deux mille cent cinquante kilomètres de chemins de fer, deux compagnies de navigation fluviale, une compagnie de navigation côtière ; cinq lignes transatlantiques touchent au port de Santos.

« Et si vous voulez connaître la prospérité de cette contrée, je vous dirai que les recettes de cet État ont doublé en onze ans. Elles étaient de deux mille soixante-dix contos en 1876-1877. Elles ont été estimées à cinq mille quatre cent soixante-cinq contos pour l'exercice 1889-1890.

« Les importations et les exportations ont suivi la même marche. En 1875-1876, nous importions pour vingt mille deux cent quatre-vingt-onze contos ; en 1886-1887, nous ne recevions plus de l'étranger que pour seize mille trois cent deux contos. Au contraire notre chiffre d'exportation s'accroissait. Il était de vingt-cinq mille quatre cent quatre-vingt-sept contos en 1875-1876, et il a été de soixante-quatorze mille dix-neuf cent quatre-vingts contos en 1886-1887. Voilà des résultats qui doivent vous encourager à planter ici, sinon votre tente, au moins des denrées alimentaires, qui me procureront le plaisir de vous voir plus souvent.

— Mon cher, dis-je avec solennité, mon parti est bien pris. J'achète ! Je fais une levée en masse de Basques et je les expédie dans mes propriétés d'outre-mer.

« Je me substitue au gouvernement ; j'aurai mes immigrants à moi. Ils feront le trajet à mes frais ; ils seront outillés par votre serviteur et intéressés dans les récoltes. C'est ainsi que je comprends la vraie colonisation par le capital mis au service des travailleurs de bonne volonté. Je ne tiens pas à devenir riche ; je le suis. Je veux seulement enrichir le Brésil et mes compatriotes. Vous serez mon chef d'exploitation, si le cœur vous en dit. »

On se toucha la main, et le marché fut conclu. Je mets deux cent mille francs dans l'affaire, et plus s'il le faut !

Enfin je suis planteur ! Il ne me manque plus que la plantation.

CHAPITRE XX

L'ÉLÉMENT SERVILE

Pourquoi l'esclavage s'est-il perpétué jusqu'en 1888? — Recherches sur ce problème. — Indemnisera-t-on ou n'indemnisera-t-on pas? — L'élément servile. — Introduction de l'esclavage au seizième siècle. — Les noirs en Afrique et hors d'Afrique. — L'Angleterre et la traite. — Le bill Aberdeen. — Suppression de la traite par le Brésil. — La loi Rio-Branco et ses résultats. — La loi Dantas. — La loi d'or. — Prolétaires et esclaves. — Opinion d'un réactionnaire. — 89!

Le Brésil est devenu pour moi une seconde patrie, surtout depuis que j'ai décidé d'acquérir une motte de terre parmi ces millions de kilomètres carrés que féconde le soleil des tropiques. Rien de ce qui est brésilien ne doit me rester étranger désormais. Or, ce qui m'a le plus frappé dans ce pays des contrastes, c'est un problème de sociologie dont la solution me préoccupe jour et nuit, maintenant que je suis à demi planteur. Pourquoi, — dans cette ancienne monarchie démocratique, dans ce ci-devant empire libéral, où le catholicisme était la seule religion reconnue jusqu'en janvier 1890; dans cet État de la libre Amérique, où a régné sans gouverner, pendant quarante-neuf ans, un souverain comme il n'y en a plus, un prince qui passait pour le premier des savants couronnés de notre époque, — pourquoi l'esclavage a-t-il existé jusqu'au 13 mai 1888, et cela un siècle après la Révolution française, soixante-cinq ans après l'indépendance du pays, étalant sa tache noire en pleine lumière du dix-neuvième siècle? Pour qu'un tel phénomène pût se produire en de telles conditions, il fallait, en vérité, des causes bien extraor-

dinaires. Je me suis livré à la recherche de ces causes avec la persévérance que je mets dans tout ce que j'entreprends. J'ai consulté sur cette matière tout ce qui a été écrit avant moi ; j'ai lu les anciennes feuilles conservatrices, libérales et abolitionnistes, qui défendaient ou qui combattaient l'esclavage.

Je n'ai trouvé que des polémiques passionnées de part et d'autre, et pas une lueur de cette vérité calme que je cherche et que je devine.

Il est cependant de toute nécessité que je me forme une opinion raisonnée sur ce fait fondamental; car, si l'esclavage existait encore dans ce pays, jamais, je le sens, je n'aurais consenti à y devenir propriétaire foncier. Je n'aurais pas voulu entendre dire à Nantes, à mon retour : « Vous savez, M. Durand, le grand importateur de cafés, il est maintenant marchand de bois d'ébène en Amérique!... Comment se portent vos Africains, Monsieur Durand? La maladie ne s'est pas mise dans votre bétail, cette année? Votre troupeau n'a pas le charbon, Monsieur Durand? » et d'autres amabilités que j'aurais été incapable de supporter de sang-froid.

Je me suis adressé à Richard pour qu'il me soumette les pièces du procès. Je passerai outre à ses propres jugements, et je n'écouterai que la voix de ma conscience : ma raison bien informée me suffit. Richard, qui ne tarit pas d'éloges sur son chronomètre, ne me fait plus attendre ses rendez-vous. Il est ponctuel comme la grande aiguille qui marque les secondes. Je l'invitai à déjeuner dans ma petite pension de famille, et il arriva à dix heures précises, exact comme un roi en appétit. Au dessert, je le mis sur la fameuse question :

« Enchanté, mon cher Durand, que tu prennes goût à des querelles qui nous ont passionnés pendant de longues années et qui ne sont plus que du domaine de l'histoire. Tu te brésilianises de plus en plus. D'ailleurs, tu n'aurais rien connu de ce pays si tu n'avais eu l'excellente idée de te jeter, comme nous,

tête baissée dans la lutte pour ou contre les conséquences de l'abolition de l'esclavage. Le moyen âge a été divisé en réalistes et nominalistes; le Brésil, pendant les dix-huit mois qui se sont écoulés entre l'abolition et la chute de la monarchie, n'a connu que les partisans ou les adversaires de l'indemnité aux anciens possesseurs d'esclaves. Nos universaux à nous, c'est-à-dire toutes nos idées, se résumaient en ceci : « Indemniserai-je ou n'indemniserai-je pas? » Nous n'avions pas d'autre politique ici, jusqu'à ce que l'avènement de la République fédérative ait mis tout le monde d'accord en donnant aux esprits d'autres préoccupations.

— Une chose m'étonne, Richard : c'est que l'on ait attendu jusqu'au 13 mai 1888 pour trouver que l'esclavage est un cas pendable comme la polygamie.

— Mon cher Durand, l'humanité a fait un pas depuis le commencement du siècle; les lumières se sont propagées : le respect de l'homme et de ses libertés est devenu un dogme, et ceux-là même qui, dans les derniers temps, étaient le plus opposés à la suppression radicale et immédiate de l'institution maudite, étaient forcés de recourir à un euphémisme charmant pour la désigner. On n'entendait jamais parler d'esclavage ici, mais d'*élément servile*. C'est ce cinquième élément, inconnu des anciens, qu'il s'agissait de soustraire à la servilité.

— Tu ne me feras pas croire que la charité envers le prochain date du ministère Rio-Branco. Dans tous les cas, si l'humanité est devenue plus humaine, comme tu le prétends, elle pouvait, sans ajourner une grande réforme, indemniser les propriétaires au moment où elle les dépossédait. Ce que je crois, vois-tu, c'est que ton humanité est devenue, au contraire, plus envieuse, plus dure que jamais, et, si j'en crois certains planteurs de Rio, la campagne anti-esclavagiste visait bien plus les propriétaires d'esclaves que les esclaves eux-mêmes, dont vos nobles rhéteurs et autres tribuns se souciaient assez peu. Vous avez commencé par mettre la main sur le bétail; vous finirez par

prendre la terre. Vos hommes d'État ne se doutent pas de la fatalité de la logique. En touchant à la propriété, ils ont ébranlé l'édifice social. Après l'esclavage, la monarchie a été abolie, puis la religion d'État, puis...

— C'est que toutes ces vieilles institutions se tenaient. Les voilà par terre : une société nouvelle est en train de grandir.

— Le Brésil, m'écriai-je, qui est et qui sera encore pendant longtemps une nation agricole, ne saurait adopter le rêve des socialistes modernes, qui consiste à faire des États d'immenses sociétés anonymes de production et de consommation coopératives. Le socialisme, mon cher Richard, ne peut prospérer que chez un peuple d'anges, et tu connais le mot de Pascal : qui veut faire l'ange, fait la bête.

— Tu ne sais pas un mot des circonstances qui ont déterminé l'abolition de l'esclavage au Brésil, et tu sembles t'ériger en défenseur d'une cause perdue, réprouvée, condamnée par les meilleurs esprits et par les plus grands penseurs.

— Tout capital est sacré, crois-en un capitaliste. Ceux qui y touchent sont des révolutionnaires, malgré les beaux prétextes qu'ils peuvent alléguer et qui ne manquent jamais aux sophistes. Puisque tu es si instruit, fais-moi part de tes profondes connaissances sur l'origine de l'esclavage dans ce pays.

— L'esclavage était un mal importé, tout comme le choléra et la fièvre jaune. Ce sont les Européens qui ont inoculé ce virus aux Brésiliens.

— Je ne suppose pas que les quelques millions d'Indiens qui couraient tout nus dans les forêts brésiliennes avant la conquête, aient chargé quelques millions de noirs des côtes d'Afrique de chasser et de pêcher à leur place. Tu me racontes là des histoires de l'autre monde.

— Il est certain, répondit Richard, que si les pauvres Indiens, que les Portugais sont venus déranger dans la possession légitime et paisible de leurs terres, avaient consenti à tout abandon-

ner aux blancs et à se transformer eux-mêmes en serfs de la glèbe là où ils avaient été les maîtres absolus et incontestés jusqu'alors, il est certain, dis-je, que les envahisseurs, satisfaits de cet esclavage indigène, n'auraient pas eu la peine de recourir à l'esclavage d'importation africaine. Mais messieurs les Peaux Cuivrées ne se sont pas laissé mettre la corde au cou. Ils ont regagné le fond de leurs forêts; ils ont résisté ou sont morts à la peine, trop faibles pour supporter les fatigues de la vie sédentaire. On les a laissés en paix, à peu près, grâce à l'*élément servile* venu d'ailleurs. Ceci a préservé cela.



42. — Le baron de Rio-Branco

— Oui, pour que l'Indien fût libre, l'Africain est devenu esclave... Continue ton récit.

— Dès que l'on a constaté l'insuffisance des Indiens pour l'exploitation du sol et du sous-sol, on fit venir des noirs d'Afrique. D'après le baron de Rio-Branco, historien qui sait honorer le beau nom qu'il porte, le premier contrat pour l'importation d'Africains fut passé, en 1583, entre le gouverneur Sà et un nommé Gutierres Valerio... Tu sais que le Brésil a été découvert en 1500.

— Tu veux dire que c'est en l'an 1500 que ces bons Indiens ont appris à leurs dépens qu'il existait, par delà les mers, de méchants petits bonshommes blancs dont ils n'auraient fait qu'une bouchée, et qui s'amusaient à piller, à rançonner, à massacrer tous ceux qui n'étaient pas de leur couleur, sous prétexte qu'il leur fallait de l'or pour leurs plaisirs et des épices pour leurs tables.

— Peu importe le point de vue. Dès les premières années du dix-septième siècle, des cargaisons de noirs furent débarquées au Brésil, et les rois de Portugal, loin de s'opposer à cette exploitation, l'encouragèrent au contraire : ils se firent des rentes de tous ces malheureux enlevés à leur pays, en les faisant travailler à haute pression sur les domaines de la couronne et en prélevant des droits assez élevés sur l'introduction de cette denrée sur leurs terres de l'Amérique du Sud.

— Que voudrais-tu qu'ils eussent fait, les rois de Portugal? Ou bien il leur fallait renoncer à leurs nouvelles possessions, ou bien il fallait occuper sérieusement les pays conquis. Or, ils ne pouvaient expédier tous les sujets du Portugal au Brésil. Quant à accoutumer les naturels à la vie sédentaire sous un protectorat paternel, mieux eût valu emprisonner le vent. Il leur restait donc à trouver une autre méthode. Il existait sur la terre d'Afrique des tribus de noirs incapables de cultiver leur propre pays natal, mourant de misère dans la paresse, rebelles à toute organisation sociale, aptes seulement à pulluler et à repulluler, comme les espèces infimes, devenues depuis des siècles la proie de tous ceux qui leur assureraient la nourriture, esclaves même de noirs plus avisés.

« N'était-ce pas secourir ces malheureux que de les arracher à leur dégradation native? N'était-ce pas les élever dans l'échelle des êtres que de les domestiquer? Est-ce qu'on reproche à l'homme d'avoir domestiqué le chien, le cheval, pour les faire servir à ses besoins? Et la preuve que les propriétaires d'esclaves n'ont ni dégradé ni avili cette race par un excès de mauvais traitements, c'est que le nègre esclave est le seul civilisé, le seul qui commence déjà à comprendre quelque chose au travail, tandis que ses frères, restés accroupis dans leur abjection africaine, n'ont point fait un pas en avant dans le progrès. Compare les nègres de la Négritie avec les noirs des *fazendas*, tu verras l'abîme qui les sépare. Je soutiens donc, mon cher Richard, que

les rois de Portugal ont fait œuvre humanitaire en condamnant au travail ces Africains, conformément aux doctrines de leur temps.

— Tu vas un peu loin, mon vieux Théotime, plus loin que les rois de Portugal eux-mêmes, puisque ceux-ci ont été les premiers à reconnaître leur erreur, et que le Portugal a été le premier État qui défendît la traite des noirs, après les États-Unis et l'Angleterre, il est vrai, mais bien avant la France, la Suède, le Danemark et les Pays-Bas avec l'Espagne.

— Tu déplaces toujours les questions, mon cher ami. Autre chose est d'empêcher de faire de nouveaux esclaves, autre chose de rendre les anciens à la liberté. S'il était possible de faire passer tous les nègres de l'Afrique par nos possessions, afin de les perfectionner et de les élever à la dignité d'hommes, je proclamerais hautement que tous les empêcheurs de traite ne sont que des sots, fermant tout débouché à l'avenir de la race noire et la condamnant à l'imbécillité à perpétuité. D'autre part, s'il m'était démontré que tous les esclaves qui étaient au Brésil se trouvaient suffisamment préparés à recevoir la liberté et à soutenir la concurrence pour la vie, je n'hésiterais pas à traiter d'infâmes tous ceux qui voulaient les détenir un jour de plus sous le joug.

— Quand même chacun de ces esclaves représenterait un capital de deux ou trois mille francs? Je te prends en contradiction avec toi-même.

— Tu te trompes. Je suis l'adversaire de toute indemnité aux anciens possesseurs d'esclaves, tout simplement pour cette raison : c'est que leurs esclaves avaient déjà, par un certain nombre d'années de service, gagné comme salaire les deux ou trois mille francs que leur personne entière représentait.

— Passons... Veux-tu savoir maintenant à qui l'esclavage a le plus rapporté? — A la perfide Albion.

« Pendant deux siècles, elle exerça le monopole sur cette mar-

chandise, et ce commerce de peaux humaines lui rapporta de beaux bénéfices. Elle n'a lâché prise que lorsque la concurrence a été trop forte. Vers la fin de ce dix-huitième siècle, qui a vu l'écroulement de la Bastille Saint-Antoine et de beaucoup d'autres, le parlement britannique rejeta par huit fois de suite un bill interdisant la traite aux sujets et aux ressortissants anglais. Ce n'est qu'en 1807 que le fameux bill fut voté.

— En haine de Napoléon, sans doute. Pour moi, un Anglais est incapable de lâcher une proie quand il la tient bien. Il faut qu'on la lui arrache de force. En ma double qualité de catholique et de Breton, je déteste cordialement l'Angleterre, et je ne crois pas que rien de bon puisse sortir de là. Un Anglais n'est qu'un monsieur solennel à côtelettes fanées, qui vient au monde tout habillé de drap à carreaux, qui boit du *brandy* jusqu'à plus soif, qui marche comme un pantin à ressorts, danse la gigue ne sachant que faire de ses bras et de ses jambes, un particulier qui chante faux sur un air d'enterrement le *God save the queen*, estropie le français tant qu'il peut par mépris de nous, interprète commercialement la Bible, s'abonne au *Times* pour avoir le prix des cotons, appelle *flirtage* ce que nous appelons amour, et qui, dans ses moments perdus, persécute les Irlandais et se permet de protéger les esclaves des deux mondes dès qu'il y trouve son profit[1].

— Triple fou!.. Toujours est-il que dans la prohibition du trafic des noirs, les Anglais ont été devancés par les États-Unis et suivis, à trois ans d'intervalle, par les Portugais.

— Tu sais bien que les États-Unis ont toujours empêché l'Angleterre de dormir, comme Napoléon, du reste.

— En 1822, le Brésil se sépara du Portugal. Il était indépen-

1. Mes amis d'Angleterre seront certainement les premiers à pardonner cette boutade au chauvinisme de M. Durand. Ils connaissent les liens qui me rattachent à leur noble patrie, à laquelle je suis redevable de plus d'une distinction au-dessus de mon mérite.

dant, mais ses esclaves restaient esclaves. Le 23 novembre 1826, le Brésil signait une convention avec la Grande-Bretagne. Aux termes de l'article premier de cette convention, la traite était considérée comme un acte de piraterie et punie comme telle. Le 7 novembre 1831, l'Empire promulguait une loi déclarant libres les esclaves qui entreraient dans ses ports, appliquant aux importateurs d'esclaves les peines infligées par le code à ceux qui réduisent en esclavage des hommes libres, les frappant d'amendes très lourdes et les obligeant à s'aller faire pendre ailleurs avec leur marchandise noire. Le 12 avril 1832, un décret impérial détaillait les mesures à prendre pour les recherches à faire sur les navires suspects de se livrer à la traite. Le 29 octobre 1839 et le 19 novembre 1845, d'autres décrets complétèrent les mesures précédentes. Ainsi donc, quatre ans à peine après la promulgation de son indépendance, dès 1826, le Brésil assurait la répression de la traite. Or, la Grande-Bretagne, qui se pose volontiers en maîtresse de morale pour les autres, n'a aboli l'esclavage dans ses colonies qu'en 1834. Le plus joli de l'histoire, c'est que nos « compagnons du brouillard », voyant qu'ils ne pouvaient plus s'enrichir de fret noir, se mirent à donner la chasse aux navires qui les supplantaient. Leur audace fut telle qu'ils votèrent, le 8 août 1845, un bill connu sous le nom de *bill Aberdeen*, soumettant les bâtiments brésiliens qui feraient la traite aux tribunaux de leur très gracieuse reine.

— Moi, je leur secouerais leur bile à ces puritains, en réclamant une loi internationale pour donner le *home rule* aux Irlandais et pour assurer un peu de pain aux pauvres diables qui crèvent au fond des mines afin d'enrichir la ploutocratie britannique. Voilà des êtres qui méritent notre sollicitude et qui valent leur liberté ! Les esclaves étaient des sybarites auprès de ces galériens.

— Tu deviens féroce, Théotime, féroce comme M. Prudhomme en personne, quand il montre ses crocs à John Bull...

— Appelle-le John Bill pour faire plaisir à son Aberdeen.

— Poursuivons... La Grande-Bretagne, armée de son bill Aberdeen, se livra à toutes sortes de vexations contre le Brésil, en vertu de la raison du plus fort, qui est toujours la meilleure.

— Ce que M. de Bismarck traduit par son fameux axiome : « La « force prime le droit. »

— Tu deviens très fort en voyageant, Théotime... Je continue. Ces excès britanniques ne firent que stimuler l'audace des négriers. En effet, de 1842 à 1845, date à laquelle le bill entra en vigueur, on n'avait introduit au Brésil que 78,832 esclaves de contrebande. Pendant les quatre années suivantes, de 1846 à 1849, quand le bill s'épanonissait, on en fit entrer 220,496, presque le triple...

— Tu vois bien que les planteurs avaient un besoin pressant de bras, puisque, malgré toutes les sévérités anglaises, ils trouvaient moyen de s'en approvisionner. Les décrets de répression avaient donc tort...

— Le gouvernement brésilien, — et c'est là son honneur, — ne fut pas de ton avis. Il ne voulut pas laisser à la Grande-Bretagne le monopole de la répression, après lui avoir enlevé le monopole de la traite. Il redoubla de rigueurs contre les affreux négriers. Le 4 septembre 1850 il promulguait une nouvelle loi contre la traite, et les décrets du 14 octobre et du 14 novembre de la même année en renforçaient encore la portée. Ces mesures furent si bien appliquées que les marchands de chair humaine commencèrent à lâcher prise. Pendant les trois années qui suivirent, de 1850 à 1852, le Brésil ne reçut plus que 26,987 esclaves de contrebande. Messieurs les Anglais durent se rendre à l'évidence des chiffres; ils reconnurent la bonne volonté du gouvernement brésilien, et, le 11 juin 1852, une note de M. Henry Southern, ministre de la Grande-Bretagne à Rio, annonça que son gouvernement suspendait l'exécution du fameux bill de 1845. Le Brésil ne s'arrêta pas dans cette voie libérale.

— Tu appelles libérale une action qui consiste à gêner la navigation, à ruiner les agriculteurs et à empêcher les esclaves de remplir leurs fonctions de travailleurs des pays chauds? Tu es bien bon.

— Laisse-moi poursuivre. Le 5 juin 1854, une loi était promulguée qui enlevait aux négriers leur dernière espérance. Puis, un décret en date du 24 septembre 1864 accordait l'émancipation légale à tous les Africains, libres de droit, qui se trouvaient dans l'empire. De 1855 à 1864, on en émancipa mille vingt-sept. Enfin, le 28 septembre 1871, sous le ministère Rio-Branco (retiens bien le nom de ce véritable grand homme) fut promulguée la grande loi libératrice, la *loi du ventre libre.*

— C'est-à-dire que le Brésil était purgé, n'est-ce pas?

— A peu près. Dans l'ancien droit, l'enfant suivait la condition de sa mère : *Partus sequitur ventrem.* Si la mère était esclave, le fruit de ses entrailles l'était également. La loi du 28 septembre 1871 fut une dérogation au vieux principe romain : elle affranchissait les enfants nés de mères esclaves.

— Ces petits ne se donnaient que la peine de naître pour être libres.

— De plus, tous les esclaves de la couronne étaient rendus à la liberté, et des mesures étaient prises pour assurer l'affranchissement progressif de tous les esclaves de l'empire.

— Combien de meurt-de-faim avez-vous fait avec ces affranchissements obligatoires?

— Pas beaucoup, je t'assure. Mais voici des résultats plus surprenants, s'il est possible. En 1870, avant la loi Rio-Branco, il y avait au Brésil 1,800,000 esclaves à peu près. En 1887, avant l'abolition complète accomplie sous le ministère João-Alfredo, ce nombre se trouvait réduit à 743,419 esclaves. Si tu évalues chaque esclave au prix moyen de deux mille francs, tu remarqueras que la libération de ce million d'hommes représentait pour le pays un sacrifice de deux milliards de francs. Quel

est le pays d'Europe qui ait consacré autant d'argent, en si peu de temps, à l'amélioration du sort des prolétaires?

— C'est vrai. Ajoute à tes deux milliards un autre milliard pour les enfants de mères esclaves, nés libres en vertu de la loi Rio-Branco, et qui devaient être fort nombreux.

— En mars 1887, il y en avait plus de cinq cent mille... Lorsque l'abolition intégrale a été votée, il y avait des provinces qui ne comptaient plus un seul esclave, comme celles de Ceará et de l'Amazonas, libérées dès 1884. Il y en avait qui n'en comptaient qu'un petit nombre, comme celles de Pará, de Rio-Grande-du-Sud, de Paraná, de Santa-Catharina, de Matto-Grosso et de Goyaz. A San-Paulo, la libération eût été complète avant la fin de l'année 1889. Dans la province de Rio-de-Janeiro, au contraire, les esclaves étaient relativement très nombreux. De plus, une nouvelle loi, en date du 28 septembre 1885, la loi Dantas, avait déjà affranchi les esclaves âgés de plus de soixante ans, et avait établi un tarif descendant pour la libération de ceux qui restaient. Rio-Branco avait affranchi le berceau; Dantas avait libéré le tombeau; Eusebio de Queiroz avait tari la source qui alimentait l'esclavage, en supprimant effectivement la traite. Il ne restait plus qu'à libérer le demi-million d'hommes retenus encore sous le joug; c'est ce qu'a fait la loi d'or, *lei aurea*, promulguée par Mme la comtesse d'Eu le 13 mai 1888.

— Je le regrette pour les esclaves. Je les ai vus de près, tes affranchis. Ils m'ont enlevé une de mes illusions. Chez nous, on dit de quelqu'un qui travaille beaucoup : « Il travaille comme un « nègre. » Or, tes noirs travaillent peu. Il fallait les transformer en ouvriers salariés en les maintenant sur les plantations, où, la plupart du temps, leur sort n'était pas à plaindre et où souvent ils étaient dans de meilleures conditions que nos ouvriers blancs, que les terrassiers piémontais, par exemple.

— Tu deviens de plus en plus vieux jeu, mon pauvre Durand, et tes paradoxes rétrogrades commencent à m'agacer.

— Oh! il n'y a pas de paradoxe là dedans. Suis bien mon raisonnement et tu verras la différence qu'il y a entre un prolétaire blanc et un ancien esclave noir. Voici un ouvrier français, le mieux traité peut-être de tous les salariés du vieux monde. Il naît dans l'indigence, il pousse au hasard, dans le froid, dans la misère parfois, au milieu du vice paternel. A douze ans, il faut qu'il se suffise. Il entre en apprentissage, pour sa nourriture d'abord. A quinze ou seize ans, il commence à gagner quelques francs par semaine, de quoi se vêtir tout au plus. Au moment où il commence à devenir un ouvrier habile, le service militaire le prend. Quand il en sort, il faut qu'il se remette à la besogne, travaillant du matin au soir, tantôt sous la canicule, tantôt sous la neige, tuant son corps, ruinant sa santé pour parvenir à végéter misérablement, sans foyer et sans avenir la plupart du temps. Les chômages surviennent, les maladies et la vieillesse arrivent; on lui marchande un lit à l'hospice et un morceau de pain au bureau de bienfaisance de son quartier. Nul n'a la responsabilité de la vie de ce paria.



43. — Mme la comtesse d'Eu.

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve?

— L'esclave, tel que l'avaient fait les mœurs, était un heureux de ce monde à côté de ce blanc de nos grands centres industriels. Les soucis du lendemain n'existaient pas pour lui; il n'avait qu'à se laisser vivre. Pourvu qu'il rendît une certaine somme de travail, qui n'était guère plus considérable que celle

exigée de nos ouvriers ; pourvu qu'il se soumît à certaines prescriptions d'ordre intérieur, qui n'étaient guère plus dures que celles imposées aux soldats dans nos armées, il n'avait rien à craindre, ni chômages ni maladies. Sa vieillesse même n'était pas morose.

— Encore une fois qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve que l'esclavage n'était pas une institution effroyable, mais un mot effrayant.

— Et que fais-tu de la liberté, de l'égalité et de la fraternité?

— J'en fais des devises pour les édifices publics.

— Parles-tu sérieusement?

— Oui... Tout homme porte sa liberté au dedans de soi, et rien ne peut la lui ravir, de même que rien ne peut la lui donner s'il vit esclave de ses passions. Nous sommes placés hiérarchiquement sous la dépendance de tout et de tous. Vains et inutiles seront les efforts que nous tenterons pour nous affranchir de cette loi de subordination : nous serons ressaisis infailliblement par l'implacable nature, qui nous soumet à l'ensemble des choses et des êtres, lesquels nous influencent partout et à toute heure. Nous ne sommes que des rouages dans l'immense machine de l'univers, et nous devons subir le mouvement communiqué, sous peine d'être broyés. Voilà pour ta *liberté!*... Quant à ton *égalité*, elle n'existe nulle part, et tes décrets ne la feront pas sortir du néant... Frères, nous le sommes plus ou moins : c'est affaire de cœur et d'éducation. Je puis fort bien me considérer comme le frère de mon esclave, et j'ai la prétention de faire acte de fraternité en l'associant à mes travaux, beaucoup plus que vous autres en le rejetant hors de vos exploitations agricoles avec ce mot, qui ne lui donnera certes pas de pain : « Frère, tu es libre, ar« range-toi. » Voilà pour ta *fraternité*.

— J'espère que tu as fini.

— Pas encore. Consulte ce qui se passe autour de toi dans l'univers. Vois l'organisme humain : il est composé de plusieurs

milliers de petites cellules qui, toutes, fonctionnent dans leur sphère et concourent par leur travail particulier à la formation de l'ensemble et à la création d'un centre commun de pensée et de volonté qui s'impose. Le cerveau est le maître incontesté du corps, et Dieu est le maître absolu de tout l'être... Pourquoi ne pas réaliser des sociétés sur ce modèle que la nature nous offre? Pourquoi répudier cette base d'autorité salutaire, en un siècle où elle assure la prééminence aux nations qui l'ont précieusement conservée, à la Russie et à l'Allemagne? Pourquoi renoncer à ce principe de vie et de force qui, seul, a donné la durée et la puissance à cette Église catholique qui n'est pas près de mourir, quoique vous la sépariez de l'État, comme vous l'avez fait ici en janvier 1890?

— Mais où diable, illustrissime Théotime, as-tu puisé tout ce que tu viens de me débiter là? Tu parles comme plusieurs Pères de l'Église.

— Je l'ai puisé dans mes méditations. Je suis catholique et Breton, moi! Et je m'étonne qu'un homme comme toi, doué comme tu l'es, partage les billevesées d'un tas de politiciens et d'un ramassis de journalistes qui ne prennent jamais le temps de penser.

— Durand, tu es un grand homme, et je n'ai plus rien à t'apprendre. Malgré tes anathèmes et tes lamentations, ô Jérémie-Théotime, on a cependant fait ici beaucoup de besogne depuis deux ans : on a démoli la Bastille de l'esclavage, et l'on a fêté le centenaire de notre grande révolution de 1789, en balayant la monarchie, la religion d'État, le Sénat à vie et un tas d'institutions du même genre.

— Vous n'avez donc pas un seul homme à poigne dans ce pays-ci?

— Si fait, puisque, après avoir transformé les esclaves en hommes libres, nous avons transformé les sujets de Dom Pedro II en citoyens d'une grande République.

— Tant pis, tant pis, m'écriai-je. Pour moi, si j'avais été ici, je leur aurais dit à tous : « Guérissez, Messieurs, n'arrachez pas ! »

Richard courba la tête et s'enfonça pendant quelques instants dans une profonde méditation, étonné peut-être de mon érudition subite. Mes arguments opéraient sans doute. Tout à coup il me demanda :

« Dis-moi, Durand, est-ce que Mlle Léocadie, elle aussi, est conservatrice ?

— Comme père et mère, mon ami.

— Alors conserve-moi ta fille.

— Tu as donc été touché de la grâce?

— Oui, de la grâce de Mlle Léocadie Durand. »

CHAPITRE XXI

LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE

La révolution du 15 novembre 1889. — Mécontentement de l'armée. — Adhésions au nouveau régime. — Le comte d'Eu. — La presse muette. — Maladie de Dom Pedro II. — Mécontentement des anciens possesseurs d'esclaves. — Les finances et les affaires sous la République. — Les hommes du nouveau gouvernement. — Réformes décrétées. — Histoire d'un lieutenant-colonel. — Scepticisme politique.

Le lendemain de cette longue conversation, Richard m'arriva assez tard. Il m'aborda par un discours *ex abrupto* :

« Tu possèdes assez couramment, dit-il, les choses du Brésil ; il ne te manque plus que les hommes. Si tu tiens à les connaître, causons-en.

— Parle-moi un peu de la nouvelle République. Comment s'est-elle faite ? Je dois t'avouer que la nouvelle de la chute de Dom Pedro II nous est parvenue comme un fait absolument inattendu, dans la matinée du 16 novembre 1889. En Europe, nous croyions tous que ce monarque était aussi solidement vissé sur son trône que sur sa chaise de membre associé étranger de l'Académie des sciences de Paris.

— Pour beaucoup d'entre nous la chose ici a été presque aussi inattendue. Nous pensions que Dom Pedro serait peut-être le dernier monarque de ce pays, mais nous étions persuadés que son long règne bienfaisant finirait sans encombre. Nous nous trompions : il était écrit que, dans cette vierge terre d'Amérique, jamais aucun souverain ne finirait la vie sur son trône. Quelques jours avant le *pronunciamiento* du 15 novembre 1889, tout

semblait calme dans la capitale de l'empire, et l'œil de l'observateur le plus perspicace aurait eu de la peine à découvrir un signe quelconque annonçant le changement radical qui se préparait dans l'ombre. Tout Rio était en liesse depuis plusieurs semaines, à l'occasion de l'arrivée en rade de Rio d'un cuirassé chilien, l'*Almirante Cochrane*, commandant Bannen. Le 9 novembre, il y avait eu un bal splendide dans l'île Fiscal, en l'honneur de ces fidèles alliés du Brésil. Dom Pedro II y assistait, en uniforme d'amiral. Le 16 novembre, la princesse impériale devait ouvrir les salons du palais Isabel aux officiers chiliens. Mais elle avait compté sans son hôte.

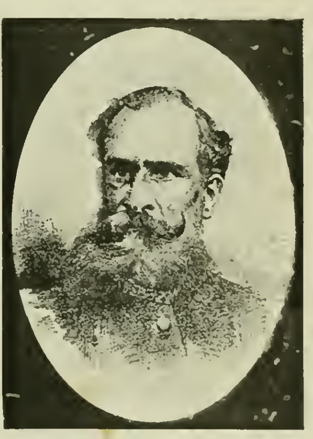


44. — Dom Pedro d'Alcantara.

— Comment cela?

— Depuis quelque temps, l'armée et la marine se plaignaient hautement. L'empereur, dont l'influence salutaire s'était toujours fait sentir dans d'autres branches de l'administration, négligeait assez marins et soldats. Ses goûts le portaient de préférence vers les études littéraires et scientifiques, et il semblait avoir horreur de tout ce qui fait, dans d'autres monarchies, la principale occupation des chefs d'État; armée et marine étaient, d'ailleurs, en butte aux tracasseries des « pékins ». Un bachelier quelconque était hissé au ministère et se croyait le droit de morigéner l'armée et la marine. Les officiers se fatiguèrent de souffrir et prêtèrent l'oreille aux chefs républicains. Au moment où le vicomte d'Ouro-Preto, un financier et un administrateur de talent, qui avait eu le don de se faire abhorrer par l'armée, se prépa-

rait, croyait-on, à disperser les bataillons casernés à Rio en les envoyant aux extrémités de l'empire, pour les remplacer par d'autres, l'un d'eux se révolta, la jeunesse des écoles militaire et navale lui prêta main-forte, le maréchal de camp Manoel Deodoro da Fonseca se mit à leur tête, et en cinq heures le monarque le plus populaire du monde entier était renversé et la République était proclamée sans effusion de sang, car un seul homme fut blessé courageusement, l'amiral baron de Ladario.



45. – Le généralissime M. Deodoro da Fonseca.

— Il n'a donc pas essayé de résister? Il n'avait donc pas de partisans?

— La résistance était impossible, puisque la force armée était du côté de ceux qui voulaient renverser son ministère. Puis, l'empereur n'était plus le même homme des anciens temps.

— Il est certain qu'on n'a jamais vu pareille chose chez nous. Voilà un pays presque aussi vaste que toute l'Europe continentale, habitué à la monarchie depuis soixante-sept ans, n'ayant jamais connu d'autre régime que la monarchie. La République y est proclamée sans coup férir, et elle reçoit aussitôt l'adhésion de tout un peuple.

— Oh! il n'y a pas à le nier : le nouvel état de choses a vu tout le monde venir à lui dès la première heure. Tous y ont adhéré, les magistrats et les évêques, les chambellans de l'empereur et les membres de son conseil, les sénateurs et les *fidalgos*, les conservateurs et les libéraux, la police et même cette fameuse garde nationale qui, dans la pensée du gouvernement

impérial, devait être le soutien du trône, et qui, cinq jours seulement avant la révolution, paradait encore et faisait des exercices de tir au camp d'Acclamação.

— Mais le comte d'Eu, ce fils du duc de Nemours, qui était maréchal de l'armée depuis vingt-cinq ans dans ce pays ?

— Mon ami, le ralliement prit de telles proportions que le comte d'Eu lui-même, le mari de la princesse héritière du trône, s'est empressé d'écrire, moins de vingt-quatre heures après la révolution, que, s'il n'avait pas été chassé du pays, il n'aurait pas hésité à servir sa nouvelle patrie sous n'importe quel régime.



46. — L'amiral baron de Ladario, ministre de la marine lors de la chute de la monarchie.

— Et tu trouves cela digne ?

— Je ne juge pas, je raconte... De grands journaux, comme le *Jornal do Commercio*, dont le format est plus grand que celui du *Temps* de Paris, ont vu les adhésions de loyalisme républicain déborder de leurs colonnes et s'épandre jusqu'au milieu des insertions payées ! On peut compter sur les dix doigts des deux mains les fidèles de la monarchie, ceux qui sont restés debout comme une protestation vivante, moins peut-être par amour envers la monarchie déchue que par amitié personnelle envers le monarque, ou par reconnaissance envers la princesse impériale, qui a fait si courageusement l'abolition définitive de l'esclavage.

— Il est certain que ces fidèles sont tellement rares qu'on devrait les exposer, au Muséum, à la vénération du peuple... Et la presse ?

— Ici, à Rio-de-Janeiro, un seul journal, *A Tribuna liberal*, organe du vicomte d'Ouro-Preto, le président du conseil qui a assisté impuissant aux funérailles de la monarchie, a osé déclarer une guerre à mort à la République pendant quelques semaines. Mais, le 23 décembre 1889, le maréchal Deodoro da Fonseca, « chef du gouvernement provisoire constitué par l'armée et la marine au nom de la nation », a rendu un décret soumettant à la juridiction militaire « les individus coupables de conspiration contre la République et son gouvernement; ceux qui provoqueront par des paroles, des écrits ou des actes la révolte civile ou l'indiscipline militaire; ceux qui répandront parmi les soldats des notions fausses, de nature à les indisposer contre la République. » Les rédacteurs du journal de l'opposition se le tinrent pour dit, et depuis lors il n'y a plus un seul organe de franche opposition ici.



47. — Mgr le comte d'Eu.

— J'en suis fort aise. Tu viens de me faire entendre que mon fameux ouvrage peut fort bien tomber sous les coups de ce décret à poigne, et j'apprends du même coup, puisque tout cela s'est fait au milieu du silence général, que la monarchie, ayant duré au Brésil dès l'époque de son indépendance, n'y avait pas jeté des racines.

— Si, mon cher, elle y avait jeté des racines assez profondes; mais ces racines étaient pourries, et depuis longtemps l'arbre ne tenait plus au sol qu'étayé par le prestige personnel de Dom Pedro II.

— Ce prestige n'existait donc plus?

— Il avait disparu en partie. Depuis près de trois ans, le pays était persuadé que ce noble prince, vieilli avant l'âge, se survivait à lui-même. Au mois de mars 1887, une maladie cruelle l'avait terrassé. Dom Pedro traversa les mers, au mois de juin, et alla se faire soigner en Europe, à Paris, à Baden-Baden, à Milan, à Aix-les-Bains, sous la conduite de son fidèle médecin, le comte de Motta-Maïa ; notre grand savant, le professeur Charcot, avait été appelé auprès de son confrère de l'Institut, et avait déclaré que celui-ci était victime d'un surmenage physicopsychique.

— Je comprends : les fatigues du corps avaient lassé l'esprit, et les fatigues de l'esprit avaient affaibli le corps, — épée et fourreau s'usaient mutuellement.

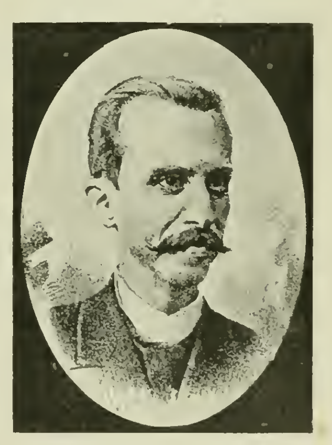
— C'est cela même : l'empereur, pendant son long règne, courait du matin au soir les établissements publics, assistait aux examens, présidait aux séances des sociétés savantes, s'entretenait avec tous les studieux et, en dehors des affaires de l'État, étudiait tout, voulait tout savoir... Cependant Dom Pedro avait pu regagner ses États au mois d'août 1888. Il fut reçu ici au milieu d'un enthousiasme indescriptible ; je me rappelle encore une manifestation touchante des élèves de l'École militaire de la Praia Vermelha : quelques-uns d'entre eux avaient gravi le Pain de Sucre, ce bloc granitique qui est là-bas, à l'entrée de la baie ; ils y avaient déployé un immense drapeau avec ces simples mots : *Salve*, que le vieux souverain avait pu lire de loin comme le premier salut de son pays. On le disait guéri, mais beaucoup de gens étaient persuadés que ses facultés mentales se trouvaient affaiblies, et qu'il n'apportait plus la même lucidité ni le même intérêt dans le maniement des affaires publiques. La propagande républicaine, favorisée par la liberté absolue de la presse, exploitait tous les incidents pour saper la monarchie, qui n'était même plus défendue avec ardeur par les conservateurs.

— Comment cela ?



48. — Praia Vermelha (la Plage Rouge), à Rio-de-Janeiro. (L'École militaire. — Le Pain de Sucre.)

— Les conservateurs étaient divisés en deux fractions : l'une, ayant à sa tête M. João-Alfredo, venait de perdre le pouvoir et accusait l'empereur de le lui avoir enlevé inconstitutionnellement; l'autre, mécontente de la manière dont l'abolition de l'esclavage s'était effectuée, ne demandait pas mieux que de châtier l'héritière du trône. En effet, pendant l'absence de Dom Pedro, au mois de mai 1888, alors qu'il était mourant dans un hôtel de Milan, une grande réforme sociale s'était accomplie dans le pays : l'esclavage y avait été aboli sans délai et sans indemnité, comme tu le sais. Certains propriétaires d'esclaves, plusieurs grands seigneurs terriens, parmi ceux qui vivaient ou s'enrichissaient du commerce du café, s'étaient éloignés du trône à cette occasion, en se prétendant lésés. Leur haine contre la comtesse d'Eu ne connaissait pas de bornes. L'année dernière, lorsque quelques Brésiliens et quelques Français amis du Brésil n'ont pas voulu laisser vide, au Champs-de-Mars, la place de ce grand pays, il s'est passé un phénomène curieux : ces riches planteurs leur ont refusé leurs cafés, et l'un d'eux a même dit à l'un de ces messieurs : « Vous voulez exposer des cafés? Allez donc les demander à cette... » Ici une injure ordurière à l'adresse de l'héritière du trône. Ce petit détail anecdotique, pris entre mille autres, te montre à quel degré était arrivée l'exaspération des anciens possesseurs d'esclaves, qui, à l'heure du danger, ont fait le vide autour du trône.


49. — M. Ruy Barbosa, premier ministre des finances de la République.

— D'après toi, c'est donc grâce à cet état d'esprit que la chute

de la monarchie a causé dans ce pays moins d'agitation qu'un simple changement ministériel?

— Oui. Il est certain, d'ailleurs, que la majorité des Brésiliens ne désirait pas la République, pour le moment du moins. Un grand nombre de ceux qui l'ont acclamée dans les provinces le 18 et le 19 novembre 1889 la combattaient jusqu'au 17, alors qu'ils supposaient que le mouvement révolutionnaire de Rio-de-Janeiro n'aurait pas abouti et qu'ils ignoraient encore l'embarquement de la famille impériale pour l'Europe. Si, quelques jours après, le pays tout entier s'est rallié au nouveau régime, c'est, d'abord, parce que la composition du gouvernement provisoire, appuyé par toute l'armée et par toute la marine, lui a donné la sensation d'un gouvernement fort; c'est, ensuite, parce que la majorité de la nation, écartée des urnes par le suffrage censitaire et capacitaire (il n'y avait dans tout l'empire que deux cent vingt mille électeurs sur quatorze millions d'habitants!) était profondément indifférente à la politique. En outre, depuis quelques mois, la fièvre des affaires s'était également emparée du pays; on ne pensait qu'aux affaires, et au moment de la révolution chacun ne s'est occupé que de maintenir les hautes cotes des valeurs et de conserver le taux du change au-dessus du pair.



50. — M. Demetrio Ribeiro, premier ministre de l'agriculture de la République.

— Mais cette dernière considération, qui n'a rien d'idéal, j'en conviens, doit rassurer les porteurs de titres brésiliens à l'étranger.

— En effet, pas un seul instant leurs intérêts n'ont été oubliés par le gouvernement provisoire. Dès la première heure, le nouveau ministre des finances, M. Ruy Barbosa...

— Qui est cet homme d'État?

— Un ancien député libéral de Bahia, un parlementaire jeune encore, qui avait conquis une grande place dans la presse. En juin 1889, lors de l'avènement des libéraux au pouvoir, le vicomte d'Ouro-Preto lui avait offert, dit-on, le portefeuille de l'empire, qui comprenait, en ce temps-là, l'intérieur, les cultes et l'instruction publique. Il mit pour condition à son entrée au ministère l'adoption d'un programme de réformes libérales effectives, en commençant par la fédération des provinces. On raconta, à tort ou à raison, que la princesse impériale y mit son veto. M. Ruy Barbosa, l'abolitionniste libéral, se fit républicain à cette époque. Je te disais donc que, dès la première heure, il a cherché à rassurer les cercles financiers, et qu'il y a réussi en partie pendant quelques semaines...



51. — M. Quintino Bocayuva, premier ministre des affaires étrangères de la République.

— Les preuves.

— Les voici. A la veille de la révolution, le 14 novembre 1889, le change sur Paris était coté de trois cent quarante-six à trois cent quarante-neuf *réis* par franc, à quatre-vingt-dix jours; les titres de la rente brésilienne (*apolices*) étaient à neuf cent quatre-vingt-cinq mille *réis*. Or, le 20 novembre, cinq jours après la proclamation de la République, lorsque la Bourse rouvrit, en

pleine effervescence, le change se maintenait entre trois cent quarante-six et trois cent quarante-huit *réis* par franc, et la rente avait à peine baissé de quelques points. D'ailleurs, les affaires avaient repris immédiatement!

— Des preuves.

— Les voici. Dès le 18 novembre, le plus ancien de nos établissements de crédit, le *Banco do Brazil*, faisait un dépôt de onze mille deux cent cinquante *contos*, correspondant à quinze pour cent du capital de soixante-quinze mille *contos*, sur lequel il a requis du gouvernement provisoire la faculté d'émettre des banknotes payables en or au porteur et à vue. Le lendemain, les émissions ont repris leur cours. En effet, le 19 novembre, quatre jours à peine après la révolution, une compagnie pour la fabrication des dentelles demandait au public un capital de quatre cents *contos*, plus d'un million. Le 20, avait lieu l'assemblée générale constitutive de la *Companhia Esperança maritima*, entreprise de navigation nationale, au capital de cent vingt *contos*, soit près de trois cent quarante-cinq mille francs. Le 23, une compagnie destinée au commerce des métaux et des outils en fer et en fonte se constituait également, après avoir tout son capital souscrit, soit cinq mille quatre cents *contos* ou environ quinze millions et demi de francs. Le 25, avait eu lieu l'émission du *Banco das Cauções*, au capital de dix mille *contos*, soit près de vingt-neuf millions de francs. Le 27, nouvelle émission faite pour le compte d'une société destinée à la fabrication



52. — M. Campos Salles, premier ministre de la justice de la République.

de la glace artificielle, qui demandait au public cinq cents *contos* ou près d'un million et demi. Le *Banco das classes laboriosas*, établi d'après le patron des banques populaires d'Allemagne et d'Écosse, ouvrait également une souscription pour un capital de trois mille *contos* ou à peu près huit millions et demi. Il ne s'agit là que de la place de Rio-de-Janeiro.

— Ainsi, pendant les douze jours qui ont suivi la proclamation de la République, vous avez mis en mouvement des opérations qui représentent près de cinquante-six millions de francs. Vous allez bien... Mais tout cela ne me dit pas quels sont les hommes de la République.



53.— M. Aristides Lobo, premier minstre de l'intérieur de la République.

— Nous y arrivons. Une constitution fut élaborée par une commission ayant à sa tête un vieux républicain, M. Saldanha Marinho. Le gouvernement la remania et la fit publier. La nouvelle République prit le nom d'États-Unis du Brésil; c'est le dire qu'elle adopta la forme fédérative : chaque ancienne province devint un État indépendant pour ses affaires locales, comme les États de l'Union américaine ou comme les cantons de la Suisse. Il ne s'agit pas ici d'une République une et indivisible, comme en France, mais d'une union entre vingt États et une capitale fédérale, formant ensemble les États-Unis du Brésil.

— Voilà une réforme que j'approuve : dans un pays aussi vaste, il est bon que chaque région ait son autonomie et ses coudées franches.

— Ce gouvernement provisoire fut composé à ses débuts com

me suit : le chef en est le maréchal de camp Manoel Deodoro da Fonseca, un général de division appartenant à une vieille famille de militaires qui ont fait leurs preuves dans la guerre du Paraguay. La mort en a fauché un grand nombre; mais encore aujourd'hui il a un frère également maréchal de camp, le général Hermes da Fonseca, et un autre frère médecin de l'armée, le docteur João-Severiano da Fonseca, auteur d'un beau livre, *Voyage autour du Brésil*.



54. — M. Saldanha Marinho, doyen des républicains de Rio.

— Il a des collègues évidemment.

— Oui, son premier ministère se composait de MM. Ruy Barbosa, ministre des finances, dont je t'ai déjà parlé; Quintino Bocayuva, ministre des relations extérieures, un journaliste de premier ordre, qu'on a surnommé le prince des journalistes brésiliens, ancien rédacteur en chef du journal *O Paiz*; Campos Salles, ministre de la justice, un autre journaliste, de San-Paulo; Demetrio Ribeiro, ingénieur, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, natif de Rio-Grande-do-Sul; Aristides Lobo, ancien député et journaliste, ministre de l'intérieur; le lieutenant-colonel d'état-major Benjamin-Constant Botelho de Magalhães, ministre de la guerre, et le contre-amiral Eduardo Vandenkolk, ministre de la marine. Depuis MM. Aristides Lobo et Demetrio Ribeiro ont fait place à MM. Cesario Alvim et F. Glicerio, et M. Floriano Peixoto a succédé à M. Benjamin-Constant au ministère de la guerre. M. Benjamin-Constant a pris le nouveau portefeuille de l'instruction publique, des postes et télégraphes.

— Tous ces ministres sont de grands hommes?

— Penses-tu qu'il n'y en ait qu'en France?... Grands hommes ou non, aussitôt maîtres du pouvoir, ils se sont mis à l'œuvre. Il s'agissait de donner au pays des institutions en rapport avec sa nouvelle évolution. La convocation d'une assemblée constituante, qui doit donner au Brésil sa constitution définitive, n'était pas possible à bref délai, à cause de l'étendue du pays et de l'enrôlement des électeurs; ils ont convoqué les électeurs pour le 15 septembre 1890, et les représentants du peuple pour le 15 novembre.

— En attendant, ils se sont croisé les bras.

— Non pas. Si on peut leur reprocher quelque chose, c'est d'avoir trop légiféré sans se souvenir assez qu'ils ne sont qu'un gouvernement provisoire. Ils ont décrété le suffrage universel : tout citoyen sachant lire et écrire sera électeur. Ils ont décidé que tous les étrangers qui se trouvaient au Brésil lors de la proclamation de la République devenaient *ipso facto* citoyens brésiliens, à moins d'une déclaration contraire faite avant le 31 décembre 1890. Dans l'avenir, les étrangers pourront requérir la naturalisation au bout de deux ans de résidence. Grâce à cette mesure, la patrie se trouve élargie, et je compte bien profiter de l'occasion pour devenir citoyen de cette grande République.

— Bravo, Richard! je salue en toi un ancien compatriote devenu Brésilien.

— D'autres réformes ont été faites : l'armée a été augmentée, la solde des officiers et soldats a été améliorée, le mariage civil a été établi, la religion d'État abolie, etc., etc.

— Voilà beaucoup trop de besogne faite en peu de temps. Vos ministres sont des chirurgiens hardis qui ne craignent pas de tailler dans le vif. Je crains seulement que le pays ne puisse pas digérer tant de bonnes choses en si peu de temps.

— Ne crains rien : il y a dans ces régions américaines une force juvénile qui manque à nos vieilles nations d'Europe, et la

preuve, la voici : le gouvernement provisoire a dissous la Chambre des députés, a balayé le Sénat, a dispersé les assemblées législatives provinciales, a supprimé le Conseil d'État, a aboli les titres de noblesse, a laïcisé l'école et les cimetières, a séparé l'Église de l'État, a bouleversé le régime des Banques, a adopté, en l'adaptant au Brésil, l'act Torrens, a renvoyé la garde nationale à ses affaires, a remplacé les Seigneuries et les Excellences, les Illustrissimes et les Excellentissimes par un simple *vous* démocratique, a simplifié les formules solennelles des papiers officiels en leur substituant notre vieux *Salut et fraternité*, dont nous ne nous servons plus, a inventé un nouveau drapeau, a mis la main un peu sur toute la vie extérieure de ce peuple, et nul n'a protesté dans le monde politique, excepté M. Joaquim Nabuco. Tout cela s'est fait simplement, naturellement.



55. — Le général Benjamin-Constant Botelho de Magalhães, premier ministre de la guerre de la République.

— Décidément, ce que vous avez fait, ce n'est pas une révolution à coups de canon, mais une révolution à coups de chapeau.

— Tu as raison. Jusqu'ici, je n'accuse le gouvernement provisoire que d'avoir pris un certain nombre de mesures inutiles qui ont alarmé l'Europe. Il a banni la famille impériale, qui se trouvait déjà à l'étranger et n'avait nulle envie de revenir. Il a banni ou exilé jusqu'à quatre personnes : le vicomte d'Ouro-Preto et son frère Carlos-Alfonso, l'ancien sénateur Gaspar da Silveira Martins, à qui Rio-Grande-do-Sul est redevable de toute

sa prospérité, et l'ancien ministre de la justice Candido d'Oliveira, qui ne méritait

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

« Or, de deux choses l'une : ou ces messieurs n'étaient pas dangereux, et il fallait les laisser circuler ici, impuissants et rageurs; ou ils étaient dangereux, et il valait mieux les tenir sous la main.

— Encore une question, Richard, et je te donne campo pour aujourd'hui. L'avènement de la République est dû à l'armée et à la marine, comme disent les en-têtes des décrets. Or, puisque la République a conféré des galons par acclamation, sur la place publique, à quelques-uns des hommes du gouvernement; puisque de simples avocats-ministres ont reçu des grades élevés dans l'armée, je voudrais bien savoir ce qu'on a fait d'un lieutenant-colonel honoraire de l'armée brésilienne, décoré du grand-cordon de l'ordre militaire du Christ, auquel j'ai voué, depuis mon enfance, un culte spécial.



56. — Le général Floriano Peixoto, nouveau ministre de la guerre de la République.

— De qui veux-tu parler?

— De saint Antoine de Padoue, que les Portugais appellent avec raison saint Antoine de Lisbonne, car il naquit à Lisbonne, le 15 août 1195, de parents portugais.

— Tu as raison, et je peux t'en donner des nouvelles[1], tout en

1. Voir *Folk-Lore brésilien*, poésie populaire, contes et légendes, fables et mythes; poésie, musique, danses et croyances des Indiens, accompagné de douze morceaux de musique, préface du *Prince Roland Bonaparte*, par F.-J. de Santa-Anna Nery; 1 vol. in-12. Paris, chez Perrin et Cie, 1889.

te félicitant de tes connaissances sur le Folk-Lore brésilien... Ce thaumaturge a été enrôlé depuis plusieurs siècles dans l'armée portugaise. Il en fit partie, tout d'abord, comme simple soldat; c'était un passe-droit; on aurait dû le nommer *cadet* d'emblée, car Antoine était le fils de Martin Bulhões, officier de mérite. En 1710, le capitaine de vaisseau Du Clerc, après avoir armé, à Brest, une escadre de six navires de guerre montés par une centaine de Français, fit une tentative pour s'emparer de Rio-de-Janeiro. Le gouverneur portugais de cette ville, Francisco de Castro Moraes, ne trouvant pas d'alliés sur la terre, voulut en avoir un dans le ciel. Il n'imagina rien de mieux que de s'adresser à saint Antoine, auquel il conféra le grade et la solde de capitaine. Plus tard, en 1814, le régent de Portugal, Dom Jean VI, qui s'était enfui de son pays à l'approche de l'armée de Junot, envoyé par Napoléon Ier, accorda à ce saint une promotion méritée : il lui donna d'abord le brevet de *sargento-mór* d'infanterie, puis le brevet de lieutenant-colonel, avec la solde de ce grade, et daigna le décorer du grand-cordon de son ordre royal militaire du Christ. Le Brésil, en se séparant du Portugal en 1822, ne voulut pas sans doute se mettre en mauvais termes avec un officier qui dispose des milices célestes : il lui conserva son grade, et, jusqu'au dernier jour de l'empire, saint Antoine a émargé au budget !



57. — L'amiral Vandenkolk, premier ministre de la marine de la République.

— Tu plaisantes ?

— Non pas. Quand tu voudras je te montrerai le *Jornal do*

Commercio du mercredi 5 octobre 1887 : à la septième colonne de la première page, tu y liras l'information suivante, que je m'en voudrais de ne pas traduire littéralement : « La caisse de payement « des troupes de cette capitale a versé, le 1er courant, au révérend « Provincial de l'ordre de Saint-Antoine, le P. Jean do Amor-« Divino Costa, la somme de deux cent quarante mille *réis* (cinq « cent soixante et onze francs trente-cinq centimes, au change du « jour), montant de la solde correspondante au trimestre écoulé « de juillet à septembre dernier, à laquelle a droit le lieutenant-« colonel honoraire de l'armée, le glorieux saint Antoine. »

— Mais deux mille deux cent quatre-vingt-cinq francs de solde annuelle, ce n'est déjà pas si mal !... Alors, tu es devenu républicain, toi aussi !

— En France, je l'ai toujours été. Au Brésil...

— Tu le deviendras. C'est dans l'air.

— Possible. En attendant, moi qui ai toujours souhaité l'avènement de la République dans ce pays, devenu pour moi une seconde patrie, je pleure Dom Pedro...

— Oui, tu ressembles à ce bonhomme qui versait des pleurs sur la mort d'un *tyran;* on lui demandait la raison de sa douleur inattendue, et il répondait à ceux qui s'en étonnaient : « Lors-« que son prédécesseur a disparu, je me suis réjoui. Mais celui « que nous venons de perdre s'est montré encore moins libéral « et je crains que notre futur maître ne nous rende encore plus « malheureux. » Tu as raison. D'ailleurs, je t'ai toujours entendu dire que ton idéal était celui de M. Renan : un tyran protecteur des lettres. »

J'allais continuer. Richard me coupa la parole :

« Et maintenant que tu connais la géographie politique, allons dîner, mon vieux Durand.

— Décidément, dis-je à Richard en dépliant ma serviette, j'aime mieux le café du Brésil que sa politique ! »

CHAPITRE XXII

LES ÉTRANGERS AU BRÉSIL

Au théâtre. — Les Brésiliennes. — Le Brésilien de la légende et celui de la réalité. — Les étrangers. — Garanties dont ils jouissent. — Leur nombre. — Leur répartition. — L'immigrant agriculteur. — Comment on peut s'établir au Brésil. — Anciennes colonies et nouveaux centres de population.

« Si nous allions au théâtre ? me dit Richard quelques jours avant mon départ : tu entendras une pièce d'un nommé Arthur d'Azevedo, intitulée *la République*, à moins que tu ne préfères assister à quelque pièce française adaptée par Eduardo Garrido ou Henrique Chaves. »

J'endossai mon habit de noces, et, beau comme un notaire, je me laissai conduire. C'était un petit théâtre de genre, précédé d'un jardin, et il était inutile d'avoir fait tant de frais de toilette. J'y reconnus pas mal de visages entrevus ailleurs pendant le cours de mes pérégrinations à travers la ville. Dans les loges, ouvertes et gaies, pas mal de Brésiliennes.

Je n'en ai pas encore parlé, je crois. Les Brésiliennes, quand elles sont belles, sont d'une beauté que rien n'égale. Même laides, elles séduisent encore par le regard. A mon âge, et malgré ma froideur bien connue, j'étais fasciné par ces prunelles de feu, par ces sourcils arqués qui vous décochent une œillade comme un Indien vous décoche une flèche. Ces petits corps ondoyants, ces tailles de rien, ces épaules d'une teinte chaude, ces visages d'un mat poétique, ces bouches saignantes qui vous

dévorent, tout cela produisit sur moi un effet que je ne saurais analyser.

« Que te semble de notre société, illustre Théotime? me demanda Richard.

— Elle est très bien.

— Ne crois pas, cependant, avoir affaire à une foule de parvenus qui n'auraient que des dehors. Je te citerais ici telle dame qui a été élevée au Sacré-Cœur, à la même enseigne que vos comtesses du noble faubourg; telle autre qui parle trois ou quatre langues le plus simplement du monde, et qui a passé sa belle enfance entre plusieurs institutrices étrangères.

— Ma Léocadie ne serait pas dépaysée parmi ces grandes dames.

— D'autant moins que la plupart d'entre elles ont habité Paris, Rome, Londres, ont voyagé en Suisse et dans les plus beaux endroits de notre vieux continent.

— Cela se voit. Je me sens ici moins loin de Paris que si je me trouvais en Auvergne, dans le fond de la Bretagne ou seulement à Nantes. Les modes y sont plus fraîches que chez nous, et, par ma foi, tout aussi bien portées. Je m'imaginais ne trouver dans ce pays lointain que des forêts vierges entrecoupées çà et là de *cafesaes,* des villages aux toits de chaume, des bourgades naissantes, avec des hommes à demi civilisés, et je vois de grandes villes, des centres de commerce, des ports pleins de vie, une population raffinée. Je vais de merveilles en merveilles.

— Tu vois que le portrait du Brésilien ne ressemble en aucune façon à la caricature niaise que quelques farceurs de là-bas ont crayonnée. Ce n'est pas le monsieur qui porte un gros brillant au doigt et ploie sous le poids de sa chaîne d'or; le rastaquouère qui déguise une prétendue rusticité sous des manières d'emprunt et qui fait sonner ses *contos de réis* à tout propos. Le Brésilien vrai est d'une politesse exquise et d'une cordialité entière. Il tient sa distinction des deux races principales dont il descend :

le Portugais et l'aborigène lui ont communiqué cette dignité de la personne que l'on retrouve chez le pêcheur du Tage aussi bien que chez le chasseur des solitudes brésiliennes. Il est confiant, hospitalier, généreux; il a le cœur haut, l'âme bonne, l'intelligence ouverte. C'est ce que les Italiens appelleraient familièrement un *simpaticone*. L'éducation qu'un grand nombre de fils de famille ont reçue en Europe les rapproche plus encore de nos mœurs et de notre civilisation. Il n'est pas rare de rencontrer dans les salons de Rio, de San-Paulo, de Pernambuco ou de toute autre grande ville, des hommes d'une instruction très étendue. J'en connais qui ont fait leurs études à Paris, à Zurich, à Heidelberg, à Bruxelles; qui ont pris leurs grades dans nos meilleures universités d'Europe, et qui possèdent une science vaste et approfondie. Tous ceux-là comprennent le français, des milliers d'entre eux le parlent, sans préjudice de l'anglais, de l'italien, de l'espagnol et parfois de l'allemand. Quant à ces charmantes Brésiliennes que tu admires dans leurs beaux atours, une fois chez elles, dans la simplicité du foyer domestique, elles sont des maîtresses de maison exquises, des filles, des épouses, des mères accomplies. Leur vie est sans reproche, et elles ont de certaines dames de l'Europe la grâce affinée sans en avoir la légèreté.

— Heureux pays où les femmes sont belles et sages! Mais pourquoi viennent-elles ici? Le théâtre déprave les mœurs.

— Ou les châtie. Tout est pur pour les purs. »

La toile se leva, et les éclats de rire commencèrent. On applaudissait surtout une Française qui jouait en français — les autres jouaient en portugais — un rôle de cocodette.

« Voilà une étrangère, dis-je à Richard, qui ne se plaindra pas du Brésil. Si tous les étrangers sont aussi bien traités, je comprends qu'ils viennent ici fixer leurs pénates. Sont-ils nombreux?

— Mon cher, on en a mis partout; à chaque pas, on piétine

sur des orteils de toute nationalité. Dans la politique, l'armée, la marine, la magistrature, le clergé, le journalisme, le commerce, l'industrie, partout, les fils de ces étrangers ont pris une place considérable et sont devenus de véritables Brésiliens. On ne les distingue plus des autres... Mais allons souper ; je te parlerai de cela entre deux verres de champagne, pour t'inviter au sommeil. »

Dès que nous fûmes attablés dans la salle à manger d'un restaurant voisin, je dis à Richard :

« Venons aux choses sérieuses ; je n'aurai plus, hélas ! l'occasion de te questionner beaucoup avant mon départ. Tu m'as déjà découvert une bonne partie du Brésil. Je n'oublierai jamais ce service. Fais-moi connaître maintenant le sort des étrangers dans ce pays. Y a-t-il des lois, dans ta patrie adoptive, qui protègent ma caisse et ma tête au besoin ?

— Oui. Les étrangers, comme les Brésiliens, peuvent recevoir gratuitement l'instruction du premier degré dans les écoles primaires publiques ; comme les nationaux, ils peuvent fréquenter les établissements d'enseignement secondaire et supérieur ; rien ne les empêche même d'être placés à la tête de ces institutions. C'est ainsi que l'École des mines, établie à Ouro-Preto, dans l'État de Minas-Geraes, est dirigée par un Français, M. Henri Gorceix, et que l'Observatoire a à sa tête un Belge, M. L. Cruls.

— Ces dispositions me laissent froid : à mon âge, je n'ai plus l'intention d'user quoi que ce soit sur les bancs des écoles.

— Voici quelque chose qui t'intéressera davantage : tout étranger jouit de l'*habeas corpus*, au même titre que les naturels du pays.

— Je n'ai pas affaire à cet abbé-là.

— Comment ! tu trouves peu d'être assimilé, en cas d'arrestation, à un sujet de Sa Gracieuse Majesté la reine d'Angleterre ? Tu as aussi le droit de voyager partout sans entraves ; tu peux exercer tous les commerces, toutes les industries qui ne sont pas

contraires aux bonnes mœurs, à la salubrité et à la sécurité publiques.

— Je comprends tout cela, et tout cela existe à peu près partout.

— Tes droits de propriété seront entiers; ta conscience est aussi respectée que ta tête et que tes biens, pourvu que tu ne sois pas Jésuite.

— Ceci est déjà mieux.

— L'état civil des étrangers adultes résidant dans la République et qui n'y sont pas pour le service de leur propre patrie, s'applique à l'état civil de leurs enfants, mais seulement pendant la minorité de ceux-ci; à leur majorité, les enfants entrent dans l'exercice des droits attribués aux citoyens brésiliens eux-mêmes.

— Et l'héritage, comment est-il réglé?

— Par la même procédure et par les mêmes autorités qui interviennent dans les successions des nationaux, à moins qu'il n'y ait des conventions consulaires spéciales avec le pays du décédé, comme c'est le cas ordinaire. Alors la convention fait loi. Quant aux criminels de droit commun, ils ne sont pas en sûreté ici. Le Brésil n'a pas voulu être le refuge des pécheurs; il se contente du rôle de consolateur des affligés. Aussi a-t-il conclu des traités d'extradition avec un grand nombre d'États.

— Peut-on se faire naturaliser facilement?

— Très facilement et sans aucuns frais. Je t'ai déjà parlé du décret du gouvernement provisoire proclamant citoyens de la République tous les étrangers qui se trouvaient dans le pays à la date du 15 novembre 1889, à moins que, avant la fin de cette année-ci, ils ne déclarent expressément qu'ils désirent garder leur nationalité d'origine. Tous les autres étrangers arrivés depuis cette date peuvent devenir citoyens au bout de deux ans de résidence. On ne force personne à adopter le Brésil comme sa patrie, mais on ouvre la porte toute large à ceux qui veulent y entrer.

« Enfin, on accorde des lettres de naturalisation, sans même exiger la résidence de deux ans, aux étrangers mariés à des Brésiliennes, à ceux qui possèdent des immeubles dans le pays ou qui sont associés dans des établissements industriels, aux inventeurs et introducteurs d'une industrie utile, aux fils d'étrangers naturalisés et qui seraient nés hors du Brésil avant la naturalisation de leur père, à ceux qui se recommandent par leur talent ou leur aptitude professionnelle en n'importe quelle branche d'industrie. Tous ces naturalisés, quels qu'ils soient, sont assimilés aux Brésiliens; toutefois, aucun d'eux ne peut devenir chef de l'État, et ils ne sont éligibles aux deux Chambres qu'au bout d'un certain nombre d'années. Ils peuvent d'ailleurs exercer toutes les autres charges publiques, civiles et politiques.

— Voilà qui est large et libéral, et je suis persuadé que le nombre des étrangers doit être très grand.

— Il serait difficile d'en déterminer le nombre avec exactitude. Les statistiques sont anciennes et défectueuses. Mais je crois ne pas me tromper en affirmant que sur quatorze millions d'habitants il y a plus d'un million d'étrangers. Dans tous les cas et ceci est officiel, de 1855 au 1er juillet 1889, Rio, Santos et Victoria ont reçu 760,367 immigrants, sans parler de ceux entrés par les autres ports.

— Le mouvement d'immigration est-il ascendant ou décroissant ?

— Il croît à vue d'œil depuis quelques années, malgré certaines intermittences. De 1855 à 1885, en trente ans, le port de Rio seul a enregistré près de cinq cent mille arrivées d'immigrants étrangers. Depuis 1885 jusqu'à la fin de l'année 1888, le Brésil méridional a encore reçu deux cent quarante-quatre mille immigrants, dont plus de cent trente et un mille pendant l'année 1888. Voilà donc huit cent mille immigrants arrivés dans le sud du Brésil, et il en débarque dans d'autres ports : à Manáos aussi bien qu'à Rio-Grande-du-Sud, à Desterro comme à Victoria, à

Pará comme à Pernambuco et Paranaguá. Sans les mesures prises au mois de mars 1889 par M. Crispi pour empêcher l'émigration des Italiens au Brésil, ce pays pourrait compter sur deux cent mille immigrants par an.

— C'est encore bien peu pour peupler tous ces déserts.

— Souviens-toi de ce distique, Durand :

> Tant dut coûter de soins, tant dut coûter de peine
> Le long enfantement de la grandeur romaine !

— Parmi les étrangers, quels sont les plus nombreux au Brésil ?

— Les Portugais sont encore en majorité. Jusqu'à ces dernières années, ils tenaient la tête dans le mouvement d'immigration. Ils occupent, d'ailleurs, une place à part dans ce pays-ci. Les Portugais ont de commun avec les Brésiliens l'origine, la langue, la religion, les mœurs, une partie de leur histoire, de vieilles relations de famille et d'affaires.

— Qu'est-ce qu'ils font ici?

— En général, ils ne s'adonnent pas à l'agriculture. Ils se livrent de préférence au commerce en gros et surtout au commerce en détail ; ils sont commissionnaires en marchandises, merciers, épiciers, courtiers, commis, canotiers, porte-faix... Il en arrive par an, dans tout le Brésil, une moyenne de quinze mille.

— Et les Italiens?

— Les Italiens ont choisi la meilleure part, en s'adonnant en plus grand nombre à la culture des terres. Aujourd'hui, les arrivages de ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux, en comprenant dans le lot les Tyroliens et les Trentins, qui n'appartiennent encore qu'à l'*Italia irredenta*. Cet exode italien pour le Brésil est de date récente. De 1855 à 1882, pendant une période de vingt-huit années, on n'a guère reçu ici que onze mille immigrants de provenance italienne. Depuis lors, l'immigration italienne y a pris une extension considérable. De 1882 à 1885,

le chiffre des immigrants italiens qui y débarque commence à atteindre dix mille âmes par an. Les planteurs s'en trouvent bien, et demandent de nouveaux bras à la Ligurie, au Piémont, à la Lombardie, au Tyrol. Aussi, en 1886, le chiffre des Italiens arrivés au Brésil dépasse-t-il quatorze mille. Sitôt débarqués, sitôt placés. La fièvre s'empare des planteurs, tous veulent avoir des travailleurs d'Italie. En 1887, les immigrants italiens y débarquent en nombre supérieur à quarante mille; en 1888, on en reçoit près de cent quinze mille.

— J'ai lu, cependant, dans un livre de propagande publié en faveur de la République Argentine, que le nombre des Italiens au Brésil ne dépasse pas vingt-cinq mille.

— Il ne faut pas prendre pour bon argent tout ce qu'écrivent les Argentins. Leur silence pourrait être d'or, mais à coup sûr leur parole est d'un titre moins précieux. Ces descendants d'Espagnols sont restés quelque peu hâbleurs, et tu as déjà appris que, dans la province de San-Paulo seulement, on compte cent cinquante mille Italiens au bas mot.

— Comment ces hommes qui jouissent chez eux d'un beau climat, d'un sol fertile, d'une paix armée à toute épreuve et de l'amitié de MM. de Bismarck et de Caprivi ont-ils l'idée de venir ici?

— Je te répondrai par le témoignage d'un Français, le docteur Couty. Son *Étude de biologie industrielle* sur le café m'est précisément tombée sous la main en venant te prendre. Je dois avoir le volume dans la poche de mon pardessus. Attends une seconde... Le docteur Couty, qui a visité en 1882 plusieurs centres coloniaux de la province de San-Paulo, écrit ceci (p. 132, 136 et 137) : « ... Ils étaient appelés pour la plupart par des parents « ou des amis déjà fixés au Brésil, satisfaits de leur sort et dési- « reux de le faire partager aux leurs. Ainsi se trouvaient évitées « ces hésitations du début, ces pertes de temps souvent onéreuses, « comme aussi ces surprises, ces dégoûts absolument nuisibles.

« Beaucoup de ces colons avaient fait le voyage à leurs frais, soit « qu'ils eussent réalisé en Europe des sommes suffisantes, soit « qu'ils les eussent reçues de leurs parents du Brésil. A Ibicaba, à « Santa-Clara, à Monte-Serrato, à Saltinho, j'ai vu des groupes de « six et huit familles qui avaient toutes été appelées par un pre-« mier arrivé, frère, beau-frère, cousin ou simplement ami des « seconds. Là encore j'ai lu quelques-unes des pièces de la corres-« pondance assez active que les colons échangent avec l'Europe. « Elle est presque toujours provoquée par des travailleurs nou-« veaux, désireux de venir au Brésil partager le sort de ceux « qu'ils connaissent... »

— Par où passe un Italien, tous les autres Italiens veulent passer. Mais ils ont raison : c'est par cette propagande des petits que l'on opère de grandes choses. Vois la fourmi, un animal aussi terrassier que l'Italien : elle dit un mot, en passant, à sa voisine, et toutes les fourmis se le disent, et toutes s'en vont au même travail par le même chemin... Et ces fourmis, pardon, ces Italiens amassent-ils quelque chose? sont-ils heureux? Réponds-moi sans exagération... argentine.

— C'est le docteur Couty qui va encore te satisfaire.

— Couty, Couty, je n'y ai confiance que couci-couci. Ce nom-là sonne par trop italien.

— Tu te trompes, mon ami : le docteur Couty était aussi bon Français que toi. Il est né dans la Creuse.

— Possible. Débite alors ton Couty.

— Parlant d'une visite qu'il fit à Saltinho, il dit : « Je n'ou-« blierai pas l'accueil de ces braves travailleurs italiens. Voyant « arriver le propriétaire et quelques visiteurs, ils s'empressèrent « de nous offrir l'entrée de leurs maisons, et aussi les diverses « douceurs — eau-de-vie, liqueurs de leur composition, fromage « et fruits secs — qu'ils pouvaient posséder... »

— Le festin n'était pas gras.

— Écoute la suite : « Je me croyais presque chez ces paysans

« limousins dont je descends et que j'aime ; c'était la même hospi-
« talité naïve, le même orgueil, le même amour du chez-soi ; c'était
« aussi le même confortable, avec le sens restreint que, dans ce
« milieu, comporte le mot. Du lard, des saucisses étaient pendus
« aux solives du plafond ; des quantités de légumes et de fruits
« secs divers étaient en réserve dans une pièce de la maison ; on
« trouvait de petites plantations dans le jardin, des poules et des
« porcs derrière l'habitation ; la modeste commode contenait du
« linge et supportait une vaisselle de faïence suffisante ; des lits,
« qui paraissaient larges et bien garnis, s'étalaient dans les coins
« des deux salles et ces hommes et ces femmes qui venaient de la
« *roça* carper le café, étaient cependant propres dans leur mise.
« Ils portaient des souliers à leurs pieds, et ils avaient dans leurs
« tiroirs ou dans la caisse de leur propriétaire des économies... »

— Ce n'est pas le Pérou, mais c'est déjà la médiocrité dorée. Ce qui perd la plupart de nos émigrants français, c'est qu'ils veulent faire fortune trop rapidement. Dès qu'ils sortent de chez eux, ils s'imaginent tomber sur une mine d'or, et ils se découragent vite en ne trouvant que de la terre, comme partout ailleurs à peu près, car nulle part on n'a encore trouvé moyen d'enrichir les gens qui ne travaillent pas ferme et qui n'ont pas l'esprit d'économie... Que peut gagner un immigrant cultivateur ?

— Cela dépend de sa condition. Il y a trois manières de s'établir ici comme cultivateur : ou bien l'on s'établit dans les centres coloniaux créés par le gouvernement près des lignes de chemins de fer ou des ports ; ou bien on se fixe, pour son propre compte, dans une terre que l'on achète comptant ou avec payements espacés pendant dix ans ; ou bien enfin on se place dans les exploitations particulières.

« Dans le premier cas, l'immigrant dispose de son lot de dix hectares et d'une maisonnette pour la modique somme de douze cent cinquante francs au comptant, ou de quinze cents francs payables en dix ans. Comme l'hectare rapporte en moyenne sur

toute culture mille francs environ, il aura, au bout de quelques années, le joli chiffre annuel de dix mille francs pour un seul lot, ce qui n'est pas à dédaigner.

« Dans le deuxième cas, il cultive à ses risques et périls. Le prix d'achat est à peu près le même que dans les centres coloniaux du gouvernement.

« L'immigrant qui ne dispose d'aucune économie en arrivant ici peut entrer comme ouvrier agricole dans une plantation. Il remplace fort avantageusement le fameux *élément servile*. Son travail est très demandé, aujourd'hui surtout que les grandes exploitations manquent de bras. A ce salarié le propriétaire accord egratuitement une maison d'habitation et quarante ares de terre pour ses légumes. L'ouvrier travaille pendant les mois de l'hiver, de mai à septembre inclusivement, pour son propriétaire; le reste de l'année, il vaque à ses plantations à lui. J'ai sous les yeux un relevé des gains réalisés dans une année par plusieurs familles d'immigrants établis chez un propriétaire-planteur à San-Paulo pour le travail du café. Une famille, composée du mari et de la femme, d'un jeune homme et d'une jeune fille, y a gagné dans l'année trois mille cinq cents francs, plus le produit de la basse-cour et les fruits et légumes qu'elle a récoltés sur ses quatre mille mètres carrés.

— C'est plus que ne gagnait mon principal commis... Mais tu ne m'as rien dit des autres immigrants.

— Les Allemands, et sous cette dénomination je comprends également les Autrichiens et les Suisses allemands, vont s'établir de préférence dans les États du midi du Brésil, à Rio-Grande-du-Sud, à Paraná, à Santa-Catharina, quoiqu'il y en ait également dans les États de Rio-de-Janeiro et de Minas-Geraes, et un peu aussi dans celui d'Espirito-Santo. Ce sont de bons travailleurs, mais moins intelligents peut-être que les Italiens... Les autres pays fournissent relativement peu d'immigrants au Brésil.

— Peux-tu me citer quelques colonies?

— Tu connais déjà celles de San-Paulo. Dans l'État d'Espirito-Santo, on trouve d'anciens noyaux coloniaux, dont quelques-uns sont devenus des bourgs florissants, tels que Castello, Rio-Novo, Santa-Isabel, Santa-Leopoldina. Dans celui de Rio-Grande-du-Sud, je peux te citer les anciennes colonies de Caxias, Comte-d'Eu, Dona-Isabel, Nova-Palmyra, Nova-Pétropolis, Picada-Feliz, Silveira-Martins, etc. Une nomenclature de noms ne t'avancerait à rien. Qu'il te suffise de savoir qu'il y en a d'autres dans les États de Paraná, de Santa-Catharina et de Minas-Geraes, et que dans l'État de Rio-de-Janeiro on cherche à en établir d'analogues. Le ministre de l'agriculture actuel, l'honorable M. Francisco Glicerio, un homme vraiment pratique, a fait tout dernièrement (28 juin 1890) une loi sur l'immigration contenant les dispositions les plus sages et les plus libérales. Partout on s'agite, on travaille, pour peupler ce beau pays. Il y a un réveil général de l'esprit public...

« Mais il est tard. Je ferme mon bureau de renseignements. Bonsoir ! »

CHAPITRE XXIII

INSTITUTIONS ÉTRANGÈRES ET ÉCHANGES AVEC L'ÉTRANGER

Institutions de bienfaisance nationales et étrangères. — Sociétés suisses, françaises, anglaises, allemandes, italiennes, espagnoles, juives, portugaises. — Cabinet de lecture portugais. — Entretien avec un Anglais. — L'Angleterre au Brésil. — Échanges avec l'étranger. — Querelle d'Anglais.

En vérité, ce Richard est un puits, un puits qui parle et qui écrit au besoin. Ce matin, il m'arrive frais et dispos, selon sa coutume, et, je crois bien, tout ganté de la veille.

« A quoi as-tu passé la moitié de nuit ? me demanda-t-il, en cinglant de sa canne l'air de ma chambre.

— Ma foi ! à dormir, lui répondis-je. Je crois, à ma honte, que je dors encore. Ton théâtre n'a produit aucun effet.

— Bourgeois, philistin, pompier, garde national, me cria-t-il alors aux oreilles : tu n'es pas digne d'être le beau-père d'un tel gendre. Eh bien, moi, j'ai veillé jusqu'au jour, et je t'apporte le fruit de mes veilles.

— C'est un épithalame que tu m'apportes ? car tu es amoureux, je sais.

— Oui, un épithalame sur des lits d'hôpital. Mets cela dans les petits papiers ; tu m'en diras des nouvelles. »

Et il jeta sur mon lit le fruit de ses veilles.

« Maintenant je vais dormir jusqu'à l'heure du dîner. Toi, déguste-moi ce chef-d'œuvre. »

Il disparut comme une ombre chinoise.

Je lus d'un trait le précieux manuscrit. Il contenait des renseignements très précis sur les institutions de bienfaisance fondées à Rio-de-Janeiro par les étrangers. J'en suis encore dans l'admiration. Ni à Paris ni à Londres on ne trouve rien de comparable à cela. Les Argentins ont beau se démener, ils sont incapables d'inventer de pareilles œuvres, car je suis sûr qu'il n'y a rien de semblable à Buenos-Aires. (J'écris Buenos-Aires sans *y*, pour la couleur locale.)

A voir Richard avec sa verve plaisante, on ne le croirait pas de taille à se livrer à des travaux aussi sérieux après une soirée de plaisir. Il est vrai qu'il sait l'art de mêler l'utile à l'agréable.

Je regrette de ne pouvoir qu'analyser ici le mémoire de cette perle des gendres.

Le Brésil est le pays de la charité, des secours mutuels. Les nationaux ont multiplié les fondations humanitaires, et les sept œuvres de miséricorde corporelle y sont pratiquées avec un zèle évangélique. Lorsque vous rencontrez, dans une ville quelconque, une imposante bâtisse, vous pouvez être à peu près certain que vous vous trouvez en face d'une *santa Casa*. Il y a de quoi caser toutes les infortunes dans ces « saintes cases ». On en a fait pour les malades, pour les fous, pour les vieillards, pour les orphelins, pour l'enfance abandonnée, pour les aveugles, pour les malheureux de tout genre. Les maisons de charité sont plus nombreuses que les palais et constituent une démonstration éloquente du bon cœur des Brésiliens.

Les étrangers ont suivi l'exemple des Brésiliens ; ils ont établi diverses ligues du bien public. Pour venir en aide à des compatriotes qui n'ont pas sû s'assurer à eux-mêmes une existence à l'abri du besoin, ils ont créé des établissements de bienfaisance, des asiles hospitaliers, des hôpitaux, des bureaux de secours. L'exilé volontaire n'est plus seul. Loin de ses parents, de ses amis, séparé de la mère patrie, il retrouve des mains amies, des encouragements fraternels et des forces nouvelles pour reprendre

la lutte. Il ne mourra pas abandonné : des frères lui viendront en aide.

La plus ancienne des institutions charitables d'étrangers établie à Rio-de-Janeiro est la *Société philanthropique suisse :* elle date de 1821. Depuis sa fondation elle a distribué en secours environ cent soixante-dix *contos* ou quatre cent vingt-cinq mille francs, soit près de six mille cinq cents francs par année. Elle possède en caisse cinquante *contos* ou cent vingt-cinq mille francs, et elle compte une centaine de membres.

La *Société française de bienfaisance* fut créée en 1836. Elle compte deux cent cinquante adhérents et a en caisse, d'une part une soixantaine de mille francs, et de l'autre cinquante mille, destinés à la fondation d'un asile pour l'éducation des orphelins et d'une maison de retraite pour vieillards et infirmes. Elle ne se contente pas de distribuer des secours temporaires, d'allouer des pensions à quelques-uns de ses membres et d'assurer le rapatriement de quelques autres ; elle fait plus et mieux. Elle dispose d'un certain nombre de bourses pour les orphelins français des deux sexes dans le pensionnat des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Cette société élève ainsi tous les ans une vingtaine d'enfants. En cinq ans elle a dépensé dans ce but près de trente *contos*, soit environ soixante-quatorze mille francs.

Une autre société, la *Société française de secours mutuels*, a été créée en 1856. Elle se compose de plus de trois cents membres, jouit d'un capital de plus de cent cinquante mille francs et dépense environ vingt mille francs par an. Elle est constituée sur le modèle des sociétés similaires existant en France.

Les Anglais ont une société de bienfaisance, *the British Benevolent Fund*, avec près de quatre-vingts membres. Fondée en 1837, elle ne paraît pas bien prospère, quoiqu'elle parvienne à distribuer dix-sept mille francs à trente et un pensionnaires ; son capital n'est guère que d'une vingtaine de mille francs.

Les Allemands sont mieux partagés. Ils ont d'abord la *Deuts-*

cher Hulfsverein, organisée en 1844 et qui entretient une école où plus de cent élèves reçoivent l'instruction gratuite Ses dépenses annuelles sont de vingt-cinq mille francs, son capital atteint cent vingt mille francs, et ses participants sont au nombre de cent cinquante. Les secours mutuels sont assurés par la *Concordia, Unterstützungs-gesellschaft Einigkeit,* datant de 1846. Petit capital de dix mille francs ; à peine deux mille francs de secours annuels. Dans ces sociétés germaniques, Allemands et Autrichiens fraternisent.

Depuis 1853, les Belges possèdent une société de bienfaisance, avec un capital de cinquante mille francs; ses distributions de secours s'élèvent à plus de cinq mille francs par an; le roi Léopold l'a prise sous son patronage, comme Stanley et le Congo.

Les institutions italiennes ne répondent pas encore à la situation prépondérante, au moins comme nombre, que les immigrants italiens sont en train de conquérir depuis quelques années. La *Société de bienfaisance italienne,* fondée en 1854, n'a que cent trente-trois membres; son capital n'est que de cent soixante-cinq mille francs; les secours distribués montent à six mille francs par an. En 1867, il a été fondé une société de secours mutuels possédant un fonds de vingt mille francs. Mais, en 1878, elle a fusionné avec la précédente ; elle comptait alors cent cinq membres. C'est relativement peu pour une population de plusieurs milliers d'hommes.

Les Espagnols sont des Crésus à côté des Italiens. Leur société, qui n'a que trente ans d'existence, — car elle est de 1859, — a amassé deux cent vingt-six mille francs en portefeuille ; elle dépense de neuf à dix mille francs par an et se compose de cent soixante membres.

Les Israélites, par contre, malgré leur réputation de millionnaires, font assez triste figure dans ce tableau. Ils sont quatre-vingts depuis 1872, possédant seize mille francs et donnant à

peine deux mille cinq cents francs par an aux nécessiteux d'Israël. C'est l'obole de la veuve.

Outre ces institutions d'un caractère exclusivement national, il en existe une quinzaine d'autres d'un caractère largement cosmopolite. En 1877, ces fondations internationales comptaient trente et un mille membres, donnaient trois cent soixante-quinze mille francs de secours annuels et disposaient d'un capital de plus de cinq millions et demi. L'empereur Dom Pedro, au temps de son règne, n'était pas aussi bien renté.

Mais rien n'est comparable à l'organisation et au fonctionnement des œuvres de bienfaisance et de secours mutuels fondées par les Portugais. Ici tout prend des proportions gigantesques; ces institutions ressemblent à de véritables ministères de la charité publique. Ainsi, en 1883, les Portugais possédaient à Rio vingt-cinq sociétés bien établies. En voici les principales :

La *Société portugaise de bienfaisance*, datant de 1843. Elle possède un hôpital — cent cinquante lits, douze salles — qui occupe une superficie de onze cent vingt-huit mètres carrés, et qui, depuis son inauguration en 1859, avait déjà reçu cinquante mille malades. Un second hospice vient d'être bâti; il a coûté plus de deux millions et demi. Ces deux établissements sont admirablement installés, et une intelligence très éclairée préside à leur direction. La société est fort prospère, et à l'époque dont nous parlons elle disposait d'un capital de trois millions et demi en argent et en titres, sans compter la valeur de ses immeubles et des objets mobiliers qui les garnissent.

L'*Association royale de bienfaisance des artistes portugais*, fondée en 1863, réorganisée en 1877, disposant d'un capital de deux cent mille francs; plus de treize cents personnes en font partie et plus de quinze mille francs sont dépensés chaque année pour subvenir à des infortunes dignes d'intérêt.

La *Société de secours mutuels Luiz de Camões*, organisée en 1880, avait, après trois ans d'existence seulement, dix mille

quatre cent quatre-vingt-un membres, un capital de trois cent mille francs, dépensait deux cent mille francs par an et recevait comme cotisations une somme de cinq cent mille francs.

Une autre société portugaise de bienfaisance, instituée, le 10 juin 1880, en mémoire de Louis de Camoëns, avait déboursé, dès la première année, près de vingt mille francs et possédait plus de cent mille francs à son actif.



58. — Le conseiller Leonardo Caetano d'Araujo, l'un des fondateurs de la Caisse de secours Dom Pedro V.

La société de secours mutuels en l'honneur de Serpa-Pinto fut organisée en juin 1881, lors du voyage de cet explorateur célèbre au Brésil ; à la fin de l'exercice 1882 elle possédait déjà plus de vingt-cinq mille francs en caisse.

Il existe une foule d'autres sociétés, également prospères, fondées par et pour les Portugais. L'une d'elles mérite une mention toute spéciale. C'est la *Caisse de secours Dom Pedro V*. Sa création date de 1863. Quelques Portugais dévoués, ayant à leur tête feu le comte d'Estrella, dont le nom est resté synonyme de probité et de charité, et M. le conseiller Leonardo Caetano d'Araujo, le vénérable et intelligent administrateur du *Jornal do Commercio*, en sont les fondateurs respectés. Depuis près d'un quart de siècle cette société rend les services les plus éminents : secours en argent, pensions, consultations à domicile, fourniture gratuite de médicaments, rapatriements, bourses dans les collèges, pensions, etc. Elle n'est fermée à aucune misère et a compté dans son sein près de quatre-vingt mille membres. Les chiffres d'une seule année donneront une idée du bien qu'elle fait. En 1883, elle a

reçu quinze cent mille francs, et a fait donner 8,015 consultations de médecins, dont 4,284 à domicile; elle a fait expédier 8,815 ordonnances et a distribué soixante-quinze mille francs en argent. Depuis qu'elle existe cette caisse sans rivale a versé en bienfaits pour plus de deux millions et demi. Son action s'exerce de mille manières ingénieuses. Elle va jusqu'à visiter dans leur prison les Portugais arrêtés et fait face à tous les frais de justice.

Richard prétend que la question sociale, la terrible question de vie et de mort, est en partie résolue par ce luxe d'institutions, qui ne laissent sans appui aucune misère physique, intellectuelle ou morale. Les Portugais ont, en effet, songé à l'esprit en même temps qu'au corps, et ils lui ont donné pour aliment, non seulement les leçons gratuites de l'école, mais encore l'enseignement par le livre. Ils ont fondé un Cabinet de lecture, accessible à tous, dans un immeuble splendide construit par eux et où plus de soixante mille volumes, revues et journaux sont mis à la disposition de quiconque désire s'instruire ou seulement se récréer.

Tant de grandes choses m'avaient donné le vertige. Lorsque Richard revint, dans la soirée, je ne pus m'empêcher de lui sauter au cou et de l'embrasser, pour la bonne heure de jouissances qu'il m'avait procurée.

« Chut! me fit-il; il y a un Anglais dans le corridor.

— Un Anglais? *Oh! shocking!*

— Oui, un ami à moi, qui m'attend dehors. Je te demande la permission de l'introduire. C'est un garçon très fort, qui travaille dans une banque anglaise d'ici. Il est toujours utile d'avoir un Anglais dans la manche.

— Fais entrer ton Anglais. Je veux te témoigner devant lui en quelle haute estime je te tiens. »

Le jeune naturel des îles Britanniques fit une entrée solennelle. Il m'adressa un salut à la mécanique; je m'inclinai à la fran-

çaise, et la présentation fut faite : nous avions le droit de nous parler pour l'éternité et de déguster ensemble la *loving-cup*.

« Enchanté de vous connaître, Mister Williams.

— Ravi de faire votre connaissance, M. Durand. »

Je ne savais plus que faire de ma langue. Ces Anglais vous ont des têtes de Méduse qui vous privent de la vôtre. Je toussai pour me mettre en train.

« Il fait beau en Angleterre, milord?

— Très beau, merci, Monsieur.

— Et vous allez bien, milord?

— Très bien, merci Monsieur.

— Moi aussi, merci, milord. »

Je tripatouillais dans un gâchis. Un peu d'à-propos me revint.

« Milord, j'ai l'honneur de connaître votre... comment dirai-je? votre *British Benevolent Fund*...

— Aoh! moi pas. »

Il commençait à m'impatienter, l'insulaire, et Richard ne bronchait pas. Il regardait en l'air, sans se préoccuper de mon visible embarras. Que dire?... Une idée!

« Pardon, milord, savez-vous quel est le pays qui fait le plus d'échanges avec la place de Rio-de-Janeiro?

— Parfaitement : c'est l'Angleterre. »

Et il se mit à fixer Richard avec inquiétude. Évidemment, il me prenait pour un sphynx poseur d'énigmes. Sphynx lui-même! On ne pouvait rien lui arracher. Richard intervint. Il n'était pas trop tôt. J'étais au bout de mes points d'interrogation.

« Cher monsieur, dit-il à Mr. Williams, M. Durand est un chercheur, un esprit curieux; il est venu de Nantes tout exprès pour visiter les plantations du Brésil et s'assurer par lui-même s'il existait quelque chose en dehors de la France. Il collectionne tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend, pour pouvoir le raconter dans un livre; en un mot, il voyage à l'anglaise.

— Monsieur, s'exclama le Williams, permettez-moi de vous

donner un *shake-hands*. Si tous vos compatriotes faisaient comme vous, nous serions deux à être la première nation du monde... Vous me demandiez quelques données sur les transactions de l'étranger avec la place de Rio; je me ferai un véritable honneur de vous les fournir.

— Tu t'adresses bien, interrompit Richard. Monsieur possède ses importations et ses exportations sur le bout du doigt; il a tous les tableaux de la douane dans sa tête. »

La glace était rompue. On prit des sièges sur la véranda, et l'on se mit à causer en fumant des cigares. Richard s'assoupit.

« Oui, Monsieur Durand, fit Mr. Williams, ce sont les Anglais qui occupent le premier rang dans le commerce de ce pays; nous sommes les premiers fournisseurs du marché de Rio-de-Janeiro, et même du Brésil tout entier. Le commerce international du Brésil, importation et exportation comprises, s'élève, par an, à une moyenne d'un milliard, sans compter les valeurs financières. Or, dans ce milliard l'Angleterre figure pour trois cent quatre millions de francs, dont cent vingt-huit millions à l'importation du Brésil et cent soixante-seize millions à l'exportation pour le Brésil. D'ailleurs nous gagnons encore des sommes énormes sur le marché financier du Brésil.

— Est-ce bien prouvé?

— C'est officiel. Je ne veux pas vous accabler de chiffres; je vous citerai seulement le témoignage de l'une de nos revues les plus dignes de foi. Dans sa livraison du 20 mars 1883, la *Fortnightly Review*, de Londres, a démontré que, dans les chemins de fer brésiliens seulement, les capitalistes de la Grande-Bretagne ont gagné, *en trente ans*, la somme formidable de 5,400,435 livres sterling, plus de cent trente-cinq millions de francs, qui leur rapportent de six à sept pour cent d'intérêts par an. Dans ce chiffre ne sont pas compris les bénéfices réalisés par les compagnies maritimes qui transportent au Brésil le matériel de ces chemins de fer, pas plus que les bénéfices que nous avons réa-

lisés dans les sucreries, dans les compagnies de gaz et d'eaux et dans les autres grandes entreprises de ce pays.

— Mais alors vous mettez le Brésil en coupe réglée?

— Nullement : nous faisons travailler nos capitaux... par les Brésiliens.

— C'est-à-dire que vous êtes les maîtres du pays par vos financiers.

— Que voulez-vous? On fait appel à notre argent; nous le donnons, et il rapporte. C'est notre manière à nous de semer; notre or seul émigre vers ce pays. C'est à Londres, d'ailleurs, que le Brésil réalise presque toutes ses opérations financières, et il y possède même une agence du Trésor national. Depuis le mois d'août 1824 jusqu'au mois d'octobre 1889, le Brésil a lancé à Londres dix-sept emprunts nationaux représentant une valeur nominale de soixante-sept millions de livres sterling environ. Nous faisons aussi voyager à notre place quelques marchandises. Par exemple, les deux cinquièmes des importations du port de Rio, qui se chiffrent en moyenne par deux cent cinquante millions de francs annuellement, sont de provenance anglaise; c'est nous qui vendons la plupart des tissus de coton et autres, qui représentent seuls plus du cinquième de la valeur des marchandises importées.

— Vous êtes les fournisseurs ordinaires des noirs.

— Et des blancs aussi. Nos lainages, nos fils, nos aciers, nos houilles, sont très bien reçus ici. C'est encore nous qui occupons le premier rang dans le mouvement du port de Rio. Sur cinq mille deux cent quatre-vingt-sept navires entrés ou sortis, douze cents battent pavillon anglais. Enfin, la place de Rio tire chaque année sur Londres des traites pour une somme de trois cent soixante-cinq millions de francs, et nous expédie pour près de trois millions et demi de matières précieuses, or, argent, diamants.

— Que faites-vous de la France dans tout cela, Mister

Williams? Il me semble qu'elle n'est point une quantité négligeable.

— La France vient immédiatement après la Grande-Bretagne, quoique bien loin derrière elle. Elle la suit *passibus haud æqualibus,* comme nous disions à *Westminster School.* Dans l'ensemble du commerce brésilien, vos transactions sont inférieures presque de la moitié aux nôtres ; vous faites pour cent soixante-dix-huit millions d'échanges, dont quatre-vingt-deux millions représentent vos achats et quatre-vingt-seize vos ventes. Sur la place de Rio, vos ventes sont inférieures de plus de moitié aux nôtres ; mais elles sont encore assez respectables pour un pays arriéré...

— Veuillez ne pas oublier, je vous prie, que je suis originaire de Nantes, en France.

— Pardon : j'entends arriéré en industrie et surtout en commerce. Il n'y a aucun mal à cela, au contraire, pour nous particulièrement... Vous n'ignorez pas que vos envois à Rio, — je ne parle plus de tout le Brésil, — ne s'élèvent qu'à quarante-cinq millions de francs environ par an, provenant de la vente de lainages, de tissus de coton, de soieries, de vins, de beurre, d'huiles d'olives, d'articles de Paris, de produits pharmaceutiques, de parfumerie, de librairie, etc. Quant à vos navires entrés et sortis, ils ne dépassent pas deux cent-quatre-vingt par an dans ce port. Sur Paris, la capitale fédérale ne tire pas plus de vingt-quatre millions de traites par an. Vous voyez, Monsieur Durand, que vous êtes loin de l'Angleterre, et que votre commerce ne saurait nous atteindre de sitôt. Je dois dire, cependant, que la balance du commerce de la France avec Rio penche en votre faveur : vos exportations pour le Brésil sont plus élevées que vos importations du Brésil, d'une quinzaine de millions, et Rio seul laisse un écart de douze millions de francs à votre avantage. Je vous avoue que l'importance relative de ces affaires a de quoi surprendre, si l'on considère que votre pays n'a pas engagé ici

d'énormes capitaux, au contraire de nous, qui nous sommes faits les commanditaires des grandes entreprises brésiliennes. De plus, vous n'envoyez que fort peu d'émigrants au Brésil. Ce ne sont donc pas vos nationaux qui consomment les produits que vous importez ici ou qui répandent le goût des choses françaises. Ce sont les Brésiliens qui, dans leur contact fréquent avec Paris, se font les propagateurs de vos produits. Mais les Allemands sauront bien les conquérir.

— J'espère que nous faisons plus d'affaires que les Allemands.

— Oui et non. Dans l'ensemble du commerce brésilien, la France fait encore quatre fois plus de transactions que l'Allemagne; celle-ci n'a qu'un commerce de quarante-cinq millions avec le Brésil. A Rio, il y a cinq ans, vous faisiez plus du double de l'Allemagne. Celle-ci a travaillé avec tant d'ardeur, qu'en 1887 non seulement elle vous a rejoints, mais elle vous a même dépassés un peu dans ses ventes.

— Oh! ce Bismarck!

— Il y a autre chose encore, M. Durand. D'autres nations sont là toutes prêtes à vous supplanter sur ce même marché : le Portugal et la Belgique gagnent du terrain chaque jour, et vous demeurez à peu près stationnaires. La Belgique réussit à placer pour plus de vingt millions de marchandises ici, presque autant que les États-Unis.

— C'est de la contrefaçon parisienne.

— Peu importe. Trouvez autre chose, et laissez vos railleries aux autres. La routine vous perd; vos négociants manquent d'initiative et ne sortent pas de leur rue du Sentier, un sentier battu.

— Il est certain que, si quelques-uns d'entre eux suivaient mon exemple et se donnaient la peine d'étudier les choses par eux-mêmes, tout irait mieux.

— Vous avez pleinement raison. Voyez les Italiens; grâce à leurs immigrants, ils étendent leur commerce dans des proportions considérables. Ils vendent sur la place de Rio trois fois plus

qu'ils n'y achètent, et cette différence va toujours en augmentant avec le nombre de leurs colons, qui naturellement donnent la préférence aux produits de la mère patrie. Il y a dix ans, le port de Rio ne voyait entrer par an qu'une quinzaine de navires italiens ; aujourd'hui il en arrive plus de soixante; la navigation italienne a donc quadruplé.

— Alors, selon vous, la supériorité de la Grande-Bretagne dans les ventes faites au marché de Rio est incontestable, comme celle des États-Unis dans l'achat des cafés de Rio, qu'ils reçoivent en franchise; des progrès réels ont été faits par l'Allemagne, le Portugal, l'Italie et la Belgique, dans leurs efforts constants pour élargir leurs débouchés vers ce pays, et enfin il est de toute nécessité que la France réforme son système de relations avec ce pays, si elle tient à y conserver un rang honorable.

— Vous résumez fort bien ma pensée. L'Angleterre est maîtresse du marché d'importation et y vend largement ses produits, parce qu'elle ne craint pas d'aventurer ses capitaux, parce qu'elle ouvre des crédits assez longs et qu'elle connaît la solidité et l'élasticité des finances du Brésil, dont les fonds ne sont presque pas connus à la Bourse de Paris. D'après la revue anglaise que je vous citais tout à l'heure, des centaines de millions prêtés ou placés à l'étranger pendant les années de fièvre financière, la plus grande partie a été envoyée dans le nouveau monde et y a été jetée en pure perte. Même les États-Unis, solvables comme nation, ont négligé de payer les intérêts d'une grande partie des capitaux britanniques employés dans leurs chemins de fer. S'il en a été ainsi dans la grande République, c'est bien pis dans les autres contrées de l'Amérique : Mexique, Pérou, Guatémala, Honduras, Costa-Rica, Équateur, Bolivie, Uruguay, autant de noms devenus synonymes de banqueroute ou d'insolvabilité. La conséquence en a été que le capitaliste, le plus souvent, a enveloppé dans la même défiance toutes les affaires sud-américaines, les bonnes, les mauvaises et les médiocres. Il a trop oublié les exceptions à cette

règle. Trois États, le Brésil, le Chili et la République Argentine, ont fidèlement rempli leurs engagements.

— Et vous ne l'avez pas oublié.

— C'est-à-dire que nous avons su opérer un choix judicieux entre ces bons clients. Nous sommes allés au meilleur. L'étendue du territoire chilien est comparativement peu considérable, et sa prospérité dépend trop de la production presque unique du cuivre. Les ressources de la République Argentine sont sans doute beaucoup moins limitées; mais, rapproché de celui du Brésil, son territoire est très petit. Le Brésil, au contraire, possède un territoire immense, fertile, des ressources variées. Nous avons compris tout cela, et nous avons accordé notre confiance à un État qui nous offre toutes les garanties de force, de durée et de croissante prospérité. Nous avons versé nos millions au Brésil pour lui permettre de nous acheter beaucoup et pour devenir, à titre de réciprocité, ses fournisseurs attitrés.

— Rien de plus juste. Mais les États-Unis de l'Amérique du Nord pourront un jour s'emparer de votre raisonnement et vous supplanter.

— Ce ne sera pas de sitôt. Les États-Unis se contentent pour le moment d'acheter les cafés du Brésil. Ils en achètent deux millions cinq cent mille sacs par an, un million de plus que l'Europe entière et deux millions de plus qu'ils n'en achetaient eux-mêmes il y a vingt ans. Cette nation démocratique a compris que la « boisson du peuple » devait revenir à bon marché; c'est pourquoi elle l'a affranchie de tous droits.

— J'espère que nous suivrons bientôt son exemple en France.

— Ce ne sera pas suffisant. Voulez-vous augmenter vos transactions avec le Brésil, auquel vous vendez déjà beaucoup plus qu'à la Russie ou à l'Autriche, eh bien, lancez-vous hardiment dans les grandes entreprises de rapport, engagez vos capitaux dans les affaires brésiliennes, abaissez les droits d'entrée qui frappent les cafés; mais surtout supprimez vos circulaires quel-

que peu ridicules défendant l'émigration pour ce pays, que vous semblez mettre à l'index. Oh ! ne craignez rien : il ne vous demandera pas des bras, car il sait fort bien que votre population augmente fort peu. Il y a moins de deux siècles, quand vous émigriez encore, cette population représentait trente-huit pour cent des habitants de l'Europe. Elle ne représente plus présentement que onze pour cent. Il est prouvé par tous vos démographes que la natalité suit le mouvement de l'émigration : plus un pays ose se défaire de ses enfants pour les envoyer essaimer au loin, plus le nombre des naissances s'accroît, et *vice versa*. Votre France languit, Monsieur Durand. Vive la grande Angleterre !

— Vive la France !

— Je dis : « Vive la grande Angleterre ! » et je veux que vous criiez avec moi : « Vive la grande Angleterre ! »

— Qu'est-ce qui lui prend, à ce *Bife*[1] ?

— Petit Français, vous mériteriez d'être boxé. »

Et il se retira en bon ordre.

« Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria Richard, que notre dispute avait réveillé.

— Il y a que ton Anglais m'a insulté chez moi, à ta barbe, et qu'il me faut des excuses. Il ne sera pas dit que Théotime Durand sera venu au Brésil pour se faire manquer de respect par un vulgaire sujet de l'impératrice des Indes.

— Du calme, mon ami, du calme. Que s'est-il passé ?

— Ton Williams a voulu que je criasse : « Vive la grande An« gleterre ! » Il disait : « *H*angleterre », avec un *h* aspiré. Je m'y suis refusé, d'abord par patriotisme, ensuite parce que je ne sais pas aspirer les *h* à l'anglaise. Il a insisté. Je l'ai appelé *Bife*. Il m'a traité de petit Français. Je ne suis pas le grand Français, non ; mais je ne suis pas non plus si petit que cela, et je n'entends pas qu'on me rabaisse. Puis, il a voulu me boxer.

1. *Bife* mot portugais qui signifie bifteck : surnom donné par le peuple aux Anglais.

— C'est une affaire ennuyeuse ; envoie tes témoins.

— Un duel?

— Dame ! Je ne vois pas d'autre moyen de sauver ta dignité. Il est l'offensé, nous lui laisserons le choix des armes.

— Comment, l'offensé ?

— Sans doute : tu l'as appelé *Bife* le premier.

— Mais il voulait que je criasse avec lui, te dis-je.

— Il plaisantait, et tu as eu tort de te fâcher. Je vais arranger cela.

— Oui, arrange cela, et n'oublie pas que je pars après-demain, à la première heure.

— Nous avons plus de temps qu'il n'en faut pour échanger deux balles. »

En voilà une affaire ! Un duel au pistolet ! et avec un Anglais !

CHAPITRE XXIV

EN ROUTE POUR LA BAIE DE TOUS-LES-SAINTS

Dernière journée à Rio. — Nouvelles démonstrations de sympathie. — Tristesses de la séparation. — Le *Portugal*. — Départ de Rio. — Adieux à la baie. — Arrivée à Bahia. — L'État de Bahia. — Ses trois zones. — Incidents de bord.

Le lendemain, de bonne heure, Richard arriva haletant, couvert de poussière.

« C'est arrangé, me dit-il. Oh! ça n'a pas été sans peine! »

J'allais le remercier.

« Oui, continua-t-il : vous vous battez ce soir, au pistolet, à trente pas. »

J'étais atterré. Mais lui, voyant mon trouble, s'empressa d'ajouter :

« Rassurez-vous, beau-père : Mr. Williams plaisantait; la paix est faite entre la France et l'Angleterre, et je viens de la signer en bonne et joyeuse forme, en prenant un sherry-cobbler avec lui.

— Oh! fis-je à mon tour : je n'en avais pas peur... »

Que l'on est heureux tout de même de se retrouver en vie après que l'on s'est vu à deux doigts de sa perte! On ferait volontiers des folies!

Mais l'heure du départ va bientôt sonner. Il faut se recueillir un instant et songer aux nombreuses visites d'adieu. Mon dernier jour fut employé tout entier en politesses. Du matin au soir, je courus la capitale fédérale des États-Unis du Brésil dans un

tilbury de place, perché à côté du cocher, comme feu Hippolyte sur son char légendaire.

En me voyant passer avec la rapidité de l'éclair, plus d'un excellent Brésilien de ma connaissance se disait : « Ce bon M. Durand va bientôt nous quitter : il doit sans doute partir par le prochain paquebot pour aller si vite en courses ! » Le fait est que, semblable au colibri, je ne posais guère : le temps de déposer ma carte aux amis et aux amis des amis que je me suis faits ici, et je saute dans mon tilbury, et, fouette cocher, un peu plus loin!



59. — L'Impératrice Dona Thereza-Christina.

Mes relations sont étendues. Dès que l'on aperçoit de loin mon habit caractéristique, on accourt. A tous les coins de rue, il me faut mettre pied à terre pendant quelques minutes ; je suis entouré comme un ministre à son avènement, et embrassé comme un frère. Ces Brésiliens sont charmants. Ils ne se contentent pas de vous serrer la main et de vous secouer le bras comme les Anglais, dont je ne dirai plus de mal puisque nous avons scellé notre réconciliation ; ils vous frappent le dos à grands coups et vous donnent de ces *abraços* dont on garde la marque.

J'ai la consolation de ne laisser derrière moi aucun ennemi. Tous, quelle que soit leur opinion politique, savent que je m'en vais en proclamant les louanges d'un pays que j'admire et d'habitants que j'estime. Je n'ai qu'un regret : c'est de n'avoir pu présenter mes hommages respectueux à Dom Pedro II. Il était

parti pour l'Europe, où il a eu la douleur de perdre celle que les Brésiliens appellent encore aujourd'hui « la mère des pauvres ». Mais j'ai eu l'occasion de voir les hommes du gouvernement provisoire, et en arrivant en France je pourrai donner à l'ancien monarque des nouvelles fraîches des citoyens de son ci-devant empire.

. . . .

La veille de mon départ, Richard réunit quelques intimes, et un somptueux banquet me fut offert au restaurant du Globo. Il n'y avait que des vins et des mets de France. Cette délicate attention à mon estomac me toucha au cœur, et je portai un toast où je mis tous mes regrets et tous mes souvenirs.

Au dessert, un ami de Richard m'annonça que le directeur de l'arsenal de marine mettait à ma disposition, pour le lendemain, une chaloupe à vapeur qui me conduirait jusqu'au paquebot. Je demeurai confondu de tant de prévenance; on ne traite pas mieux un personnage.

Richard m'accompagna jusqu'à ma pension, qui ne devait plus être que ma demeure d'un soir. Le plus gentiment du monde il se mit à préparer mes malles, empilant bibelot sur bibelot, échantillon de café sur échantillon de maté, le tout avec des soins fraternels et des précautions de collectionneur. Je le contemplais avec admiration et attendrissement.

« Pour moi, lui disais-je, tout homme qui sait faire une malle est réellement quelqu'un. Savoir tirer parti des moindres occasions qui sont offertes pour faire tenir beaucoup de choses en peu de place et en peu de temps, c'est le secret des grandes destinées...

— Et c'est l'art du parfait emballeur, dit-il en complétant ma pensée. Et il ajouta :

— Durand !

— Richard !

— Durand,

Tu t'en vas
Et tu nous quittes,
Tu nous quittes
Et tu t'en vas!

— Sans cœur!

— Qui chante, son mal enchante; je chante pour n'avoir pas la peine de pleurer :

É chegado o momento fatal,
Sôa a hora da partida!
(Il est arrivé le moment fatal,
Elle sonne, l'heure du départ!)

« Toi, du moins, tu as l'espérance; tu vas revoir notre chère France :

C'est là qu'est ma patrie illustre et bien-aimée,
C'est là que, sans regrets, j'irai fermer les yeux !

« En attendant, je suis condamné à étouffer mes soupirs dans l'héroïque et loyale ville de Saint-Sébastien.

— Tu vas en Espagne, comme feu Gambetta?

— Je n'en ai pas la moindre envie.

— Tu me parles de Saint-Sébastien.

— C'est le petit nom de Rio-de-Janeiro : la ville de Saint-Sébastien de Rio-de-Janeiro... Durand!

— Richard!

— Durand, c'est bien triste, un départ. On ne devrait jamais s'en aller.

— Si l'on pouvait emmener tous les amis avec soi!

— Durand!

— Richard! »

Nous avions des figures d'enterrement. On évitait de se regarder pour ne pas trop s'attendrir. Les larmes étaient prêtes à couler. Quand on a vécu de longs mois de la même vie, quand on a

1. *Les Lusiades*, chant III, 21.

partagé les mêmes émotions, échangé de grandes promesses, on ne peut se séparer sans que le cœur saigne.

— Mon bon Richard, lui dis-je en lui serrant les deux mains, jure-moi d'être à Nantes au printemps.

— Je te le promets... Au revoir! »

Il s'enfuit.

Le lendemain, au soleil levant, nous descendions de ma nouvelle maison sise sur la colline de la Gloria, et nous prenions le chemin du port sans nous dire un mot. Nous avions trop à nous dire. Les grandes émotions sont muettes. Un certain nombre d'amis nous attendaient au quai Pharoux. Ils prirent place avec nous sur la chaloupe à vapeur, ma chaloupe-amirale, et en quelques minutes nous fûmes à bord du *Portugal*, un superbe transatlantique qui ressemble à un palais flottant. Pendant que l'on transporte mes petits bagages dans ma cabine et qu'on descend les autres à fond de cale, nous nous rendons dans la salle à manger. Une merveille, cette salle : partout des peintures, des glaces, des cristaux, de l'argenterie, et, comme j'ai pu le constater plus tard, la lumière électrique faisant jaillir, le soir, mille reflets de ces richesses artistiques et de ces boiseries luisantes comme du métal.

On fait venir le champagne; on trinque une dernière fois à la santé de tous, à la prospérité de la France et du Brésil; les *abraços* se succèdent à la ronde. Il faut se séparer.

« Au revoir, mon vieux Théotime.

— Au revoir, mon bon Richard. »

Cette fois, mes yeux se mouillent et de grosses larmes tombent à la mer.

Penché sur le rebord du bateau, je regarde avec mélancolie la chaloupe qui s'éloigne et qui emporte tout ce qui m'est cher au Brésil. J'envoie de la main de longues et expressives salutations d'adieu. Mes amis y répondent en agitant leurs mouchoirs... Tout à coup plus rien dans l'air : tous les mouchoirs à la mer!



60. — La colline de la Gloria, à Rio-de-Janeiro.

La baie est couverte, à proximité du bateau, de ces blancs messagers qui nagent vers moi comme une bande d'alcyons et m'apportent les derniers vœux qui doivent me suivre à travers les flots. Mon émotion débordait. « Braves gens! m'écriai-je, braves gens ! »

Le steamer pousse un long gémissement, puis un autre. Le monstre prend son élan. Nous glissons sur l'eau sans secousse. Tout disparaît rapidement comme dans un rêve.

« Adieu, vaste baie aux cent îles! Adieu, ma belle ville de Rio aux maisons hospitalières! Adieu, montagnes superbes, qui demeurez les dernières à l'horizon comme le symbole de la grandeur future de ce pays! Adieu, tout ce que j'ai aimé! »

— Vous êtes poète, Monsieur! et vous aimez le Brésil, me dit tout à coup un jeune homme qui avait entendu mes exclamations.

— Poète à mes heures, répondis-je, mais ami du Brésil toujours. Je ne connais votre beau pays que depuis peu de temps, et je l'emporte dans mon cœur. Je souhaite que notre France vous laisse les mêmes impressions.

— En vous entendant tout à l'heure, je songeais aux vers de l'un de nos poètes.

— Y aurait-il indiscrétion à vous les demander?

— Aucune, s'ils peuvent vous être agréables. »

Et il me récita avec âme ces belles strophes que je garde comme le dernier parfum de cette terre bénie :

Notre ciel est de feu, verts sont nos champs,
Notre mer est calme et d'azur est notre ciel.
— Hélas! pourquoi laisses-tu ton nid paternel
Pour les froideurs des jardins du Sud[1]?

Notre lune est douce, notre mer tranquille,
Notre brise plus suave, et d'azur est notre ciel.

1. Au Brésil, nous l'avons dit, le Sud est plus froid que le Nord.

— Tupa[1], qui peut échanger contre le nid paternel
Les ouragans des jardins du Sud?

Nos plaines, semblables à de douces fiancées,
Vivent avec les monts sous le ciel d'azur,
— Y a-t-il une vie, y a-t-il des amours
Plus riches et plus beaux que les jardins du Sud!

. . . .

Moi, Guanabàra, dans mon large miroir
Je réflète les neiges de ce ciel d'azur.
— O ma fille, je berçai ton sommeil :
Pourquoi me délaisser pour vivre dans le Sud?

Mais, s'il te faut abandonner ta patrie
Pour les froideurs des jardins du Sud,
O ma fille, rappelle-toi toujours
Ces montagnes, ce ciel d'azur[2]!

— Non, Monsieur, dis-je au jeune homme, je ne les oublierai jamais, vos montagnes, votre mer, votre ciel d'azur. Bien que je m'en aille vers les jardins du Nord, je serai toujours en pensée dans vos jardins du Sud. »

La vie de bord commença avec sa fatigante monotonie. Après deux jours de navigation, nous faisions escale à Bahia ou ville de Saint-Sauveur-de-Tous-les-Saints. Les villes du Brésil sont comme les Brésiliens : elles ont beaucoup de noms de rechange.

J'ignore si Bahia est la cité de tous les saints, ou si elle ne renferme que le nombre de justes strictement nécessaire. Dans tous les cas, ce ne sont pas les logements qui manquent aux élus du Seigneur, car on y compte plus de couvents et d'églises qu'en n'importe quelle autre ville de la République. Il est vrai que la plupart de ces couvents sont déserts ou ne comptent que quelques

1. Dieu des Indiens du Brésil.

2. Poésie de Casimiro d'Abreu, né à San-João da Barra, province de Rio-de-Janeiro, le 4 janvier 1837, mort le 18 octobre 1860, à l'âge de vingt-trois ans.

religieux. Bahia, d'ailleurs, est la capitale religieuse du Brésil et le siège de l'archevêque métropolitain, un ancien élève de Saint-Sulpice, Mgr de Macedo, comte de Belem.

La ville, comme je l'ai déjà indiqué, est fort curieuse à voir, avec ses clochers nombreux, ses habitations multicolores, son animation, ses jardins et ses villas de la partie montagneuse. Elle renferme près de cent soixante mille habitants. On y trouve une haute culture intellectuelle, de grands établissements d'instruction secondaire, une faculté de médecine. La société y est fort polie, la vie élégante.

J'avais beaucoup entendu parler de la beauté capiteuse des petites mulâtresses de Bahia. Je les ai regardées en amateur, et j'avoue, à mon grand déplaisir, que je ne leur ai trouvé rien d'extraordinaire. Sans leur peau dorée, leur regard charmeur et leur démarche ondoyante, on ne s'arrêterait pas à les contempler. J'ai assisté à leur *lundù* (prononcez loundou), et je les ai mieux appréciées. C'est là qu'il faut les voir, tour à tour passionnées, délirantes, pleines de langueur et de feu, en *cassant le coco*, comme on dit dans le pays. Elles deviennent dangereuses alors.

Je m'empressai de rembarquer ma vertu. Un compagnon de voyage me remit, pour me distraire pendant la traversée, le volumineux rapport présenté à l'Assemblée législative de la province par S. E. M. le conseiller J.-C. Bandeira de Mello, qui a présidé en 1887 aux destinées de cette partie du Brésil. Ce travail est d'une précision nette et d'un intérêt extrême pour tout homme qui, comme moi, se sent attiré vers les sciences économiques et sociales. D'après ce document, Bahia occupe un rang honorable dans le commerce, l'industrie et l'agriculture du Brésil. Son port lui donne une grande importance. Il est à dix jours de nos côtes d'Europe.

Pendant l'année 1886-1887, Bahia a exporté directement pour l'étranger des produits ayant une valeur officielle de cinquante-

deux millions de francs, et elle a reçu directement de l'étranger des marchandises pour une valeur de trente-sept millions. Son exportation pour les autres provinces du Brésil a été de quatre millions et demi, et ses importations de ces mêmes provinces ont été de six millions deux cent cinquante mille francs. Ses douanes ont encaissé plus de vingt-cinq millions deux cent cinquante mille francs, contre vingt-quatre millions et demi l'année précédente. Le chiffre de cent millions de francs qui représente présentement l'ensemble de ses transactions commerciales sera bientôt dépassé.

Les ressources de cet État proviennent surtout de l'agriculture et de l'industrie sucrière, qui en découle. Depuis quelques années, cependant, une transformation économique s'opère. Les bas prix du sucre ont fait délaisser quelque peu la culture de la canne. Les bras et les capitaux se portent maintenant de préférence sur les plantations de café et de cacao, tandis que l'on étend la culture du tabac, qui ne s'exporte encore que pour une valeur de dix-sept millions de francs, mais qui, comme qualité, peut très bien faire concurrence à celui de la Havane. On y compte déjà un certain nombre de fabriques de cigares.

M. Bandeira de Mello divise la région qu'il a administrée en trois zones, selon le sol, le climat et la nature des productions. Il y a le *Reconcavo*, qui, depuis trois siècles, alimente la province de sucre et de café; le *Sertão* ou l'intérieur du pays, où l'élevage du bétail trouve des conditions exceptionnellement favorables, par les prairies naturelles et la distribution des eaux; enfin le *Midi*, tout couvert de forêts, arrosé par de nombreuses rivières, offrant un terrain fertile pour la culture régulière du cacao et des céréales. Tous les éléments de prospérité se trouvent donc rassemblés dans le territoire de ce vaste État.

Le sous-sol est aussi riche que le sol lui-même. Déjà deux mines y sont en pleine exploitation. A Muriahé, cent cinquante ouvriers sont employés toute l'année à l'extraction d'une tourbe

excellente qui remplace le charbon de terre dans ces parages; la compagnie anglaise qui exploite cette mine est des plus prospères. A Assuruá, à soixante-douze kilomètres des rives du San-Francisco, l'or se trouve en abondance et promet de beaux bénéfices. Avec des capitaux, il serait aisé de faire rendre aux entrailles de cette terre toutes les richesses qu'elles renferment.



61. — Santo-Antonio da Barra (Bahia).

Le mouvement des ports de Bahia atteste déjà que la vie commerciale s'y affirme de plus en plus. En 1886-1887, ces divers ports ont fourni les chiffres suivants :

Navigation au long cours : entrées, 251 navires à vapeur, 185 voiliers; sorties : 253 navires à vapeur, 150 voiliers.

Navigation côtière : entrées, 542 voiliers, 29 navires à vapeur ; sorties : 278 voiliers, 24 navires à vapeur.

Cabotage : entrées, 272 navires à vapeur, 157 voiliers : sorties : 292 navires à vapeur, 146 voiliers.

Soit 1,436 navires à l'entrée et 1,143 à la sortie, donnant

un mouvement total de 2,579 navires entrés et sortis pendant l'année.

Avant la loi du 13 mai 1888, qui a aboli l'esclavage, le nombre des esclaves était relativement considérable à Bahia. Le rapport que j'analyse calculait qu'il y en avait 76,838, valant ensemble la somme énorme de cent trente millions de francs, selon l'estimation officielle du tarif établi par l'article premier de la loi du 28 septembre 1885. Aujourd'hui que ces 76,838 hommes sont rendus à la liberté, on se préoccupe de la transformation fatale qu'aura à subir le travail agricole dans un temps donné. Une société d'immigration a été fondée pour essayer d'appeler les travailleurs étrangers vers cet État. Le gouvernement avait autorisé l'administration locale à faire acquisition des immeubles et des terrains de l'ancienne fonderie Camerão Smith, située à Montserrat, pour y installer une hôtellerie destinée à la réception des immigrants. Mais, pour le moment, tous ces beaux projets semblent ajournés : les événements politiques absorbent toute l'attention des pacifiques habitants de Bahia.

De Bahia à Pernambuco, le chemin n'est pas bien long ; néanmoins il fut fécond en épisodes burlesques, qui sont venus jeter une note inattendue dans notre vie de bord. Parfois quelques-unes de ces femmes qu'on est trop habitué à voir rouler carrosse, tandis que les honnêtes femmes vont à pied, font la traversée d'Amérique en Europe après fortune faite. La Hongroise est le premier article de ce genre d'exportation. Il y en avait un chargement complet sur notre steamer, et je n'en connais guère de plus encombrant. La nuit qui suivit notre départ de Bahia, vers minuit, à l'heure où mon voisin de cabine fredonnait :

Carolina, que horas são estas?
— Meia noute, no bronze da torre[1],

1. C'est le commencement d'une vieille romance brésilienne : « Caroline, quelle heure est-il ? — Minuit sonne au bronze de la tour. »

j'entends sonner des giffles retentissantes sur le *carré des enfants*. Je saute prestement à bas de ma couchette, j'accours armé de mon revolver, et j'aperçois une de ces compatriotes de Kossuth en train de souffleter un malotru. Grand scandale. Tous les passagers veulent voir la scène. M. le commissaire intervient, on sépare les combattants, le capitaine, indigné, consigne l'audacieux dans sa cabine pour trois jours, — et voilà de quoi deviser pendant tout le reste de la traversée!

Ma parole, on dirait que l'étroitesse de l'espace où l'on se meut sur un bateau rapetisse les esprits! et je me sens pris de commisération envers certains de mes compagnons : ils bavardent, tandis que je pense aux grands problèmes qui s'agitent dans le nouveau Brésil!

CHAPITRE XXV

LA VENISE BRÉSILIENNE

La nuit sur l'Océan. — Venise et Venise. — La fédération de l'Équateur. — Martyrs de la liberté. — Deux pépinières d'avocats. — Le plus beau nom pour un Français. — L'État de Pernambuco. — Sa capitale. — Ses productions et ses transactions. — Leçons qui en découlent. — Arrivée en France. — Conclusion.

A neuf heures du soir nous quittions la baie de Tous-les-Saints pour aller à tous les diables. Notre fringant steamer *le Portugal* fendait l'eau sans effort, comme un excellent nageur. La nuit était très sombre, et la mer ressemblait à une immensité de ténèbres flottantes. Au milieu de cette obscurité, notre paquebot jetait en prodigue ses feux électriques et éclairait autour de lui quelques brasses de vagues. Ces vagues blanches, enchâssées en des vagues noires, avaient des reflets soyeux de perles, avec des aspects de monstres. On eût dit une bande d'animaux sauvages acharnés à notre poursuite, et en plein Océan je me crus emporté dans les steppes sibériens, et poursuivi par des loups qui hurlaient et faisaient rage pour se jeter sur notre gigantesque traîneau. Rien ne donne de l'imagination comme la mer.

Ces impressions lugubres firent place bientôt à des idées plus riantes. Comme nous allumions l'espace, je me crus sur la terrasse d'un palais vénitien en une soirée de fête, et je me pris volontiers pour un doge. Pourquoi pas? Est-ce que les doges n'étaient pas, comme moi, d'illustres négociants, amoureux de

voyages? Je vaux bien un doge. Si je ne me marie pas avec la mer, c'est que je tiens à l'anneau de ma Désirée et que...

« Monsieur Durand, me dit une voix bien connue, celle du commandant, vous allez vous enrhumer sur le pont; vous seriez mieux à faire votre partie au salon.

— Mon commandant, répondis-je, M. Durand ne joue jamais. C'est un principe. Jouer empêche de penser, et je pense toujours...

— Aux denrées coloniales?

— Non, aux doges de Venise.

— C'est sans doute le voisinage de Pernambuco qui vous met Venise en tête.

— Je ne vois pas quel rapport vous trouvez entre la reine de l'Adriatique et ce récif de l'Atlantique. J'ai passé quelques heures à Pernambuco en venant d'Europe, et je n'y ai découvert ni gondoles, ni gondoliers, ni doges, ni dogaresses. J'y ai bien vu un peu d'eau, mais ce ne sont pas des rues qui marchent, comme à Venise-la-Belle; ce ne sont pas des canaux qui servent de chemins, ni des lacs qui servent de places.

— Vous avez raison, Monsieur Durand, me dit le commandant : Pernambuco n'a pas la prétention d'imiter Venise en tout. Les gens du pays, qui ont baptisé Pernambuco du nom de Venise brésilienne, savent eux-mêmes reconnaître les différences qui existent entre les deux villes. A Venise, chaque rue, quelquefois chaque palais, est un îlot. A Pernambuco, la nature a fait plus largement les choses et n'a pas multiplié les îlots sans nécessité. A Venise donc les îlots, à Pernambuco les îles. D'ailleurs il y a beaucoup de Venises en ce monde : pas une ne se ressemble. Il existe autant de Venises que de Durands! C'est une affaire de lagunes pour les unes et de lacunes pour les autres. Mais on ne confondra jamais Amsterdam et Lucerne, par exemple, qui sont des Venises à leur façon, avec la vraie Venise italienne, pas plus, cher Monsieur, que l'on ne confond M. Durand, le négociant importateur, avec Durandin, l'épicier en détail.

— Je comprends cela : il y a Venise et Venise, comme il y a Durand et Durandin. Mais je persiste à dire que je n'ai rien trouvé de vénitien à Pernambuco.

— Voyons : vous souvenez-vous d'avoir franchi quatre ponts superbes en parcourant la ville?

— Je n'ai pas souvenance de ces ponts. Quand je marche, je ne regarde jamais à mes pieds. Je m'éclaire, commandant, je m'éclaire. L'œil à quinze pas, toujours... comme vous. A Pernambuco, je n'ai vu que de grandes enseignes de boutiques; j'ai noté quelques voies larges, quelques belles places, plusieurs monuments utilitaires, des églises dans le goût des Jésuites, de magnifiques villas, certaines constructions assez vastes, qui doivent être des casernes, des arsenaux ou des forts, le tout riant sous des palmiers variés. Mais, pour des ponts, je ne me souviens pas d'avoir vu des ponts.

— C'est cependant une des beautés de Recife. Rappelez vos souvenirs. En quittant la rade, vous vous êtes trouvé dans le premier quartier, celui de Recife, où s'entasse le commerce; plus loin, une île, le quartier de Santo-Antonio, où Maurice de Nassau avait bâti, au dix-septième siècle, le somptueux quartier de *Mauritsstad,* alors que les arts et les sciences étaient représentés ici, grâce au gouverneur général du Brésil Hollandais, par le géographe et astronome Georges Markgraven, l'architecte Post, le médecin Guillaume Piso et tant d'autres; enfin le quartier de Bôa-Vista, un peu plus élevé, dominant les deux autres et peuplé de villas dont vous gardez la mémoire. C'est le confluent de la rivière Capiberibe avec le rio Beberibe qui a déterminé la configuration originale de ces trois quartiers et qui concourt, avec la mer, à faire de Pernambuco une Venise tropicale. La latitude, le climat et je ne sais quelles influences ataviques ont donné à ses habitants un grand penchant pour la politique militante et pour l'éloquence parlementaire. Ainsi, en 1824, lors de la dissolution arbitraire de la Constituante brésilienne par Dom

Pedro Ier, Pernambuco se souleva et proclama la République; elle fut appelée la *Fédération de l'Équateur*.

— Et elle dura?

— Quelques mois à peine; les Pernambucains étaient partis trop tôt, et le reste du Brésil refusa le bonnet rouge, le considérant comme une coiffure trop chaude.

— Il est de fait que le pacifique panama ou le panama du Pacifique va beaucoup mieux sous un climat pareil.



62. — M. Gusmão Lobo, journaliste.

— Peu de régions du Brésil ont donné aux idées républicaines, pendant les premières années de la monarchie, autant d'adeptes qui pour elle ont souffert l'exil ou la mort. Aujourd'hui encore, Pernambuco cite quelques-uns de ses enfants qui ont pris une part décisive dans l'abolition de l'esclavage : l'un, M. Joaquim Nabuco, a représenté avec éclat l'idée abolitionniste au Parlement; l'autre, M. José Mariano, l'a soutenue comme tribun populaire; un troisième, M. Gusmão Lobo, l'a défendue incessamment dans la grande presse. Enfin, c'est encore un enfant de Pernambuco, M. João Alfredo, qui était au pouvoir lorsque la loi du 13 mai 1888 fut votée. Il n'en saurait être autrement : ici, on élève les avocats en pépinière; on y cultive le droit en serre chaude, et la faculté de droit de Recife est, avec celle de San-Paulo, le séminaire des principaux hommes d'État de ce pays.

— Deux pépinières d'avocats! Je ne m'étonne plus que la maladie de la langue sévisse au Brésil. Et cependant, je ne devrais

pas me plaindre de cette démangeaison, car c'est à elle que je dois ma femme.

— Comment ! s'écria le commandant, c'est par la langue que vous avez séduit votre femme ! Oh ! contez-moi cela.

— Lorsque je faisais mes études à Nantes, je cultivais le « plaidoyer » avec un certain succès. A un exercice public, auquel assistait la jeune fille qui fut plus tard Mme Durand, j'avais à développer cette thèse : « Quel est le plus beau nom qu'un Français « puisse porter ? »

— Et alors ?

— Je fis valoir la poésie qui émane de mon nom de Théotime, celle qui rejaillissait de celui de mon père Cléophas, de celui de ma mère Scolastique, tous noms harmonieux et peu communs. Mais je me prononçai pour François, parce qu'en France nous sommes tous des François... La jeune fille qui m'écoutait jura sur l'heure de n'avoir d'autre mari que moi. Elle s'appelle Françoise-Désirée. »

Le commandant esquissa un sourire, et je revins à mon sujet favori, car j'aime à employer les heures lentes du bord à m'instruire. D'ailleurs, cette dernière terre du Brésil, où nous allions nous reposer encore avant de nous aventurer sur la grande mer, cette terre de Pernambuco, dont le nom sonne comme une corne d'adieux aux oreilles du voyageur, semblait m'intéresser plus que toutes celles que j'avais visitées jusqu'alors. C'est elle qui vous initie au Brésil quand vous arrivez d'Europe pour regagner le Sud ; c'est par elle que l'on quitte le Brésil lorsque l'on s'en retourne dans le vieux monde. Pernambuco est la sentinelle avancée de la grande République.

Le commandant me donna sur cette contrée tous les renseignements que je lui demandai.

« C'est, me dit-il, un tout petit coin de terre dans ce pays si vaste : cet État, en effet, n'a qu'une superficie de 128,395 kilomètres carrés ; et cependant il est encore presque deux fois plus

grand que la Grèce, dont la superficie n'est que de 64,688 kilomètres. C'est plutôt une bande de terre, car elle est toute en longueur et s'enfonce à l'intérieur des terres; ses côtes n'ont qu'une cinquantaine de lieues de développement. Recife, la capitale, occupe à peu près le milieu de cette ligne maritime. Cette province, grande comme un royaume, n'est pas très peuplée. Les recensements officiels ne lui donnent qu'une population de 1,014,700 habitants, c'est-à-dire 7,90 habitants par kilomètre carré. Mais ces statistiques remontent à 1872, et présentement cet État doit avoir au moins un million et demi d'habitants. »

Le lendemain matin, nous étions en vue de Recife. Le port est mauvais; le paquebot jette l'ancre assez loin, et il faut débarquer en s'exposant à être secoué par les flots qui se brisent contre les récifs. En quittant le *Portugal* je fis un tour en ville, uniquement pour constater l'existence des fameux ponts et m'assurer par moi-même si la beauté des femmes de Pernambuco répondait à ce que l'on m'en avait dit. Je puis affirmer maintenant que les ponts de Recife sont beaux et que les femmes en sont aussi charmantes que vertueuses.

Avant de regagner mon paquebot, je fis une précieuse acquisition : pour la modique somme de cent réis ou vingt-cinq centimes, j'achetai des millions de chiffres, alignés dans les colonnes du *Diario de Pernambuco*, un journal grand comme le *Temps* de Paris et composé de huit pages. Tous ces journaux brésiliens sont bourrés de statistiques. Ils manquent le plus souvent d'agréments littéraires, mais ils instruisent plus que tous les professeurs d'économie politique que j'ai suivis dans ma jeunesse. Le *Diario de Pernambuco* a complété pour moi la leçon un peu vague du commandant, et il m'a fourni sur cet État des documents aussi exacts que le rapport présidentiel m'en avait donnés sur Bahia. Je n'hésite pas à analyser ici ces pages utiles, pour la confusion de nos gazetiers français et pour l'enseignement des honnêtes personnes qui pensent en chiffres. On jugera,

par ce résumé succinct, de la vitalité de cet État beaucoup mieux que par de longs discours. C'est par un inventaire sérieux que l'on connaît la situation des États aussi bien que celle des particuliers.

En 1887, les transactions de la province de Pernambuco avec l'étranger ont été assez élevées. Il a été tiré sur la place de Londres en lettres de crédit pour une somme de 5,375,000 livres sterling contre 3,920,000 livres en 1886, soit une augmentation de près de deux millions de livres. Sur Paris, on a tiré à peine pour 3,855,000 francs, contre 4,410,000 francs l'année précédente, soit une diminution de près d'un million de francs. Sur Hambourg, on a tiré pour 684,000 marks, contre 740,000 en 1886, soit également une diminution de presque un millier de marks. Enfin sur le Portugal, il a été tiré pour 418 *contos* de traites contre 660 *contos* l'année précédente, d'où une diminution de plus de 200 *contos*.

En établissant la balance, on trouve que Pernambuco a tiré sur l'Europe pour une somme de 68,599 *contos*, contre 49,585 en 1886, ou fr. 171,000,000 en 1887, contre fr. 124,000,000 l'année précédente. C'est donc une augmentation de fr. 47,000,000 pour l'année 1887. Cette augmentation est due entièrement au plus grand nombre de transactions faites avec l'Angleterre, qui tend de plus en plus à s'emparer de ce marché. Cette somme de plus de fr. 171,000,000 représente l'exportation monétaire de la province, c'est-à-dire les valeurs que le commerce pernambucain a envoyées à l'étranger pour y solder ses achats.

Voyons maintenant l'exportation de ses produits et matières premières pendant l'année 1887.

Le sucre et ses dérivés (eau-de-vie, alcool, mélasse, etc.) occupent d'emblée le premier rang dans le tableau de la production locale. Malgré la baisse considérable des prix, due principalement à un surcroît de production, Pernambuco a développé son commerce de sucres d'une manière telle, qu'il a exporté en 1887

à peu près 17,25 pour cent de plus qu'en 1886. La répartition se fait comme il suit : en 1887, l'exportation a été de 2,284,864 sacs de sucre, contre 1,529,665 sacs en 1886; d'où en plus, pour 1887, 755,199 sacs. Sur ce total, l'étranger a reçu 97,856,170 kilos, contre 60,666,703 kilos seulement en 1886 ; les provinces ont reçu 61,607,313 kilos, contre 46,132,036 seulement l'année précédente.

En 1886, les prix par sac de 15 kilos étaient de 2,744 *réis* ou 6 fr. 86. En 1887, ces prix ont fléchi et sont tombés à 1,823 *réis*, soit 4 fr. 56. Ainsi, en 1887, on avait le kilo de sucre de canne à 30 centimes !

Quant à l'alcool, on en a exporté 164,358 litres en 1886, et seulement 133,374 litres en 1887, soit 30,984 litres de moins.

En résumé, l'exportation totale du sucre de canne et de ses dérivés s'est élevée, pour cette dernière année, à près de 20,500 *contos* ou 51,000,000 de francs. Le jour où les transports coûteront meilleur marché, les betteraves ne pourront guère lutter contre la canne à sucre.

Le coton vient après le sucre. On en a exporté près de 21,500,000 kilos, contre 13,250,000 kilos l'année précédente. Nous nous trouvons en présence d'une augmentation de plus de huit millions de kilos en 1887. La valeur officielle de tout ce coton exporté a été de plus de 8,000 *contos*, plus de 20,000,000 de francs.

Les autres articles — les cuirs, le caoutchouc, le maïs, le tabac, les fruits, etc. — n'ont produit, comme valeur officielle, à l'exportation que 2,768 *contos* ou un peu moins de 7,000,000 de francs.

L'ensemble de l'exportation de Pernambuco s'est donc élevé, en 1887, à la somme de 31,268 *contos* ou environ 78,000,000 de francs, contre 26,671 *contos* ou 66,750,000 francs en 1886, ce qui donne un surplus de 11,250,000 à l'avantage de 1887.

Le mouvement d'importation en 1887 a dû également être

plus animé que l'année précédente ; mais, pour l'apprécier, nous ne pouvons nous appuyer que sur un fait : les recettes encaissées par la douane comme droits d'entrée. Ces recettes ont été supérieures de 942 *contos* ou 2,350,000 francs à celles de 1886.

En parcourant la longue nomenclature des objets importés de l'étranger à Pernambuco, je me suis surtout attaché à relever ceux que la France pourrait y expédier si son commerce était moins routinier et s'il s'adonnait aux vastes entreprises :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !

Voici la liste des principales marchandises que Pernambuco a importées en 1887 :

Huile d'olives : 2,283 caisses, 49 barils, 14 bidons, contre 3,253 caisses, 336 barils et 20 bidons en 1886.

Oignons : 8,840 caisses, 4,040 bottes et 58 sacs, contre 7,668 caisses, 49,814 bottes et 300 sacs en 1886.

Champagne : 223 caisses contre 280 en 1886.

Cognac : 2,172 caisses et 9 barriques, contre 17,000 caisses et 8 barriques en 1886.

Blé : 136,740 barriques et 2,915 sacs contre 111,005 barriques et 6,555 sacs en 1886. Tout ce blé vient de la Hongrie, de Trieste ou de l'Amérique du Nord.

Beurre : 8,598 barils, 12,191 demi-barils et 3,029 caisses, contre 11,955 barils, 15,770 demi-barils et 3,796 caisses en 1886. Presque tout ce beurre vient de France. Cependant les envois d'autres provenances sont mieux cotés. Ils dépassent les beurres français de 3 francs par kilo environ. Avis à ceux qui expédient des margarines.

Vins : 3,657 pipes, 12 demi-pipes, 62 quarts de pipes, 2,576 cinquièmes, 3,028 dixièmes de pipes, 7,149 barils et 10,941 caisses. En 1886, l'importation avait été inférieure. Persque tout ce vin provient du Portugal.

Tissus divers : 20,563 colis contre 22,293 l'année précédente.

L'industrie brésilienne du tissage tend à se développer de plus en plus. En effet, en 1886, Pernambuco avait importé déjà 9,621 colis de tissus de coton national fabriqués dans le pays. En 1887, cette importation de tissus brésiliens augmentait dans des proportions notables, tandis que celle des tissus étrangers baissait dans les mêmes proportions : Pernambuco n'en recevait plus que 12,046 colis. On a le coton sous la main ; il suffit de le transformer. La production du coton y était, de 1878 à 1882, de 84,680 ballots par an, en moyenne ; de 1883 à 1887, elle a fourni une moyenne annuelle de 200,705 ballots, représentant une augmentation de plus de 137 pour 100.

Ces exportations et ces importations ont naturellement une influence considérable sur les recettes de la douane et sur le mouvement du port de Recife.

En 1887, les recettes de la douane se sont élevées à 10,855 *contos* ou plus de 27,000,000 de francs, contre 9,603 *contos* ou 24,000,000 de francs en 1886.

En même temps le port de Recife voyait entrer : 208 paquebots étrangers jaugeant 323,000 tonneaux et 331 paquebots nationaux d'une capacité de 349,000 tonneaux ; 307 navires étrangers et 355 navires nationaux ; en tout, 515 paquebots et voiliers étrangers et 686 paquebots et voiliers nationaux. Il en sortait : 216 paquebots étrangers et 298 nationaux, 258 navires étrangers et 363 nationaux. En somme, il entre tous les ans dans le port de Recife environ 1,181 steamers et voiliers de toute provenance, et il en sort 1,135.

Ces chiffres ont bien leur moralité, surtout pour les vieux États d'Europe à la recherche de nouveaux débouchés. Le monde s'élargit, et malheur à ceux qui restent confinés chez eux, figés dans une admiration béate et abêtissante pour le passé !

Je me disais tout cela, tandis que le *Portugal* allait toujours.

La traversée de Pernambuco à Dakar, de Dakar à Lisbonne et de Lisbonne à Pauillac n'a été qu'une longue fête. L'Océan était un miroir de feu, le ciel un azur lumineux. Je passais mes journées sur le pont, balancé dans ma chaise à bascule, les yeux sur la mer et sur le ciel, fasciné par ces deux infinis, rêvant tout éveillé à la transfiguration qui s'était opérée insensiblement dans tout mon être. J'étais parti négociant, je revenais économiste !

Le soir, il y avait à bord longues causeries, concerts, tombolas en faveur de la société de sauvetage, qui doit être fort riche si j'en juge par le nombre de louis qu'elle nous a coûtés. A la tombola, j'ai gagné une surprise ; au concert, j'ai pris un enrouement ; aux causeries, je me suis instruit.

Enfin il faut se séparer de tous ces amis d'une quinzaine : chacun s'en ira de son côté, et l'on ne se reverra peut-être jamais plus.

Voici la terre de France ! Le steamer jette l'ancre à Pauillac. Le même horrible petit vapeur nous reçoit pour nous ramener de Pauillac à Bordeaux. Je m'élance sur la passerelle. Je tombe dans les bras de ma Désirée et de ma Léocadie, venues par l'express à ma rencontre.

« Durand !... Papa !... »

Un seul cri, une seule âme.

Je ne pus que les dévorer de baisers.

Après les effusions, les mille questions, tendres et touchantes dans leur banalité :

« Tu n'as pas changé... un peu bruni... engraissé... Tu n'as pas été malade, dis ?... Et le Brésil, est-ce beau ?... Et ce bon M. Richard ?... Quelle longue absence tout de même !... Enfin, te voici et nous voilà !... Et tes bagages ? donne ton bulletin... As-tu rapporté des perroquets ?... »

Et ces interrogations et ces exclamations ont continué jusqu'à Nantes.

Et dorloté, et embrassé, et admiré !

Si vous voulez goûter toutes les joies d'un époux et d'un père, faites comme moi, Messieurs : allez au Brésil et revenez-en !

. . . .

Six mois après.

Dans ma belle paroisse de Saint-Nicolas, à Nantes, l'orgue joue ses grands airs, l'autel est paré de fleurs et de plantes exotiques, les lumières étincellent. J'entre dans l'église, ma Léocadie au bras. Mme Durand nous suit, conduite par Richard, et cinquante couples d'amis nous font cortège. On les marie. Richard, qui a profité du décret du gouvernement provisoire accordant la grande naturalisation à tous les étrangers habitant le Brésil lors de la proclamation de la République, vient d'apprendre qu'il est élu député.

Jamais je n'ai été aussi heureux. Et, comme un bonheur ne vient jamais seul, au moment où les invités se pressent dans la sacristie, M. le préfet de la Loire-Inférieure s'approche de moi et m'annonce que le gouvernement de la République française, en reconnaissance des services que je viens de rendre à mon pays en allant étudier sur place la question du café, a daigné m'octroyer la croix du Mérite agricole.

Toute la famille est dans les honneurs. Je peux mourir tranquille !

BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPAUX AUTEURS A CONSULTER

---

1. A.-J. de Mello Moraes, *Brasil historico;* Rio, 1866, 1867.
2. André Rebouças, *Agricultura nacional;* Rio, 1883.
3. Anonyme, *A Provincia de S. Paulo;* San-Paulo, 1888.
4. Anonyme, *Almanak da Gazeta de Noticias;* Rio, 1887.
5. Anonyme, *A Provincia de S. Paulo no Brazil;* San-Paulo, 1886.
6. Antonio Henriques Leal, *Pantheon Maranhense;* 4 vol., Lisbôa, 1873.
7. Antonio Pereira Pinto, *Apontamentos para o Direito internacional;* 3 vol., Rio, 1864.
8. Auguste de Saint-Hilaire, *Voyage dans les provinces de Rio-de-Janeiro et de Minas Geraes;* 2 vol., Paris, 1830.
   — *Voyage dans le district des diamans et sur le littoral du Brésil;* 2 vol., Paris, 1833.
9. Augusto Fausto de Souza, *A Bahia do Rio-de-Janeiro;* Rio, 1882.
10. Busch Varella, *Conferencia sobre a lei de 7 de novembro de 1831;* Rio, 1884.
11. Caspari Barlæi, *Rerum per octenium in Brasilia et alibi gestarum;* Clivis, 1660.
12. C.-F. Van Delden Laerne, *le Brésil et Java;* la Haye, 1885.
13. Ch. Morel, *l'Empire du Brésil;* Rio, 1887.
14. Couty, *Étude de biologie industrielle sur le café;* Rio, 1883.
15. Émile Levasseur et divers collaborateurs, *le Brésil;* Paris, 1889.
16. Ernest de Courcy, *Six Semaines aux mines d'or du Brésil;* Paris, 1889.
17. F. Belisario Soares de Souza, *Notas de um viajante brasileiro;* Rio, 1882.
18. F.-E. Angst, *le Café du Brésil;* Marseille, 1886.
19. Ferdinand Denis, *Brésil;* Paris, 1837.

20. F.-J. de Santa-Anna Nery et divers collaborateurs, *le Brésil en 1889;* Paris, 1889.

21. F.-J. de Santa-Anna Nery, *le Pays du café;* Paris, 1882.
— *La Question du café;* Paris, 1883.
— *Guide de l'émigrant au Brésil;* Paris, 1889.
— *Folk-Lore brésilien;* Paris, 1889.
— *Le Brésil économique;* Paris, 1889.

22. Hans Staden, *Warhafftig Historia und Beschreibung eine Landtschaff der Wilden,* etc.; Frankfort, 1557.

23. Henri Gorceix et divers collaborateurs, *Annaes da Escola de minas de Ouro-Preto;* Rio, 1881-1887.

24. J.-M. de Macedo, *Notions de chorographie du Brésil;* Leipzig, 1873.

25. J.-M. Pereira da Silva, *Historia da fundação do imperio do Brazil,* deuxième édition; 5 vol., Rio, 1877.

26. Joannis Lerii, *Historia navigationis in Brasiliam;* Genevæ, 1594.

27. João Capistrano Bandeira de Mello, *Falla;* Bahia, 1887.

28. Joaquim da Silva Mello Guimarães, *Instituições de previdencia;* Rio, 1883.

29. J.-B. von Spix and C.-F. Phil. von Martius, *Travels in Brazil;* 2 vol., London, 1824.

30. *Jornal do Commercio : Retrospecto commercial,* 1878-1889; Rio, 1879-1890.

31. José de Saldanha da Gama Filho, *Configuração e Descripção das madeiras;* Rio, 1865.

32. M. et Mme Louis Agassiz, *Voyage au Brésil;* Paris, 1869.

33. L. Vitet, *Histoire des anciennes villes de France : Dieppe;* 2 vol., Paris, 1833.

34. M. P. dos Santos Barreto, *Voyages et études : Des blancs au Brésil;* Paris et Louvain, 1881.

35. Simão de Vasconcellos, *Chronica da companhia de Jesus do Estado do Brazil;* Rio, 1864.

36. Victor Fournié et Émile Béringer, *Verhandeling over de Haven van het Recief;* Amsterdam, 1881.

37. Amaro Cavalcanti, *Resenha Financeira do Ex-Imperio do Brazil em 1889;* Rio, 1898.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

DE RIO A MINAS-GERAES

CHAPITRE VI

DANS LA FAZENDA

CHAPITRE VII

LE PAYS DU CAFÉ

CHAPITRE VIII

A BEAU MENTIR...

CHAPITRE IX

LA CANNE A SUCRE

CHAPITRE X

UN COIN DE FORÊT

CHAPITRE XI

LES CARRIÈRES D'AMÉRIQUE

CHAPITRE XII

UNE LEÇON DE MINÉRALOGIE

CHAPITRE XIII

UN DRAME BRÉSILIEN

CHAPITRE XIV

L'HERVAL DE CAMPO-LARGO

CHAPITRE XV

LE THÉ DE PARANA

CHAPITRE XVI

RIO-GRANDE-DO-SUL

CHAPITRE XVII

LA CARNE SECCA

CHAPITRE XVIII

FRIBURGO ET PETROPOLIS

CHAPITRE XIX

SAN-PAULO

CHAPITRE XX

L'ÉLÉMENT SERVILE

CHAPITRE XXI

LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE

CHAPITRE XXII

LES ÉTRANGERS AU BRÉSIL

CHAPITRE XXIII

INSTITUTIONS ÉTRANGÈRES ET ÉCHANGES AVEC L'ÉTRANGER

CHAPITRE XXIV

EN ROUTE POUR LA BAIE DE TOUS-LES-SAINTS

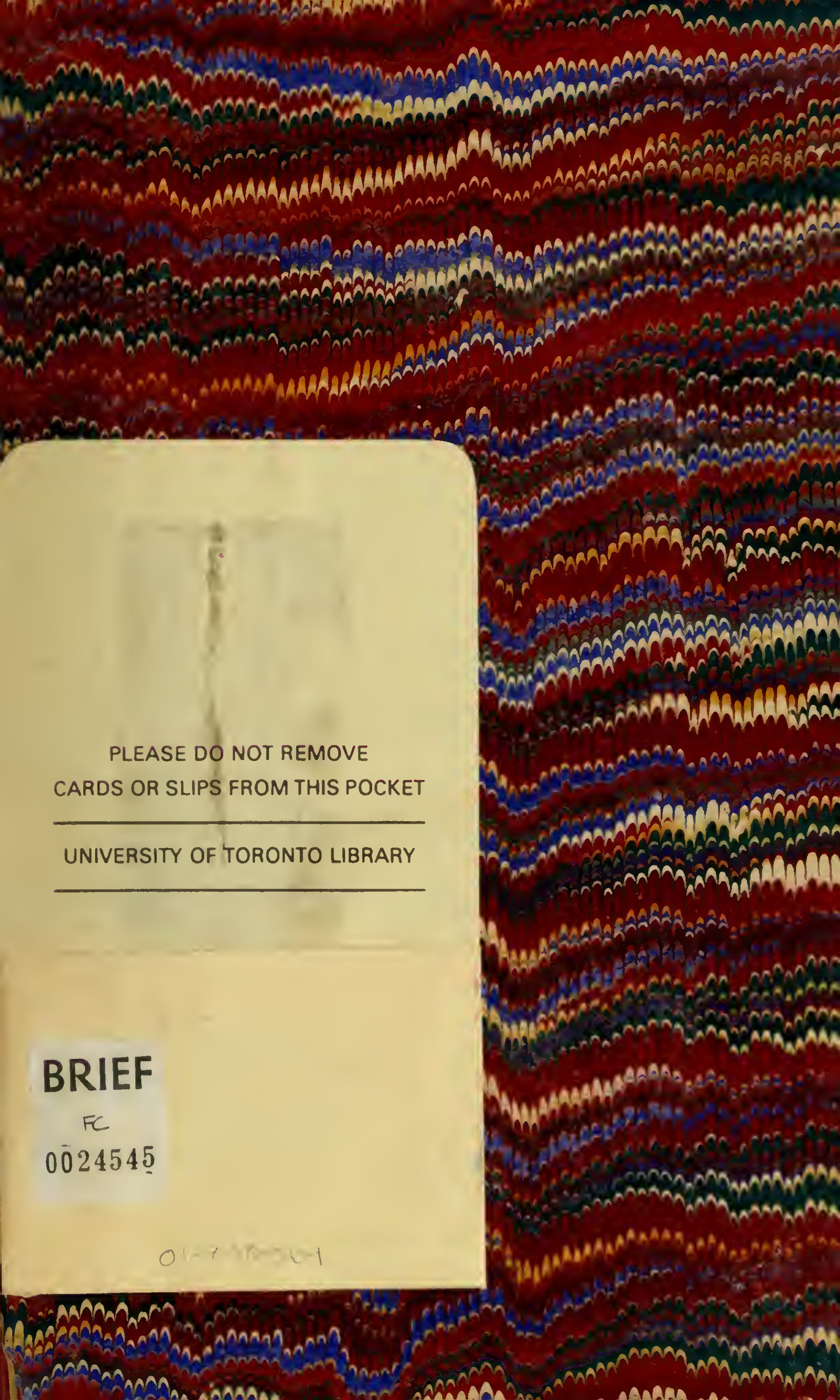
CHAPITRE XXV

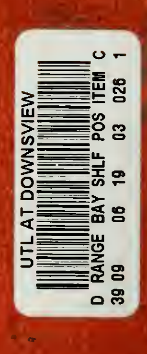
LA VENISE BRÉSILIENNE

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.








UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 06 19 03 026 1